

LES HAUTS PONTS

LES FIANÇAILLES

TROISIÈME PARTIE (1)

LISE ouvrit la porte de la cuisine et, après le regard d'inspection qu'elle ne manquait jamais de lancer, du seuil, sur les carreaux et les casseroles, dit à la servante :
— Vous viendrez travailler dans la salle à manger, Rose. Vous serez plus à l'aise et la robe risquera moins.

Elle referma la porte et s'approcha de la grande table ovale sur laquelle une toilette neuve était étalée, manches pendantes. Elle l'avait fait faire en ville, pour cette soirée de bienfaisance où elle devait enfin être présentée à M^{me} du Bois-sourbeau. Pressée par la date, à peine avait-elle eu le temps de l'essayer chez la couturière, et voilà que, ce matin, quand elle l'avait reçue, elle s'était avisée avec inquiétude du décolleté trop large. Il fallait vite remonter un peu le corsage, rajouter même des bouillons de tulle. Philippe représentait sa marraine comme une personne si difficile !... Il ne s'agissait pas de faire mauvaise impression dès la première entrevue.

Elle resta un moment à tourner autour de la table, calculant de l'œil les retouches, arrangeant un pli, chassant une brindille rousse que le vent avait poussée sur l'étoffe.

C'était une toilette de tulle blanc, garnie d'un grand volant dans le bas. Le corsage était droit, mais portait quatre nœuds de velours noir, devant, derrière et à la pointe des épaules. Le tulle était appliqué sur un satin crème, assez chaud de ton,

Copyright by Jacques de Lacretelle, 1932.

(1) Voyez la *Revue* des 15 août et 1^{er} septembre.

car Lise s'était rappelé que sa mère évitait toujours de la vêtir en blanc. « Avec ton teint, répétait-elle, cela te donne l'air d'une petite moricaude. » La jeune fille, à ce souvenir, leva les yeux vers une glace; puis elle caressa ses cheveux, paraissant satisfaite de cet examen.

Et il était vrai que, depuis un mois, ce visage au contour un peu dur et à l'expression sèche avait subi une transformation. Légèrement pâli sur les tempes et sous les pommettes, il était traversé parfois par une brusque coloration rosée qui révélait mieux la jeune matière dont il était fait. Parfois aussi, les prunelles, sans cesser de luire, semblaient se dilater doucement, comme si elles eussent reçu les reflets d'un grand feu tranquille. C'était aux moments où Lise rêvait à Philippe Gillin.

La servante entra, essuyant à son tablier ses mains fraîchement lavées.

— Sainte Vierge! C'est une vraie robe de mariée, dit-elle à la vue de la toilette.

Elle se pencha si humblement qu'elle parut près de baiser ces miraculeux voiles blancs.

Lise sourit et indiqua les retouches à exécuter.

— Je vais vous aider, d'ailleurs. Je commencerai un côté. Ensuite nous essaierons. Il faut que tout soit fini aujourd'hui.

Elles poussèrent la table jusqu'à la porte du jardin et se mirent à coudre.

La journée était chaude; l'air, étouffant, restait immobile; puis il était secoué soudain par des rafales désordonnées qui rebroussaient avec un grand bruit tout le feuillage des arbres; mais rien ne se défaisait dans l'azur pâle, et l'on sentait que l'orage éclaterait bien au delà de l'horizon.

Rose, enhardie par ce travail en commun et par la bonne humeur de sa maîtresse, se mit à bavarder. Elle regretta en secret que cette occasion ne fût pas venue quelques semaines plus tôt. Alors elle aurait pu parler de ce garçon qui promettait de l'épouser et qu'elle voyait chaque jour. Maintenant elle avait peur des questions et n'osait plus.

Cependant, tout en prenant avec précaution les flots de tulle, elle pensait à cette histoire et tournait autour des confidences.

— Mademoiselle ne sait pas que j'ai fait une vilaine découverte ce matin, dit-elle.

— Qu
— Un
le rebord
— Eh
— Ça
ne trouv
Lise l
— Et
vante. U
ment pla
toujours
Elle s
un ton e
— M
être mar
— Q
dit Lise
La se
Lise piqu
étaient d
lui écha
— A
finir mo
coudre.
Elle
Était
de cette
nant ent
avait gar
Et elle a
essayait
deuxièm
ver ce d
attendu
allée se
le renco
C'était j
eu le ter
vu qu'il
vous, d

— Quoi donc ?

— Une grande branche à ramer des pois qui était posée sur le rebord de la fenêtre, à la cuisine.

— Eh bien ?

— Ça porte malheur aux jeunes filles, à ce qu'on dit. Elles ne trouvent pas de maris.

Lise haussa les épaules.

— Et un écouvillon, c'est la même chose, continua la servante. Un matin, ma cousine Jeanne en a ramassé un, quasiment planté dans ses sabots. Et à trente ans passés, elle est toujours fille.

Elle se tut un instant, puis, joignant les mains, s'écria sur un ton effrayé :

— Mon Dieu ! si mademoiselle et moi nous n'allions jamais être mariées !...

— Quelles sottises vous me racontez là, ma pauvre Rose ! dit Lise impatientée.

La servante, ainsi rabrouée, n'osa plus ouvrir la bouche. Lise piqua de l'aiguille en silence, tête baissée, mais ses gestes étaient devenus un peu plus brusques et, à deux reprises, le fil lui échappa des mains.

— Ah ! tenez... dit-elle au bout d'un moment, je vous laisse finir mon travail. J'ai bâti le volant, vous n'avez plus qu'à le coudre.

Elle se leva et alla au jardin.

Était-ce bête de se laisser troubler ainsi par les niaiseries de cette fille ! Est-ce que tout n'était pas bien assuré maintenant entre elle et Philippe ?... Et ne pouvait-elle se dire qu'elle avait gagné la partie ?... Oh ! cela ne s'était pas fait sans peine. Et elle avait bien cru, par instants, qu'il ne l'aimait pas, qu'il essayait de se dérober... Surtout quand il avait manqué le deuxième rendez-vous. Mais, ce jour-là, elle avait su lui prouver ce dont ses sentiments la rendaient capable. Après l'avoir attendu vainement dans le jardin de l'Hôtel de ville, elle était allée se renseigner adroitement à la caserne et avait fini par le rencontrer, comme par hasard, au moment où il y rentrait. C'était juste avant le départ de la diligence, mais ils avaient eu le temps de se parler dans un coin isolé, et elle avait bien vu qu'il était ému par ses reproches. « Je vous en prie, calmez-vous, disait-il en essayant de se cacher aux yeux des passants.

J'ai été retenu par mon service... Impossible de vous avertir... N'allez pas croire autre chose... »

Comme elle s'inquiétait encore, il lui avait affirmé que seule sa situation à l'égard de sa marraine l'empêchait d'annoncer publiquement leurs fiançailles. Cette dernière déclaration avait tout à fait rassuré Lise, et ils s'étaient séparés sur les plus tendres promesses.

Par la suite, ils ne s'étaient rencontrés que trois fois, car l'officier ne disposait pas de son temps, mais elle n'avait plus rien eu à lui reprocher. Il se montrait gai, cherchait à la faire rire par de bons mots; et, quand elle parlait de l'avenir et hasardait une date, il se hâtait de répondre par un regard amoureux. « Ah! soupirait-il, si cela dépendait de nous seuls!... Mais il y a ma marraine... je la connais bien et sais comment il faut lui parler. »

C'était Lise qui avait appris, par chance, que M^{me} du Boiscourbeau devait se rendre à une soirée de bienfaisance organisée au théâtre de la ville. Elle avait aussitôt prévenu Philippe. Qu'il accompagnât sa marraine; elle, de son côté, amènerait M^{lle} Carria, et la présentation pourrait avoir lieu tout naturellement. Lise se voyait déjà faisant une révérence dans sa robe de tulle, admise ensuite à une visite au château des Coutres... Oh! les choses ne traineraient pas...

Tandis que ces rêves se déroulaient dans sa tête, elle se promenait le long des plates-bandes, qu'elle enjambait parfois pour détruire un insecte. Elle alla jusqu'au potager, à l'entrée duquel poussaient deux rangs de lys. Ils étaient en retard cette année et avaient eu leurs fleurs après la Saint-Jean, mais ils étaient si bien venus et s'élançaient si haut que la jeune fille aurait pu les toucher du front en se penchant à peine.

Elle s'arrêta devant la corolle la plus belle, et, continuant à rêver, elle eut, par une sorte d'extase aiguë, l'idée de la vie concentrée dans cette pulpe blanche, si semblable à la chair. Elle perçut les frissonnements de l'aurore; elle imagina le brûlant épanouissement de midi, l'exquise somnolence du soir; et le pressentiment de tous ces secrets lui mit une espèce de feu dans la gorge. Ah! qu'elle aurait voulu connaître un tel bonheur, aussi simple, aussi tranquille, et ne connaître que cela! Elle allongea un doigt vers la fleur par un mouvement d'envie irrésistible.

Cependant, l'idée qu'elle aurait accepté de faire de ce bonheur toute sa destinée, lui donna une sorte de honte; elle avait le sentiment confus de renier quelque chose, de consentir à une trahison. Elle s'éloigna des lys, leva la tête ailleurs, et, comme elle apercevait une branche qui balançait, par-dessus la crête du mur, des fleurs crémeuses et plates, elle murmura : « Un arbre à beurre. » C'était ainsi qu'elle nommait, dans son enfance, les sureaux des Hauts Ponts. Et elle éprouva une grande joie à retrouver ce souvenir.

Quand elle revint vers la maison, le travail n'était pas encore terminé. Rose, profitant de sa liberté, avait flâné un peu et s'était même amusée à draper sur elle la toilette blanche. Lise reprit son aiguille; ensuite elle se déshabilla et on essaya devant la grande glace qui surmontait le dressoir. Le corsage était moins ouvert maintenant, mais plus garni, et la toilette avait gagné. La jeune fille fut satisfaite et accueillit avec un sourire bienveillant les cris d'admiration de Rose.

Elle allait défaire la robe, lorsque la sonnette de la grille retentit. La servante courut à la pièce du devant pour s'enquérir du visiteur par le carreau et revint vite vers sa maîtresse.

— C'est M. de la Fontange, dit-elle. Eh bien! on peut dire qu'il n'a pas de chance. Voilà deux fois qu'il est venu, et mademoiselle était en ville. Aujourd'hui, mademoiselle essaie une toilette...

Lise était toujours devant la glace et se regardait. Elle réfléchit un instant, puis une idée drôle parut lui traverser l'esprit et elle dit rapidement :

— N'importe... Allez ouvrir, faites-le entrer au salon. Et surtout ne dites rien.

Elle remit les agrafes de sa robe, ôta le peigne de son chignon pour lisser les bandeaux sur ses tempes. Après quoi, souriant toujours, elle poussa sans bruit la porte de la pièce où Jean de la Fontange était entré.

Devant cette apparition, il retint le geste ébauché. L'imprévu, les surprises, le saisissaient toujours fortement, comme il arrive à ceux qui vivent beaucoup par l'imagination.

— Qu'est-ce que cette mascarade? demanda-t-il en reculant presque.

— Comment! fit-elle dans un éclat de rire. Vous arrivez

quand j'essaie une nouvelle robe. Je vous reçois sans vous faire attendre, et vous appelez cela une mascarade, vous me dites à peine bonjour.....

Il s'empressa de lui tendre la main, mais sans cesser de la regarder de la tête aux pieds avec une sorte de mécontentement effrayé.

— C'est une robe de bal, dit-il. Pourquoi?

— Pourquoi?... Mais parce que je compte la mettre demain à la soirée de bienfaisance.

— Ah! vous allez à cette représentation... J'ai donné mes places. C'est dommage...

Le regret fut exprimé avec une intonation si sincère que la jeune fille resta un moment interdite. Elle toussa, fit un pas vers la glace, feignant d'arranger l'un de ses nœuds de velours.

Il suivit des yeux tous ces gestes et finit par dire :

— Vous m'avez si bien attrapé que mes compliments ont été coupés.

— Et vous n'avez pas tout vu, s'écria-t-elle en s'animant de nouveau... Je serai coiffée autrement, j'aurai des souliers de satin crème.

Cette franche coquetterie l'égaya et il voulut faire le jeu de la jeune fille.

— Vraiment?... Et pour qui tous ces beaux apprêts ?

Elle était si heureuse de la fête et si fière de sa toilette qu'elle faillit nommer Philippe Gillin et lui confier la nouvelle de ses fiançailles. Un instinct de prudence la retint.

— Mais... mais pour tous ceux qui y seront. C'est mademoiselle Carria qui m'accompagne. Elle m'offre même l'hospitalité chez elle ensuite, car je ne vais pas courir les chemins dans cette tenue. Et puis j'ai affaire en ville le lendemain.

Elle avait décidé en effet de revoir son fiancé dans la matinée qui suivrait la présentation, tant elle était impatiente de connaître l'impression produite sur M^{me} du Boiscourbeau.

— C'est à cause d'un rendez-vous ennuyeux chez l'avoué, ajouta-t-elle. Je crois bien que je n'en finirai jamais avec la succession de mes pauvres parents.

Elle rougit très fort, car elle ne s'expliqua pas pourquoi elle avait cru bon d'inventer ce mensonge.

— Si je pouvais vous être utile, dit Jean de La Fontange, attribuant cette rougeur à une situation délicate. Il faut que

j'aille aussi en ville ce jour-là, car je prends, le lendemain matin, le train de Bordeaux. C'est même la raison pour laquelle j'ai renoncé à la soirée.

— Non, non... J'ai appris, hélas ! à me tirer d'affaire toute seule.

Elle le remercia et lui dit aussi qu'elle regrettait d'avoir manqué ses deux dernières visites.

— Cela a retardé un peu le cadeau que je vous avais promis, dit-il en montrant un paquet.

— Vous m'aviez promis un cadeau ! répéta-t-elle, l'œil attiré vers le paquet. Je ne me rappelle pas.

Tout en souriant, il avait déplié le papier de soie et lui tendit l'aquarelle des Hauts Ponts, encadrée dans un charmant bois clair. Elle s'en saisit aussitôt.

— Oh ! oui, je me rappelle... et maintenant je me rappelle même le jour où vous l'avez faite, poursuivit-elle d'une voix jetée en plein rêve. Nous étions allés voir les fermes, mon père et moi, et, quand nous sommes revenus, nous vous avons trouvé en train de peindre au milieu de la pelouse. Maman nous a dit qu'aussitôt installé, vous n'aviez plus desserré les dents.

Il la regarda fixement, revivant par l'esprit cette journée. Son visage était devenu si pâle que des marques, à peine visibles sur sa peau, apparurent comme de grosses taches brunes. Lise, captivée par le paysage qu'elle tenait en main, continua de parler.

— C'était au mois de juin, je crois, en tout cas par une journée qui ressemblait à celle d'aujourd'hui. Tenez, d'ailleurs, c'est le même ciel.

Elle éleva l'aquarelle, montrant l'ouverture de la fenêtre et le coloris lavé.

Il ne cessait pas de la regarder, mais était incapable de dire un mot, la pensée tiraillée entre les anciens souvenirs qui remontaient au jour et le singulier spectacle de cette robe blanche et légère où la lumière jouait à travers les manches. Devant ce silence, elle crut qu'elle ne l'avait pas assez remercié.

— Mais je ne vous dis rien. C'est que je suis tout empêtrée dans cette toilette. Attendez. Je vais aller la changer et je vous ferai faire le tour du jardin.

Elle appela Rose et disparut.

Il resta seul et en ressentit presque un soulagement. Depuis la visite de Lise à Serzay, il avait pensé à la jeune fille avec de grands élans; deux fois il avait couru à Vertes, ayant préparé la remise du présent et même imaginé certaines paroles; mais l'aventure touchait, dans son esprit, à tant de visions calmes et endormies qu'il avait éprouvé, chaque fois, un étrange bonheur à revenir sans l'avoir trouvée, remportant intacts, rêves, désirs, cadeau.

Il s'assit, et, comme la corbeille à ouvrage de la jeune fille était sur un guéridon voisin, il y plongea la main, soulevant la toile cirée des broderies, caressant les écheveaux de soie. Il était fort intéressé par les menus travaux des femmes; il posait toute sorte de questions curieuses sur les points et les mailles, qu'il se faisait même expliquer en détail quand il ne les connaissait pas; mais, précisément, il recherchait là du nouveau, de la fantaisie, et avait pris en horreur le peloton de laine grise que Berthe, sa femme, trainait toujours après elle.

— Me voilà! s'écria la jeune fille, faisant gaiement irruption dans la pièce.

Elle avait passé une robe simple, très ajustée, qui contrastait avec l'autre et lui donnait une grâce bien plus facile. Elle tenait à la main un large chapeau de paille dont elle se coiffa devant la glace. Puis elle pivota sur elle-même et dit gaiement:

— Maintenant, allons au jardin.

Il aima ce mouvement rapide qui dessina de profil tout son corps. Il la suivit d'un pas vif et se mit à marcher tout près d'elle dans l'étroite allée.

Elle s'arrêtait presque à chaque pas, fière de son jardin et racontant avec joie ses désirs et ses réussites. Quand ils furent devant les rosiers, elle redressa délicatement entre ses doigts les tiges trop frêles, afin qu'il admirât mieux la fleur retombant vers le sol. Jean la laissait parler, regardant en silence et les doigts et cette fleur qui s'offrait... Mais, à la vue des lys, un cri lui échappa :

— Qu'ils sont beaux! dit-il.

Une éclaircie de soleil avait paru et faisait flamboyer leur blancheur contre le vieux mur grisâtre. Il ralentit et s'approcha d'un pas timide, l'esprit littéralement pressé entre cette masse de beauté réelle, sensible, et les images qui la transformaient

d'instant en instant dans son esprit. Il pensait aux nuages où la mythologie fait voyager ses dieux, il pensait à des trophées de banderoles... Quand il fut tout près, et qu'il distingua les corolles traversées par la lumière, il pensa à la toilette de fête que Lise venait de quitter, et son doigt avança vers les pétales diaphanes.

— Mais on dirait que vous n'avez jamais vu de lys en fleur, s'écria soudain la jeune fille avec un éclat de rire.

Cependant, à la vue de ce geste, elle avait eu comme un léger frisson, se rappelant qu'un moment plus tôt elle s'était identifiée, en imagination, à l'une de ces corolles.

Ils firent le tour du potager et revinrent devant les roses.

— Quel adorable jardin vous avez su faire ! dit-il en montrant tout l'étroit espace qui prolongeait la maison.

— Trouvez-vous vraiment?... Et pourtant, s'il fallait me résoudre à passer mes jours ici, je serais bien malheureuse.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, dressant la tête.

— Mais que j'aspire à vivre... autrement... qu'un avenir de vieille fille ne me sourit pas.

— Vieille fille... dit-il en se récriant. Vous parlez comme une enfant.

— Oui, vous m'avez déjà dit cela l'autre jour à Serzay. C'est que vous parlez, vous, comme quelqu'un qui me verra toujours en enfant. Tenez ! regardez cette chaîne... La reconnaissez-vous?... C'est celle que vous m'avez donnée pour mes dix-sept ans. Le médaillon est cassé, mais elle me sert à tenir ma montre... Eh bien ! je suis sûre que vous me considérez de la même manière qu'à cette époque. Et pourtant il y a six années de cela, et que de choses j'ai apprises !...

Ses doigts jouaient avec la chaîne. Jean de La Fontange eut un mouvement de surprise, et regarda le bijou avec une expression heureuse.

— Je ne l'avais pas reconnue, mais je me souviens du jour. Et je sais bien que vous avez changé depuis, reprit-il après un court silence. Seulement, le mariage est une chose si grave que je tremble lorsque j'entends un être jeune et ignorant comme vous en parler. Il faut bien se dire que toute union, même heureuse, déforme notre nature, fait de nous un autre être ou un captif...

Il souleva son chapeau et passa, d'un geste nerveux, les

doigts sur son front dégarni. Il était étonné de l'opinion qu'il venait d'exprimer; il lui semblait que toute sa vie conjugale s'éclairait à cette lumière.

La jeune fille était restée immobile et n'avait rien répondu, réfléchissant aussi à cette phrase. Depuis qu'elle aimait Philippe Gillin et se considérait sa fiancée, elle avait le sentiment non pas d'une contrainte, mais d'une légère déviation dans sa vie; parfois même, ainsi tout à l'heure devant les lys, elle se reprochait d'abandonner quelque chose d'essentiel.

— Mais je vous expose là des vues bien sombres, s'écria Jean de La Fontange en se retournant vers elle. Et moi qui étais venu vous proposer une promenade en voiture pour vous distraire! Qu'en dites-vous? Nous irons où il vous plaira.

Elle hésita, retenue un instant par la pensée de son fiancé. Il lui avait promis plusieurs fois de venir la voir à l'improviste. Mais elle se dit que l'occasion serait bonne pour faire une visite au curé de Grosbreuil, à qui Jean de La Fontange remettrait sans doute une aumône, et elle accepta.

Ils montèrent en voiture : c'était un tonneau bas et léger, attelé d'un cob et plutôt à l'usage des deux fils de Jean; mais lui-même aimait à s'en servir, par l'obscur désir d'imiter les manières de ces garçons très jeunes.

A Grosbreuil, ils attendirent assez longtemps l'abbé Bourrasseau. Il parut enfin avec un visage très rouge, secouant de fins copeaux qui s'accrochaient à sa soutane. Fils d'un menuisier, il avait gardé un goût secret pour la profession paternelle et s'était arrangé, au bout de son jardin, un atelier où il allait scier, raboter, ajuster des planches. Cette habileté servait les gens du village, pour lesquels il faisait généreusement de menus travaux, mais il s'en cachait, comme d'une faute dans son ministère, et souvent, quand il servait la messe, il était hanté par la crainte que des taches de poix ne lui fussent restées aux doigts.

Lise, connaissant l'histoire, la raconta à Jean de La Fontange, qui s'en amusa. Quand ils remontèrent, il lui offrit de prendre les rênes, ce qu'elle fit avec joie, le buste redressé, l'avant-bras légèrement tendu.

— Ce plaisir aussi a disparu de ma vie, dit-elle avec un soupir.

— Encore des regrets... fit-il. Et la jeunesse, la liberté, est-ce que cela ne compte pas ?

Après un silence, il reprit :

— Je sais bien que je ne devrais pas vous parler ainsi, ni dire du mariage ce que je vous ai dit tout à l'heure... Cependant j'ai, par moments, à propos de moi-même, à propos de ma destinée, des vues d'une telle certitude qu'elles éclairent aussi la vie des autres. En pensant à ce que nous sommes, Berthe et moi, je comprends de façon aussi sûre ce que sont d'autres couples, et je me dis que, neuf fois sur dix, on se fait d'un ménage une image fausse, archi-fausse, surtout à votre âge...

— Pourtant, votre union a été heureuse, murmura-t-elle.

— Si j'ai été heureux, je l'ai été par moi-même. Ma femme l'a été de son côté, parce qu'elle a accueilli dans sa destinée, comme elle aurait accueilli d'autres fonctions, un mari, puis des enfants... Mais une union, pour apporter vraiment le bonheur, devrait lier tous les besoins de deux êtres, développer toutes leurs aspirations... Et ça, qu'on regarde en soi-même ou autour de soi, il est peu de mariages qui l'apportent.

La jeune fille avait suivi ces paroles avec une certaine hésitation, mais, soudain, elle démêla ce qu'il voulait dire, et elle reconnut avec quelle justesse elles s'appliquaient à ses propres sentiments pour Philippe Gillin. Que de choses laissées dans l'ombre entre eux sur leurs goûts, sur leurs ambitions ! Seraient-ils heureux?... Souvent, auprès de lui, elle avait l'impression d'étouffer ce qui constituait vraiment sa raison d'exister... Elle l'aimait, certes, mais dans des instants d'aveuglement où elle acceptait, comme en rêve, le bonheur d'un végétal, d'un filandre inanimé qui flotte sans direction... Ces pensées la troublèrent si profondément qu'elle frissonna d'inquiétude et s'écria :

— Oh ! ne me montrez pas le mariage ainsi, je vous en prie...

Le cheval, sentant un tressaillement dans la main qui le conduisait, fit un léger écart. Jean, surpris, toucha aussitôt les rênes, puis il la regarda de biais et soupçonna qu'elle aimait peut-être quelqu'un. Ce fut pour lui un choc douloureux, mais en même temps, il se renferma dans le silence,

savourant, par un étrange penchant de sa nature, l'amertume de cette rivalité.

Peu après, ils approchèrent d'un village où se tenait une foire.

— Oh ! oh ! fit-il, je crois qu'il vaut mieux me laisser conduire ici.

Des carrioles et des tréteaux encombraient le passage. Il mit le cheval au pas et le fit avancer avec précaution parmi les paysans assemblés. Le spectacle de cette fête naïve l'amusait ; il souriait aux coiffes blanches et aux feutres à rubans qui se tournaient vers lui. Cet homme qu'un vague mécontentement physique rendait chagrin et portait quelquefois à de mesquines méchancetés, détestait surtout son monde. Il attribuait ses mécomptes à ceux qui l'entouraient et n'avait jamais pu se défaire de la croyance qu'ailleurs, il ne savait où, il eût connu de grands bonheurs.

Tout en faisant claquer son fouet, il interpellait avec bonté la foule un peu lente à s'écarter. Un jeune paysan vit, par un prompt coup d'œil, que la voiture n'aurait pas l'espace nécessaire entre deux étalages ; vite il déchargea sa table et la repoussa, montrant au passage une figure tout embellie par le zèle.

— Brave petit gars ! murmura Jean de la Fontange en le remerciant. Avez-vous vu ce front et l'expression de ces yeux ?

Dans ce propos entraît le désir de rabaisser l'inconnu, autre jeune homme sans doute, dont il avait senti la présence entre Lise et lui.

— Oh ! il y a des échaudés, s'écria tout d'un coup la jeune fille en tendant le doigt.

Il arrêta aussitôt la voiture devant une vieille femme qui vendait, sous un parapluie, des espèces de gâteaux en forme de tartes, et il en acheta un. Elle mordit la croûte, qui croqua sous ses dents.

— Vous aviez donc bien faim ? demanda-t-il avec un regard qui semblait se diriger vers tous les appétits de cette jeune chair.

Découvrir les convoitises d'une femme, même les plus futiles et les plus passagères, était un plaisir qui le troublait jusqu'aux moelles. Quand, d'un signe de tête, elle répondit oui, pareille à une enfant qui avoue sa gourmandise, il

ébaucha malgré lui un mouvement : il eût voulu se pencher et dévorer les miettes tombées sur la jupe.

Ils reprirent ensuite le chemin de Vertes ; ils levaient parfois la tête avec inquiétude, car le ciel était devenu moins pur et l'on voyait, par endroits, de grandes ombres, formées par les nuages, couvrir la surface des blés comme de larges taches de moisissure. La jeune fille ne conduisait plus, mais elle s'occupait de l'attelage, repliant une courroie, essuyant une goutte d'eau sur le vernis. « On croit peut-être que la voiture est à moi », se dit-elle avec une satisfaction puérile. Elle surprit, au passage, le regard d'un piéton et se demanda, égayée intérieurement, quelle parenté il pouvait supposer entre elle et Jean de la Fontange.

Ils échappèrent à la pluie, et, quand ils arrivèrent en vue du hameau, le soleil couchant donnait un aspect tout velouté aux toits de chaume. Jean cligna des yeux et lui fit remarquer cette teinte ; puis il montra l'étrange coloration des nuages où le soleil allait disparaître, et il se mit à discourir de la peinture avec une sûreté de termes qui l'émerveilla lui-même. Il avait l'impression, en se confiant à elle, de voir une lueur briller au delà des mots. Par moments il la regardait de biais et s'étonnait qu'un mince trait du visage humain, une imperceptible palpitation du corps, pussent si bien révéler la présence de l'âme. Il parlait, il parlait, cherchant à mieux découvrir cette âme, à l'envelopper presque.

— Mais vous ne reconnaissez donc pas ma maison ! s'écria tout à coup la jeune fille.

D'une brusque saccade, il tira sur les rênes et s'excusa par un geste légèrement agacé. Il n'aimait pas à être jeté ainsi hors de son rêve, et en voulait toujours un peu aux choses. Craignant d'avoir été ridicule, il affecta, pour descendre, une manière désinvolte et déclara qu'il avait grand soif.

— Si vous êtes contente de votre cocher, il faut lui donner à boire, dit-il.

Elle rit et appela Rose qui les regardait tous deux avec admiration par la fenêtre de la cuisine.

— Je vais vous faire goûter à mon sirop de cassis, dit-elle. Rose nous puisera de l'eau fraîche. En attendant, allons cueillir des lys que vous rapporterez à M^{me} de la Fontange.

A ces mots, il fut saisi d'une brusque tristesse. Que cette

âme, qu'il avait cru approcher, était éloignée de son chemin ! Que la réalité différerait de ses rêves ! Il la suivit au jardin sans parler, mais quand ils arrivèrent devant les lys et que le parfum des fleurs les enveloppa de nouveau, il eut comme une explosion de colère.

— Ne les coupez pas, ne les coupez pas, dit-il.

— Pourquoi ?

— A quoi bon ? Ils sont bien mieux à leur place ici... Et puis ils arriveraient tout flétris à Serzay.

Elle n'insista pas et ils rentrèrent au salon, où Rose avait disposé sur un plateau deux carafes et des verres. Il refusa le sirop et but de l'eau glacée avec tant d'avidité qu'il ressentit une légère sensation de vertige.

Cependant Lise avait repris l'aquarelle représentant les Hauts Ponts et la regardait de près.

— Comme cela me fait plaisir ! dit-elle. Il me reste si peu de liens avec ce passé, il y a si peu de personnes à qui je puisse en parler.

— Moi aussi, j'aime à en parler, dit-il.

Son étourdissement se dissipait, mais de grands bourdonnements emplissaient encore sa tête et faisaient glisser devant lui, comme une vision lointaine, la figure de la jeune fille.

— Oh ! dit-elle, heureusement que votre peinture est protégée par un verre. Mes doigts sont tout jaunes de pollen. Voyez...

Elle les frotta l'un contre l'autre et laissa retomber son bras.

— C'est vrai, murmura-t-il, vous avez dépouillé les lys.

Elle vit alors qu'il se baissait et crut qu'ayant aperçu d'autres traces il voulait souffler sur sa robe. Soudain, elle sentit des lèvres collées à sa main.

— Cette journée m'a rendu si heureux ! balbutiait-il en la couvrant de baisers jusqu'au poignet... Laissez-moi vous en remercier.

Malgré la surprise, malgré l'émoi qui parcourait sa chair, elle ne le repoussa pas. Elle comprenait tout d'un coup la raison de ses visites, de ses attentions, de ses regards, et cette découverte primait tous les autres sentiments : devant les cent images qui surgissaient, elle essayait de voir plus clair et de réfléchir... Elle avait conservé la même posture tranquille et

regardait
titude l'a
Ponts, av
grossissai

Enfin,
d'une voi

— M
beaucou

Il se
avait co
s'était é
ment po
conseil,
tout à
passé.

— C
qui se e

Lise
piano
un pei
occupé

C'est la
voilà u

Elle
regarde
quand
tation

Li
n'y e
paqu
et le
souci

—
oni,
et to
I
d'at

regardait toujours la petite aquarelle ; mais une violente incertitude l'agitait intérieurement, et la façade laiteuse des Hauts Ponts, avec ses fenêtres ornementées, son toit ombré, tremblait, grossissait, semblait s'animer sous ses yeux...

Enfin, au bout d'un moment, elle dégagea sa main et dit d'une voix calme.

— Moi aussi, je vous remercie de votre affection. J'y tiens beaucoup.

Il se releva et la regarda dans les yeux pour savoir si elle avait compris toute la passion de son geste. Mais déjà elle s'était éloignée et cherchait sur le mur le meilleur emplacement pour le cadre. Quand elle se retourna et lui demanda conseil, son visage avait la jeune autorité d'une enfant tout à sa besogne, et elle semblait avoir oublié l'instant passé.

* * *

— Chtt ! fit M^{lle} Carria en agitant une carte. C'est votre sort qui se décide.

Lise, introduite dans le salon, aperçut la maîtresse de piano assise devant un guéridon ; la tête ornée de bigoudis, un peignoir mauve jeté sur les épaules, elle paraissait très occupée par une réussite.

— J'en ai déjà fait deux, une mauvaise, l'autre bonne. C'est la belle qui comptera. Asseyez-vous près de moi... Hum ! voilà une fille qui n'est pas fameuse.

Elle tirait sa carte lentement et la balançait sans la regarder aussitôt, afin de prolonger son émotion ; mais ensuite, quand elle pouvait la placer, elle le faisait avec une précipitation diabolique.

Lise feignit de s'intéresser à la marche du jeu, quoiqu'elle n'y comprit rien. Cependant elle voyait grossir sur le tapis un paquet que la vieille fille nommait avec déplaisir son « talon », et le front, tout dénudé par les bigoudis, se creusait de rides soucieuses.

— C'est le misti qu'il me faudrait, soupira la vieille fille, oui, le misti, le valet de trèfle. Sans quoi je reste avec un trou et tout est perdu.

Lise, à ces mots, ne put s'empêcher de frissonner et redoubla d'attention.

— Victoire ! s'écria l'autre au bout d'un instant en brandissant la carte désirée.

— Mais l'avez-vous bien prise au-dessus du paquet ? demanda Lise qui avait cru remarquer un bizarre mouvement de doigts.

— Oui, oui, elle avait glissé et je l'avais remise dessous par mégarde... Valet, dame et roi... Dame et roi, mes quatre files y sont. C'est gagné. La présentation réussira ce soir et vous l'épouserez, ma belle.

Elle frappa le guéridon de ses deux paumes, se leva prestement et embrassa la jeune fille qui applaudissait, mise en joie par l'heureux présage.

— Vous l'épouserez, et c'en est fait de votre vieille maîtresse de piano... elle ne comptera plus guère pour vous.

Comme la jeune fille protestait, elle continua d'une voix prophétique :

— Ne dites pas non : je sais ce qui se passe... ce qui doit se passer nécessairement... Enfin il me restera d'avoir contribué à votre bonheur. Je peux même dire que j'ai tout mis en œuvre. Vous avez vu que j'ai engagé Marie Jallot pour la journée. Elle prépare votre chambre et restera pour nous habiller ce soir. Mais, au fait, et votre robe que je ne connais pas ! Venez vite me la montrer.

Elle courut au vestibule et ouvrit le carton apporté par Lise.

— Mais c'est une robe de gala ! s'écria-t-elle en soulevant les plis de tulle avec un peu de nervosité. Et ce satin crème ! Tout le monde va comprendre que vous êtes fiancée. Autant porter la bague au doigt ! A votre place, je n'aurais jamais osé révéler ainsi mes secrets. Enfin je suis probablement vieux jeu !... Et maintenant je vais vous faire voir ma pauvre toilette.

Elle emmena Lise dans sa chambre, où un étrange spectacle s'offrit aux yeux de la jeune fille. Les persiennes étaient fermées, mais les battants de la croisée ouverte supportaient une tringle à laquelle était accrochée une robe que les courants d'air balançaient comme un épouvantail ; et chaque mouvement envoyait aux narines une forte odeur de teinturerie.

— J'ai choisi un taffetas vert-mousse. C'est une couleur austère, mais je ne suis là que pour mettre en valeur votre jeu-

nesse. Et je viens de la suspendre pour casser un peu les plis. Je déteste porter du neuf, j'aime le flou.

Malgré la demi-obscrité, Lise la vit rougir à cause du mensonge. Elle se demanda d'où venait la toilette. Prêtée? Tirée d'un vieux placard? Elle en éprouva de la gêne et chercha un gentil compliment.

— Maman aimait beaucoup le taffetas, dit-elle, et surtout le taffetas changeant comme celui-là. Elle disait toujours que c'était l'étoffe d'une femme de goût.

Elle tourna encore un moment autour de la défroque, puis elle annonça qu'elle devait s'absenter pour faire une course en ville.

— Eh bien! fit M^{lle} Carria avec une moue de regret, moi qui espérais que vous me consacriez votre journée!...

— Mais je ne serai pas longue... une commission sans importance.

— Allez, allez... vous êtes libre, ce n'est pas ici une prison, fit la vieille fille, piquée par la réponse évasive.

Ce n'était pas un grand mystère, et pourtant Lise tenait à cacher où elle allait. Elle avait reçu, quelques jours plus tôt, une lettre de M^{me} Monnet. Blanche était malade et demandait à la voir. Le premier mouvement de Lise avait été de signifier son refus, mais les termes de la lettre suppliaient si bien qu'elle avait répondu finalement en annonçant sa visite. Elle s'était dit aussi qu'il n'y avait plus rien de blessant pour son amour-propre à se représenter dans cette maison maintenant qu'elle allait se marier. Au contraire, comme elle se dirigeait vers la demeure des Monnet, il lui semblait prendre une revanche, et elle marchait d'un pas ferme.

La porte s'ouvrit avant le coup de sonnette, et Lise, l'ayant poussée, aperçut M^{me} Monnet.

— Je guettais votre venue par l'espion. Blanche vous attend, et avec quelle impatience!... Mais il faut que je vous parle d'abord. Entrons là. On n'entendra pas nos voix.

Elle poussa Lise dans un réduit qui paraissait dépendre de la cuisine et où deux sièges de salon venaient visiblement d'être apportés. Elle s'assit auprès de la jeune fille, parut repasser un long discours et commença par ces mots :

— Eh bien! voilà... Je ne sais rien. Blanche veut vous voir comme elle a voulu voir d'autres de ses amies. Elle me disait

hier : « Si Lise Darembert ne venait pas, j'en mourrais de chagrin. Dieu ne fera pas cela, s'il me regarde un tout petit peu. » Pourquoi cette exaltation, car enfin vous n'étiez pas de très vieilles amies?... Mystère. Toujours des caprices causés par les nerfs, ces nerfs qui font tout le mal dans son cas. Je l'ai dit dès le début et n'en démordrai pas. On vous a peut-être parlé de tuberculose, mais ce n'est pas vrai, ce sont des gens qui nous en veulent qui font ce raconter, car il n'y a jamais eu la maladie ni dans ma famille, ni dans celle de M. Monnet. Depuis sa croissance, la pauvre petite traverse des crises qui la font dépérir, mais dont elle triomphera... vous verrez, vous verrez...

M^{me} Monnet parlait d'une voix essoufflée. Elle avait fortement grossi depuis quelques mois et ne luttait pas contre l'embonpoint, car c'était un prétexte de plus pour contredire les diagnostics des médecins sur sa fille. « Tuberculose!... Allons donc! Nous ne savons pas ce que c'est dans notre famille... » s'écriait-elle en frappant sur sa poitrine rebondie. Mais l'inquiétude et les veilles creusaient ses joues bouffies, et elle pleurait si fréquemment qu'elle laissait couler ses larmes sans y prendre garde. Tandis qu'elle affirmait, avec deshaussements d'épaules, la prochaine guérison de sa fille, ses paupières s'étaient humectées et elle semblait pourtant ne rien sentir.

Elle se leva, et, posant un doigt sur ses lèvres, sortit du cabinet. Puis elle se dirigea vers la porte d'entrée, et, après l'avoir entrebâillée, elle tira vigoureusement la sonnette.

— Voilà..., dit-elle. A présent, montons vite.

Blanche n'était pas couchée dans un lit, mais assise au fond d'un grand fauteuil où l'on distinguait mal, sous les couvertures, la forme et la position de son corps. Seule était bien visible la figure, toute pâle, d'une minceur incroyable, qui reposait sur un gros coussin suspendu entre les oreilles du fauteuil. De loin, le visage semblait couvert d'ombre, et Lise, quand elle s'approcha, en reconnut la cause avec surprise; c'était un duvet très fin qui avait poussé en quelques mois le long des joues et au-dessus de la lèvre.

La malade était vêtue d'un lainage gris, qui semblait taillé trop large et trop court; car ses poignets minces et allongés sortaient de chaque manche comme d'une gouttière. Mais le

plus étrange était sa coiffure : elle portait une toque de velours noir, qui prenait entièrement ses cheveux et faisait penser à l'insigne d'on ne sait quelle confrérie funèbre.

— Ah ! il y a bien longtemps que je vous attends... s'écria-t-elle à la vue de Lise. Laisse-nous, petite mère.

Sa voix était un peu affaiblie, mais elle avait parlé avec une intonation très naturelle. Quand sa mère fut sortie de la pièce, elle devint plus grave.

— D'abord, que je vous remercie d'être venue... C'est une charité que vous me faites, je le sais bien, mais je ne la mérite pas.

Elle se tut et passa ses mains sur son front, puis elle les rejeta vivement.

— Je n'ai pas besoin de faire de simagrées. Mais laissez-moi prendre votre main et promettez de ne pas la retirer tant que je parlerai.

Lise fit un signe de tête et tendit son poignet que la malade saisit aussitôt.

— C'est moi qui ai empêché votre mariage avec Jacques, dit-elle. J'ai parlé contre vous comme j'ai parlé contre Marie Rattier et toutes celles de mes amies qu'il a dû épouser.

Lise eut un sursaut.

— N'enlevez pas votre main, reprit la malade, vous me l'avez promis.

— Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

— Écoutez... laissez-moi me confesser à vous depuis le début. Vous savez ce que j'ai été pour mon frère : plus qu'une amie, plus qu'une confidente, puisque c'est moi qui ai découvert son talent, qui l'ai poussé dans sa vocation. Sans cela, il me l'a dit bien souvent, il n'aurait pas eu foi en lui. Nous nous étions juré autrefois de vivre toujours ensemble, et même de faire de grands voyages, d'explorer des contrées inconnues... Nous serions partis sous des pseudonymes... Mais tout cela est devenu un rêve irréalisable avec ma mauvaise santé... Et puis, bientôt, ma famille a songé à le marier. Oh ! j'ai accepté cette idée, j'étais prête à aimer son épouse, ses enfants... Seulement, quand j'ai vu que mes parents lui proposaient comme parti, des sottes, des égoïstes, des filles incapables d'admirer son génie, alors je me suis révoltée, j'ai voulu le sauver et j'ai tout mis en œuvre pour faire échouer

de tels mariages... Marie Rattier, par exemple. Est-ce la femme qui lui aurait convenu, la compagne de sa vie, l'inspiration?...

Elle rejeta la tête et joignit les mains en articulant le dernier mot; ensuite elle reprit à voix basse :

— Et puis, je veux tout vous dire, je ne pouvais supporter la pensée qu'il épouse une de mes amies, une jeune fille dont je connaissais les secrets, les goûts, et qui serait revenue ici après, à côté de ma chaise-longue... Non, non, c'était... c'était comme un affront, un affront mortel... Chaque fois, j'ai trouvé des raisons contre le projet de mes parents... Oh! c'était bien facile! Elles n'étaient pas de force contre moi, les autres, et lui n'y tenait guère... Son ambition était avant tout d'aller à Paris.

Elle s'arrêta, toute haletante, et souffla un instant. Ses narines soulevées ressemblaient à un mince parchemin recroquevillé.

— Quelquefois j'avais des remords... dit-elle, les yeux fermés.

Puis elle se redressa et poursuivit après un effort :

— Vous, vous ne ressemblez pas aux autres. Je vous avais souvent fait des avances, rappelez-vous, et à peine êtes-vous venue ici que je vous ai parlé de lui et montré ses vers... Et même, ce jour-là, quand j'ai entendu maman vous questionner de certaine façon et que j'ai compris qu'elle jetait les yeux sur vous, eh bien! j'ai dit oui en moi-même, j'ai voulu vous aimer... Au moment de votre départ, j'ai poussé Jacques à vous reconduire, je vous ai demandé d'être mon amie, je vous ai embrassée... C'est vrai, tout cela, n'est-ce pas?

Lise inclina la tête et dit sèchement :

— Et alors?

— Et alors, votre lettre est arrivée. Jacques me montrait toutes ses lettres. C'est forcé quand on a tant de pensées communes... Oh! cette lettre où vous lui disiez que son vrai bonheur était de rester en province, avec des gens qui ne le comprennent pas et le blessent chaque jour!... Ces conseils pour le détourner de sa vocation, et votre jugement sur moi que vous accusiez de mauvaise influence!... Comment avez-vous pu écrire tout cela?... Elle ne l'aime pas, elle ne l'aime pas, ai-je pensé, sans quoi elle irait vivre à Paris

avec lui, n'importe comment, dans une mansarde, en attendant sa gloire...

« Et après, quand M^{lle} Carria est venue me faire des reproches parce que je lui avais caché les ambitions de Jacques, quand elle m'a rapporté votre conversation, je me suis dit que vous étiez pareille aux autres, et... et j'ai agi comme pour les autres.

A ces mots, Lise, qui était toujours retenue par la main, faillit se dégager, lancer un mot cruel, partir... Mais son regard rencontra la table à ouvrage de la malade, à côté de la chaise-longue. Il y avait là, sur un plateau, de petits godets remplis de perles de verre multicolores. Cette vue la rendit rêveuse et, sans qu'elle démêlât bien pourquoi, l'apaisa insensiblement. Elle resta sur sa chaise et se contenta de demander :

— Qu'avez-vous dit sur moi ?... Je veux le savoir.

— Oh ! rien, rien... mais j'ai décidé mes parents à laisser partir Jacques pour Paris.

Elle se rejeta de nouveau en arrière et ferma les yeux.

— Et maintenant il est là-bas depuis un an. Au début, il m'écrivait tous les jours, et puis ses lettres se sont espacées... il doit être tellement admiré, tellement fêté... A Pâques, lorsqu'il est revenu, j'ai bien compris qu'il ne me racontait pas toute sa vie... Mais qu'est-ce que ça me fait s'il devient grand loin de moi ?... Plus tard, quand il sera célèbre, on saura bien que celle qui a cru la première en lui, celle qui a inspiré ses vers, c'est sa sœur.

Une sorte de vibration fêlée accompagna ces paroles, et elle fut prise d'un accès de toux qui secoua tout son corps. Lise ébaucha un mouvement, puis elle attendit, posant sur ses genoux ses mains gantées de fil. Elle aperçut de nouveau les perles de verre et se rappela soudain que sa mère, dans les derniers temps de sa maladie, aimait à en orner ses ouvrages; elle en brodait des sacs, des galons, elle en avait de laiteuses, de transparentes, de minuscules, qu'elle triait de ses doigts amaigris en disant, avec sa voix enrouée par le mal : « Les perles de verre, c'est ma folie. »

— Voulez-vous que j'appelle votre mère ? murmura-t-elle, le visage radouci et tout en remontant un coussin dans le dos de la malade.

Blanche remercia d'un sourire et fit signe que non. Quand l'accès fut calmé, elle dit tout bas :

— Ça m'est égal de mourir.

Puis, attirant Lise, qui était restée debout, elle lui glissa quelque chose à l'oreille. Lise, ayant entendu, resta immobile, la regardant fixement.

— Vous ne pouvez pas me comprendre, reprit Blanche toujours de la même voix. C'est que ma vie a été si belle !...

On frappa un léger coup à la porte et M^{me} Monnet parut.

— Je t'ai entendue tousser, chérie. N'as-tu besoin de rien ?

— Non, maman, merci... Et laisse-nous un instant encore... Je sens que la visite de Lise Darembert me fait du bien.

Quand la porte fut refermée, elle tourna vers Lise ses prunelles que la fièvre faisait briller.

— Je veux vous demander quelque chose, dit-elle... Est-ce que vous l'aimiez ?...

Lise reprit un air hostile, et ses joues s'empourprèrent.

— Il m'est difficile de vous répondre, parce que... parce qu'aujourd'hui je suis fiancée et vais me marier.

Elle avait annoncé la nouvelle d'une voix nette, presque dure. C'était la revanche qu'elle attendait depuis le début de la visite. Mais l'effet de ses paroles la surprit.

— Vraiment ! s'écria Blanche. Alors... Alors...

Elle parut suffoquée par la joie et fit des gestes qui signifiaient : « Alors, vous allez me pardonner... » Ses yeux s'emplirent de larmes, puis, retrouvant la parole, elle dit avec précipitation :

— Je veux vous faire un cadeau. Oui, tout de suite. Levez-vous... Ouvrez le tiroir de la commode, là-bas. Vous voyez une boucle...

— Je ne vois rien, dit Lise qui avait obéi promptement.

— Mais si, une boucle de ceinture en argent... à gauche...

— Oh ! mais elle est très jolie.

Elle revint s'asseoir, admirant le bijou.

La malade tendit le bras, et, avançant un peu hors de son fauteuil, s'accrocha au genou de Lise. Elle voulait l'embrasser et n'osa le lui demander, une fois le présent fait. Lise la soutint un instant, mais refusa de comprendre l'intention et ne bougea pas.

La porte s'ouvrit de nouveau et M^{me} Monnet entra, suivie de son mari.

— Eh bien ! s'écria-t-elle sur un ton faussement joyeux, j'espère que voilà une bonne et longue visite.

Elle fit un signe imperceptible à Lise, qui regarda sa montre et se leva.

Quand la jeune fille eut fait ses adieux, M^{me} Monnet l'accompagna hors de la chambre, et, dans le vestibule, chuchota vite :

— Que vous a-t-elle dit ?

— Rien... elle désirait me revoir, me parler un peu...

— C'est ça... comme pour Marie Rattier, qu'elle m'a suppliée, mais suppliée avec des larmes, de lui amener... et pour rien, pour une lubie... Toute sa maladie vient de ces lubies... Oh ! nous la sauverons.

M. Monnet, qui était venu les rejoindre, approuvait d'un air léger. Ses deux pouces étaient passés aux entournures de son gilet, et il battait allègrement des doigts ; mais une poignante expression de douleur marquait tout le bas de son visage.

II

Lise, lorsqu'elle fut dehors, se sentit abattue. Comme elle devait aller acheter une paire de gants blancs, la perspective de sa soirée lui rendit un peu d'énergie ; mais, de retour chez M^{me} Carria, elle se plaignit d'une migraine, demanda à se reposer et ne reparut qu'à cinq heures, quand le coiffeur se fit annoncer. Ensuite elles dinèrent lestement, servies par Marie Jallot.

Cette femme était une pauvre créature affligée de coupe-rose, qui, à soixante ans passés, faisait des journées de couture et même des ménages. Elle avait connu des temps meilleurs ; on disait même qu'elle avait débuté par une carrière musicale. Ce qui donnait créance à la chose, c'est qu'on la voyait parfois, les jours de concert, vêtue de soie noire, tourner les pages au piano ; c'est aussi que Madeleine Carria la persécutait par une petite guerre sourde.

— Ma pauvre fille, lui dit-elle comme l'autre agrafait sa robe, vous en avez une figure en ce moment. On dirait que

vous avez été griffée par tous les chats de la ville. Je comprends qu'on ne vous ait pas employée ce soir au théâtre. Et tout ça, — continua-t-elle en s'adressant de loin à Lise, — c'est la gourmandise. On veut manger des fraises.

Lise, en train d'essayer ses gants dans la chambre voisine, ne répliqua rien. La vieille fille, ayant passé sa robe, l'avait interpellée surtout pour se faire admirer. Ce silence la vexa. « Qu'elle est personnelle ! » se dit-elle.

Un peu avant sept heures, une voiture les conduisit au théâtre. Il avait été convenu que Philippe Gillin y arriverait pareillement assez tôt, avec sa marraine, et qu'on tâcherait de faire la présentation dès l'entrée, avant le spectacle.

Les deux femmes attendirent dans le vestibule. La maîtresse de piano s'était mise en avant, prodiguant les sourires, cherchant les saluts. Ses mains tiraient fébrilement sur un petit médaillon à coulisse, pendu à une chaîne, qui s'obstinait à disparaître sous les dentelles de son jabot. Parfois elle disait tout bas un mot à Lise, recommandation ou remarque à propos d'une toilette. La jeune fille l'approuvait distraitemment, émue par l'attente, par les lumières, par l'affluence. Elle avait toujours été sauvage ; et, comme elle avait depuis longtemps renoncé à se rendre en ville pour la messe et allait le dimanche à Grosbreuil, elle se sentait fort troublée par cette assistance élégante. Deux personnes, liées autrefois avec ses parents, ne la reconnurent pas. Alors elle abaissa les yeux vers le sol, humiliée d'être en compagnie de la maîtresse de piano. Mon Dieu ! quelle déchéance depuis l'époque des Hauts Ponts ! Soudain elle reçut un petit coup sec entre les omoplates, et M^{lle} Carria lui souffla en même temps :

— Attention !

La jeune fille vit alors venir son fiancé auprès d'une grosse dame qui le dépassait de toute la hauteur d'une volumineuse perruque châtain. Elle était fortement sanglée dans une toilette de satin gris ; des yeux à larges pupilles saillaient d'un visage blanc de farine ; elle marchait avec lenteur, sans doute à cause de ses jambes enflées, et en s'appuyant lourdement sur une belle canne d'ébène.

Lise se sentit de nouveau touchée par derrière. M^{lle} Carria la nommait à M^{me} du Boiscourbeau et la tirait d'une saccade pour amorcer la révérence.

— Bonjour, ma bonne demoiselle Carria, dit la grosse dame.

Elle s'arrêta, essoufflée par les trois marches du péristyle, et reprit :

— J'ai eu dernièrement de vos nouvelles par mon filleul. Est-ce que vous allez toujours aux jeudis de M^{me} Doussin ?

M^{lle} Carria fit la moue.

— Non... je dois dire que, depuis quelque temps...

— Vous verrez que personne ne se montrera plus dans la maison d'Agathe, sauf le jour du marché.

La fortune de M^{me} Doussin venait d'un commerce de vais-selle tenu autrefois par son père.

M^{lle} Carria étouffa un petit rire et se tourna ostensiblement vers Lise pour l'admettre dans un entretien aussi gai.

— Oui, oui, j'ai vu, dit M^{me} du Boiscourbeau, en assénant un regard plutôt insolent à la jeune fille.

— Venez donc me parler pendant l'entr'acte, ma bonne Carria, ajouta-t-elle.

Et attrapant impérieusement le bras de son filleul, elle entra dans la salle. Les deux femmes y pénétrèrent à leur tour.

A peine assise, M^{lle} Carria s'agita sur son siège. La vue d'un rideau de théâtre suffisait à la griser. L'œil brillant de plaisir, elle montra du doigt à Lise quelques personnes distinguées, puis, élevant la voix afin d'être entendue de ses voisins, elle la renseigna sur les parties musicales du programme.

Lise répondait par monosyllabes. Sa gêne, la crainte d'être mal jugée, lui faisaient voir tout en noir. La loge où se trouvait son fiancé était non loin, à sa gauche, mais l'uniforme de l'officier était presque masqué par le buste puissant de M^{me} du Boiscourbeau ; elle n'osait se pencher et souffrait d'être si près de lui sans l'apercevoir.

Le rideau levé, l'orchestre joua d'abord une ouverture, puis une chanteuse maigre, au visage encadré de bandeaux noirs, vint faire entendre des mélodies qui achevèrent de troubler la jeune fille. Comme il était question, dans les paroles, de chaînes et de désillusions, elle se rappela sa conversation avec Jean de la Fontange. Était-ce vrai ce qu'il avait dit du mariage ? Était-ce forcément une abdication ? Elle se souvint que, dans son enfance, elle déclarait qu'elle s'appellerait toujours Darembert. « Mais alors tu ne te marieras jamais, répondait-on. — Si, mais je veux m'appeler Darembert. »

Tout en suivant les couplets plaintifs, elle revit certaines expressions de son fiancé, sa manière un peu féline de se dérober, de cacher sa pensée; un frisson d'inquiétude la parcourut, et elle regarda d'autres couples à travers la salle, comme si elle allait deviner, derrière les fronts, le secret de toutes les unions.

Aux mélodies succéda un duo en costume qui fut joué avec beaucoup de brio. On vit même le chanteur mettre un genou en terre et baiser l'aumônière qui pendait à la ceinture de sa dame. Alors Lise pensa de nouveau à Jean de la Fontange. La surprise passée, elle ne lui en avait pas voulu de son geste. D'abord il avait eu, en partant, un regard si penaud que le souvenir de cette timide galanterie la faisait sourire. Elle s'accouda sur le bras de son fauteuil, la joue appuyée contre sa main. Ainsi elle pouvait inspirer un sentiment, des désirs... Cette idée, l'abandon de sa pose, l'envolée du duo qu'elle écoutait, la reportèrent avec force vers son fiancé, et, profitant du brouhaha des applaudissements, elle lui jeta un regard passionné.

— Je vais aller faire ma visite, dit M^{lle} Carria comme l'entr'acte était annoncé. Et je vais vous confier pendant ce temps à ma bonne amie, M^{me} Julietty, que je vois là, devant nous. Ce sera plus convenable.

Lise obéit. M^{me} Julietty était une petite vieille à profil de chèvre, qui bavardait si bien que la jeune fille fut à peine obligée de parler et eut le loisir de regarder vers la loge. A présent, les sièges du devant étaient inoccupés, mais on voyait s'agiter dans l'alcove du fond la couronne de cheveux qui coiffait M^{me} du Boiscurbeau. La maîtresse de piano avait entr'ouvert la porte avec timidité.

— Entrez, Carria, entrez, fit une voix forte. Je suis seule et vous attends. Prenez ce tabouret.

La grosse dame était assise sur un petit canapé grenat, surmonté d'un dais à crépine. La canne d'ébène était posée en travers de ses genoux. Une faible lumière, venue d'un globe, éclairait la robe de satin gris.

— J'ai renvoyé mon filleul. Il serait de trop pour ce que j'ai à vous dire. Qu'est-ce que cette jeune fille, dont il m'a touché un mot, et que vous chaperonnez de la sorte?

— Que je chaperonne!... protesta humblement M^{me} Carria.

C'est une ancienne petite élève qui n'a pas été gâtée par la vie. Quand je lui donnais des leçons autrefois, et bien inutilement, soit dit en passant, car elle n'est guère douée pour la musique, ses parents habitaient le château des Hauts Ponts.

— Ah! oui, dans les bois, fit dédaigneusement M^{me} du Boiscourbeau. J'avais un oncle qui appelait tout ce côté-là les châteaux des charbonniers. Et autour de ces Darembert, qu'est-ce qu'il y a comme parenté?

— Je crois que la grand-mère se nommait M^{me} du Foussais.

— Connais pas, répliqua la grosse dame en se massant les cuisses avec sa canne.

— La mère était une jeune femme bien séduisante. Le père, hum! un peu rustre à côté d'elle.

— Connais pas, connais pas... ni la jeune femme séduisante, ni le père un peu rustre.

— Oh! assurément ils n'étaient pas reçus depuis longtemps, mais on ne leur faisait pas grise mine.

M^{me} Carria remuait sur son tabouret, hésitant à chaque phrase, qu'elle lâchait ensuite avec précipitation.

— Surtout à cause d'elle..., reprit-elle maladroitement. Je crois que vous auriez accepté le ménage en jugeant cette jeune femme si fine, si aristocrate de manières...

— Hé! hé! ma bonne Carria, qu'en savez-vous? Laissez-moi vous le dire, puisque nous sommes au théâtre, « c'est de mon jugement avoir mauvaise estime... »

La maîtresse de piano, ainsi rabrouée, changea de figure.

— En tout cas, continua M^{me} du Boiscourbeau, il s'agit aujourd'hui de la fille et non de la mère. Elle s'est mis en tête, paraît-il, d'épouser mon filleul. Or, ce n'est pas du tout un parti pour lui, et je ne vous cacherai pas que je n'aime pas à vous voir dans cette affaire.

— Mais l'idée ne vient pas de moi, dit piteusement la vieille fille, et je n'ai rien fait pour hâter les choses.

— A la bonne heure! Voyons, Carria, vous avez du sens... eh bien! répondez-moi franchement. Vous vous appelez M^{me} du Boiscourbeau, vous avez un filleul à qui vous comptez laisser votre bien et même votre nom, si faire se peut; il parvient, non sans mal, à être officier. Est-ce que ça vous plairait de lui voir prendre pour femme une petite pauvre qui gîte dans un village?

La voix s'était élevée et grondait comme un roulement de tambour.

— Non, répondit faiblement M^{lle} Carria.

— Sans compter qu'il n'y tient pas, il me l'a dit. Il a en tête de tout autres intentions que j'approuve...

— Vraiment! s'écria la vieille fille avec un regard étincelant... Il n'y tient pas, il a en tête d'autres... Oh! bien, je comprends cela... Avec sa prestance, son nom, son avenir...

— Alors, tâchez de changer les idées de la jeune personne.

— Je le lui ai bien dit déjà, reprit M^{lle} Carria qui ne luttait plus. Quand elle m'a fait part de ce projet, j'ai levé les bras au ciel. C'était une chose, une chose... disproportionnée... autant dire une hérésie!

— Parbleu!

— Seulement, la situation était plutôt délicate pour moi. Je ne sais si la chère petite mesure bien certaines... certaines tares de son origine. Je ne pouvais lui rappeler que sa grand mère était une enfant naturelle.

— Hein! s'écria M^{me} du Boiscourbeau en empoignant sa canne.

— Eh! oui... Cette dame du Foussais, dont je parlais tout à l'heure, n'avait jamais été mariée et ne pouvait viser trop haut pour sa fille. Et si, du côté Darembert, on a fermé les yeux, c'est que le domaine des Hauts Ponts a fait passer l'amande amère.

La vieille fille parlait tout bas, mais sur un ton renforcé; les mots, comme poussés par un soufflet diabolique, lui sautaient littéralement des lèvres.

— Enfant naturelle! dit M^{me} du Boiscourbeau, qui, de saisissement, avait laissé tomber sa canne.

— Oui... pas tout à fait cependant, reprit M^{lle} Carria, effrayée soudain de son ouvrage. Je veux dire que le cas méritait indulgence. On assure que c'était pendant la tourmente révolutionnaire, et que, sans le hasard des temps, sans une mort subite, le mariage... enfin je ne sais plus bien...

Elle s'embrouilla et s'agita désespérément. Entre ces murs tendus de rouge, il faisait plus chaud qu'en enfer.

— Cela suffit, déclara M^{me} du Boiscourbeau. Parlons d'autre chose. Et j'ai votre promesse, n'est-ce pas?

Quand M^{lle} Carria rejoignit Lise, après s'être volontaire-

ment attendue dans les couloirs, elle avait une contenance toute troublée et tenait son mouchoir posé sur sa bouche.

— Eh bien ? demanda vivement la jeune fille.

— Eh bien... nous avons agité les souvenirs du passé... Elle a une mémoire...

— Mais pour moi, pour Philippe, quelle est votre impression ?

— Plus tard, plus tard... N'ayez pas l'air de me poser des questions ; cela ferait mauvais effet, si l'on nous voyait de la loge.

Le spectacle recommença par une partie de comédie à laquelle toute la salle s'égayait. Mais quiproquos et reparties fines laissaient Lise indifférente. La réponse de M^{me} Carria l'avait glacée. Elle repensait à l'air hautain de M^{me} du Bois-courbeau sur le péristyle. A peine un regard pour la remercier de sa révérence, et un regard qui semblait courroucé. « Mais il ne m'abandonnera pas, lui, se disait-elle ; il tiendra sa promesse... » Elle jeta comme une supplication muette vers la loge. Le visage du jeune homme était toujours caché. Elle avait espéré tout à l'heure, pendant l'entr'acte, qu'il passerait non loin d'elle, ferait un sourire, un signe... mais il n'était pas venu. « Nous nous reverrons au moins à la sortie », pensait-elle pour calmer ses appréhensions ; et elle voulut s'intéresser au spectacle. Cependant, comme la fin approchait, elle se tourna de nouveau à gauche. La loge était vide ; Philippe Gillin et sa marraine avaient disparu.

Lise descendait la rue du Théâtre à côté de M^{me} Carria. De l'autre côté était M^{me} Julietty. La jeune fille se demandait impatiemment pourquoi la maîtresse de piano avait offert à l'insupportable bavarde de faire route avec elles. « On dirait qu'elle n'ose pas me raconter l'entrevue... » Cette réflexion fit renaitre ses alarmes. Elle marcha en silence, regardant avec des frissonnements les rues sombres et le ciel sans étoiles.

Soudain elle se souvint d'un autre retour, dans le même bouleversement d'esprit, chez la maîtresse de piano. C'était après le déjeuner Monnet, lorsqu'elle avait compris que l'aventure s'était rompue. Alors la confession faite par Blanche, l'après-midi, lui revint à l'esprit ; elle pensa au rôle maladroit et presque dissimulé, joué dans cette première histoire par la maîtresse de piano. Son inquiétude et son impatience s'accrurent.

— Quelle idée de s'être fait accompagner par cette vieille tortue ! s'écria-t-elle dès qu'elles furent rentrées et que la porte fut refermée.

— Voyons, voyons, petite chérie, je ne pouvais laisser toute seule dans la rue, à cette heure-ci, une amie très chère qui n'y voit presque plus, et qui...

— Mais songez à mon attente... Je bous de curiosité. Que vous a-t-elle dit ?

— Qui cela ?

— Pas M^{me} Juliette, bien sûr, dit Lise, prête à déborder. La marraine de Philippe.

— Ah !... Eh bien ! je vous le répète, nous avons eu une petite causerie, une simple petite causerie. Vous comprenez que je n'allais pas, de but en blanc, aborder le sujet qui vous intéresse. De quoi aurais-je eu l'air ? Je vous dirai mon impression, mais plus tard, à tête reposée. Ce soir, montons dans votre chambre et pensons à autre chose. Je vais faire réchauffer le chocolat que Marie Jallot nous a préparé.

Elle prit, pour s'éclairer, une lampe d'Argent posée sur une tablette. Lise se laissa entraîner, sans rien répondre, ayant pensé qu'il valait mieux cacher ses soupçons et son impatience pour entrevoir la vérité. Dans sa chambre, elle simula même la fatigue et, s'asseyant sur un pouf, se mit à bâiller, les yeux mi-clos.

— Ah ! nous allons bien dormir après cette soirée d'émotions, dit M^{me} Carria en allumant un réchaud à esprit-de-vin. Il est certain, reprit-elle, que cette histoire nous met à tous la tête à l'envers, vous la première. Vous savez que M^{me} du Boiscourbeau est une cousine des Charette. C'est-à-dire que vous seriez apparentée aux descendants du duc de Berry, aux princes du sang... Quel beau rêve, mais, songez-y, quel rêve !...

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda Lise doucement. Est-ce que ma personne lui a déplu ? ou ma toilette ?...

— Voulez-vous bien vous taire... vous étiez ce soir tout à votre avantage, dit M^{me} Carria en revenant lui caresser les épaules.

— Enfin vous avez peut-être senti qu'elle était mal disposée à mon égard.

— Mal disposée, c'est beaucoup dire... Pourtant, une idée,

un rien... J'ai eu beau vanter les Hauts Ponts, rappeler le souvenir de votre chère maman, elle n'est pas femme à se laisser retourner. Et sa manière de s'enquérir plus loin, d'éplucher tous les vôtres...

— Je ne vois pas ce qu'on peut reprocher à mes parents, dit la jeune fille avec un sourire candide.

— Moi non plus, bien sûr. Mais...

M^{lle} Carria pinça les lèvres.

— Mais ?...

— Mais vous ne connaissez pas comme moi les personnes de cette caste, ma petite. Quand on fait l'aimable avec nous, c'est par condescendance.

Au souvenir d'anciennes humiliations, la vieille fille s'échauffait, perdait tout contrôle et repartit imprudemment :

— On vous appelle ma bonne Carria, mais c'est pour vous ranger parmi les domestiques. Une maîtresse de piano, une fille d'artiste, est-ce que cela compte ? Sans naissance on est toujours sûr d'être bien accoutré. Eh quoi ! sa grand mère, une enfant naturelle ?... Fil donc...

Lise la surveillait entre ses paupières. Soudain elle tressaillit.

— Hein ! fit-elle.

— Oui, il fallait la voir quand elle a appris sur votre grand mère que... enfin ce que vous savez aussi bien que moi. J'ai cru qu'elle allait lever sa canne.

— Mais comment l'a-t-elle appris ?... Par vous ?

— Par moi, par moi... bien sûr que non... mais de fil en aiguille, à propos de votre cher papa et de votre ancien domaine... Oh ! ne me regardez pas comme ça. Qu'est-ce qu'elle va croire ! Moi qui...

— Enfin, l'avez-vous dit, oui ou non ?

— Quel ton, Lise !... vous vous oubliez, dit la maîtresse de piano qui s'était avisée de sa maladresse et essayait de dominer son ancienne élève.

— Répondez donc... cria la jeune fille, se mettant debout et ne contenant plus l'explosion de sa fureur.

M^{lle} Carria recula derrière le pouf et lui tint tête avec une audace tremblante.

— Eh bien ! même si je l'avais dit, je n'aurais fait que mon devoir. J'estime qu'un acte aussi grave, qui lie à jamais,

la vie de deux êtres, un acte sanctifié par Dieu, doit se traiter avec franchise, sans rien laisser en arrière. C'était presque tromper ce jeune homme que de lui cacher une faute de cette importance, même une faute du passé. Tôt ou tard...

— Ainsi vous avez recommencé ce que vous aviez fait pour Jacques Monnet...

— Quoi ! fit M^{lle} Carria devenant blême.

— Quand vous avez monté sa sœur contre moi...

— Que va-t-elle chercher?... Oh ! l'ingrate... Me dire ces choses, alors que je l'aide à trouver un mari, que je ne pense jamais à moi !...

Lise, à ces mots, la regarda brusquement, puis éclata de rire.

— Ah ! ah !... C'est donc pour cela que vous m'avez trahie !

Et elle acheva la phrase par un ricanement féroce, les poings posés sur les hanches.

La vieille fille se redressa sous l'insulte et, imitant ce geste, lui cria en face :

— Eh bien ! elle saura ce que j'essayais de lui cacher. Elle saura que son fiancé ne veut pas d'elle, qu'il va en épouser une autre, qui est belle comme le jour, et riche, et tout... oui, oui, c'est sa marraine qui me l'a dit, je le jure sur la Croix... Et le premier non plus, ne tenait guère à la prendre, lui qui a préféré s'en aller à Paris. Voilà ce qu'elle saura... Et maintenant, bisque, bisque, rage, ma mignonne...

Elle se démenait derrière le pouf, la tête en avant, riant à travers sa colère comme une démente. Tout d'un coup, elle se rejeta en arrière, ayant vu Lise faire un geste.

Mais la jeune fille, bouleversée par les mots qu'elle venait d'entendre, avait seulement porté la main à sa poitrine pour contenir les battements de son cœur ; ensuite, elle réfléchit un instant et chercha du regard quelque chose. Quand elle aperçut son sac de nuit, elle se précipita, le posa sur une chaise et y jeta ses objets de toilette qui traînaient, sa robe de ville, ses souliers de l'après-midi. Elle se pressait, traversait la pièce en courant ; les ailes de tulle agitaient l'air, et la flamme de la lampe vacillait comme sous une brise d'orage. Un fer à friser, prêté par M^{lle} Carria, roula par terre, elle le repoussa du pied.

La maîtresse de piano était allée s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Elle se taisait, les yeux vagues et fixés droit

devant elle. Ses mains étaient agitées de tremblements, et, comme elles étaient posées sur une petite table en forme de rognon, on eût dit qu'elle s'essayait à jouer d'un instrument bizarre. Au bout d'un moment, elle se dressa d'un bond, et, tournant vers Lise ses yeux clairs et vagues, subitement agrandis, elle dit d'une voix étrange :

— Frappe-moi, je le mérite.

Elle fit un pas en avant et resta immobile, comme liée par les poignets derrière le dos. Sa poitrine, raidie sous le corsage de taffetas, semblait s'offrir aux coups, et, le visage plus pâle qu'un marbre, elle répéta :

— Frappe-moi.

Après un rapide regard, Lise ne donna aucun signe de réponse et continua sa besogne. Le sac fut bouclé d'un mouvement. Elle sortit de la chambre, puis de la maison. Avant de refermer la porte de la rue, il lui sembla entendre un bruit de sanglots.

Dehors, la jeune fille fit quelques pas presque en courant, puis elle s'arrêta et croisa son manteau, car elle frissonnait. Elle s'était enfuie sans réfléchir. Où aller?... Aucun loueur de voiture n'accepterait de la mener à Vertes, et frapper à la porte d'un hôtel à cette heure lui semblait chose impossible.

Elle s'abrita sous un porche, considérant la longue rue déserte et les maisons éteintes. Un petit drame de son enfance, à la suite duquel elle s'était sauvée de la maison, aux Hauts Ponts, et cachée tout un après-midi dans une remise, lui revint à la mémoire. Cette vision lui donna des idées romanesques; elle songea à se présenter chez Philippe Gillin, à lui demander asile en rappelant leur rencontre au bord de la route; elle mima la scène, tendant ses bras dans la nuit... Mais la révélation de la vieille fille était restée dans sa tête; à l'idée que l'autre avait dit vrai, que Philippe ne l'aimait pas, elle se sentait sans forces, sans ressort...

Elle demeura ainsi jusqu'au moment où deux hommes, passant sur le trottoir opposé, remarquèrent cette femme immobile, chaussée de satin. C'était la première fois qu'elle se trouvait en ville à cette heure nocturne. Elle prit peur, et, saisissant son sac, elle courut à l'hôtel, sonna, demanda une chambre.

— J'étais au théâtre, dit-elle, pour expliquer sa toilette insolite, et j'ai eu un accident de voiture.

Le garçon, qui avait hâte de retourner dormir, ne parut pas surpris et la conduisit sans mot dire.

Elle était si lasse que ses doigts ouvrirent avec peine son sac. Lorsqu'elle eut soufflé sur la bougie, elle ne sut pas si elle glissait dans le sommeil ou tombait évanouie.

*
*
*

Il était dix heures quand elle se leva. Elle avait pourtant peu dormi et, pendant la nuit, elle avait à plusieurs reprises regardé sa montre, troublée par l'obscur sensation des murs inconnus, par le petit jour, par les bruits matinaux de l'hôtel. Mais, chaque fois, elle avait vite refermé les yeux, reprise d'angoisse quand la réalité se reformait autour d'elle.

A peine debout, elle se précipita vers un miroir. Elle avait le tempérament d'Alexandre Darambert, et la moindre contrariété affectait son teint. Avec un air inquiet, elle toucha ses paupières légèrement jaunes et gonflées. Belle figure pour se présenter devant son fiancé et tâcher de le reconquérir! Elle fit sa toilette et, tout en baignant ses yeux suivant une recette qu'elle avait apprise de sa mère, elle se demanda s'il fallait croire toutes ces affreuses paroles que M^{lle} Carria lui avait jetées au visage. Hier, elle n'en doutait pas et s'était imaginée que la marraine de Philippe avait exigé la rupture. Mais, ce matin, réfléchissant à l'attitude insensée de la vieille fille, elle la jugeait bien capable d'avoir tout inventé dans sa folie. Cette idée lui rendit courage.

Une heure après, elle sortait de l'hôtel et se dirigeait vers le jardin public. Sa volonté de plaire avait triomphé de la fatigue, et les miroirs des boutiques lui renvoyaient une image qui la forçait à sourire à travers son inquiétude.

Il faisait chaud et, dans le jardin de l'Hôtel de ville, tous les promeneurs s'étaient réfugiés à l'ombre. Elle marcha vers leur lieu de rendez-vous habituel, le banc qui s'arrondissait contre le tronc du cèdre, et aperçut, de loin, un uniforme qui tournait discrètement autour de l'arbre. Philippe était déjà là! Aussitôt son espoir revint, avec des prétentions, des calculs exigeants... et, à l'instant même, tout s'écroula, car elle reconnut que l'uniforme était celui d'un simple soldat.

Elle vit ce soldat approcher du banc et tendre un billet, avec une gauche politesse, à une jeune femme qui s'y trouvait

assise. L'inconnue regarda le papier, le soumit malicieusement à une compagne et le rendit en faisant non de la tête.

Lise s'était avancée, poussée d'abord par la curiosité; puis elle fut saisie d'un affreux pressentiment. Philippe Gillin lui avait parlé quelquefois de son ordonnance, un Normand au teint fadasse, dont il imitait drôlement le profil crochu en repliant un doigt sur son poing. N'était-ce pas cet homme? Elle eut à peine le temps de se le demander. A sa vue, le soldat, laissant les femmes assises, se planta devant elle et dit :

— C'est probablement Mademoiselle Lise?...

La jeune fille fit un signe de tête et s'empara du billet. Alors il salua de nouveau et s'en alla lestement, comme quelqu'un à qui on a répété la leçon.

« Notre beau rêve est impossible.

« Je ne puis rien faire contre la volonté de ma marraine, je vous l'ai toujours dit, et je sais maintenant qu'elle ne nous donnera jamais son consentement.

« Ce serait mal de chercher à vous revoir.

« J'aime mieux souffrir qu'être indigne.

« J'ai demandé un congé et vous ne me reverrez plus à Fontenay.

« Adieu, Lise.

« PHILIPPE GILLIN DU BOISCOURBEAU. »

Chaque phrase de la lettre formait un alinéa, et le moment où elle sautait d'une ligne à l'autre semblait à la jeune fille si long et si torturant qu'elle crut passer un temps interminable à lire ce bref billet de rupture.

Quand elle en détacha les yeux, elle s'aperçut que les gens avaient surpris la scène et observaient ses mouvements. Alors elle trouva la force de se composer une attitude. Elle roula entre ses doigts la feuille de papier et en fit un mince tuyau qu'elle porta négligemment à sa bouche. Un enfant, qui la regardait, sourit de ce geste, car c'était ainsi qu'il faisait des bulles de savon. Puis, tout en chantonant, elle approcha d'un parterre de fleurs et feignit une grande attention. C'étaient des fuchsias qui étaient devant elle, et jamais chose de la création ne parut à un être humain aussi étrange que ces clochettes pourpres. Elle croyait voir des pendeloques d'oreille, des pinces

de crustacés, des prunelles d'oiseaux fabuleux... Le mouvement des images était si rapide, si tumultueux, qu'elle eut l'appréhension d'une nausée. Elle distingua, au bout de l'allée, la grille de la sortie et marcha dans cette direction. Il lui semblait que ses pieds enfonçaient dans du sable. Le grincement du portillon fut un signal de délivrance, et, dans la rue vide, elle eut encore la force d'avancer quelque temps au hasard. Elle passa devant une grange qui était déserte. De l'ombre... Elle entra là et se laissa tomber sur la paille, derrière le vantail même de la porte.

* * *

Lise est sortie de la ville. Elle marche à travers les prés qui bordent la Vendée. Parfois elle s'arrête et secoue sa jupe pour faire tomber un brin de paille. Elle n'est pas restée longtemps dans la grange et, grâce à son empire sur soi, elle n'a pas perdu connaissance; elle a entendu, tout près, un caquetage dans une basse-cour; quelqu'un jetait du grain et allait peut-être la découvrir: alors, afin d'éviter toute rencontre, toute parole, elle s'est échappée vers la campagne.

Il est midi. Mais le soleil n'apparaît nulle part dans le ciel pâle, et une sorte de voile bleuâtre semble tendu sur les pâturages et les bouquets d'arbres. L'air est d'une chaleur calme et étouffante. On ne voit aucune agitation humaine; les animaux gisent dans l'herbe; nul courant à la surface de la rivière.

Lise descend sur la berge et regarde. A ses pieds, la vase forme, sous l'eau transparente, de petites dunes qui ressemblent aux rides d'un monde encore informe et déjà frappé de mort. Tout de suite après, ce sont des profondeurs brunes et veloutées. Lise reste là, le front penché. De loin, quelqu'un qui remarquerait cette sombre tranquillité prendrait peur... Cependant, même en cet instant où le ciel condamne les choses à la torpeur, où toute la terre ne semble plus qu'un vain prodige, même après cette lettre qui a détruit son rêve, elle n'éprouve pas de désespoir.

Elle a toujours ignoré le désespoir. Si l'on pouvait remonter à travers son passé et retrouver ses plus grandes émotions, celles qui donnent si souvent à son visage une expression de tourment, on verrait que ce ne sont point les malheurs, les deuils, l'inquiétude, mais les brusques secousses de l'espérance,

le vol des chimères. Il n'est pas de ruine qui arrête son imagination. Hier soir, pressentant le drame, elle a été sur le point de courir chez Philippe. Elle lui parlerait, obtiendrait de sûres promesses, irait jusqu'à lui offrir de passer la nuit là... Maintenant qu'elle ne peut plus se persuader, elle repousse ces extravagances et cherche de nouvelles voies à ses rêves.

Elle ramasse une baguette, la jette à l'eau et la regarde s'en aller tout droit, pointe en tête. Elle songe à sa propre destinée et ressent au fond de soi comme un désir rageur. Le spectacle poétique de cette rivière l'ennuie. Ces courbes molles, ces reflets, ce silence, c'est bon pour d'autres qu'elle, pour Blanche Monnet, par exemple, qui parlait de mourir et lui disait hier à l'oreille : « Et quelle gloire de mourir vierge ! »

Elle quitte la berge et regrimpe rapidement vers les prés. L'herbe est drue, touffue, mêlée, comme elle est au mois de juillet avant la brûlure de l'été. La jeune fille parcourt des yeux les vastes pâturages, et la vue de cette étendue verte la grise littéralement. Sa poitrine se soulève par un rythme régulier. Elle se dit qu'à cette même place l'herbe sera aussi verte à la saison prochaine, et tel est son amour de la terre que cette idée l'émeut comme un présage de richesse.

Son espoir renaît, confondu avec les ressources de la nature et l'intérêt qu'elle y prend. Elle avance comme si elle arpentait son propre domaine, examinant les poteaux des clôtures, soupesant de l'œil le flanc des vaches. Elle contourne un trou profond, creusé dans le talus ; et là, ayant buté contre un goulot de bouteille, elle s'arrête et se penche.

C'est un endroit où les gens des fermes voisines viennent se débarrasser des choses de rebut. Des casseroles percées, des lames rouillées et tordues, des débris de porcelaines, de vieux haillons, tombent sur cette pente et vont s'enfouir à demi dans la vase. Elle reste là, regarde chaque objet, l'évalue en pensée, le voit nettoyé, puis réparé ingénieusement, redevenu comme neuf et utilisable. Bien qu'elle ne bouge pas et ne ramasse rien, elle est captivée par ces transformations qui se font dans son esprit. Elle a oublié les visions de la nuit, le drame du matin, toute sa vie pauvre et solitaire, et sourit aux merveilles qu'elle imagine sur l'amas de détritits.



Vers le milieu de la journée, elle rentra en ville. Elle s'était arrêtée à une ferme où elle avait demandé un bol de lait et une tranche de pain ; et, une fois servie, elle avait témoigné tant d'intérêt à un enfant au berceau qu'on n'avait rien voulu accepter d'elle. Ensuite, elle était passée chez un maréchal ferrant pour faire souder une poêle qu'elle avait fini par ramasser au bord de la rivière.

— Est-ce qu'elle pourra resservir maintenant ? demanda-t-elle.

— J crois ben, répondit l'homme, tout fier de vanter son ouvrage... J'aimerais avoir la pareille chez nous.

« Les gens sont de vrais benêts », pensa-t-elle en enveloppant l'ustensile.

Elle se dit qu'elle n'avait plus rien à faire à Fontenay et résolut de reprendre la diligence après avoir fait ses paquets. Mais, comme elle rentrait dans le vestibule de l'hôtel et levait les yeux vers le tableau d'ardoise, elle lut, parmi les arrivées attendues, le nom de Jean de la Fontange.

Elle se rappela qu'il devait venir en ville ce jour-là. Distraite par cette idée, elle oublia d'annoncer son départ en passant devant le bureau et monta tout droit dans sa chambre.

Là, elle se tint un instant devant l'armoire à glace et fut honteuse à la vue de sa robe fripée. Elle remit sa toilette en ordre, puis elle se rafraîchit la figure. Parfois elle s'interrompait, la main en l'air, comme prise d'inattention ; parfois elle allait jeter un coup d'œil par la fenêtre du couloir qui avait vue sur la cour de l'hôtel.

Elle avait terminé ses apprêts et se trouvait là lorsqu'elle vit arriver la victoria de Serzay. Jean de la Fontange était accompagné de sa femme. La jeune fille ne bougea pas. Il descendit seul et, prenant sa valise, fit ses adieux à Berthe. Lorsque la voiture fut repartie, Lise quitta l'étage.

Jean de la Fontange, en conversation avec l'hôtelier, ne la vit pas approcher. Elle attendit, s'amusant à l'idée de le surprendre. Quand il la découvrit, elle éclata de rire.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il.

— J'ai vu votre voiture arriver, et j'accours pour vous dire bonjour. M^{me} de la Fontange est donc déjà partie ?

— Elle était pressée. Elle va faire une visite dans les environs avant de rentrer. Mais, mais, comment êtes-vous... ?

Il n'acheva pas la phrase et montra d'un geste le lieu où ils se trouvaient. L'hôtelier s'était éloigné et ils restaient seuls.

— Ah ! voilà... J'ai bien compris que cela gênait un peu M^{me} Carria de me donner l'hospitalité, et j'ai préféré passer la nuit à l'hôtel après le théâtre. Ai-je eu tort ? Vous avez l'air de me blâmer... Au fond, il vaut peut-être mieux que je n'aie pas rencontré ici M^{me} de la Fontange. Mais vous, qui me vantez l'indépendance, admirez comme je suis vos leçons.

— Non, non, dit-il, je ne vous blâme pas.

Cependant il regardait tout autour de lui avec un peu de crainte.

— Allons par là, et venez me raconter votre escapade, dit-il en désignant le jardin de l'hôtel.

Ils s'arrêtèrent sur le seuil d'un pavillon garni de treillage. L'hôtel était une ancienne demeure de famille, où l'on voyait de curieuses dépendances et quelques vestiges de belles boiseries.

— Mon escapade !... reprit-elle en promenant la main sur le mascarón d'une fontaine... Dites un voyage inutile. Hier soir, représentation médiocrement brillante. Aujourd'hui, rien, sauf ce rendez-vous d'affaires dont je vous avais parlé, ajouta-t-elle très vite en se souvenant du prétexte donné l'autre jour.

— Et à présent ?

— A présent je vais sans doute partir... A moins que je ne sois obligée de retourner chez l'avoué demain matin. Je ne sais encore... Et vous ?...

— Il faut que je me dépêche. Je suis attendu à une espèce de parlotte qui est suivie d'un banquet. Il s'agit de désigner un candidat au Conseil général. Grave histoire !... Mais on m'accuserait de manquer à mes devoirs si je n'y allais pas.

Elle eut un petit rire et demanda qui l'accuserait ainsi.

— Comment ! Mais vous ne savez donc pas que, pour bien des gens, je suis un personnage dangereux, une sorte de diable... pour la famille de ma femme, par exemple.

Elle rit de plus belle. Il la regarda d'un air attendri et satisfait, comme s'il se délectait à l'idée d'inspirer cette gaieté.

— Demain, je pars pour Bordeaux, continua-t-il. Nouvelle diablerie.

Cette manière de parler, qui lui était très familière lorsqu'il se sentait heureux et de bonne humeur, rappela soudain à Lise les anciens dialogues qu'elle entendait entre sa mère et lui.

— Mais je me demande si les autres ont tout à fait tort... dit-elle sur un ton malicieux qui ne lui était pas habituel.

Il pensa que c'était une allusion à sa dernière visite. La jeune fille souriait sans relever le visage, continuant à caresser le masque de pierre.

Alors il se lança dans une explication sur l'affaire qui l'appelait à Bordeaux. Cet homme, dont la vie se passait à imaginer de grandes aventures sentimentales, avait, dans les choses du cœur, le goût des lents cheminements, des pensées qui ne s'expriment pas ou se déguisent; bien qu'il fût, lui-même, capable d'emporment, il fuyait devant tout ce qui brusquait son rêve.

Lise se mit aisément à cette conversation si différente. On lui avait dit que dans certains pays, les plus grosses fortunes étaient celles des armateurs. Était-ce vrai? Et, d'une manière générale, qu'est-ce qui rapportait davantage, les maisons des villes ou les terres?

— Mais je vous retiens, dit-elle, et vous êtes pressé.

— Eh bien! je viendrai vous dire tout cela l'un de ces jours, à Vertes. Car je pense que je ne vous reverrai pas tantôt, même si vous restez en ville... Oh! cette conspiration politique ne durera pas bien tard ce soir, et tout sera fini vers neuf heures. Mais j'imagine que vous dormirez en enfant bien sage.

— Enfant!... Encore! s'écria Lise... Mais que faut-il donc faire pour que vous ne me traitiez plus comme une petite fille?

Elle lui fit un dernier signe de la main et s'enfuit.

JACQUES DE LACRETELLE.

(La dernière partie au prochain numéro.)

ESQUISSE D'UNE DOCTRINE COLONIALE FRANÇAISE

II ⁽¹⁾

EN TUNISIE — LE PROTECTORAT

Arrivée à Tunis.

Nous primes le bateau pour Tunis...

Me retrouvant, après vingt-cinq ans, sur cette terre que j'ai jadis visitée, étudiée, administrée, mon étonnement fut extrême : à la lettre, je ne m'y reconnaissais pas. Il faut le déclarer en des paroles fermes à cette France qui connaît si mal ses propres œuvres : la transformation, qui a demandé cent ans en Algérie, qui s'est accomplie en moins de cinquante ans en Tunisie et qui se propage avec une sorte d'instantanéité au Maroc, est un fait dont nulle parole ne peut rendre l'idée. Il faut *voir*. Les statistiques sont éloquentes, c'est entendu ; mais, inscriptions mortes, comment exprimeraient-elles la vie ?

Certes, les deux villes, Tunis et Alger, étaient, quand je les visitais précédemment, de belles et originales images : intéressantes par « le sang des races », les costumes, la vie publique et les mœurs, illustrées par de beaux monuments et des paysages urbains imprévus, leur grâce nonchalante ne se déparait pas trop de la rencontre de mesures branlantes, de terrains vagues, de dénivellations brusques et de fondrières

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

aux relents putrides. Maintenant, elles sont l'une et l'autre des capitales ; métropoles magnifiques, bien percées, bien bâties, bien aérées, qui, ayant gardé juste, de la figure ancienne, ce qu'il faut pour soutenir un haut passé historique, se sont développées de telle sorte qu'elles n'ont rien à envier aux plus belles réussites citadines de l'univers : Marseille ou Barcelone, Nice ou Gênes, je dirais Naples ou Madrid, si je ne craignais de paraître avoir subi le mirage de leur trop splendide lumière.

Quand, de la mer, on aperçoit au loin la terre africaine, noire dans le soleil déjà incliné, quand peu à peu, sur la brume du soir, s'estompent le cap Blanc qui abrite Bizerte, puis les hautes lignes de Porto-Farina suspendues dans le ciel ; quand, ayant accompli l'interminable détour qui nous mettra face au goulet de Tunis, on a doublé cette pointe où Sidi-Bou-Said s'est abattu comme un vol de colombes blanches ; quand on découvre la montagne aux deux cornes, le Boukornine, où l'on dirait que fume encore le feu des sacrifices à Baal ; quand, enfin, lentement, lentement, le bateau, fendant une eau épaisse, s'approche de Tunis et que, sur la rive septentrionale, apparaissent les ports de Carthage, la colline de Byrsa, et, à la ligne de crête, la chapelle de saint Louis et la cathédrale du cardinal Lavigerie, à quoi ne peut-on pas s'attendre après un tel jalonnement de grandeurs ? Eh bien ! Tunis, — une fois franchi l'encombrement du port, — tient ce que promet cette entrée sublime.

Il faut aller tout de suite à l'essentiel et ne pas s'attarder à l'accueil souriant des rues, à leur agitation multicolore, à la richesse des étalages, à tout ce luxe commercial qui a haussé à des taux invraisemblables la valeur des terrains : arrêtons-nous, sans même sortir de Tunis, aux quelques circonstances de notre séjour qui nous ont conquis par leur exceptionnelle séduction et frappés par leur fortifiante leçon : on les eût arrangées exprès pour satisfaire notre nouvelle curiosité, qu'on n'eût pas mieux réussi.

Réception au Bardo.

Le lendemain même de notre arrivée, avait lieu au palais du Bardo la cérémonie de clôture des fêtes du Baïram ; or, elles offrirent d'emblée à mes yeux l'image même du régime

inauguré ici par la France, le *Protectorat*. Le Bey reçoit chez lui, ayant auprès de lui le Résident général représentant la France, et tout autour, dans la vaste salle rectangulaire décorée et plafonnée à l'orientale, les chefs de l'armée française, les ministres français et tunisiens, le corps diplomatique, la foule des hauts fonctionnaires et des autorités, ruisselante de galons et de décorations, qui personnifie les deux formes et les divers degrés de l'autorité publique dans la Régence.

Le Bey, en son uniforme doré, qui ne garde guère d'oriental que la coiffure, avec cette figure reposée, cette barbe grisonnante, ce geste doux et paternel, cette main accueillante répondant aux hommages, évoque l'idée d'une souveraineté respectée dans l'exécution d'engagements jurés et qui déterminent l'état des choses, assis et durable depuis cinquante ans, qui s'est substitué, par l'occupation française, à la traditionnelle instabilité des choses orientales.

En cette cérémonie religieuse, le Bey représente surtout l'Islam, et ce caractère éminent, reconnu des deux parts, groupe autour de lui, en même temps que son propre peuple, les fils des croisés, les successeurs de saint Louis, assurant maintenant par leur pacifique contact, à ce coin heureux de la planète, la paix et la prospérité. Les quelques paroles adressées par le Bey aux rares personnes qui lui étaient présentées, exprimaient à mi-voix cette quiétude. Mille ans de guerres acharnées, qui faisaient jadis du lac méditerranéen, une naumachie de pirateries et de brigandages, aboutissent à une manifestation de confiance mutuelle, à une pompe minutieuse, réglée selon les deux protocoles, à un apaisement volontaire, permanent et déclaré de cette vieille querelle qui agite encore, au delà du Bosphore, d'immenses contrées de l'ancien continent. Comme dans la légende byzantine, les deux aigles rapaces, après s'être déchirés dans les airs, renoncent à la lutte et se retrouvent dans un nid commun sous la double pression de la sagesse et de la nécessité.

Car, tel est le génie français : il sait comprendre, il sait concilier, il sait faire, avec des sentiments et des intérêts différents, de l'unité; la pénétration des esprits et des âmes, la mesure dans la règle, le tact dans la concorde, la fermeté dans la justice, c'est son affaire; se proposant un idéal *humain*, il persévère, durant des siècles, dans sa poursuite inlassable, et

s'approche graduellement du but, à force de patience et de sacrifices.

Dès ma première journée, cette cérémonie, toute d'égards calculés et de politesse raffinée, sans éloquence, presque sans paroles et comme murmurée, versait en moi une de ces hautes lumières que j'étais venu chercher; elle me présentait, en un tableau naturel et vivant, la solution d'un des plus difficiles problèmes inhérents à toute colonisation, à savoir la justesse dans l'articulation permanente de la puissance colonisatrice aux pays colonisés.

L'Islam.

Ici, il s'agit de l'Islam; les rapports avec l'Islam sont, pour la France, le problème colonial par excellence. On évalue à plus de 200 millions le nombre des musulmans existant sur la planète. Ces millions d'hommes, qui donc songerait aujourd'hui à les refouler, et où? A les combattre, et comment? alors que ceux qui vivent près de nous en Algérie, en Tunisie, au Maroc sont, pour nous, depuis cent ans, depuis cinquante ans, depuis vingt ans, des collaborateurs paisibles, des amis éprouvés, des frères d'armes sans reproche.

En fait, les origines sont communes : les trois civilisations, hébraïque, chrétienne, musulmane, sont les filles du Livre. Que ce soit en Afrique, en Asie, dans l'Orient méditerranéen, leur formation et leur histoire puisent à une même source, de même que sur la pente des siècles elles se mêlent en leur cours, issues toutes trois en somme de l'union conclue, à l'aube des jours, en Égypte, en Mésopotamie, sur les rivages de l'Archipel, entre l'errance nomadique et l'installation saisonnière. Alexandre, en s'inclinant devant le grand-prêtre dans le temple de Jérusalem, et en coiffant, dans l'oasis d'Ammon, la double couronne des Pharaons, attestait, par ces gestes initiateurs de l'histoire moderne, la parenté essentielle des trois familles.

N'est-il pas surprenant que les penseurs et écrivains du siècle dernier nous aient obstinément coupés de nos racines orientales et que Renan, à leur tête, après avoir consacré sa vie à écrire l'Histoire du peuple hébreu, retrouvant en son âme un besoin de prier, n'ait prié que sur l'Acropole et n'ait eu de dévotion que pour le polythéisme hellénique sans discipline

et sans morale, tandis que notre civilisation méditerranéenne, en rupture avec le paganisme, n'a de croyance qu'en un Dieu unique dictant le Décalogue et l'achevant par la loi de la charité et du sacrifice ?

Gobineau s'inspirait d'un esprit bien plus largement philosophique, quand, recherchant le principe de l'Islam, il le rapprochait de l'inspiration biblique et chrétienne qu'il signalait dans l'inspiration de Mahomet : « Ce que l'Islam a en vue, écrit-il, c'est de recommander la notion d'un Dieu unique se révélant par les prophètes... Mahomet professe pour les deux religions qu'il appelle à son aide (la religion juive et la religion chrétienne) un respect profond et sincère. Il dénonce avec indignation ceux de leurs sectateurs qui les vicient ou qui les pratiquent mal ; il proclame son estime pour leurs saints ; il les propose aux Arabes comme des envoyés célestes, comme des manifestations divines dont les ordres doivent être écoutés (1)... »

Et, si l'on objecte l'antagonisme affreux qui ensanglanta le monde méditerranéen depuis les temps de la conquête musulmane jusqu'à cette date mémorable de la pacification tunisienne, pourquoi conclure à une haine irréductible ? Est-ce que les mêmes querelles déplorables n'ont pas divisé et déchiré l'Europe chrétienne dans les temps de la Réforme pour ne s'apaiser, à grand peine, que quand le roi de France eut dégagé, dans l'Édit de Nantes, les premières formules de la tolérance ? Est-ce qu'elles n'alimentent pas encore la fureur raciale chez des peuples qui se placent à la tête de la cohorte des civilisés ?

Aux colonies (telle doit-être la première règle inscrite parmi

(1) L'excellent écrivain des choses marocaines, le regretté comte Henry de Castries, dans son livre *l'Islam*, conçu au point de vue spécial de la colonisation en Afrique du Nord, cite la lettre du grand pape Pie II, Aeneas Sylvius Piccolomini, au sultan Mahomet II : « Véridique est donc, à votre avis comme au nôtre, la loi des Juifs. Véridiques sont Moïse et David et Salomon, et Isaïe, et Jérémie, et Ezéchiel et Daniel. Véridiques tous les prophètes du Seigneur, vraie la foi des Juifs qui vécurent avant le Christ, mensongères toutes les nations qui ont adoré les idoles... » Toute la lettre écrite dans un haut esprit de tolérance et de conciliation est à méditer. C'est dans le parti pris commun aux trois religions contre l'idolâtrie que Castries cite et interprète les versets du Coran : LX, 121. *O croyants ! combattez les Infidèles qui vous avoisinent. XLVII, 4. — Lorsque vous rencontrez les Infidèles, eh bien ! tuez-les au point d'en faire un grand carnage et serrez fort les entraves des captifs. Aux conséquences qu'on a tirées de ces ver-*

les lois de la vie commune) il faut s'habituer au respect mutuel des croyances, dans le sentiment d'une haute et fraternelle solidarité, en un mot, il faut pratiquer la tolérance par la compréhension des mêmes nécessités vitales selon l'ordre souverain du Dieu créateur. Si cette victoire de la société et de chaque individu sur soi-même est gagnée (et voici précisément que, partout, la tolérance tend à effacer les antagonismes religieux et contresigne les actes solennels de la pacification tant désirée), alors un pas décisif est fait dans l'œuvre coloniale : le « mystique » vient en aide au « politique » et à « l'économique », loin de les contrarier.

En constatant ce progrès, nous n'entendons nullement affirmer qu'il puisse avoir pour suite immédiate ni même prochaine de renverser ou modifier gravement les positions prises par les trois religions du Livre, l'une à l'égard de l'autre. Il subsiste entre elles une sorte de désaccord millénaire qui, en particulier chez les mahométans de stricte observance, se manifeste par une sorte de dédain apitoyé pour des frères tombés en hérésie; il n'est pas douteux que le travail de certaines confréries et de certaines sectes religieuses ardentes ne s'efforce d'entretenir cette hostilité mystique et l'espoir, assurément bien vague et bien illusoire, de l'expulsion ou de la destruction des Infidèles. Nous n'ignorons ni la querelle des « jeunes Tunisiens », ni celle des « jeunes Algériens »; mais c'est précisément parce que nous les connaissons de longue date que nous entendons ne pas en exagérer l'importance ni fournir des armes à une polémique de presse inspirée surtout par l'abus des libertés métropolitaines, et qui, au point

sets, il convient d'opposer ceux qu'on peut appeler les versets de la tolérance : — II, 257. *Point de contrainte en religion. La vraie route se distingue assez de l'erreur.* — VI, 108. *N'injurie point ceux qui invoquent un autre dieu que Dieu, car ils injurieraient Dieu dans leur indignation et leur ignorance.* » H. de Castries insiste sur le fait que, dans les pays conquis, les chrétiens et les juifs ne furent pas contraints à se convertir, mais qu'on leur laissa pratiquer leur culte moyennant le simple paiement d'un tribut. Les excès qui se produisirent de part et d'autre n'étaient nullement prescrits par la doctrine. Parmi les passages du Coran relatifs aux relations avec le christianisme, le plus frappant peut-être est le verset 85 du chapitre IV : — « Tu reconnaitras que ceux qui nourrissent la haine la plus violente contre les fidèles sont les Juifs, et que ceux qui sont le plus disposés à les aimer sont les hommes qui se disent chrétiens : c'est parce qu'ils ont des prêtres et des moines, hommes exempts de tout orgueil. » Ces lignes devraient être présentes à l'esprit de tout colon, de tout officier public en terre d'Islam.

de vue de la stabilité du régime, s'exerce dans le vide. En constatant le calme qui règne dans des régions si longtemps agitées, nous en appelons, pour une acceptation complète d'un fait qui ne peut être modifié, à la politique non moins qu'à l'histoire : la première dit : « *De minimis non curat prætor* », et la seconde : « Le temps est un grand maître ».

L'Afrique du Nord et l'influence européenne.

Pour en revenir au fond des choses, j'attache une grande importance à cette observation de l'historien éminent de l'Afrique du nord, le regretté Gsell, quand il exprime en ces termes la conclusion de ses longues études : « Au cours de l'histoire, cette bande de la terre africaine qui regarde l'Europe, a toujours plus reçu que donné... Toute prospérité et même tout établissement durable lui est venu du dehors. » Si l'on cherche la cause profonde de ce fait historique, on la reconnaîtra dans ce que Strabon dit des anciennes tribus ibériques : « n'ayant d'audace que pour les petites choses et incapables d'en entreprendre de grandes, parce qu'elles n'ont pas su se former en sociétés fortes et puissantes ». Les Ibères venaient d'Afrique et ce que dit Strabon s'applique à tous les peuples épars sur le continent africain (1).

L'Afrique du nord, dans son isolement entre la mer et le désert, qui n'a même pas reçu de la nature le don des fleuves, comme l'Égypte a reçu le don du Nil, territoire mal fait, tout en largeur, non centré, encombré de montagnes, tacheté de plaines sablonneuses ou salées, se trouvait voué, par sa nature même, à la dislocation et à une sorte d'impuissance fragmentée. Son développement localisé et intermittent soutenait mal une installation agricole durable, et renvoyait d'un coup de simoun à leurs errances nomadiques des populations restées soumises à l'attraction du désert. Le caractère des habitants subissait ainsi le caractère du pays. La sécurité de l'existence, la tenue de la prospérité leur manquant, ils n'ont pas su acquérir, par une persévérance sans trêve, le savoir-faire du progrès. Aussi acceptèrent-ils de tout temps une autorité et un soutien extérieurs, qui leur apportât, avec la

(1) C'est, en somme, le dernier mot de cette belle *Histoire d'Espagne* que vient de nous donner Louis Bertrand et qui expose avec tant de lucidité ce qui se passe au point précis où les deux esprits contraires se rencontrent et se heurtent.

continuité, l'ordre, la discipline, la sécurité. Si une telle direction venait à leur manquer, pays et peuples retomberaient dans le fractionnement et le vagabondage pastoral. C'est une chose qui confond de voir, alternativement, tant de richesses accumulées et tant de richesses anéanties. Dans les lieux « où fut Carthage », dans ces plaines qui nourrissent l'Empire romain, une misère catastrophique dévore en herbe des moissons qu'une richesse séculaire a préparées, et les monuments magnifiques sortis de cette terre s'enfoncent dans le sol.

D'une telle paralysie alternante, de cette déperdition perpétuelle de forces, de l'inadaptation à la vie sociale, du gaspillage de si belles facultés, les indigènes eux-mêmes se rendent compte. Ils savent qu'une partie de l'activité humaine n'est pas leur lot et ils témoignent d'une déférence instinctive pour ceux qui leur en apportent le secours. Les arts mécaniques n'auraient jamais sans doute apparu sur la planète, si elle n'eût été peuplée que d'Africains. L'*homo faber* fut resté à mi-côte, satisfait de la conquête du cheval et des forces animales, sans s'appliquer même à protéger ces précieux auxiliaires contre les ravages du climat et de la mouche.

Le fait de l'inaptitude aux arts mécaniques se touche, pour ainsi dire, du doigt : mais la différenciation entre les races occidentales et les races africaines et même orientales se marquerait bien plus fortement encore, si l'on évoquait cette faculté propre à l'Européen de manier les idées abstraites et de les introduire dans l'ordinaire de l'existence, de même qu'il a soumis la foudre. Par exemple, l'art avec lequel il a su mobiliser la valeur individuelle devenue, au moyen d'un bout de papier, la mère du crédit, richesse complémentaire imprévue que le voyageur ou le colon emporte dans sa valise ; de même le développement insigne de sa faculté de prévoyance braquant sur l'avenir un télescope qui raccourcit le temps et englobe le futur dans le calcul de l'heure présente ; de même la pratique de la division du travail, qui fait de l'humanité entière un même atelier économisant l'effort de la main-d'œuvre et domptant la résistance de la matière ; de même l'organisation des collectivités, sociétés, coopératives, syndicats, etc., ramassant le commerce universel dans un seul et même « grand magasin », où le besoin n'a qu'à se promener parmi la diversité des rayons ; de même, enfin et surtout, l'édification en

gratte-ciel d'une science aux vues illimitées, la mathématique, la géographie, l'ethnographie, la statistique, la science sociale et politique, qui, en tenant le doit et avoir du labeur humain et accumulant le profit des inventions sur le trésor de l'épargne, garantissent la sécurité dans l'ordre, et accroissent, sinon le bonheur, du moins le bien-être humain par la perpétuelle réflexion des élites, même par les combinaisons audacieuses des intérêts, des sentiments, des passions, des modes. C'est le maniement des idées abstraites qui arrache l'homme occidental à l'immobilité et le projette dans la distance; le colonisateur dispose, grâce à elles, d'une puissance prépondérante dont l'avantage ne se diffuse parmi les races indigènes que par une collaboration tutélaire, premier et principal ressort de toute action colonisatrice (1).

Loin de repousser cette tutelle, les populations indigènes, sous quelque climat qu'elles vivent, l'acceptent; elles la réclament et elles souffriraient cruellement de son défaut, si elle venait à leur manquer soudainement.

Le Protectorat.

Cette tutelle, on l'admet comme une aide, un guide, une *protection*; et c'est précisément l'opportunité tout de suite reconnue de cette amicale collaboration qui accueillit le premier marchand, quand il fondait, sur une plage déserte, la première colonie; et c'est elle qui s'est acheminée peu à peu vers la forme moderne et éminemment française de la colonisation, le PROTECTORAT.

Protectorat, protection, le mot appartient à la plus ancienne langue politique française: le système était appliqué par la Royauté pour la « réunion des provinces à la couronne ». « Sire, disaient les délégués des États provinciaux, nous sommes vos sujets, mais avec nos privilèges. » Le traité de Cateau-Cambrésis stipula que les trois évêchés, Metz, Toul et Verdun, détachés de l'Empire germanique, *seraient placés sous la protection du roi de France*. La formule, qui avait été comme indiquée dans l'un des premiers arrangements relatifs à l'Annam, fut reprise, après mûre réflexion, par Jules Ferry

(1) Voyez sur le rôle de l'esprit d'abstraction dans toute colonisation, l'ouvrage capital du Dr A. de Kat Angelino, *le Problème colonial*, traduit par le R. P. van den Berghe, La Haye, Nijoff, 1932. I, p. 72.

dans les délibérations qui décidèrent du sort de la Tunisie. Ainsi se trouve dégagée « la mystique du Protectorat », dont l'effet fut d'introduire le sentiment dans le droit international, par correction des erreurs commises dans la première période de l'établissement français en Algérie. Le nouveau régime garantissait aux populations indigènes le respect de leur religion, de leurs mœurs, de leurs intérêts et de leurs possibilités civilisatrices. On ménageait en elles une organisation sociale et des traditions dignes d'estime. Une sorte de bonhomie loyale faisait appel à une confiance que des services sans prix devaient justifier à bref délai.

L'heureuse décision prise par le maître de la colonisation moderne a porté ses fruits ; évitant les luttes et les lenteurs algériennes, le protectorat transforma la Tunisie avec une souplesse et une promptitude extraordinaires. Repris en main par le maréchal Lyautey, le même système, appliqué au Maroc, à l'aide d'un personnel formé en grande partie à Tunis, a donné, là aussi, des preuves de plus en plus frappantes de son heureuse efficacité. Partout, au Tonkin, à Madagascar, sous des rubriques diverses, la procédure de la protection devint le régime colonial français par excellence. Et c'est ce succès généralisé qui met dans la bouche de l'ancien ministre britannique à Tanger, la parole citée par M. André Colliez : « Qu'importent les systèmes ? Vous, Français, vous vous entendrez toujours avec les indigènes. »

La Sécurité.

Le premier des bienfaits apporté par la métropole avec l'établissement du Protectorat en Tunisie, c'est la sécurité : sécurité intérieure, sécurité extérieure. La sécurité intérieure vient de ce qu'il y a de plus haut dans l'ordre social, la Justice. Elle est toujours vraie, la parole de l'historien arabe du moyen âge, Ibn Djobair, proclamant la plus forte des raisons qui attachèrent les populations orientales à l'autorité franque : « Un des malheurs qui affligent les musulmans, c'est qu'ils ont toujours à se plaindre, sous leur propre gouvernement, des injustices de leurs chefs et qu'ils n'ont qu'à se louer de la justice des Francs, en qui on peut se fier. » Aujourd'hui comme jadis, les indigènes savent parfaitement que le protectorat les *protège* contre eux-mêmes et que la disparition du régime

français serait la restauration immédiate de la *razzia*. Être à l'abri chez soi, être assuré du lendemain, c'est la plus belle des quietudes que puisse offrir à l'individu et à la famille un régime politique et social; c'était le *hoc erat in votis* d'Abd-el-Kader, quand l'âge et l'exil lui eurent apporté l'apaisement de l'expérience et de l'adversité : « Si les musulmans et les chrétiens se prêtaient l'oreille, leurs divergences cesseraient et ils deviendraient frères à l'extérieur, comme à l'intérieur... »
 « Se prêter l'oreille!... »

Et la plus forte preuve de cette harmonie dans la sécurité est fournie par les résultats qui ont dépassé toutes les espérances : et, d'abord, l'accroissement sans pareil de la population indigène en Afrique du nord depuis l'établissement français. En 1852, la population indigène de l'Algérie n'atteignait pas 2 500 000 âmes; elle dépasse 6 millions d'individus en 1932. La progression est la même en Tunisie et au Maroc. Est-ce là un peuple qui souffre?...

N'hésitons pas à rappeler que les bienfaits du système se sont propagés avec une rapidité non moins extraordinaire sur tout le continent africain. La France *protège!*... En effet, partout elle sauve la race : elle sauve l'Algérien, le Tunisien, le Marocain, l'Arabe; elle sauve le sédentaire et elle sauve l'errant; en un mot, elle sauve le *paysan noir* sans lequel il ne ne peut y avoir de progrès africain. Cela, elle l'a compris et accompli avant toutes autres Puissances civilisatrices. Nous y reviendrons; car le service rendu engage : il ne s'agit pas d'un bienfait, il s'agit d'un devoir.

Encore est-il permis de retenir l'attention sur ce que de pareils effets massifs répandent de tranquillité dans les familles, de calme dans les douars et sous la tente, de semence du bien dans tous les groupes sociaux. Je demandais à un médecin français, installé depuis longtemps en terre d'Islam, dans une région peu habitée, parsemée de bois, de marécages, de mauvais passages, ne disposant que de routes médiocres et peu fréquentées, s'il prenait quelque précaution, s'il était armé, s'il se faisait accompagner dans les longues courses où le convoquent à toute heure un mal subit, un accouchement : il s'étonnait de ma question. L'idée même d'un danger, d'un risque quelconque, ne lui était pas venue. Le respect dû au « toubib » veillait sur lui au milieu de la tranquillité géné-

rale. Science et bienfaisance étaient sa meilleure escorte : lui rendraient-elles les mêmes services dans telle banlieue de nos grandes villes européennes ?

Sécurité intérieure, sécurité extérieure. Maintenant que l'Afrique du nord est réunie en une seule main, depuis les Syrtes jusqu'à la Mauritanie, avec l'arrière-pays qui la rejoint au Soudan, au Sénégal, au Tchad, au Congo, il faudrait des armées immenses pour venir à bout des forces groupées sous un commandement unique, dans cette vaste enceinte constituée en une sorte de forteresse naturelle ayant partout la mer pour fossé. Quel est le pays au monde qui soit de même à l'abri d'une attaque venue du dehors ? Le sol, compartimenté par le réseau de ses montagnes, de ses vallées profondes, de ses gorges rudes, de ses étendues désertiques, de ses « portes de fer », défendu par des populations braves, disciplinées, dévouées, bien armées, bien munies (et c'est à nous d'y pourvoir !), serait le tombeau d'une invasion, même si l'Orient poussait jusqu'ici de nouveaux barbares.

Le visage de la Tunisie.

C'est le sentiment d'une telle quiétude, non troublée depuis cinquante ans, qui donne à la Tunisie ce visage souriant et, si l'on peut dire, détendu qui est le sien. De quelque côté que l'on se dirige, cette splendeur irradiante apparaît dans la netteté du paysage, dans le soin apporté à la terre, aux routes, aux travaux de l'industrie et des champs. La statistique constate les résultats indéniables ; mais les choses parlent et les yeux voient.

Il ne s'agit pas seulement des villes dont la population s'est accrue dans des proportions inouïes (200 000 habitants à Tunis !) et où des quartiers tout flambants neufs ont été imposés à des banlieues sordides par la confiance des capitaux, et en particulier, il convient de l'observer, des capitaux tunisiens ; il s'agit surtout de l'ancien « grenier de Rome », de la terre arable, de cette belle et riche ondulation rurale que le vent de la mer caresse et que les eaux de la montagne fécondent. La Régence, si petite en somme, et qui ne dépasse guère un de nos grands départements, est devenue une Puissance par son développement moderne, par son activité joyeuse, penchée sur le travail, par sa culture décuplée, par son sous-sol

exploité, par ses réserves accumulées aidant son courage à passer les crises.

La forêt d'oliviers de Sfax avec ses 17 000 arbres en plein rapport, créée d'un geste historique par le génie français, a rendu à cette terre abandonnée la légende du jardin des Hespérides. Je revois Paul Bourde, à l'heure de la séparation, quand il serrait nos mains de sa main toujours gantée et qu'il parlait, du rêve plein ses yeux bleus! S'il contemplait aujourd'hui ces espaces infinis aux ombres d'argent et s'il reprenait ses calculs dépassés cent fois, comme il aurait peine à refouler dans son âme la grave fierté des réalisateurs!...

A peine avons-nous quitté Tunis pour une promenade de banlieue vers Hammamlif et les « sources chaudes », que nous voilà transportés en quelques tours de roue sur l'étendue agricole émerveillée de sa parure nouvelle : déjà la vigne est débourrée ; la plaine est verte à perte de vue, verte et ocre par l'alternance de la plante et de la terre ; manteau bigarré frissonnant sous le soleil pâle des premières journées printanières.

L'activité lente des hommes, des bêtes, de tout ce qui se hâte en silence, me rappelle l'Égypte et la millénaire assiduité du fellah. De ce côté-ci, pas une ruine. On dirait que la prospérité, qui dormait depuis les temps de Rome, s'est réveillée et redressée d'un seul élan à l'appel de la cloche occidentale. Au pli des montagnes, la terre offrait son humidité toute prête, n'attendant que le geste du semeur. Le problème de l'eau, si angoissant par ailleurs, ne se pose pas ici.

Poursuivons notre route. Allons vers le sud ; et d'abord à Kairouan ! Dans la vieille métropole de l'Islam, dans la ville sainte qui dispute à Fez le rang de capitale religieuse du Maghreb, nous essaierons de surprendre le sentiment d'une population qui n'a pas bougé et qui garde, dans un silence pieux, le mystère de ses mosquées intactes.

Kairouan.

Gagnant Kairouan par Grombalia et Enfidaville, nous passerons par les deux extrêmes de la colonisation : sur une route plate, tendue comme un drap de billard, nous roulons dans le rêve colonial, je veux dire dans le mépris des distances, alors que la vieille histoire ne connaissait que lentement, inertie, obstacle. L'auto fait du cent à l'heure, laissant

derrière elle, sur la voie ferrée, la locomotive pousive et crachotante ; nous nous sentons dégagés du poids et de la peine de la matière. Tout est facile : aujourd'hui l'auto, demain l'avion, et l'homme sentira palpiter sous son vol la terre.

Jusques et y compris l'Enfida, métamorphosée par une société de colonisation dont les démêlés avec le Bey furent à l'origine de la conquête française, nous sommes en Europe. Plantations, vignes, céréales, tabacs, vergers, nous nous retrouvons dans une de ces charmantes contrées du Périgord, où la vie moderne se marie avec une bonne grâce héréditaire aux survivances lointaines de la vie troglodyte. Mais, après Enfidaville, la voiture s'enfonce dans un désert de marécages et d'eaux saumâtres, avec les longues lagunes du golfe d'Hamamet qu'on ne quitte que pour tomber dans les steppes dénudés, noyés par ces « mers mortes », la Sebka Kelbia, la Sebka el Hani, triste Sologne africaine... Et voilà que, séparée ainsi du monde et rejetée, en quelque sorte, au désert, Kairouan surgit soudain, découpant sur le ciel bleu ses murailles dentelées de créneaux et les cubes de ses maisons blanches tachetées de points noirs comme un jeu de dés renversé.

L'Islam ! C'est là que se réfugia longtemps, loin des influences européennes et de la grande mer prostituée aux voyages et aux flottes infidèles, la fierté et le « grand refus » de l'Islam. Chose singulière et qui manifeste son génie réservé et boudeur, tandis que les pèlerins par milliers circulaient en leur éternel va-et-vient de l'Arabie au Maghreb et du Maghreb en Arabie, plantant leurs tentes au pied de ses murs clos, tout ce mouvement et ce bruit n'apportait ici que l'immobilité et le silence. La prière et le désert se donnaient rendez-vous hors la terre, face au ciel. *Lâ ilâha illâ Allâha !* Pour entendre, dans ce silence des choses, la voix du muezzin, la ruine s'exhaussait sur les colonnes antiques arrachées à la survivance romaine et la prière, d'un murmure imperceptible, accompagnait la parole sainte. La foi se révélait dans la résignation. On priaît et on attendait...

Kairouan fut bâtie par les Arabes de la première invasion commandée par Si-Okba-ben-Nah ; mais cette ville tardive et improvisée qu'on eût cru, dans son lointain, à l'abri de l'histoire, ne connut jamais le repos. Ces indomptables Berbères, — inquiets, comme toute la race blanche, — qui, de la côte

au dé
les c
voisin
la no
lions
fonde
la Tu
Char
souff
ne p
mite
Ni v
plus
mite
Hila
C
Sici
ranc
sièg
ville
tanc
une
de s
péri
cou

acc
cert
sièc
exte
du
son
ouv
tro
les
nap

la
pa
cro

au désert et du désert à la côte, ont donné tant de mal à tous les conquérants, étaient sans cesse en guerre contre leurs voisins, en émeutes contre leurs maîtres, en révolutions contre la nouveauté et la loi. Après avoir réprimé une de ces rébellions, l'un des généraux d'Haroun Al Reschid, el Aghlab, fonda la dynastie des Aghlabites qui régna quelque temps sur la Tunisie et qui, dit-on, entra même en relations avec notre Charlemagne. Mais il était dans la destinée des croyants de souffrir toujours de leurs rapports avec cet Orient dont ils ne pouvaient se passer : une dynastie égyptienne, les Fatimites, revint sur Kairouan et y remplaça les Aghlabites. Ni vainqueurs, ni vaincus, les Berbères ne s'en trouvèrent ni plus apaisés, ni plus heureux : rentrés en Égypte, les Fatimites lâchèrent sur Kairouan les farouches tribus arabes des Hilal et des Soleyne qui mirent le pays à feu et à sang.

Or, il se trouva que, sur ces entrefaites, les Normands de Sicile, ayant établi une sorte de thalassocratie sur la Méditerranée centrale, erraient par ces rivages. Roger II vint mettre le siège devant Mehdyia, le port de Kairouan, occupa toutes les villes voisines, Sousse, Sfax, qui se livrèrent à lui sans résistance et imposa, pour la première fois, à ces rivages perdus, une autorité occidentale, à la française, qui parut douce après de si longues misères : le pays connut quelque temps la prospérité sous un régime respectueux de sa religion et de ses coutumes.

Est-ce vague souvenir de ces temps heureux, est-ce apathie, acceptation, ou simplement abandon mystique, ce qui est certain, c'est que Kairouan, après avoir subi, pendant des siècles, avec une irritation constante, toutes les dominations extérieures, y compris celle des Turcs, c'est-à-dire la servitude du tribut et de la razzia, lorsque survint l'armée française ne songea pas à se défendre derrière ses murailles crénelées ; elle ouvrit ses portes et reçut dans le silence, qui était sa loi, les troupes du général Logerot. Les mosquées restèrent ouvertes, les populations furent respectées ; la route des lointains pèlerinages fut maintenue ; on laissa la ville à sa prière. Elle pria.

Je retrouve Kairouan telle que je l'ai vue il y a trente ans ; la foule blanche coiffée de rouge circulant pressée et silencieuse par les rues étroites où l'herbe pousse ; les hommes aux genoux croisés groupés à l'abord des cafés ; les ânes dodelinant sous

d'énormes sacs parmi le peuple qui s'écarte ; la voix rauque et douce de leurs conducteurs ; l'odeur de friture, d'huile et de cuir *filali*, qui signale toute agglomération arabe. Les mosquées arrondissent leurs dômes et élancent leurs minarets au-dessus des terrasses d'où l'on respire le ciel ; et leur nombre, leur magnificence, leur construction étrange, qui n'est qu'un résumé prodigieux de toute la ruine de l'antiquité, le tout maintient à la ville sainte son caractère inaltéré ; c'est l'Islam africain pareil à lui-même partout, morne et brûlant comme le désert. Comment cette réserve dans l'attente et dans la résignation ne s'accommoderait-elle pas de cette *protection* qui lui est apportée du dehors comme du temps des Romains et des Roger II ? L'observation de Gsell se justifie : la caravane africaine s'est confiée de tous temps aux guides du dehors qui savent la conduire, et dont elle ne peut se passer.

Allons vers la grande mosquée. Rien de changé : je retrouve, dormant en moi, les impressions de ma première visite. De l'avoir vue si belle et si respectable, il m'en est resté au cœur un émoi pour jamais. Je m'amusais à remettre les pas dans les pas de mes vieux souvenirs, et je les retrouvais. On célébrait une fête religieuse. Une foule immense, hommes, femmes, enfants, criait, chantait, se réjouissait dans la vaste place, sous les portiques et dans le temple aux mille colonnes. L'allégresse était sur tous les visages. Chacun avait mis ses plus beaux vêtements. Dans un coin, un groupe sombre de quelques Européens assistait à la fête antique. A l'heure de la prière, il se fit sur la foule un silence magnifique. Les assistants se tournent vers le mirhab et nous vîmes les turbans, les fez, les vêtements blancs et multicolores, s'incliner ensemble à la voix du prêtre, courbés du côté de l'Orient et devant la majesté du Dieu qu'aucun œil n'a vu et qu'aucun visage ne peut représenter :

*Nulla effigies, simulacrave nota deorum
Majestate locum implevere timore.*

Le reste est silence (1).

(1) M. Léon Roches, l'interprète militaire qui reçut des mains d'Abd-el-Kader le Coran de la soumission, raconte, dans *Trente-deux ans à travers l'Islam* (t. II), qu'en 1841, il fut envoyé à Kairouan pour solliciter, des ulémas de la Grande Mosquée, une consultation favorable à notre établissement en

La Tunisie française. — La vallée de la Medjerda.

Par contraste avec la vieille Tunisie, la Tunisie islamique et mystique, respectée et respectable dans sa stabilité et sa continuité sacrée, j'avais à voir la Tunisie moderne, à gagner quelque région de colonisation récente, où saisir cette autorité du dehors, initiatrice antique et nouvelle de la prospérité tunisienne. On me dit : « Remontez la vallée de la Medjerda jusqu'à Tebourzouk. » A Tebourzouk, précisément, je devais rencontrer un guide et un ami, le contrôleur civil René Bréjean qui, en fonctions sur place depuis près de vingt ans, parlant l'arabe, ayant mis la main aux découvertes antiques et aux initiatives modernes, nous offrait une cordiale hospitalité. Une autre attraction encore dirigeait nos pas de ce côté, la visite des ruines de Dougga que je ne connaissais pas. Il s'agissait d'un parcours d'une centaine de kilomètres en auto : une promenade.

Je donnerai, d'abord, mon impression *de visu*, cette impression qui devance, pour ainsi dire, les chiffres et qui, par le spectacle de la vie, les appelle. De Tunis à Tebourzouk par Massicaut, Medjez-el-Bab, Testour, on pénètre au cœur de la Tunisie agricole. Barrée par la ligne des Kroumirs haute sur l'horizon, la route traverse la Régence de part en part, et c'est un voyage plein de lumière, de variété et de leçons.

Le bassin de la Medjerda, qui fait, en quelque sorte, le pont entre la Tunisie et l'Algérie, dévalant de l'ouest vers la mer orientale, est enclos, sur le sol tunisien, entre deux massifs parallèles, la chaîne de Tebourzouk et les monts de la Zeugitane dont les versants opposés drainent les eaux courantes du centre de la Régence pour les jeter à la Méditerranée, non loin de Bizerte, à Porto-Farina. En remontant de Tunis, la route gagne la rivière à Medjez-el-Bab, et la suit jusqu'au confluent de la Siliana, pour de là se bifurquer vers Tebourzouk par Dougga. A droite et à gauche du parcours, tout est cultivé, tout est en pleine production depuis

Algérie. Il l'obtint; elle porte que les musulmans dont la terre a été envahie par les infidèles peuvent, « après avoir résisté, mais quand ils se sentent les plus faibles, accepter de vivre sous la domination des chrétiens ». Cette consultation se rapporte à l'idée de la résignation à la volonté divine et à celle que, pour se soumettre, il faut avoir été vaincu, revenant à la formule si souvent invoquée :

• La France est une grande tente. •

les bords de la rivière jusqu'aux pentes des montagnes, parfois jusqu'aux sommets. A la lettre, c'est un monde de travail sur pied, un océan de céréales printanières plissant leurs flots azurés.

Rien que la route est un spectacle. Plus large que n'importe quelle route nationale française, solidement construite, bien égalisée, bien entretenue, avec son autostrade au milieu, ses deux bas côtés pour les indigènes, des centaines d'ouvriers s'appliquent encore à la perfectionner. Sol, arbres, trottoirs, fossés, bordures, sentiers latéraux, tout est parfait. Les traces du récent cyclone qui a décharné le sol, raviné les champs, transformé les arbres et les poteaux en redoutables catapultes, ont, pour ainsi dire, disparu, quoique les secours promis par la métropole soient bien lents à arriver... Inconcevable négligence (1)! Plusieurs fois nous passons la rivière, et, chaque fois, ses eaux, si paisibles aujourd'hui, nous étonnent par leur violence d'hier. C'est la Tunisie! Toute en caprices, en contrastes : longues détentés et colères subites, sécheresses et inondations, risques alternatifs que l'énergie humaine doit accepter et contre lesquels elle doit toujours se garder.

En ce beau mois de mai, l'hiver fini et les pluies séchées, tout maintenant est sérénité, calme, confiance : herbages ramassés, blés inclinant déjà la tête, orges mûrissants la moustache relevée, avoines bleues, vignes aux rangées infinies sans une herbe et s'élançant, de chaque côté de la route, à l'assaut de la montagne ; maisons blanches à la française ; fumées du matin caressant de leurs panaches les fermes au toit rouge, villages rares, mais nous accueillant d'une animation tranquille et sociable ; pas un cri, pas une querelle : douceur de vivre dans une étendue plane et roulante. La race, à la rencontre sur la route ou à l'aperçu dans le travail des champs, fine, élancée, de stature plus haute qu'elle ne m'avait paru jadis, les femmes libérées du travail de la terre et entr'ouvrant le voile : j'ai vu des hommes à pied près de la femme sur le baudet!... Société animale non moins paisible : bœufs au pas lourd, moutons en troupeaux serrés sous la bourrade du chien, jolis chevaux marchant au pas relevé, fringants, bien soignés et pomponnés, montés par des cavaliers des « Mille

(1) Voir, ci-dessous, dans le dernier chapitre de cette étude : *les Devoirs de la Métropole*.

et une nuit ». Et, comment ne pas sourire du cortège sympathique des petits ânes gris qui trottaient, nombreux comme des chèvres, et des chèvres à barbe, nombreuses comme des poules ? Torrent de vie, poussant à petit bruit ses flots.

Tebourzouk s'allonge en balcon sur une colline qui barre la route ; centre agricole moderne entourant de vieilles demeures arabes. Au contrôle civil, nous sommes accueillis par un ménage installé là depuis des années, tout à sa tâche et content de son sort. Conversation instructive, plaisante, rassérénante, expression d'une longue expérience et d'une connaissance lentement acquise de la langue, des mœurs, de l'histoire ; autorité acceptée et qui, sans familiarité, se fait toute à tous pour les colons comme pour les indigènes, respectueuse des mœurs, des idées et des croyances, entretenant par l'équité et la vigilance l'harmonie des deux races et le bon renom de la France. Quand, après un savoureux déjeuner à la française, nous sortons pour nous rendre à Dougga, nous trouvons, rangés dans le patio, les gendarmes du poste présentant les armes ; la plupart ont fait la guerre et répondent avec fierté à nos questions ; celui-ci est manchot, il était à Verdun ; celui-ci est borgne, il était à Arras ; ainsi des autres...

Tout en gagnant les ruines de Dougga, qui évoquent Timgad, Tebessa, Djémila, le contrôleur civil me fait un exposé succinct de la façon dont le pays est devenu « France », de « Berbérie » qu'il était ; il répond aux questions qui se pressent sur mes lèvres :

« *Colonisation.* — En 1918, à mon arrivée, trente-deux colons dans le contrôle, aujourd'hui plus de cent, tous Français, ou Suisses français ; sur le territoire administratif, qui équivaut à un arrondissement un peu grand, nous sommes en famille et partout chez nous.

« *Production.* — Céréales surtout ; la terre est si grasse, si féconde, d'un travail si facile ! Les indigènes, par leur vieille méthode de culture que vous connaissez, un simple « gratage » sommaire du sol, obtenaient jadis 2 à 5 quintaux à l'hectare ; par une méthode un peu améliorée, les mêmes indigènes arrivent maintenant à 6 ou 8 quintaux ; quelques-uns, travaillant à la française, récoltent 12 à 15 quintaux ; mais les colons dépassent, en général, 15 quintaux et vont jusqu'à 20 avec un tiers de bénéfice net.

« *Cheptel*. — Le cheptel, en vaches laitières et bœufs de labour, s'est accru d'abord ; mais, faute de main-d'œuvre, on est en train de lui substituer un cheptel mécanique considérable et très perfectionné (tracteurs, moissonneuses-batteuses, matériel de défoncement approfondissant jusqu'à un mètre et gaspillant peut-être un peu les magnifiques réserves du sol).

« *Valeur des terres*. — En 1893, 100 francs l'hectare ; de 1920 à 1925, 5 000 francs ; aujourd'hui 2 000 à 2 500 francs. Dans l'antiquité, le sol, éminemment arable, était entièrement cultivé par les Romains ; ruines de fermes extrêmement nombreuses ; rien que sur le territoire du contrôle, dix-sept villes de l'importance de Dougga ; actuellement, quelques centres seulement, mais tous en voie d'accroissement et partis pour le plus bel avenir.

« *La crise*. — A peu près sans effet apparent jusqu'ici ; cependant quelques dettes fort lourdes, par suite de l'engouement pour les achats à crédit d'autos et de matériel agricole. Nous avons bien besoin d'une bonne année et de la vigilance bienveillante de la métropole.

« *L'avenir*. — Il paraît assuré par un développement continu dans la paix et le travail, parce que les terres sont excellentes, et qu'elles permettent la polyculture. »

Cinquante années de protectorat.

Quelques chiffres sur l'ensemble de la production tunisienne ont ici leur place. Empruntés aux documents de la Direction agricole, ils confirment ces impressions particulières en donnant l'idée des progrès accomplis depuis l'application du protectorat dans l'ensemble de la Régence. La culture des céréales, blé et orge, s'est plus que doublée en étendue rien que pendant les dix dernières années : 570 000 hectares en blés et 440 000 hectares en orges, donnant un rendement de plus d'un million de quintaux, triplant presque la production originale ; l'avoine, dont la culture était insignifiante, fournit une moyenne de 200 000 quintaux ; les huiles d'olive offrent une moyenne de 400 000 quintaux, environ, au lieu de quelques milliers à peine avant l'occupation ; la production du vin, nulle jadis, a atteint 1 078 000 hectolitres en 1929, excellente année, il est vrai, mais avec une moyenne de 700 000

hectolitres, grandement améliorés, dans les cinq dernières années ; le rendement des mines tunisiennes, qui n'étaient même pas ouvertes avant le protectorat (phosphates de chaux, plomb, zinc, manganèse), s'est élevé à 384 millions de francs en 1930 ; l'alfa tunisien, herbe insignifiante, il y a vingt ans, vendu encore presque uniquement en Angleterre, a fourni 76 000 tonnes en 1931, au prix de 400 à 410 francs la tonne ; le sel marin, les éponges, les cuirs et peaux donnent lieu à un commerce d'exportation considérable. Résumons, dans une phrase d'origine officielle, l'état de prospérité agricole et industrielle due, pour la plus grande part, au labeur et à la protection de la France : « C'est de la culture du sol principalement que la Régence tire la grande majorité de ses ressources ; si l'on peut en évaluer la masse de la production à un chiffre qui, en 1930, ne doit pas être inférieur à 2 milliards deux cents millions de francs (2 200 000 000), l'agriculture et ses dérivés contribuent à ce résultat jusqu'à concurrence de 1 700 000 à 1 800 millions, soit dans la proportion de 80 pour 100 environ. »

La France n'a certes pas manqué à son devoir de tutrice en traitant ainsi cette terre séculairement négligée et en assurant au producteur tunisien et en particulier au travailleur de la terre, un pareil exhaussement de sa valeur d'homme. Sécurité, prospérité, apaisement, organisation politique et sociale, de tels résultats permettent à la Puissance protectrice de ne pas s'émouvoir plus que de raison d'une polémique toute de surface et qui veut ignorer *le fonds*, — *ce fonds* qui manque le moins.

Reconnaissons toutefois que le progrès accompli, puisqu'il vient de l'effort du passé, compte à peine dans le présent ; rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, vers le but final, — qui ne sera jamais atteint, — de grands pas sont accomplis. Mais une tâche plus haute s'impose maintenant à la sagesse française ; il s'agit de gagner, par la compréhension réciproque des esprits et des âmes, l'aman mutuel et définitif ; il faut, en un mot, atteindre, sur le champ si vaste de l'Empire colonial, cette unité, couronnement normal de l'histoire de la France, objet suprême de toute civilisation... Rentrons à Tunis !

Tunis.

Tunis! Les solutions décisives sont là : car Tunis, par son histoire, par ses riches héritages, par sa splendeur moderne, par son avenir certain, est désormais une des capitales de l'Afrique. Cette grande institution humaine, le Protectorat, est née ici. Non seulement l'idée venue du cœur, mais une pratique, un tour de main, un savoir-faire de la part des occupants, un savoir-accepter de la part des indigènes, telles sont les adaptations expérimentées ici et qui seront à jamais des modèles pour l'art de concilier les peuples. En Tunisie, dès la première heure, le souci de l'indigène a primé (1).

Il convient d'ajouter que Tunis présentait, par elle-même, des chances particulières de réussite. Tunis possédait, en effet, des éléments de civilisation qui la distinguaient parmi tant d'autres villes de l'Islam : une élite intellectuelle, une tradition d'affaires et d'études, un rayonnement de commerce et de prestige qui, de tout temps, a attiré au creux de son golfe, la rencontre singulière de tous les méditerranéens. Ce n'est pas par hasard que les vieux Phéniciens sont venus s'installer sur cette côte; ce n'est pas par hasard que les Romains les ont remplacés, que les Grecs, les Espagnols, les Portugais, les Hollandais, les Arabes, les Turcs et, héritiers désignés de longue date, les Français se sont pressés sur ces rivages.

Pour nous en tenir à ce qui nous concerne, il serait à peine paradoxal d'avancer que, depuis saint Augustin et depuis saint Louis jusqu'au cardinal Lavignerie, jamais les contacts n'ont été entièrement coupés entre Marseille et Tunis. Les deux cités, toutes deux filles de l'Asie, adonnées aux mêmes

(1) Dans la littérature si abondante consacrée à la Tunisie, je dois signaler d'abord et à part, le volume de M. Louis Vignon, professeur à l'Ecole coloniale: *Un programme de politique coloniale. Les Questions indigènes*. Publié en 1919 (Plon), ce livre est encore d'une actualité pressante : la plupart des idées et des réformes qu'il suggère sont en voie de réalisation ou méritent d'être prises en particulière considération. — J'ai emprunté toute la partie statistique à la riche documentation de la Direction de l'agriculture, des travaux publics et du budget tunisien dont les derniers résultats m'ont été communiqués par la haute obligeance du résident général M. Manceron et de ses collaborateurs, M. Bonson, M. Chapal, M. R. Bréjean, M. Soulet-Thibaudet, auxquels je dois de bien sincères remerciements. — La thèse générale des relations avec l'indigène dans les pays de colonisation est traitée avec une richesse de connaissances et une autorité inégalée dans le grand ouvrage déjà cité du sinologue néerlandais, docteur D. A. de Kat Angelino, *le Problème colonial*.

errances sempiternelles sur les eaux bleues, ont vécu parallèlement et se sont toujours comprises, parlant le même sabir, vendant les mêmes marchandises par les mêmes procédés, gagnant les mêmes profits par une concurrence amortie et des échanges indispensables, toujours de jeu, même en temps de croisade et de piraterie, ne rompant jamais tout à fait les relations d'affaires ni même d'estime, et les consuls continuant à négocier sous le canon, parfois attachés à la gueule même du canon (1). Ce privilège historique d'être un lieu de conciliation et d'accord, Tunis l'a recueilli de son passé. La race, en somme, plutôt méditerranéenne qu'orientale, est restée la même ; un sang composé de longue date par des apports où l'Européen à peau blanche domine, cause un esprit rassis et méditatif quand il est en repos, ardent et couvert à la fois, quand il s'émeut et agit.

Combien en ai-je rencontré, au cours de ma longue carrière tunisienne, de ces hommes au regard doux et fuyant, au geste lent et au bon sourire paternel, de ces figures, prêtes à se détendre si la retenue et la prudence ne les surveillaient ! Race bien élevée, je veux dire *élevée*. Ménager cette élite, c'a été un des coups de maître de la politique française. L'écouter, nous intéresser à elle, l'intéresser à nous, s'inspirer d'elle quand il s'agit d'elle, ce furent les moyens d'une colonisation pacifique qui peut rendre un jour à l'Afrique méditerranéenne quelque chose de la richesse et de la beauté dont Dougga, Tébessa, Sbeitla et tant d'autres cités, debout jusque dans leur ruine, attestent le miracle.

Il y a de nombreuses années, sur la colline qui domine Tunis et où souffle, sans s'apaiser, l'esprit de Carthage, on ouvrit devant moi une des tombes où repose un passé clos et mystérieux, celui de la Carthage antérieure aux guerres puniques, alors l'une des reines du monde. La porte du sépulcre creusé dans la montagne tomba et deux morts apparurent étendus côte à côte, sans doute le ménage. Ces antiques dormants étaient comme couverts d'un voile dont on devinait les plis faits d'atomes de poussière ; avec, auprès d'eux, les approvisionnements funéraires : la lampe, la pièce de mon-

(1) V. *L'Histoire de la Tunisie*, par G. Henri, dans *l'Histoire des Colonies françaises*, t. III ; et Jean Mallon, *l'Influence française dans la Régence de Tunis avant l'établissement du Protectorat*, 1931.

naie, les vases, les amulettes, les scarabées; sur la pierre claire, des noms à consonance punique étaient inscrits en graffitis; les têtes minces et noires riaient du rire séculaire de leurs dents blanches. Soudain, au contact de l'air, tout s'effondra, les fantômes ne furent plus qu'un petit tas de cendres. Mais, dans cette courte apparition, ils avaient laissé deviner les traits de la race autochtone qui, de tombes en tombes, et de siècles en siècles, nous a transmis sa figure et survit.

Car, tels sont les vrais ancêtres; la religion de Carthage, la mythologie de Carthage, l'architecture de Carthage, le secret de Carthage, tout pèse encore sur les populations actuelles à travers l'apport confus que trois mille ans d'existence diversement civilisée ont déposé sur les rivages. Les hommes d'aujourd'hui sont les fils de ces pères lointains: Numides de la race de Jugurtha, façonnés par les Phéniciens, ils subsistent couverts du même voile et du même mystère.

Approchez, cependant: au cœur de la Tunis d'aujourd'hui, il est un lieu où cette vie, fidèle à sa double origine, s'est prolongée jusqu'à nous, offrant la même permanence que nous avons trouvée d'autre part, sur les limites du désert, à Kairouan. Hantés du génie antique, ce sont les Souks: galeries à fleur du sol, où la lumière et le jour alternent et où les pièges du commerce et de la monnaie sont tendus depuis les premiers déballages, parmi les tribus de la côte, des Phéniciens qui fondèrent Kambè.

*Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantum possent circumdare tergo* (1).

Après les tristes fins des deux Carthages, la Carthage punique et la Carthage romaine, ce qui restait de population se réfugia à Tunis, à l'abri du marécage inaccessible aux survenants de la mer; mais les marchands n'ont pas lâché leur marchandise; ayant plié boutique, ils l'ont transportée ailleurs. Ils n'ont pas renoncé au commerce, tant s'en faut; en leurs trous à rats bien abrités, ils continuent à amasser des stocks dont ils inonderont les rivages africains et même l'épaisse masse continentale sans ports et sans débouchés, distribuant leur pacotille par la pratique du troc et le trans-

(1) « N'ayant obtenu, au lieu nommé Byrsa, que ce que la peau du bœuf pourrait entourer de terrain. »

port de main en main : on ne peut s'imaginer la rapidité, la sûreté et le profit de ce commerce occulte qu'aucun douanier n'a jamais dénombré.

A Tlemcen, il y a de nombreuses années, il m'a été donné d'interroger les fils de ces fournisseurs du désert, du Soudan et au delà et, après que j'eus écouté patiemment leurs généalogies familiales, remontant bien entendu à Abraham, ils m'ont révélé quelque chose des voies et moyens du vénérable commerce. J'ai leurs comptes dans mes archives; à quoi leur serviraient-ils ? et j'ai aussi un vieux livre en arabe qu'ils m'ont remis comme un talisman et dont de plus savants que moi découvriront un jour la leçon (1).

A Tunis, en pleine *Medina*, c'est-à-dire au fort de la Cité, les industries et le commerce indigènes restent groupés, et cette citadelle du commerce, ce sont les Souks : le « souk el Bey », à ciel découvert, réservé à la toilette des femmes ; le « souk des étoffes », le plus précieux peut-être, où l'amateur peut encore rencontrer des tapis de soie et des tapis de chasse, des tapis de faïence aux bleus profonds et aux rinceaux d'or, même des étoffes byzantines, et par chance insigne ces petites broderies coptes où l'art du Bénin se rencontre avec l'art de Ninive ; le « Souk el Leffa » avec les haïks, couvertures de Gafsa, tapis de poils de chameau et de poils de chèvre, industries toujours vivantes et qui, depuis l'occupation française, ont pris, surtout à Kairouan, un remarquable essor ; le « souk el Ouzar », adonné au commerce de gros, qui a ses correspondants à Paris, à Londres, en Allemagne, en Suisse, et qui, de plus en plus, remplit sa destinée de vêtir et de nourrir ces dévêtus et ces meurt-la-faim que nous avait laissés la vieille Afrique barbare ; le « souk el Trouk », qui subsiste de l'époque turque ; le « souk el Hafsi », qui remonte au *xiv^e* siècle ; enfin les « souks des chéchias » qui, fabriqués à Tunis, coiffent le monde musulman depuis le moyen âge... Mais, comment allais-je oublier le « souk des parfums » dont les odeurs ont imprégné mes nerfs olfactifs de telle sorte que, rien que d'y penser, j'en suis encore obsédé ? Pour donner une idée de ce qui se brasse d'affaires dans les échoppes où la tasse de café tendue à bout de bras arrête le promeneur sans

(1) Cf. *Les Mystères du peuple arabe*, par Charles Richard, 1860.

méfiance, je citerai un seul chiffre : le « souk el Grana », marché des denrées coloniales, qui ravitaillait, non seulement le commerce tunisien, mais les épiceries européennes, et où le négoce indigène a la haute main, fait un chiffre d'affaires de plus de cent quarante millions de francs par an (1).

Et si vous voulez considérer, en son lieu historique prédestiné, cette ruche à demi souterraine, montez sur la terrasse : de là vous découvrirez, au-dessus de la mer blanche des maisons, les flots bleus de la haute mer ; près de vous, comme dans un port, gonflés comme des voiles, élancés comme des mâts, les coupoles et les minarets des mosquées où s'exalta la fortune de Tunis : les minarets carrés de style maugrebin d'El Zitoun la vénérable et de son frère le Dar El Bey, le minaret polygone de Sidi Ben Arouz, la mosquée rose de la place Halfaouine, les dômes de Sidi Mahrez et des tombeaux des Beys, le minaret au pavillon chantant de la mosquée des Teinturiers, et le chapeau vert du minaret de la Casbah. Cette armada de bâtiments, construits par l'argent du monde et rangés ici, vous permet de rêver sur la richesse accumulée par Tunis la Blanche, telle que son passé nous l'a laissée et telle que ce passé se marie déjà aux quartiers neufs de la construction moderne qui s'impose aujourd'hui, comme jadis la construction romaine s'imposait à l'Afrique. Et nous voyons bien, qu'une fois de plus, les deux caractères de la pensée et de la beauté, celui qui vient de l'Orient et celui qui vient de l'Occident, se rapprochent et s'enlacent ici, après avoir constaté l'impuissance séculaire de la haine et de la lutte.

Le génie de la race.

Parmi cette population si dense, si affairée et, en même temps, si tranquille qui, le long des Souks, vous accueille d'un « salam », j'ai essayé de m'approcher des jeunes et de chercher en eux, par comparaison avec leurs pères que j'ai connus jadis, les indices de la nouvelle formation et transformation de cette classe qui va prendre en mains les destinées de la Tunisie du protectorat. Ces jeunes parlent tous le français ; d'esprit et de visage plus ouverts, leurs beaux yeux clairs ont secoué la langueur du harem. De leurs pères ils ont reçu

(1) Voir Direction générale de l'Agriculture et du Commerce en Tunisie. *Le Commerce et le Travail*, p. 31.

ces dons, la rapide compréhension de l'œil et du silence, l'art de convaincre ou d'endormir par la parole et l'insistance ; ils parlent, mais ils sourient ; prévenants, prenants, empressés et complaisants, sachant se faire admettre à force de bonhomie serviable, entrant sans familiarité, ils sont et restent les fidèles héritiers des sectateurs de Tanit, et, par conséquent, commerçants dans l'âme. Faites bien attention à ce trait qui révèle ce qu'il y a chez eux d'acquis de leurs ancêtres et que vous n'atteindrez qu'à force d'amitié : dans nos livres scolaires on leur a appris notre histoire qu'ils ne savent pas ; mais, dans leurs récits, transmis de bouche en bouche, ils ont appris leurs légendes qu'ils savent admirablement. Musulmans fideles, sans fanatisme ni passion violente, peut-être ont-ils lu, mais ils n'en font pas étalage, le verset 85 du quatrième chapitre où le prophète a inscrit la parole de l'Union.

J'ai essayé d'obtenir quelque vue sur les esprits ainsi formés par la rencontre des deux traditions et j'ai acheté, dans une boutique du souk des libraires, un livre arabe, les célèbres *Prolegomènes* d'Ibn Khaldoun, le grand Tunisien du xiv^e siècle ; et, avec l'aide d'un aimable traducteur, j'ai relevé cette page que mes jeunes amis ont sans doute lue et retenue et que j'insère ici pour nos parlementaires, en leur conseillant d'y apprendre ce qui est inné chez nos sujets tunisiens : « S'attaquer aux hommes en s'emparant de leur argent, c'est leur ôter la volonté de travailler pour en acquérir davantage ; car ils voient qu'à la fin on ne leur laissera plus rien. Quand ils perdent l'espoir de gagner, ils cessent de travailler et leur découragement sera toujours en proportion des vexations qu'ils éprouvent... Quand le peuple ne travaille plus pour gagner sa vie et qu'il renonce aux occupations dont on tire du profit, le marché de la prospérité publique finit par chômer. Comme le revenu ne cesse de diminuer et que les dépenses s'accroissent, tout le mal qui résulte de cela retombe sur l'État... Le meilleur moyen de faire prospérer un pays, c'est d'amoindrir, autant que possible, les charges que l'État impose aux contribuables... »

Ainsi munis, ces gens nous jugent sans avoir besoin de pâlir sur nos traités d'économie politique. La pratique les instruit, leur génie social les avertit : nous devons être dignes d'eux pour que leur estime nous adopte. Gagnant de nous

ce que notre autorité et nos exemples peuvent leur apporter par la raison, les bonnes mœurs et la dignité sociale, ils rempliront le rôle auquel la destinée les appelle, à savoir d'être, auprès du monde musulman, nos plus précieux interprètes ; ils iront répétant, jusqu'aux extrémités du continent, le mot qui a décidé du sort de l'Afrique du nord : « La France est une grande tente. »

Regardez-les, encore une fois : votre avenir colonial dépend de cette jeunesse au beau regard reflétant un juste jugement. Aidez-les ; préparez-les ; envoyez-les, avec les ressources et les appuis nécessaires, à l'avant-garde de cette pénétration où le trafic se combine avec cette religion qui, seule, progresse encore ; à la limite de notre domination, ils apparaîtront et, rien que par leur présence, ils agiront. Lettrés ou tolbas, membres de confréries et de zaouïas, bien vêtus, bien parlant, ces commerçants seront les plus convaincants des colonisateurs, parce qu'ils ont bien compris que nous savons ce qu'ils ne savent pas et qu'ils ne peuvent l'apprendre que de nous. Et ils ont réfléchi sur cette autre parole du prophète : « Enseignez la science ! Qui l'enseigne, craint Dieu ; qui dispute pour elle, combat pour Dieu ; qui la répand, distribue l'aumône ; qui la possède, devient un objet de vénération et de bienveillance ; c'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il a destinés à prononcer sur ce qui est vrai, sur ce qui est bon. Les anges briguent leur amitié et les couvrent de leurs ailes. Les monuments de ces hommes sont les seuls qui restent, car leurs hauts faits servent de modèle. La science est le remède aux infirmités de l'ignorance, un fanal consolateur dans la nuit de l'injustice. L'étude des lettres vaut le jeûne, leur enseignement vaut la prière ; à un cœur noble elles élèvent le sentiment ; elles corrigent et humanisent les pervers (1). »

L'unité que nous cherchons, elle est toute en cet appel à la science et aux lettres, patrimoine commun de l'humanité. Et, n'est-ce pas dans une action commune, dans une pensée commune, dans une loyale défense des intérêts communs et des succès partagés que nous créerons une conscience et une force communes ? Cette jeunesse est prête à s'élancer si l'autorité et la discipline occidentales, — venues chez eux pour cela,

(1) Cité par le colonel Villot, *Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie*, éd. 1888, p. 462.

en somme, — leur procurent les ressources indispensables et une « protection » sans défaillance.

La colline de Byrsa et la cathédrale de Carthage.

Levons les yeux ! Sur la colline de Byrsa, une Carthage neuve s'est élevée de la main du cardinal Lavigerie, s'inspirant des vœux du grand pape Pie II. Au lieu où est mort saint Louis, la France a recueilli le grand héritage. Existe-t-il, sur la terre, une autre crête assez haute pour qu'on puisse, d'une seule pensée et, en quelque sorte, d'une seule vue, embrasser l'histoire par-dessus les eaux bleues de la Méditerranée ?

Lavigerie !... J'ai connu le grand prélat, quand, au ministère des Affaires étrangères, je secondai, auprès de lui, les vues de Jules Ferry. Il réclama l'aide du gouvernement de la République quand il eut conçu le dessein d'élever sa cathédrale au sommet de la colline de Byrsa. Aux cérémonies de la consécration, tous les peuples furent convoqués, les drapeaux de toutes les Puissances furent arborés. Se retrouvant à Paris, le cardinal vint me voir au ministère : « Eh bien ! me dit-il en souriant dans sa barbe aux flots d'argent, vous avez lu les comptes rendus ? Est-on content, ici ? — Assurément, lui répondis-je. Rien ne pouvait se faire de plus beau là-bas, sous l'égide de la France... mais elle n'était pas seule. — Eh ! quoi, n'avez-vous pas compris ? — Peut-être ! (on parlait beaucoup, en ce temps-là, de la nécessité où pourrait se trouver la papauté de quitter l'Italie). — Eh bien ! oui, reprit le cardinal, avec ce large geste qui déployait naturellement de si grandes choses. *Il n'y a que Carthage d'assez grande pour recevoir Rome !* »

Carthage et saint Louis ont, selon l'espoir du grand pape et du grand cardinal, préparé et en partie réalisé l'union cherchée depuis si longtemps. Les grands idéaux se sont habitués à ne pas se combattre ; ils ont besoin l'un de l'autre. Mais, si la France veut être l'arbitre du pacte, il faut qu'elle soit ici tout entière. Comment écarterait-elle le grand passé chrétien qui, des premiers évangélisateurs jusqu'à saint Vincent de Paul et à nos missions, fit de cette pointe unique, au cœur des terres et des mers civilisées, un lieu sacré ?

Un Français de haute culture me disait : « La funeste inven-

tion de l'école sans Dieu éloigne de nous les indigènes. Les hautes classes, les membres des plus grandes familles, l'élite et le peuple lui-même recherchent nos prêtres. Ils ne nous croient pas quand nous leur disons que notre loi préfère ignorer Dieu : ils croient à une plaisanterie ou à un dessein caché. Rappelant ce fameux verset, 85-IV, ils demandent : « Ou sont vos prêtres ? » Nous montrons la cathédrale, les églises, les œuvres, les écoles libres ; mais ils n'ignorent pas que celles-ci sont à peine tolérées. Ils le disent, le répètent, nous interrogent et ne nous comprennent pas. »

Si le cardinal Lemaître, prélat populaire, vaillant et loyal successeur du cardinal Lavigerie, fonde un séminaire, on l'accuse d'ouvrir une école. Il faut bien, pourtant, qu'il recrute et instruisse ses prêtres. Ne pouvant ni préparer des Français, ni former des indigènes, il est contraint de les chercher un peu partout, en Belgique, en Hollande, en Suisse. Et pourquoi les prêtres de cette Tunisie française ne seraient-ils pas des Français, enseignant Dieu dans notre langue ? Le contraire est une gageure, une faiblesse, un abandon.

Par l'institution même du Protectorat, la Tunisie a un concordat. Or, un régime concordataire implique un budget des cultes. On le maintient, mais on le rogne de jour en jour, malgré les besoins grandissants. Dénoncer le concordat tunisien ? D'aucuns y songent. Mais quoi ? C'est livrer la Tunisie aux Puissances étrangères, toutes prêtes à recueillir le bénéfice d'une telle faute. Les églises sont pleines. Qui parlera à ces foules réunies le dimanche, attendant la parole de Dieu ? Une politique suivie, voulue, acceptant franchement de puiser aux plus hautes sources, serait cent fois plus efficace pour le bien de la France et pour la cause supérieure tant invoquée, — celle de l'humanité. Que l'on ait donc le courage de parler sans ambages et sans faux-fuyants, de parler français à ces foules attentives auxquelles on apprend le français. Et comptez sur la loyauté de vos prêtres.

En cette même terre d'Afrique où Lavigerie fit jouer la *Marseillaise*, Tertullien donna cette leçon aux chrétiens du temps des persécutions : « Nous invoquons pour le salut des Empereurs, le Dieu éternel, le vrai Dieu, le Dieu vivant. Les yeux levés au ciel, les mains étendues parce qu'elles sont pures, la tête découverte parce que nous n'avons à rougir de

rien, t
un règ
leurs
la paix
l'appel
pas ét

Ce
d'hui
pas de
assez
des g
chréti
grand
plus

Ce
un N
toute
trop
venir
Parce
afric
le pl
sur
dère
n'ait
quan
dans
a été
qu'il
mai
dans
Baa
s'ac
bon
en
que
du
chr

rien, nous demandons pour les empereurs une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans leurs troupes, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde. » L'Empire romain répondit à l'appel : après deux mille ans, cette même parole ne peut-elle pas être entendue ?

Carthage renaissant de ses ruines.

Cette colline de Byrsa, comment n'aurait-elle pas aujourd'hui encore la même influence, et comment ne tomberait-il pas de son haut passé un solennel apaisement ? « Carthage est assez grande pour recevoir Rome. » Une admirable reviviscence des générations disparues, soit carthaginoise, soit romaine, soit chrétienne, soit arabe, s'y produit, d'ores et déjà, due en grande partie à l'initiative du cardinal Lavigerie et de son plus fervent disciple et ouvrier, le Père Delattre.

Celui-ci, grand aventurier de la foi et de l'archéologie, était un Normand comme tant d'aventuriers de la mer ; sa vie fut toute action. Ces quelques lignes ne peuvent que rendre un trop bref hommage à une œuvre incomparable et à un souvenir dont j'ai reçu, après sa mort, le précieux témoignage. Parcourir le Musée que le Père Delattre a arraché à la terre africaine par le labeur d'un demi-siècle, c'est pénétrer dans le plus minutieux détail de l'existence publique et particulière sur cette côte de Sidi-Bou-Saïd où les trois Carthages se succédèrent. En cet unique assemblage, il n'est pas un caillou qui n'ait son prix et son histoire ; il fallait entendre le bon Père quand il les exposait lui-même. Tout ce qu'il y eut de grand dans la foi et la pensée des hommes y a laissé son empreinte et a été recueilli pieusement. Voici « le prêtre carthaginois », tel qu'il fut sculpté sur son sarcophage, imposant et grave avec la main levée de l'Orante ; voici les deux « Victoires » travaillées dans le style pompeux des Romains ; voici la prêtresse « Arisat Baal », dont la figure impassible et la forme impeccable s'achèvent vers le sol en une gaine de nageoires croisées. Et le bon Père Delattre si gai, si simple, si affable, toujours souriant, en sa haute pensée mystique, ne prononça son *nunc dimittis* que quand il eut pu présenter, aux magnifiques anniversaires du Congrès eucharistique, les hauts témoins de l'évangélisation chrétienne dans les basiliques identifiées, Damous-Karita, la

Basilica majorum et Saint-Cyprien, avec la pierre illustre du martyr de sainte Perpétue.

La seconde Carthage, la Carthage classique, est au musée Allaoui, dans l'ancien harem du Bardo : art grec et majesté romaine, longue dégénérescence byzantine, tout cela est réuni dans des salles proportionnées à de tels spectacles. Qui dira la richesse et l'éloquence des mosaïques qui sont là, étendues sur le sol ou dressées contre les murailles, lisibles comme la vie même qu'elles représentent ? Et les bronzes grecs, recueillis sur la trirème naufragée, quelle perfection, quelle variété, quelle révélation inestimable du goût et de la richesse sur cette terre qui, loin des capitales, n'était pourtant alors qu'une terre secondaire et coloniale ! Quand on pense qu'il ne reste ni un bois, ni un tissu, ni une matière périssable quelconque et que tant de beautés subsistent, qu'était donc ce monde qui semait à la volée des Djemila ?

Toutes les inspirations et tous les arts renaissent ici à la fois et il n'est pas jusqu'au plus insaisissable de tous, la musique, qui ne sorte toute vibrante de la tombe de silence où les barbares l'avaient enclose. Un habitant de Sidi Bou Saïd, « qui, sur le promontoire du cap Carthage, a créé des jardins et une demeure digne des califes », le baron Erlanger, s'est consacré à cette résurrection subtile. Il vient de publier le traité de Farabi sur l'art musical, traité par quoi nous est transmise la tradition de l'antiquité. Règles, motifs, instruments sont réunis dans cet autre musée intellectuel où figureront le traité d'Avicenne et celui de Safiyn-ed-Din. N'est-ce pas encore du bon, de l'excellent protectorat ? L'Islam qui s'est tu si longtemps se remet à chanter.

Par avion.

A la veille de notre départ, le dîner qui réunissait, au palais de la Résidence, autour de M^{me} Manceron, les autorités tunisiennes qui nous avaient assuré un si parfait et si obligeant accueil, nous réservait une surprise couronnant toutes les autres. Parmi les invités en habit noir et cravate blanche, les dames en toilette de soirée, comme nous étions déjà assis autour de la table, deux convives non attendus entrèrent et attirèrent tous les regards : col mou, veston gris quelque peu poussiéreux et fripé, le teint brûlé, les mains noires et gercées ;

mais, dans l'œil, un je ne sais quoi d'assuré, de fier, de plaisant qui imposait le silence. Deux hommes jeunes, larges d'épaules et en force. Les noms volent sur les lèvres : c'est Costes et Schneider, retour de leur grande randonnée dans le Sahara.

Miracle ! Et ils sont là, affables, gentils, simples, modestes, un peu embarrassés seulement du « négligé » et s'excusant, la figure inclinée sur le potage. Ces hommes qui ont survolé des espaces infinis pour jalonner les chemins des cieux, ces découvreurs qui ont accompli, au péril de leur vie, un si rude devoir, c'est à peine s'ils osent élever la voix. La « chaleur communicative » qui rayonne vers eux, l'admiration qui ne ménage pas ses traits, les développent un peu. Ils oublient qu'ils ne sont plus seuls dans les cieux et qu'il y a un plancher ici-bas. Mais on sent que, tel les grands oiseaux, ils y sont gênés. Ils ont cherché la route, la route de l'air indiscernée avant eux ; ils l'ont trouvée, puis perdue, puis retrouvée, jour et nuit au guet, ballottés entre la foi et l'incertitude ; ils ont bravé la solitude, la soif, l'immensité du désert qui ne veut pas être dévoilée. Tel jour, l'essence s'épuisait et à telle heure l'eau elle-même ; le moteur toussait de soif. Sans le secours hasardeux d'une caravane de Touaregs, qui pouvait les recevoir à coups de fusil et qui les traita comme des frères tombés des cieux, qui partagea avec eux sa mince provende, ils étaient perdus. Nous écoutions, haletants. La conversation s'attacha à leurs envolées, à leurs gestes, à leur renom aérien et le champagne fut bu en l'honneur de l'aviation française.

L'aviation, voilà donc la suppression prochaine de la distance s'installant à cette table en plein essor colonial ! Du même coup, le problème colonial qui nous réunit est lui-même en voie de transformation.

Les dames racontent que leurs places sont retenues dès le mois de mai pour aller en France par Marignane. Tunis n'est plus qu'à quelques heures de Marseille ; et bientôt il en sera de même, avec des voyages d'une rapidité et d'une sécurité plus grandes encore, pour toutes nos colonies. Entre la France et ces terres lointaines, les relations ne seront plus celles d'une métropole et de ses satellites, mais bien les rapports de voisinage dans une maison unique aux étages divers et aux salles à peine cloisonnées, où la pensée, l'ordre et l'exécution

seront instantanés. De même qu'on se voit et qu'on se parle d'un bout à l'autre du monde par un fil, on se quittera et on se retrouvera à l'instant. Présence et absence également éphémères; de même l'amitié et la haine, tout se transformera. Comment tracer des frontières et classer des tempéraments dans un infini *présent*? Il n'y aura plus de durée entre le présent et le futur, tandis que le passé deviendra immense puisqu'il aura été si lent. Sur cette pointe, où les peuples mettaient des siècles à se rencontrer sans se connaître, la communauté d'être ne pourra plus saisir les raisons de différence et, par conséquent, de discorde...

Ces jeunes hommes, tombés du ciel dans leur veston gris, sont pour nous, comme pour la caravane du désert, des révélateurs. Par eux et leurs successeurs, le sort de l'humanité dispersée se trouvera ramassé en quelque chose d'imprévisible. Quelles seront les nouvelles proportions et les nouvelles lois des choses? En nous prenant ainsi à la minute du potage, elles nous paraissent aussi difficiles à saisir, dans leurs applications pratiques, que les lois d'Einstein.

Le dirai-je? Nos jeunes maîtres eux-mêmes nous paraissent un peu surpris, j'allais dire désabusés. Comme des aigles tombés par terre, ils se fatiguent d'être si bas. Nous les écoutons, et nous implorons d'eux la confiance en cet avenir mystérieux. Chose curieuse, c'est la terre, maintenant, qui leur paraît dangereuse, raboteuse, gênante et incompréhensible : « C'est si peu de chose, le Sahara!... » Mais, c'est tout de même bien haut, le Ciel!

GABRIEL HANOTAUX.

VISITES

AUX MUSÉES DE PROVINCE

III ⁽¹⁾

AIX EN PROVENCE

Aix a les plus charmants hôtels du XVIII^e siècle, ses souvenirs du roi René, de Gassendi et de Peiresc ; elle a son avenue illustre, à quadruple rang de platanes, où d'officieux génies, sous des champignons de mousse, distribuent des filets d'eau chaude ; elle a ses jardins, ses fontaines, toutes les élégances qui font d'elle le modèle de l'urbanité et un chef-d'œuvre de l'art de vivre ; elle conserve dans ses églises les plus fameux tableaux de l'école provençale, sans compter ses tapisseries, les plus belles de France avec celles d'Angers et de la Chaise-Dieu, et les incomparables Beauvais de l'archevêché, merveilles de Leprince et de Natoire, créations romanesques, images d'une Ukraine et d'une Espagne galantes, comme une espèce de ballet russe, une *Orientale* de ce temps-là.

A deux pas du cours Mirabeau, dans le beau quartier d'Orbittelle, la Commanderie de Saint-Jean de Malte élève sur une placette plantée d'acacias sa façade romaine ornée d'un balcon vigoureux et d'une attique formée d'œils-de-bœuf hexagones. Ce morceau austère sent son Puget, auquel on attribue plusieurs hôtels contemporains. L'endroit est ravissant : au fond, la façade d'airain, rousse, graye, tournée au nord et toujours

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1931 et 15 février 1932.

drapée d'ombre ; à gauche, le portail et la jolie tour de pierre de la basilique du moyen âge ; à droite, la perspective déserte de la rue Cardinale, prude et patricienne, où une mignarde Vierge d'angle, parmi la dentelle du feuillage, se penche pour montrer à l'Enfant, dans le bout de la rue, l'aiguille pittoresque de la Fontaine des Quatre-Dauphins, pareille à un jouet à musique qui assoupit les heures oisives et charme le silence de ce lieu provincial et discret.

C'est là que la ville d'Aix, après diverses vicissitudes, installa, il y a un siècle, son musée et son école de dessin, fondés en 1765 par le duc de Villars, gouverneur de Provence, dans le jardin des Grands-Jésuites. Musée célèbre, un des quatre ou cinq de premier ordre qui soient en France ; objet de la gloire et des soins de dix collectionneurs, les Fauris de Saint-Vincent, les Bourguignon, les Gueidan, les Granel, gentilshommes ou bourgeois, parlementaires ou artistes qui lui ont légué leurs trésors, de sorte que ce musée est un extrait de la beauté éparse dans la ville et un portrait de son passé.

LES PIERRES D'ENTREMONT

La ville de Sextius, dix fois détruite, n'a plus qu'un petit nombre de vestiges romains. *Periere ruinæ*. Quelques débris de sarcophages, un virginal autel chrétien à frise de colombes, qu'est-ce que cette poussière, si l'on pense aux antiquités d'Arles et de Nîmes ? Un beau torse de Dionysos, masse d'ambre et de miel, une danseuse qui ravissait Mérimée, un guerrier perse, fragment de l'ex-voto d'Attale, roi de Pergame, en mémoire de Marathon, sont de belles choses, honneur d'un public d'humanistes. On souhaiterait qu'elles fussent un peu mieux exposées. Je mets à part une petite stèle de l'atticisme le plus pur, digne des salles du Céramique au musée national d'Athènes.

Mais voici des reliques encore plus émouvantes. En 1817, des professeurs du séminaire, en promenade aux environs d'Aix sur le plateau d'Entremont, antique *oppidum* des Salyens, qui domine la vallée de l'Arc, trouvèrent deux blocs étranges ; un troisième vint les rejoindre il y a une trentaine d'années. Une des faces porte des gravures de cavaliers. L'équi-

pement désigne des Gaulois. Les autres faces font frémir : des rangées de masques lugubres, spectres de supplice et de désespoir, un charnier de têtes coupées :

Ora virum tristi pendebant pallida tabo.

C'est évidemment le trophée de la conquête celtique. Monument cruel et sacré, première lueur de l'art chez ces races ignorantes ! On voit que ces Barbares viennent de rencontrer dans le pays l'influence de la Grèce et n'y demeurent pas insensibles. Leurs petits chevaux élégants, aux mouvements si justes, aux corsages d'insectes, leurs têtes qui encensent, leur amble, leur *canter* sont des copies de monnaies grecques ou de peintures de vases. Pour les têtes en ronde-bosse, le novice imagier n'avait sans doute pas de modèles, mais ce n'est qu'à des Grecs qu'il a pu emprunter cette idée que la Grèce a révélée au monde, celle du relief, de la saillie. Travail de primitif, rude, grossier, archaïque, mais d'un sérieux puissant et d'une âpre grandeur. Gauguin eût raffolé de ces pâles simulacres. Ces dolentes larves d'Entremont, dans leur farouche stupeur de pierre, ne laissent pas d'évoquer ces redoutables masques mayas, de cristal, de turquoise, ou les tragiques masques d'or du trésor de Mycènes, et l'horreur des rois égorgés.

DU ROI RENÉ A HENRI IV

Pendant le xv^e siècle, le comté de Provence appartenait à un prince de la maison d'Anjou, qui s'appelait le roi René. Par sa femme, qui était Lorraine, il était encore roi de Jérusalem et de son chef roi de Naples, comte de Catalogne, seigneur d'un archipel de terres qui formaient le royaume le plus fragile du monde. C'était une sorte de roi d'Yvetot qui, laissant ses voisins se battre et faire leurs affaires, perdait une couronne tous les jours. Il rimait et aimait se divertir à peindre. Il peignait, dit-on, une perdrix grise le jour où on lui annonça que Louis XI venait de lui souffler l'Anjou ; il ne dit mot et se remit à peindre. Ce pauvre sire, qui ne sut rien garder, demeure pourtant au pays d'Aix une figure populaire ; il fut le dernier prince national et les bonnes gens, qui lui savent gré de son humeur paisible, disent encore, en parlant du soleil, qu'ils se chauffent à la cheminée du roi René.

Ce personnage un peu falot a joué pourtant un bout de rôle dans l'histoire de la Renaissance. Sa petite cour succéda presque à celle d'Avignon. Par ses attaches napolitaines, il fut des premiers à apprendre ce qui allait se faisant de nouveau dans la péninsule, bien que ses goûts personnels fussent toujours un peu gothiques. C'est lui sans doute qui fit venir le grand Colantonio, de qui on conserve à la Madeleine cette somptueuse *Annonciation* qu'on dirait d'un Van Eyck vénitien; mais son maître favori fut toujours l'auteur du *Buisson ardent* de la cathédrale, cet anguleux Nicolas Froment, beaucoup plus bourguignon et flamand que méridional, quoique d'Uzès.

Le musée d'Aix n'a recueilli aucune peinture du temps de René, excepté un petit tableau miraculeux sur lequel je reviendrai. Mais un groupe de sculptures d'origine italienne nous parle encore du bon roitelet provençal : c'est d'abord son profil d'albâtre par Pierre de Milan, mine grasse et douillette, dans son hermine et sa houppelande, avec sa lippe en cul de poule et son petit œil indécis, une de ces têtes qui se laissent mener par le bout du nez et qui dit toute l'histoire de ce débile Amadis en pantoufles; puis la médaille de son ministre Jean de Matheron, par Niccolo Fiorentino, une trogne de ruse, celle-là, le Commynes ou le Machiavel du royal étourdi, avec son long nez triste qui lui donne l'air calculateur d'un cheval qui médite sur son avoine, la ganache dans sa musette.

A ces quelques ouvrages, il faut en joindre deux ou trois autres de la même famille : un haut relief un peu surfait de jeune Florentine, de l'atelier de Verrocchio, un buste d'enfant, surtout un très beau masque de femme du bizarre maître de Zara, Francesco Laurana, ce demi-slave et ce nomade dont on suit la trace de Messine à Marseille, en Avignon et jusqu'au Mans, où il fit dans la cathédrale le beau gisant du comte du Maine. Ces masques de marbre ou d'albâtre, exécutés d'après le plâtre moulé sur le cadavre, étaient incrustés dans une figure de matière différente, laissée aux soins d'un artisan. Celui d'Aix est le plus beau : il y a sur ce massif visage aux yeux mi-clos une moue tranquille, cette absence, cet aspect lisse, détaché et claustral de la magique fleur du nénufar qui se referme.

Deux belles esquisses de Jean de Bologne, ce maître savant qui se plut à imprimer aux corps une torsion d'hélice et à les

visser dans des attitudes dramatiques et complexes, nous conduisent à la fin du xvi^e siècle italien. J'ajoute, pour en finir avec le siècle suivant, une admirable terre cuite, consumée et mystique, de *Saint Charles Borromée* (déplorablement exposée dans un rez-de-chaussée sans jour et un négligé de faire aux puces) et au premier étage un marbre resplendissant en costume héroïque, une tête de jeune homme ombragée des pampres de sa toison : tel le fils d'Olympias ou le Bacchus des *Indes galantes*. Ici, (nous redescendons derechef au rez-de-chaussée, mais l'objet mériterait tous les honneurs de la lumière), ici une surprise, une œuvre magistrale, et cette fois de pur terroir : un buste en cire d'Henri IV, au naturel, haut en couleurs, yeux bleus et barbe grise, vieilli, bouffi, malade, mais plastronnant et gasconnant, la cuirasse barrée par la grande écharpe de soie blanche, tel que le grand Alexandre se préparait à la bataille ou à faire l'amour à la belle Corysande.

Poupée de musée Grévin, sans doute, mais vivent ces maîtres réalistes, vivent ces ilots de moyen âge ! C'était bien chose du moyen âge que les funérailles de nos rois et le buste qui nous occupe n'a pas d'autre origine. Le 13 mai 1610, le lendemain du coup de couteau de Ravillac, les gentilshommes de service vaquèrent à la toilette funèbre. Avant d'embaumer le corps, on prit un moulage du masque. Trois artistes furent alors chargés d'exécuter un double, ce qu'on appelait la « forme » du roi, l'une pour la chapelle ardente et le lit de parade, les deux autres pour le catafalque et la pompe de Saint-Denis. Les deux derniers furent vendus. Malherbe détaille tout dans une lettre à Peiresc. L'un de ces bustes, par Dupré, est au musée de Chantilly ; un autre, peigné, pommadé, tel qu'il le fallait pour la cour, se trouvait naguère chez M. Desmottes. Il n'est pas douteux que le troisième, celui de Michel Bourdin, soit l'exemplaire d'Aix : soit qu'il y ait été apporté par Vendôme, le fils de Gabrielle, dans son gouvernement de Provence, ou, qui sait ? acheté pour Peiresc par Malherbe (Aixoïis par son mariage avec une Coriolis). On a le choix entre ces conjectures.

Ce qui est trop sûr malheureusement, c'est que ce morceau historique est indignement exposé. Toute l'installation fait pitié. Les pièces les plus rares s'entassent dans un désordre et

une incurie révoltants. Des reliques inestimables, comme les têtes mutilées de Raymond-Bérenger et de sa fille Béatrice, le beau-père de saint Louis et sa belle-sœur, épaves du mausolée des comtes de Provence, sont perdues à contre-jour dans une galerie en plein vent, avec des décombres de cheminées renaissance arrachées aux démolisseurs. Le buste d'Henri IV git au fond d'une obscure vitrine, dont un pharmacien ne voudrait pas pour sa boutique, avec un bric à brac de toutes les paroisses. Ah ! les vitrines du musée d'Aix ! Des fouillis, des capharnaüms où l'œil tombe quelquefois sur des esquisses dignes de Bernin. Gonse se plaignait déjà. On n'a rien fait depuis trente ans. Serait-il si difficile de faire un peu de place, de mettre ailleurs l'école de dessin, d'expulser les moulages du Louvre et du Trocadéro qui n'ont que faire ici, comme les collections de gravures qui désolent le couloir du premier étage et qui seraient tellement mieux rangées dans des cartons ? Sans bâtir, presque sans frais, il suffirait de ce remaniement bien simple pour donner de l'air aux chefs-d'œuvre et leur permettre de respirer.

L'ÉCOLE D'AIX

A Aix, comme dans tout le Midi, c'est Puget qui chante le grand air. Son portrait par lui-même, vers l'âge de trente-cinq ans, se trouve dans les salles de peinture, le front vaste, avec cette expression d'assurance discrète et ce feu caché du silex, bien différent du vieillard anxieux et ravagé que nous montre le portrait du Louvre. Nous l'avons là dans son beau temps, au retour d'Italie, à l'époque des *Caryatides* de Toulon : une figure très provençale, mais surtout bien de son siècle, qui n'est pas tout à fait celui de Louis XIV, mais la génération d'avant, la génération intrépide de la Fronde et de Port-Royal.

Le musée contient encore une bonne *Visitation* (le pendant, une *Annonciation*, se trouve au Grand Séminaire) ainsi qu'un fastueux dessin de baldaquin d'autel imité de celui de Saint-Pierre. En fait de sculptures, une seule maquette, l'esquisse de la statue du bienheureux Alexandre Sauli, dont le marbre illustre la façade de l'église de Carignan, à Gènes. Ce morceau précieux est d'ailleurs aussi mal présenté que possible, dans

un pêle-mêle de déménagement, avec de vieux tessons et de vieilles poteries.

Si l'on en croyait les guides, tout le ^{xvii}^e siècle, en Provence, serait de Puget, comme toute la Renaissance serait du roi René. En un sens, le peuple a raison : un grand nom résume une époque, comme celui d'une province vaut pour une foule de villages. Il existait depuis le retour de la paix un petit milieu de peintres, les Finsonius, les Levieux, les Daret, les Barras. Tout se cristallisa autour de Puget. Son élève Christophe Veyrier a rempli la ville de sculptures qui ne sont pas indignes du maître et qui sont souvent confondues avec les siennes : par exemple, les bas reliefs charmants de l'archevêché sur la *Vie de Sainte Madeleine*, où l'on remarque des figures d'anges dignes de della Robbia. Il va sans dire que sainte Madeleine, si près de la Sainte-Baume et de Saint-Maximin, est la sainte nationale de tout le pays à la ronde.

Il y eut là vraiment un moment de bonheur unique, dont la ville d'Aix tout entière conserve le sourire. Pendant tout le ^{xviii}^e siècle, le chef de la troupe, l'homme à tout faire, fut l'Avignonnais Jean-Pancrace Chastel. Si l'on se promène dans Aix, on rencontre à chaque pas des marques de sa fantaisie : ce que furent dans tout le Comtat les Péru, les Bernus, c'est Chastel qui le fut ici. Comme un impresario jamais à court d'inventions, c'est lui qui a créé le décor de la ville : tantôt le fronton de la Halle aux Grains, où une jeune femme à demi nue et couronnée de tours, adossée à un fleuve grondeur, comme si elle sortait du lit d'un vieil époux, enjambe négligemment la corniche ; tantôt une colonne surmontée comme un bilboquet d'une boule de pierre où s'enroule un laurier d'airain, c'est la fontaine de l'Hôtel de ville ; tantôt la fontaine des Prêcheurs, où quatre lions farceurs à perruques de caniches supportent un obélisque où perche un aigle gigantesque, à la gloire du Bien-Aimé. Toutes ces machines d'un lyrisme aimable, d'une grâce théâtrale et enjouée, ces architectures de plaisir, mêlées au murmure des fontaines et aux nobles inscriptions latines, sont les créations de ce gentil esprit : c'est lui, le petit génie qui fait aux rues d'Aix leur air de fête, cet air de caprice et de joie qui donne parfois l'illusion d'un coin de la Rome du Bernin.

Plusieurs esquisses de Chastel se trouvent au musée, assez

mal loties, comme toujours, dans des fonds de vitrines poudreuses. Il y a même de grandes statues dont je voudrais parler. Il y a la levrette du marquis de Valbelle, sur lequel il court tant d'histoires. Mais il y a un monument encore plus amusant : c'est un tombeau sur lequel repose une figure de paladin. Le tombeau, qui provient d'une église des Basses-Alpes, git en ruines et en plein air dans la cour du musée : mais on en voit le modèle en cire dans une vitrine, ainsi que deux bas-reliefs de marbre qui en décoraient les côtés.

Ce curieux sarcophage est celui d'un Gueidan : j'aurai à reparler tout à l'heure de ce magistrat qui, devenu marquis par la grâce de Louis XV, se persuada qu'il avait en ses ancêtres aux croisades. Dans l'église du village dont il portait le titre, il fit donc relever le tombeau de cet aïeul hypothétique : c'est en vérité le cénotaphe du croisé inconnu. C'est pourquoi il fit sculpter sur les côtés le débarquement de saint Louis à Damiette et la bataille de la Mansourah. Ces marbres lui servaient de parchemins. On ne croirait pas le dix-huitième siècle si respectueux des vieilleries de la féodalité. Ce monument, qui est de 1757, est un des plus anciens exemples de ce genre de romantisme que l'on a appelé le style troubadour. C'est le gothique de Tressan et du *Petit Jehan de Saintré*, le moyen âge de *Tancredi* : on n'a pas attendu Chateaubriand pour goûter ce charme de romance.

Mais le siècle avançait. Dans les salles de peinture, voici le portrait de l'homme noir, le terrible député du Tiers, le geste impérieux, le mufle et le tonnerre de Mirabeau : voilà cette voix immense qui roulait des apostrophes aussi redoutables que les eaux du Verdon et du Drac. Les jours des Bastilles étaient comptés.

Il y avait à Aix un monument digne de respect : c'était le palais des comtes, le vieux Louvre du roi René, célèbre dans toute la Provence à l'égal du château des Papes, le siège des États, le symbole et le donjon des libertés de la province. Dans sa masse s'encadraient trois tours qui remontaient aux Césars et marquaient encore l'enceinte du camp de Sextius. C'était l'arche sainte du pays, le témoin et le gardien des siècles. Longtemps le Parlement y avait défendu les privilèges de la patrie. Ce monument vénérable se vit soudain pris en dégoût. Il fut déclaré déchu, condamné comme une carcasse

goth
neuf
C
qui
que
des
Pae
Pala
com
agit
niti
prol
Grâ
com
bou
nag
fau
dev
Lyc
Par
fini

tre
fog
de
par
des
Du
Ch
pa
do
gr
co
su
Le
Be
et

d'
n

gothique et l'antique nid à hiboux remplacé par un palais neuf dont on confia l'exécution à l'architecte Ledoux.

C'était en 1786. Ledoux, l'auteur du théâtre de Besançon, qui vaut presque celui de Bordeaux, et de ces Hubert-Robert que sont les anciennes portes de Paris, était un néo-grec, un des premiers qui aient adapté au Louis XVI le canon de Pæstum. Il rasa, fit de beaux projets et ne construisit rien ; le Palais de Justice actuel est l'œuvre de Louis XVIII, ancien comte de Provence. Il est vrai que les temps allaient être trop agités pour permettre de bâtir. Mais la destruction était définitive. C'était un coup d'État, sec comme la guillotine, un prologue de Révolution. Mort aux Jeux, aux Ris et aux Grâces ! Qu'avait-on à faire désormais de ces petits-maitres comme Chastel qui avaient prodigué sur les maisons de la bourgeoisie les bouquets, les guirlandes, les trophées de jardinage et de musique, le sourire de la nymphe et la grimace du faune ? Fi du baroque et de la rocaille ! On devenait sévère, on devenait vertueux. Défense de badiner sous les lois de Lycurgue. Le pauvre Jean-Pancrace se le tint pour dit. Paria des temps nouveaux et du régime de Lacédémone, il finit par s'éteindre de misère aux Incurables, le 30 mars 1793.

Sur ces entrefaites débarquait à Toulon un sculpteur de trente ans, Normand et nommé Chardigny. Il y arrivait en fugitif : élève de l'Académie de Rome, le galant s'était épris de la fille du directeur, et proposait de l'enlever. Chassé du paradis terrestre, l'amoureux éconduit se présentait en victime des tyrans et des préjugés. Je gagerais qu'il était d'un club. Du reste, un garçon de mérite : il ne vaut guère moins que Chinard, son camarade de Rome. En attendant que le palais de Ledoux sortit de terre, l'habile homme s'était fait donner la commande des statues qui devaient en décorer la grande salle future. Déjà il en avait fait quatre, lorsque des commissaires arrivés de Paris en condamnèrent deux comme suspectes. Elles furent immolées à la pureté des principes. Le roi René trouva grâce comme protecteur des arts et le Béarnais comme héros de Voltaire, le martyr de la tolérance et le monarque de la « poule au pot ».

Les figures des deux rescapés se font pendant au musée d'Aix ; elles sont charmantes. Ces sans-culottes, Dieu merci ! n'en étaient pas moins gens du XVIII^e siècle ; il leur reste

toujours au bout des doigts un certain goût de l'ancien régime. Les esquisses de Chardigny, comme son *Triomphe du Tiers*, ressemblent au frontispice de quelque Temple de Gnide, et sa fougueuse maquette de *Daphnis et Chloé*, tournoyante dans la jeune ivresse du baiser, a la volupté d'un Clodion.

Mais comment s'attarder à ces talents un peu secondaires, quand on est appelé par Houdon ? Aix ne possède pas moins de trois de ses ouvrages, et tous trois parmi les plus beaux : le marbre du marquis de Méjanès, à la Bibliothèque, est une merveille de flamme spirituelle et d'aristocratie. Deux autres bustes sont au musée, tous deux de 1786, tous deux de personnages fameux et bedonnants. Vaste, pyramidal, épique, roulant sur la vague comme un phoque, c'est d'abord le bailli de Suffren, l'immortel amiral, espèce de Triton émergeant des eaux à mi-corps, promenant sur la vague son aspect formidable et son regard aigu d'autorité et de défi, où luit une lueur de galéjade :

E vougnen-leï dur mè' d'oli de-z-Aï ! (1)

En face, cette figure de suif, ce bedeau inspiré, le jabot entr'ouvert, avec ses élégances de cirque, vous l'avez reconnu avant même de lire l'étiquette : c'est lui, c'est le grand Copte, le thaumaturge, l'hiérophante, l'alchimiste, le guérisseur, l'escroc au nom de baume, — oui, Joseph Balsamo lui-même, l'incomparable Cagliostro ! M. Constantin Photiadès a raconté l'histoire : comment les Lyonnais, éblouis par le bagout de l'étranger, fondèrent une loge du rite égyptien et, dans une rotonde de marbre blanc, installèrent le buste du prophète. Par malheur, le scandale du Collier éclata. Le lendemain, l'apôtre était à la Bastille. Le buste vint échouer chez quelque brocanteur qui le baptisa du nom du *maestro* Paesiello. Le voici, huileux, séraphique, équivoque, l'aventurier napolitain qui sut renouveler dans le Paris sceptique de Rivarol et de Chamfort les miracles de saint Janvier. Soit de merveilleux qui subsiste au cœur des incrédules ! Le faux mage sut bien l'exploiter. Le sculpteur ne fut pas le dernier enthousiaste du fripon. Mais il y avait en lui une force qui malgré lui l'oblige

(1) Et frottez-les-moi dur à l'huile d'Aix ! *Mireille*, ch. I.

à dire ce qu'il voit, à être le témoin de l'histoire, le Saint-Simon du marbre et du bronze. Rien ne prouve qu'il ne fût pas la dupe de l'imposteur : sans le vouloir, son démon le déshabille et le démasque, et nous livre ce portrait inouï, cette tête de veau de l'illusionniste, que son siècle prit pour un oracle, le roi des charlatans et, pour tout dire, Polichinelle.

LE CABINET D'UN AMATEUR AU XVIII^e SIÈCLE

Il y avait dans Aix jusqu'à l'époque du Second Empire, non loin de l'hôtel d'Albertas, un autre hôtel fameux, aujourd'hui fort déchu, que ne manquait de visiter aucun étranger de passage : c'était celui de M. le conseiller Bourguignon, que l'on appelait aussi, du nom d'une de ses terres, M. de Fabregoules.

Son père, mort nonagénaire en 1836, avait passé sa vie à réunir une collection qu'on venait voir de loin, la dernière de celles qui avaient fait naguère la parure de la ville, comme le cabinet d'Eguilles et celui de Fonscolombe, vendu en 1790, dont il nous reste un monument sous la forme d'un luxueux catalogue gravé. Trois ans avant sa mort, le conseiller Bourguignon fit la ville d'Aix héritière des collections paternelles ; c'est ainsi que le musée s'accrut en une fois de six cents tableaux et de plus de deux cents sculptures, que le père du testateur avait recueillies en plus de soixante ans.

On voudrait savoir quelque chose du singulier bonhomme, de l'espèce de Cousin Pons qui, avec une fortune modique, dans une ville de province, réussit à rassembler ce musée extraordinaire. Où s'était-il formé le goût ? A quelle école était-il devenu cet infailible connaisseur ? Voyageait-il ? Avait-il des correspondants qui pour lui suivaient les enchères ? Est-ce que le remue-ménage de la Révolution, les ventes forcées, l'émigration, avaient mis à sa portée tant d'occasions inespérées ? Comment M. de Bourguignon allait-il à la chasse ? Opérait-il tout seul ? Où faisait-il ses meilleurs coups ? Voilà ce que je regrette de n'avoir pas appris dans le catalogue de ses trésors.

Sans doute, ce fut l'âge d'or de la curiosité que cette époque de Louis XVI à la Restauration, où le bouleversement des fortunes, les guerres, le branle-bas général, mirent tant de choses en mouvement et tant d'idées en l'air. On demeure

pourtant émerveillé du bonheur d'un chercheur sagace. C'est à faire le désespoir des collectionneurs d'aujourd'hui : qu'un seul homme, sans ressources immenses, et qui savait compter comme on compte en province, ait su ramasser trois douzaines de morceaux de la première qualité, un Rubens, deux Jordans superbes, deux esquisses de Van Dyck, deux Metz, un Jan Steen, deux Terborch d'une fleur et d'une beauté exquises, et un indiscutable Rembrandt, sans parler de moindres seigneurs, comme les De Keyser, les Laïresse, les Van Haesten, les Clouet, les Le Nain, les Champaigne, ce sont des choses qu'on ne croyait possibles que dans les romans de Balzac et connaît-on beaucoup de musées qui puissent en montrer autant ?

Il y a plus. Il se trouve qu'en dehors du Louvre, qui représente dans son fond la collection du roi, le musée d'Aix est le seul en France qui nous conserve une collection comme on les faisait dans le passé, à l'époque des Julienne, des La Roque et des La Live de Jully. Le cabinet d'un curieux au XVIII^e siècle, spectacle dont auraient raffolé les Goncourt ! On entre dans le secret des plaisirs d'un original ; il nous fait les honneurs de ses bonnes fortunes. Ses tableaux sont ses aventures. Au lieu de cette chose impersonnelle et un peu funèbre qu'est souvent un musée, on est l'hôte de quelqu'un ; on est reçu dans l'intimité.

Je n'entreprends pas de tout dire : on ne décrit pas six cents tableaux. Comme tous les amateurs classiques, M. de Bourguignon joignait au goût de l'Italie celui des peintres des Pays-Bas, sans exclure les Français, qui tenaient de l'une et des autres. Un divin dessin du Corrège, une étude au pastel des radieuses têtes d'anges de la *Madone de Saint Jérôme*, le chef-d'œuvre le plus troublant de l'enchanteur lombard, était la gloire de son cabinet. On y voyait encore un beau Bassan et un noble Bronzino, des Carrache et des Caravage, ces grands maîtres du *seicento* que nos engouements modernes n'avaient pas encore détronés pour la sécheresse des Primitifs. Un des plus beaux est un *Martyre de Sainte Cécile*, tragique et sourd, de tonalité giorgionesque, en brillants costumes du XVI^e siècle, qui me paraît être de Jan Lys ou de Domenico Feti. Une *Joueuse de luth*, à mi-corps, dans une opulente matière grise et poreuse comme du grès, attribuée à Robert Tournières, semble bien plutôt de ce rare élève de Solimène, Giuseppe

Bonito. De belles têtes de moines, de Cigoli ou de Carlo Dolci, ainsi qu'un grandiose Guerchin, une *Sainte Thérèse* provenant du couvent des Carmes de Vaugirard, complètent cette magnifique galerie italienne.

Parmi les Français, je note un Greuze d'une espèce assez rare, un *Triomphe de Galatée*, du reste fort médiocre, dans la manière de Boucher. Un curieux tableau de la *Paix*, de l'école de Fontainebleau, est un des bons exemples de ce genre d'académies d'un style de porcelaine qui commençaient à se répandre à la suite du Primatice. Mais la perle de la collection est assurément le petit panneau dont j'ai parlé, où la Vierge apparaît, trônant au milieu du soleil, tenant l'Enfant sur ses genoux, comme dans un ostensor, au-dessus d'un paysage, à un religieux de l'ordre des Augustins : on dirait une exposition du Saint-Sacrement où la nature entière sert d'autel. A terre, en chapes d'orfèvrerie, témoins de cette vision mystique, les deux patrons du donateur, l'apôtre saint Pierre en pape et l'évêque d'Hippone se sont assis dans la prairie. Tout est surnaturel et réel à la fois. Toute l'exécution a la même minutie tranquille et la même solidité, les fleurettes du paysage, les broderies des chapes, la menuiserie du banc gothique où siège Notre-Dame, les orbes multicolores où se décompose dans l'air le prisme du soleil. Les deux mondes s'embrassent sur ce panneau étroit comme les deux mains et grand comme l'univers. La peinture vaut un Van Eyck : un émail incrusté dans l'or. *Et vestimenta ejus sicut sol*. Le jour où il déterra ce morceau qui devrait, comme le Corrège, être exposé à part sur un petit reposoir spécial, M. de Bourguignon avait fait la plus belle trouvaille de son existence, et rendu un chef-d'œuvre à l'histoire de la vieille école française.

UNE FAMILLE PARLEMENTAIRE

Vingt ans après le legs Bourguignon, une dame Aixoise, la marquise de Gueidan, faisait au musée un nouveau don presque aussi magnifique : c'étaient des portraits de famille, six Rigaud, quatre Largillière, des bustes, des toiles d'Arnulphy, qui se trouvaient depuis cent cinquante ans réunis dans son hôtel d'Aix.

C'est en 1681 que Pierre de Gueidan, bourgeois enrichi par les affaires, acheta sur le Cours, à l'angle de la rue Saint-Jacques, devenue la rue du Lycée, l'hôtel d'Arlatan de Montaud, vis-à-vis l'hôtel de Forbin, le plus beau de la ville. C'est là que son fils Gaspard naquit en 1688 et entreprit de continuer l'ascension paternelle. Il entra dans la robe et acquit une charge d'avocat général au Parlement, où il demeura vingt-six ans, avant de devenir président à mortier et enfin premier président. Élevé par degrés de la roture à la noblesse, son ambition était de faire figure dans l'aristocratie. Il avait épousé vers la trentaine une Simiane, qui lui donna deux filles et un fils. Je ne sais si c'est elle qui lui apporta en dot la baronnie du Castelet, mais il obtint de Louis XV en 1752 des lettres patentes qui érigeaient cette terre en marquisat. C'est alors qu'il se découvrit des ancêtres aux croisades. A force de songer à ses illustres voisins, les Forbin-la-Barben et les Forbin-Janson, il avait fini par se construire une généalogie en symétrie parfaite avec celle du grand Palamède. C'est cet aïeul imaginaire dont il fit faire le tombeau par Chastel quelques années plus tard chez les Minimes de Reillane. En 1767, il sollicite encore, cette fois pour l'érection en fief de sa terre de Valabres. Il avait alors quatre-vingts ans. A vingt ans de la réunion des États généraux, voilà un bel acte de foi dans la constance de l'ordre établi. Il mourut deux ans après ce dernier placet, en 1769.

A sa manie nobiliaire, Gaspard de Gueidan en ajoutait une autre, qui était celle de la représentation : il n'était jamais las de poser pour l'immortalité. La peinture lui semblait faite pour être le miroir de son importante personne et des membres de sa famille. La postérité aurait mauvaise grâce à se plaindre d'un travers inoffensif, auquel nous devons une des plus belles réunions de peintures qui soient et une sorte de concours entre les deux plus grands portraitistes du siècle, en même temps qu'un document unique sur une famille de province et sur la France d'autrefois.

M. de Gueidan était encore célibataire lorsqu'il vint à Paris au moment de la Régence pour y prendre l'air du beau monde et s'y faire peindre pour la première fois. Avec sa grandeur ordinaire, il ne manqua pas de s'adresser à M. Rigaud, « le roi des peintres et le peintre des rois ». Il faut ajouter que Rigaud étant de Perpignan, avait un fonds de clientèle en

Languedoc et en Provence et que, par là, le jeune magistrat se flattait d'obtenir de son fameux concitoyen des conditions avantageuses. Rigaud était dans l'habitude, pour les portraits en buste, de peindre lui-même la tête, que M. de Gueidan avait noble et assez agréable; pour le reste, il s'en remettait à un auxiliaire, qui exécutait une draperie d'après un type conventionnel choisi par le modèle, et il notait alors sur son livre : « Habillement répété ». Ce qui explique, soit dit en passant, pourquoi, dans les portraits anciens, les physionomies sont si individuelles, et les corps des passe-partout. Cet usage ne choquait personne et même il exprime à merveille un temps où si chacun se contentait du nez que Dieu lui avait fait, on se confondait pour tout le reste dans un ordre impersonnel et dans l'uniforme d'une classe. Il paraît toutefois que M. de Gueidan se repentit de sa parcimonie : moyennant 50 livres, il fit « habiller » après coup le tableau sur mesure; c'est celui qui est au musée d'Aix, en costume de ville, daté de 1719. Il partit en laissant la commande d'un portrait plus considérable, dans ses fonctions de magistrat, debout, la chausse à l'épaule, dans la toge rouge fourrée de vair; ce nouveau portrait ne fut achevé qu'en 1723.

Sur ces entrefaites, M. de Gueidan, s'étant marié, s'avisa, comme dit la Bible, qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et demanda au peintre un « regard », c'est-à-dire un pendant à son dernier portrait. Rigaud était un peintre d'hommes : les femmes n'étaient pas son affaire. Il recommanda Largillière qui, « quoiqu'il vaille mieux que moi », écrit-il, est moins cher « et ne prend que cinq cents écus de ce qu'on me paie trois mille livres ». Un échange de lettres s'ensuivit avec le vieux maître âgé de soixante-quatorze ans, et au printemps de 1730 la jeune femme, chaperonnée de son frère, s'ébranla en carrosse pour se faire peindre dans la capitale. L'artiste tenait l'époux au fait des progrès de son ouvrage. Il y mettait une certaine coquetterie à l'égard de son joli modèle, et surtout son amour-propre de peintre qui tenait à montrer de quoi il était capable. Le fait est que le vieillard fit cette fois un de ses chefs-d'œuvre. Il va de soi qu'une personne de qualité ne pouvait être peinte en habits ordinaires : il lui fallait un rôle, ne fût-ce que pour soutenir le voisinage écarlate de M. de Gueidan. Serait-elle Nymphe ? Iris ? Après quelque hésitation,

la dame se décida pour Flore : coiffée de fleurs, élevant une couronne de jasmin, elle paraît se défaire d'une longue guirlande, d'une chaîne fleurie, molle ceinture que l'Amour dénoue, en lui présentant la pomme d'or qui est le prix de la beauté. Une rose fleurit son corsage de toile d'or, d'où sort une vapeur de chemisette de mousseline : et elle-même, demi-vêtue, printanière et mythologique, sous le tendre ciel bleu et blanc, balancée sur sa vaste jupe coquelicot, semble une grande fleur épanouie.

Ce fut au tour de Rigaud de se piquer au jeu. Peut-être M^{me} de Gueidan avait-elle paru au bal costumée en Flore, comme son portrait, et son mari en Céladon. En tout cas, c'est dans ce déguisement que l'avocat général désira cette fois posséder son portrait, pour remplacer le précédent, trop professionnel, et pour former un pendant mieux en harmonie avec celui d'une divinité. De là le célèbre tableau de M. de Gueidan en joueur de cornemuse, qui est le Rigaud des Rigaud : une merveille bleue, le triomphe de l'allégresse et de la virtuosité dans le maniement de l'azur, une gageure dans le genre du *Blue Boy* de Gainsborough, une diaprure de brocarts turquoise moirés de rose, d'orangés, oxydés de tons chaudron et amadou, au milieu desquels la panse de la musette, couverte de velours libellule, glapit sa note acide de lapis-lazuli.

Divertissement pastoral, caprice dans le goût de Watteau et de Florian, écho d'une fête mondaine qui n'eut pas de lendemain et ne tire pas à conséquence, surtout dans ce pays de cortèges et de cavalcades, avec son Prince d'amour et son Abbé de la jeunesse. C'est égal, cette mascarade pour un magistrat qui a fait pendre, envoyé aux galères, requis tant d'années de prison ! J'ai eu la curiosité de parcourir ses discours : c'est la *Gazette des Tribunaux*, l'histoire de Jean-Baptiste Gras et de Delphine Barrière, celle de la Raillon et d'Antoine Laugier, celle de Cavaillon et de Nanon Ricord, des sujets de Restif dans la prose de Fléchier. Mais quoi ! Cette bergerie, cet air de galoubet, ce branle de sarabande, c'est le soleil qui veut cela : c'est la Provence du sous-préfet des *Lettres de mon moulin*.

M. de Gueidan fut si content de Largillière qu'il ne résista pas à lui demander encore son portrait en grand appareil et celui de sa femme en Source : la pauvre Source, hélas ! au bout de vingt ans de ménage, quelle chute ! Ce qui est

tout à fait ravissant, en revanche, c'est le portrait des deux jeunes filles de la maison. A en juger par leur âge, le tableau peut dater de 1740, et c'est un des derniers efforts d'un maître qui avait passé quatre-vingts ans. Pour peindre ces jeunesses, l'octogénaire rappela quelque chose de la sienne. Il les peignit à leur clevecin. Une contrebasse posée à terre équilibre les jupes des deux sœurs, et un trio de Cupidons, comme dans la *Sainte Cécile* du grand Dominiquin, écoute ou tourne les pages du cahier de musique. Aimable éducation des filles, entre les Muses et les amours ! Sans doute, ce n'est plus ce feu, ces matières opulentes du *Portrait de famille* du Louvre, où le peintre dans la force de l'âge s'est montré lui-même suspendu à la voix de sa fille. Cette palette si riche a perdu ses ardeurs, les chairs sont un peu pâles, comme spiritualisées : rien que des tons cendrés d'argent ou de grisaille, des bleus de verveine et de lavande, veinés par places d'un rose presque blanc, et ces accords de clair de lune, ces harmonies fanées, autour de ces jeunes vies depuis si longtemps éteintes, émeuvent comme un air grêle et doucement nostalgique, dans un salon ancien, sur un instrument d'autrefois.

Enfin je garde pour la bonne bouche un dernier portrait qui n'est pas le moins curieux de la série : c'est celui du petit Gueidan, Claude, le fils de Gaspard, un amour de petit chevalier. Soit que le père eût refusé d'exposer ce précieux rejeton aux dangers du voyage, soit qu'il craignit de s'exposer lui-même au sourire poli des peintres parisiens, s'il leur laissait voir son désir, il crut plus sûr de s'adresser à un peintre de l'endroit, du reste habile et renommé, appelé Arnulphy. On se comprend entre Provençaux. M. de Gueidan était le bourgeois gentilhomme ; sa fantaisie était la noblesse d'épée. Son enfant n'avait pas deux ans qu'il lui avait passé au col la cravate et la croix de Malte. Il fallait que sa passion de gentilhomme fût bien forte pour primer son désir naturel de progéniture, puisque les chevaliers de Malte faisaient vœu de célibat. C'était condamner le nom à tomber en quenouille. Mais la chevalerie l'emporta. Le tableau d'Arnulphy fut fait à la gloire des Gueidan et de la chevalerie, plus qu'à celle de l'histoire et de la vérité. Mais il est délicieux.

L'enfant, qui peut avoir sept ans, a les cheveux sur le dos et n'est pas encore sorti de ses robes de fille : lacé dans une

petite cuirasse noire, sur laquelle bat la croix de Malte, il brandit gauchement une petite épée et balance de l'autre main son heaume à panache blanc, en trainant à terre la cloche de ses jupes pareilles à une grande tulipe renversée. Dans le fond, sous un ciel de fumées, on entrevoit un paysage d'escarmouches et d'incendies, Damiette ou la Mansourah, une mêlée traversée d'éclairs, que le petit Poucet en jupons a l'air de commander de sa petite épée, comme d'une mince baguette magique. Une féerie grise et rose, un conte d'Andersen, avec ce héros à tête d'ange et à traîne de fille, demi-guerrier, demi-princesse, comme une petite Clorinde ou une jeune Pucelle, dans sa ferblanterie de roman et son moyen âge de fantaisie.

Que tout cela devait être émouvant autrefois chez une vieille dame, dans un hôtel du Cours, à l'ombre des platanes! Il est permis de faire un vœu. Lecteur, je t'avertis que je rêve. Si je possédais quelque argent, et l'honneur d'être le conservateur du musée d'Aix, j'organiserais mes plaisirs : je commencerais par retirer de la salle trente tableaux qui l'étouffent; j'en ôterais, pour en faire une salle particulière, les portraits historiques, le *Mirabeau* de Boze, le *Villars* de La Tour, le père de Vauvenargues (dommage que ce ne soit pas le fils!) et une dizaine de charmants ouvrages d'artistes locaux, Arnulphy, Raspal ou Celloni : je ne laisserais dans la première salle que les six ou sept portraits de la famille de Gueidan, et peut-être la *Menaceuse* et les deux autres personnages de Rigaud. J'ajouterais quelques fauteuils, une paire de commodes ventrues, des encoignures en marqueterie de bois de rose ou de violette. Il y en a déjà de charmants éléments au musée, mais si pressés par les tableaux que le visiteur n'y prend pas garde. On pourrait encore davantage : est-il impossible de trouver, dans les dépouilles des hôtels à vendre, des lambris de Toro, une boiserie complète comme celle qui est exposée si pitoyablement dans les salles de sculpture, avec ses peintures de Levieux et de Daret, et qui provient, dit-on, de l'alcove de l'amie du Cardinal de Vendôme, la belle du Canet? On créerait ainsi bien aisément un salon qui deviendrait célèbre : on le fait en Avignon ; qui empêche Aix d'en faire autant? J'ajouterais un clavecin pour compléter les choses. Quelle merveille alors que cette salle enchantée où la Flore

cramoisie de Largillière danserait au son du cornemuseux céladon de Rigaud, et où le chevalier enfant en jupe rose exécuterait sa figure de menuet sur l'ariette de sa sœur, la pâle Adélaïde !

LE MUSÉE GRANET

Parmi les bienfaiteurs du musée d'Aix, le peintre aixois François Granet mérite une place à part. C'est même lui qui devrait occuper la première, puisque c'est lui qui a donné l'exemple à tout le monde, s'il n'était plus commode de parler de lui en dernier.

Ce petit maître un peu oublié eut son heure de vogue et fut même en son temps une sorte de personnage. Conservateur du Louvre grâce à son camarade Forbin, il fut chargé surtout d'organiser Versailles, la grande pensée de Louis-Philippe. Pendant tout le cours d'une longue vie laborieuse, son divertissement fut de brocanter à Paris ou à Rome, et d'y recueillir quelques pièces de prix, comme une esquisse de Rubens, une somptueuse *Pénélope* de Jordaëns, un émouvant Pieter de Hooch, des bahuts de la Renaissance et jusqu'à une paire d'admirables chapiteaux romans qu'il laissa en mourant à sa ville natale. Au milieu de ces belles choses, une petite vitrine contient les reliques, les outils paternels, la truelle et le marteau du maçon de la rue aux Juifs, que le peintre avait conservés comme des armes de sa famille et des marques d'humble noblesse.

J'avoue que, si j'en étais le maître, j'amalgamerais aujourd'hui cette partie de la collection, dans la refonte indispensable du musée, avec la collection Bourguignon. Il resterait assez de Granet au musée d'Aix pour y assurer sa mémoire.

Granet est en effet, parmi les étoiles de seconde grandeur, une des gloires aixoises. Élève de Constantin, dont le musée conserve un certain nombre de paysages assez conventionnels, il entra à Paris, à l'époque du Consulat, dans l'atelier du peintre des *Sabines*. Il n'y perdit jamais un goût indépendant qui le portait d'une manière assez inexplicable vers ce qu'on appelle aujourd'hui la peinture-peinture, l'art pour l'art, l'exécution minutieuse et faite de sentiment ; dans cet école du bas-relief, il fut avec Martin Drolling un de ceux qui gardèrent le

culte des petits-maitres hollandais. Il goûtait leurs vertus, la tranquillité, la patience. « Patience ! » c'était son mot. Il chérissait leur clair-obscur, leurs lumières étroites et parcimonieuses, leur atmosphère et leur tendresse, ce qu'on pourrait appeler leur religiosité, leur élévation dans les petits sujets. Un peu de leurs qualités a passé dans ses tableaux. Jamais il ne fut gréco-romain. A Rome même, où il vécut près d'un quart de siècle, il ne voulut connaître que la ville chrétienne. Les églises, surtout les plus anciennes et les plus délabrées, les vieilles basiliques de l'Aventin et du Cœlius, Saint-Étienne-le-Rond, les grandes nefs désolées de l'*agro romano*, les couvents où se conservent dans une sainte pauvreté tant de restes de l'Église primitive, la bure des moines, le chant grégorien, les offices nocturnes, les prières murmurées sur les dalles, le touchèrent ; il trouvait là un pittoresque, une poésie selon son cœur. A ce moment, après les sacrilèges de la Terreur, les déportations de prêtres, les messes clandestines, les persécutions, les interdits, les massacres, la guillotine, il goûtait un plaisir à redescendre aux Catacombes ; il peignait le *Baptême d'Eudore* et, à l'heure où les ombres tombent sur la campagne, dans le pli secret d'un vallon, il voyait des *Chrétiens ensevelissant un martyr*. Lui-même se plaisait gentiment, dans ses lettres aimables, auprès de ses amis mécréants. Il est le « capucin », le « curé », le « pauvre curé de Saint-Jean de la Pinette ». En réalité, ce cœur d'or, ce véritable franciscain, en marge de l'art héroïque et laïque de son siècle, a fait à sa manière une illustration du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand, l'ingrat ! ne l'a même pas nommé.

Dans ses derniers tableaux, comme *l'Intérieur d'une salle d'asile*, il vaut presque François Bonvin. Et l'un des derniers de tous, une grande figure de jeune fille, en habits religieux de couleur olivâtre, debout dans l'ombre entre deux jarres de terre (elle est sans titre, sans numéro), fait rêver comme une statue de la Virginité. Mais le meilleur de son œuvre ne fut jamais exposé, il l'a fait pour lui-même ; il a écrit de charmants *Mémoires*, que Ludovic Halévy a fait connaître par fragments dans le feuilleton du *Temps* (pourquoi ne nous les donne-t-on pas en volume ?) et surtout une foule de dessins, de sépias, qu'il ne montrait à personne et qui font de lui, dans cette école un peu pétrifiée de David, un des maitres secrets du

paysage, un petit Hubert-Robert qui arrive quelquefois à faire pressentir Corot. Mais c'est à la fin de sa vie, à Versailles, sous un ciel de plomb, loin de la lumière qu'il aimait, c'est alors qu'il a fait ses études les plus charmantes. Il gémissait du froid, des frimas, de la boue, frileux et soupirant après la bastide provençale où il souhaitait de finir ses jours. « Sans soleil, pas de bonne peinture, sans soleil, c'est la mort. » Mais au premier rayon, il s'évade aux bois d'alentour, avec sa boîte de couleurs, et d'un pinceau trempé d'une goutte de pluie, produit ces aquarelles d'une liberté extraordinaire, où l'on voit bien que le vieillard s'est laissé séduire par ses jeunes camarades romantiques, et qui égalent en fraîcheur l'éclat de Bonington.

Ainsi le bonhomme Granet, entre la campagne romaine et les bois de l'Île-de-France, a chéri la lumière, chanté à mi-voix son petit cantique du soleil. Il fut heureux, car il fut sage. Comment ne pas envier ce peintre du cloître et des champs, à l'âme presque ombrienne, consciencieux, sans ambitions, sans fièvre, pour qui l'art ne fut jamais qu'un épanchement du cœur, et qui de ses ouvrages disait ce mot charmant : « Je prends un à-compte sur le Paradis. »

MAURICE

Granet est ce qu'on appelle un artiste de transition. Ce n'est pas un grand homme, mais dans Aix il forme centre. On peut grouper autour de lui son petit cercle aixois, depuis son premier maître Constantin, jusqu'à son élève Clérian, le premier directeur du musée, dont le portrait brèche-dent, daté de 1802, rit dans une gamme d'écaille blonde.

Il faudrait ajouter ici les deux Giraud, sculpteurs aixois de si rare talent, dont le musée conserve quelques œuvres de raffinement extrême, d'un néo-classicisme infiniment original, un *Achille mourant*, une levrette, des frises de cire ou de terre cuite sur l'histoire de Coriolan, précieux bibelots où il est amusant de retrouver, sous le style Empire, l'esprit de Puget et de Chastel.

Surtout n'oublions pas Forbin, le camarade de toujours, ce curieux Forbin, l'auteur de *Charles Barrimore*, soldat, voyageur, peintre, gentilhomme, chambellan de Pauline Borghèse,

et plus que chambellan, « qui tenait dans ses mains puissantes le cœur des princesses », dit Chateaubriand, étrange amalgame de *Childe-Harold* et de Stendhal, une des existences les plus romanesques du siècle et qui finit membre de l'Institut, beau-père d'ambassadeur, administrateur du Louvre sous la Restauration, après avoir été colonel des dragons de l'Empire et de la main gauche une espèce de beau-frère d'Empereur. Il y a de lui au musée une *Prise de Grenade*, arceaux mauresques, incendies, armures, clair de lune, qui est ce qu'on peut rêver de plus « *Abencérage* ». Je joindrais à Forbin le Lyonnais Revoil, dont l'*Adoubement de Henri II* est une si drôle de chromo, un aigre coloriage, un bariolage de perruches où une Iris de dames à panaches de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ressemblent toutes comme des sœurs à la duchesse d'Angoulême. Je me garderais d'omettre le *Bélisaire* de Du Queylard. Je voudrais une exposition de ces premiers romantiques à la mode de 1820, les Casimir Delavigne, les Soumet, les Émile Deschamps de la peinture.

En se promenant dans ces salles, on croit relire le livre charmant de Delescluze, *David et ses élèves*, le plus précieux des témoignages qui nous restent de ce temps étrange. David lui-même n'est présent que par une *Tête de jeune garçon*, une simple étude peinte en une séance, mais où l'on sent la griffe du lion. Trois ou quatre figures des deux Drolling, un portrait de Guérin, deux études de Géricault gagneraient à être rapprochés et à former équipe dans l'atelier commun. Mais un tableau assez mal placé m'a fait pousser en l'apercevant un cri de surprise. Ce n'est qu'une tête de jeune homme, inclinée de profil dans une attitude pensive, un manteau brun sur l'épaule, mais si grande de formes, d'un modelé si noble, d'un si beau ton de poterie qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un maître. C'est une étude de Maurice Quay.

Je ne sais rien de ce jeune homme, mort à vingt-quatre ans, hormis l'immense prestige qu'il exerça sur la jeunesse de sa génération. Quand on lit Delescluze et les souvenirs de Charles Nodier, sur celui qu'ils appellent « Maurice » plus de trente ans après sa mort, comme nous disons Raphaël, on ne peut guère douter de l'ascendant unique que cet élève de David prit à l'ombre du maître sur tous ses compagnons. C'était une sorte d'initiateur qui révélait une forme de l'art qui tenait

presque de la religion. Très beau dans la candeur de sa tunique flottante, avec sa barbe de Christ, il allait comme un prêtre entouré de disciples. Et à ces jeunes gens étonnés, contemporains des Muscadins et des Incroyables du Directoire, il parlait de Phidias, de Pérugin et de Jésus. Il les faisait douter que l'art de leur maître fût assez pur. Une jeune femme d'une rare beauté, pour laquelle il nourrissait un sentiment très chaste, Lucile Franque, était la Béatrice de cette *Vita Nuova*. Une lumière de spiritualité, comme un halo ossianesque, émanait de ce couple digne des amours de Novalis. Elle mourut et il la suivit. « Il n'y a plus rien qui mérite une larme sur la terre », dit Nodier. Je comprends aujourd'hui le génie de ce jeune Masaccio.

« Je ne suis qu'une terre vile, soupire l'ambre dans le poème de Saâdi, mais j'ai vécu avec la rose. »

C'est pourquoi je voudrais grouper au musée d'Aix les compagnons de Maurice comme ces ombres que rassemble le génie de l'amitié.

LA THÉTIS D'INGRES

Dans cette Église des amis, il faudrait naturellement une chapelle à part pour leur maître et leur roi à tous.

Quelques musées de province, Angers, Nantes, Rouen, Toulouse, Montpellier, Besançon, s'enorgueillissent d'un tableau d'Ingres : Aix en possède quatre, tous quatre de la jeunesse du maître, c'est-à-dire chez lui la saison incomparable, et deux de ces tableaux comptent parmi les plus beaux qu'il ait faits.

Trois proviennent de Granet, monuments d'une amitié romaine, nouée sous les bosquets de la Villa Médicis et les cyprès du Palatin : les deux premiers sont des études, de celles dont s'enivrait Degas, ces morceaux où presque sans saillie sans nul empâtement (« carte à jouer », disait-il), une matière absolument lisse a le poids de l'agate et le relief du marbre.

Plus beau encore est le troisième morceau, le portrait de Granet. De tous les étonnants portraits de cette époque, les plus merveilleux sont encore ceux de quelques artistes, Bartolini ou Dédeban, où il semble que le peintre se livre avec plus d'abandon qu'ailleurs. Peut-être faut-il mettre le *Granet* encore

au-dessus de tous ceux-là. La beauté du modèle, cette jolie tête un peu sauvage, l'imprévu du costume, la vaste cape de pâtre provençal qui étouffe si noblement le corps, la cravate de soie noire, les deux ailes du col évasé qui encadrent le visage de bistre, l'importance des masses, la silhouette familière, l'expression à la fois intime et imposante, tout concourt à faire de ce morceau quelque chose d'unique. Il y a là un luxe d'éléments pittoresques dont le costume masculin est ordinairement plus avare et que le souci du décorum permet peu dans les portraits de commande. On sent que dans ce portrait d'ami le jeune maître s'est laissé aller en toute liberté. C'est une des œuvres (on les compte) où il se laisse prendre en flagrant délit de fougue. On voit les traces de la brosse et l'emportement de la touche. Ajoutez enfin le décor et le rôle du paysage. Pour une fois, sans doute sous l'influence de son ami, le grand peintre a donné ici une place à la nature. Les rares paysages qu'il ait peints, comme les deux vues de la Villa Médicis, qui sont à Montauban, sont de la même année que le *Granet* (1807); dans le portrait de *M. Cordier* (1812), au Louvre, le seul des autres portraits d'Ingres qui possède un fond analogue, nous savons que Granet a travaillé au paysage. Et je ne doute guère que les admirables tableaux de la *Chapelle Sixtine* (1814) n'auraient pas été peints sans les exemples du peintre aixois : ce sont des Granet peints par Ingres. Féconds échanges de la jeunesse ! Ingres a saisi un jour son ami au passage, le long de ce parapet de la terrasse du Palatin, où tant de peintres sont venus et d'où l'on embrasse la ville divine : il passait, tenant sous le bras cet album « où il avait tout Rome en portefeuille » ; sa tête échevelée se détachait ainsi sur la menace d'un ciel d'orage, devant la masse du Capitole et les toits du Vélabre : et derrière la figure du compagnon de ses jeunes années, Ingres peignit avec amour, en gage d'un attachement né en ces lieux sublimes, le visage de la Ville, leur commune maîtresse et le berceau de leur amitié.

Le tableau est sourd, d'unité et de finesse extrême dans des tons taupe et tête de nègre, avec ses accords de noir et de blanc purs environnés d'un peu de rose : personne n'a peint ainsi depuis Titien et le paysage n'a d'égaux que dans certaines fabriques de Poussin. Il est difficile de se faire une idée du bouillonnement de génie qui fut alors celui du jeune

maître de trente ans ; c'est pendant ces années qu'il conçoit tous les thèmes dont il devait vivre jusqu'à la fin de ses longs jours et qu'il exécuta ses ouvrages capitaux, l'*OEdipe*, le *Romulus*, la *Baigneuse*, l'*Odalisque*. Mais de tous ces tableaux illustres, le plus original et le plus mémorable est encore celui d'Aix, *Jupiter et Thétis*. L'ouvrage, fort mal traité au Salon de 1811, était resté plus de vingt ans dans l'atelier de l'auteur. En 1835, Granet le fit acheter pour Aix en échange d'un tableau de Gros qu'il demandait pour Versailles. Ingres tenait à sa *Thétis* : il lui coûtait de s'en séparer. C'était l'œuvre de ses entrailles, sa fille bien aimée, le don des dieux et de la jeunesse. Il savait que ces bonheurs-là n'arrivent pas deux fois.

On a tellement l'habitude de prendre Ingres pour un pompier, pour le Ponsard de la peinture (rôle qu'il eut la faiblesse d'accepter à partir de la cinquantaine, dans la bagarre romantique), que nous avons oublié à quel point il a fait scandale et qu'il a été, lui aussi, pendant plus de vingt ans, la bête noire de l'académisme. Son *OEdipe*, en 1808, avait soulevé un *tolle*. On le trouvait « gothique » ! L'obstiné, loin de désarmer, se prépara à la bataille. A Rome, où il vivait, venaient d'arriver, fraîchement exhumés d'Égine, les dix-sept archers des frontons du temple, aujourd'hui à Munich, première révélation de l'Attique adolescente. Les marbres vivants et mutilés se trouvaient dans l'atelier de Thorwaldsen. Ce renfort décida le jeune homme à l'intransigeance : Athènes elle-même lui apportait le secours d'une Grèce authentique. A la tête de ses critiques, l'insolent prétendait jeter un rocher de l'Olympe. « Je veux, écrit-il à son ami Marcotte, je veux que mon tableau sente d'une lieue l'ambroisie. »

C'était l'époque où, pour s'entraîner au sublime, l'orgueilleux s'abreuvait d'Homère et où l'autodidacte, par des lectures assidues, se retrempait aux sources de la poésie. Ses carnets, bourrés de projets, subsistent à Montauban. Parmi la centaine de sujets qu'il avait trouvés dans l'*Illiade* (toute une illustration, sans doute, dans le style des vases grecs, à la manière de Flaxman), on relève celui de *Jupiter et Thétis*. C'est le beau passage du premier chant où la fille de Nérée vient supplier le maître des dieux : « O Zeus notre père, si jamais je t'ai servi entre les Immortels, si tu as eu à te louer de mes paroles et de mes actions, exauce ma prière : fais respecter mon fils,

condamné à périr si jeune; épargne-lui du moins les outrages d'Agamemnon. » Jusqu'alors et longtemps encore, les œuvres du jeune maître se divisent en deux groupes : les œuvres héroïques (*OEdipe, Ossian, Romulus*) et les œuvres élégiaques et voluptueuses (*Vénus, la Dormeuse, l'Odalisque*). La plainte de Thétis permettait de marier les deux thèmes : ce fut peut-être la raison du chef-d'œuvre.

La genèse en est mal connue. Dans les cartons de Montauban, parmi ces milliers de croquis faits en vue d'autres tableaux, on ne signale pour celui-là ni dessin, ni étude préparatoire. Le surprenant poème garde le secret de ses origines. « Mon tableau, dit Ingres à Marcotte, est déjà composé dans ma tête. » Il dut naître pour une fois presque facilement, sans accouchement laborieux, comme Minerve jaillit du front de Jupiter.

On ne décrit pas le tableau : la gravure l'a rendu célèbre. Tout le monde a dans la mémoire cette scène plus qu'humaine, ces dimensions gigantesques et vaguement effrayantes, cet aigle farouche, cet Empyrée d'un outre-mer féroce et presque noir au-dessus de la région des orages et des vapeurs, ce corps éblouissant et demi-nu du fils de Saturne, semblable à une colonne de neige élevant jusqu'au firmament sa tête nuageuse, tandis que la Néréide embrasse ses genoux et se presse à son sein auguste en levant jusqu'à sa bouche une main suppliante. L'architecture de ce groupe a quelque chose de monumental : le soubassement du trône, où reposent les pieds du dieu, puis les genoux drapés de pourpre marquant un arrêt, un étage; enfin l'immense geste immobile des bras, formant entablement, le coude gauche replié sur un coussin de nuées, l'avant-bras droit articulé perpendiculairement et appuyé au sceptre qui fait trembler le monde, composent un mouvement, un escalier de formes aussi noble que le fût dorique d'un élément du Parthénon, auquel vient se suspendre comme une caresse vivante le corps sinueux de la déesse, tandis que de l'autre côté retombe la chute du manteau rose.

Ce à quoi on ne s'habitue pas, ce qui demeure, à la dixième fois, aussi neuf que le premier jour, c'est l'effet du tableau lui-même, cet effet de puissance et de bizarrerie, de majesté et de recherche, de simplicité intrépide. Tout est défi dans cette œuvre extraordinaire ; tout y est insolite, tout y est fait

exprès pour faire grincer des dents : cette couleur provocante, cet ozone, cet éther cruel, cet accord d'indigo et d'or, qui nous transporte d'emblée dans le séjour des Immortels, la disproportion systématique des deux figures, la stature surhumaine du dieu (assis, il mesure près de trois mètres), ces muscles athlétiques, le galbe du torse, ce masque flamboyant d'une sorte de toison noire, cette tête qui roule le songe de l'univers. C'est de l'hyper-antique. Nul artiste sans doute ne s'est rapproché davantage de ce qu'on imagine du Zeus d'Olympie par Phidias, cette œuvre, nous dit Strabon, « qui ajoute quelque chose à la divinité ». (C'est un petit buste de Jupiter, réduction du Jupiter d'Otricoli, que tient en main sur son portrait de 1808 le sculpteur Bartolini. On devine l'écho des entretiens des deux artistes.) Ingres a toujours été travaillé par l'idée de ces œuvres que nous ne connaissons plus, par ces colosses de Phidias, ces figures d'ivoire et d'or qui dérouteraient si fort nos idées sur l'antique, et où les anciens reconnaissaient leur plus profonde pensée. Déjà on le voit occupé de cette marotte qui, quarante ans plus tard, prendra forme, grâce au duc de Luynes, dans la *Minerve chrysléphantine* de Dampierre.

Mais la merveille, c'est Thétis. De toutes les formes qu'il a créées, jamais le grand inventeur n'en a imaginé une plus obsédante et plus délicate. Jamais le démon de l'arabesque, jamais le despotisme de la calligraphie ne l'ont conduit à une ligne plus souple et plus ensorcelante, à une volute plus serpentine, plus flexible et plus expressive. Par une inadvertance, l'artiste modifie la donnée du poème. Le texte dit que Thétis embrasse de la main gauche les genoux de Jupiter, et porte la droite à son visage. C'est l'attitude liturgique. Ingres a pris sur lui d'intervertir le geste. La figure se montre par la droite : le bras levé de ce côté eût masqué le visage. Ce n'est pas la seule liberté que le maître se soit permise. Cette petite Thétis, cette prière, cet agenouillement, cette approche rampante, cette insinuation qui entre, qui enveloppe, qui épouse les genoux et le corps du Tout-Puissant, comme une onde remplit le contour d'un golfe, ce n'est plus une femme, c'est un signe, une espèce d'hiéroglyphe à forme féminine : ce long flanc, ce tendre cylindre, d'une matière qui n'est pas la chair, encore moins l'ivoire, mais qui a le ton de l'écume, ce corps

paradoxal, d'une courbe à la fois si pure et si sensuelle, cette forme tour à tour repliée, allongée, soumise et audacieuse, cette créature impossible et pourtant séduisante (c'est la même ondulation allongée, le même étirement pervers que dans le *Paolo* de 1818, qui a été aussi « posé » par une femme, comme le Raphaël de *Raphaël et la Fornarine*), est-ce là Ingres, ce rempart de la grammaire et de la correction ? Je l'appellerais plutôt le maître des secrètes violences et du dessin passionné. Pour ne pas interrompre l'unité de cette mélodique figure, il ampute l'épaule droite, lui interdit toute saillie, la rabat sur le plan du profil absolu, aussi impérieusement que le ferait un peintre égyptien. L'encolure et la tête (renversée à angle droit sur la nuque) se placent exactement dans le prolongement de la gorge : et cette tête elle-même, ce profil rigoureusement horizontal, d'où la bouche et le menton tracent une gamme plaintive et doucement descendante, prennent ainsi un aspect de polygone cubiste plutôt que d'une figure humaine, tandis que le col immense, renflé comme une gorge de colombe (« jamais un cou de femme n'est trop long »), devient un goître délicat, une sorte de monstruosité exquise.

Au milieu de ces caprices, de ces stylisations, comme on dit aujourd'hui, cet étonnant Ingres nous enchante par des trouvailles incomparables de grâce et de fraîcheur. Ce qui surprend toujours, ce qui reste à jamais inédit, c'est le vrai. C'est ainsi que ce long bras, cette tige oblique que la déesse élève vers Jupiter, et que termine cette main d'une adorable chinoiserie, fait un geste d'un naturel inouï : elle chatouille le dieu, ou plutôt elle lui presse les coins des lèvres entre deux doigts, comme on fait à un enfant pour le faire sourire. Et avec le même bonheur, la même ingénuité de grand réaliste, qui corrige et anime ces préoccupations abstraites, le peintre a inventé ce flot de draperies, cette robe innombrable d'où sort à demi la déesse, ce manteau aux mille plis pressés comme les courtes vagues de l'Égée, de couleur exactement glauque, comme l'algue et l'huître, sur lequel glisse la tunique, semblable à la frange mousseuse qui crête le flot, si bien que la Néréide, agenouillée au-dessus des nuages, sur les marches de l'Olympe, y traîne toute la mer et évoque ces visions des mythes naturalistes où les divinités sont des formes du paysage et des forces cosmiques, les images de la vie du ciel et de l'Océan.

Composition inégalée, la plus personnelle de l'auteur, expression géniale entre toutes des particularités de son langage plastique : hiératique et familière, solennelle et pourtant vivante, le plus moderne de tous ses ouvrages, le type même du surréalisme, si le surréalisme avait fait autre chose que des discours et osait se réclamer de l'autorité d'un chef-d'œuvre, et en même temps la seule peinture qu'on puisse rapprocher de l'antique, c'est-à-dire d'un art où la forme a le pouvoir de créer des dieux. Jamais le peintre d'Homère ne fut plus vraiment homérique. Ce jour-là il a fait son œuvre la plus abrupte et en même temps la plus classique. Il ne devait plus à l'avenir remonter sur ce sommet, retrouver un pareil sens de la grandeur et du mystère. C'est peut-être que ce jour-là, pour l'élever au-dessus de lui-même, il avait en lui la présence invisible de l'âme de « Maurice ».

PEINTRES PROVENÇAUX

Après la *Thétis* d'Ingres, il vaut mieux ne plus rien nommer. Un portrait de *Louise Colet*, cette muse oubliée, par l'élève du baron Gérard, Adèle Grasset ; un bon tableau de Bonnegrace, la *Femme du pêcheur* (1836), dans le genre sentimental, mais d'une jolie peinture, ne sont plus que de l'ordre des curiosités agréables.

Le reste des salles modernes (envois de l'État) ne vaut rien. Il faut absolument supprimer quarante toiles, mentions honorables, prix de Rome, Hors Concours, machines vulgaires qui déshonorent un musée. Le niveau se relève dans une petite salle contemporaine : plusieurs toiles estimables de jeunes « as », Charles Guérin, Flandrin, Picart-Ledoux, Hugues de Beaumont. Est-ce bien leur place ?

En revanche, une fois écartés les indésirables, on aura gagné deux belles salles, où le visiteur trouvera plaisir à étudier les Provençaux. A la suite de Granet, il s'est développé toute une petite école composée surtout de paysagistes, qui ne se confondent nullement avec le reste des romantiques et des peintres de Barbizon : de très bons paysages de Grézy, de Loubon et de cet admirable Guigou, qui n'est pas encore mis à son vrai rang dans l'opinion. Deux ou trois excellents morceaux de Monticelli. Je n'insiste pas ; nous retrouverons tout

ce groupe à Marseille. Je note seulement deux petits maîtres que je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer ailleurs : un très bon tableau de Veyrier, un *Intérieur de cour*, dans un goût un peu hollandais, et une scène romanesque de Gaud, dans un paysage roux, avec un effet à la Decamps.

Pas un Cézanne. Le vieux maître de la rue Boulegon est mort en 1906 dans un atelier bondé de toiles, d'ébauches, de chefs-d'œuvre dont personne ne voulait, que tous les musées du monde se disputent maintenant à prix d'or, et qu'il eût été trop content d'offrir pour rien à celui de sa ville natale, si ses compatriotes ne lui avaient fait quarante ans l'injure de l'ignorer. On a retrouvé, dans les cartons de l'école de dessin, une feuille d'académie qu'il fit quand il y était élève. Ce morceau de papier, voilà tout ce qui représente dans Aix ce saint de la peinture moderne. Si l'on veut voir un de ses tableaux, il faut sortir de cette ville ingrate et suivre la route qui passe sous le chemin de fer, au delà d'une pinède, jusqu'à l'endroit où deux pilastres surmontés de globes de pierre indiquent sa vieille demeure élégante et agreste du Jas de Bouffan, avec ses Saisons délabrées et sa mince colonne qui se mire dans la fontaine, à l'heure où le couchant, fleurissant de violettes les collines de Provence, peint d'éphémères et mobiles Cézanne aux flancs du mont Sainte-Victoire.

LOUIS GILLET.

VERS L'EMPIRE

I

LA CONSPIRATION DE L'AN XII

RUPTURE AVEC L'ANGLETERRE

La paix d'Amiens n'avait duré que quatorze mois à peine. Signée le 25 mars 1802, elle n'avait jamais paru à la plupart des dirigeants anglais qu'une trêve permettant à leur pays de reprendre son souffle en vue d'une nouvelle et formidable lutte. Bonaparte avait pris plus au sérieux les signatures échangées ; mais la force nouvelle que la France semblait tirer de la paix, comme précédemment de la guerre, avait achevé d'alarmer jusqu'à l'exaspération la nation britannique. Tandis que la prospérité économique de cette redoutable France prenait une allure inquiétante pour l'Angleterre, celle-ci avait vu, avec une sorte de colère, le Premier Consul jeter en Amérique les bases d'un nouvel empire colonial. Le cabinet britannique avait, en dépit d'un des articles essentiels du traité d'Amiens, opiniâtrément refusé d'évacuer Malte ; Bonaparte s'en était irrité bientôt jusqu'à la fureur. La rupture était sortie de ces circonstances. Elle s'était consommée, le 11 mai 1803, par le départ de l'ambassadeur britannique, lord Withworth. Le rêve, caressé par Bonaparte, d'une paix féconde, s'était évanoui et la grande crise se rouvrait, qui ne trouverait sa fin qu'aux champs de Waterloo.

La rupture de la paix posait bien des problèmes de tout

ordre, qu'après Amiens on avait cru à tout jamais résolu.

Les affaires, qui depuis les préliminaires de Londres avaient pris une si considérable extension, allaient être arrêtées, le rêve colonial brisé, les denrées venant des Iles supprimées, ainsi que les marchandises anglaises : il en résulterait assurément un renchérissement général. Comment le monde des affaires supporterait-il le coup porté à l'activité économique? Comment le peuple envisagerait-il la période de gêne qui sûrement suivrait?

Les partis, presque évanouis depuis la proclamation du Consulat à vie, allaient voir se réveiller des espérances qui semblaient naguère abolies. Les « exclusifs », républicains aigris, affectant de prévoir des maux affreux pour le petit peuple, celui-ci se laisserait-il troubler? Les royalistes, habitués, dix ans durant, à mettre leur espoir dans l'Angleterre, n'allaient-ils pas se sentir encouragés par la rupture à reprendre leurs intrigues et les complots interrompus par la paix? Et l'Ouest, si longtemps travaillé par les agents du cabinet anglais, resterait-il fidèle au pacte consulaire?

Il allait falloir, en vue de la guerre, trouver de nouvelles ressources en or et en hommes. Les finances de l'État à peine rétablies supporteraient-elles ce coup, et la conscription, à laquelle on devait de nouveau recourir, ne rencontrerait-elle pas, chez un peuple réaccoutumé à la paix de graves difficultés?

L'Europe enfin, que le rétablissement de la paix avec l'Angleterre avait mise aux pieds de la France, mais où n'avait cessé de régner une sourde hostilité, resterait-elle indifférente à la rupture? Quelle attitude allaient prendre, de Naples à Pétersbourg, de Lisbonne à Vienne, les Puissances malveillantes?

Ce fut une heure d'inquiétude et même d'angoisse que prolongerait sans doute l'impossibilité de frapper incontinent d'un grand coup l'ennemi qui, derechef, se dressait devant nous. Cet ennemi, se tenant pour présentement inattaquable, affichait une insolence impressionnante. Tandis que Pitt, pour bien peu de semaines éloigné encore du pouvoir, était acclamé par la nation presque tout entière, le ministère Addington, qui avait parfois affecté les allures les plus modérées, jetait le masque; toute la dureté de la politique britannique se relevait de nouveau; avant même que la guerre ne fût officiellement déclarée, le 16 mai 1803, l'embargo était mis sur tous les

bateaux français dans les ports d'Angleterre et la chasse déchainée, sans avis préalable, contre les bâtiments français en mer. Par là s'affirmait chez l'adversaire non seulement la volonté de rompre les dernières espérances de paix, mais le dessein de prouver, par une violation brutale du droit des gens, sa supériorité sur la France dont, enfermée dans son île, la nation anglaise défiait les représailles.

Bonaparte envisageait d'un œil pénétrant les problèmes posés. Exaspéré de l'insolence anglaise, il entendait, lui aussi, porter des coups immédiats à son ennemie : en attendant qu'il la pût atteindre chez elle par une descente, dont les préparatifs allaient, avant deux semaines, s'afficher, s'affirmer, — première satisfaction à l'amour-propre national, — il l'atteindrait sur le continent, dans le royaume de Naples en réoccupant Tarente et Otrante, dans le royaume de Hanovre possession personnelle de la dynastie anglaise, dans le Portugal inféodé à la couronne britannique. Cette insolence anglaise, à laquelle il infligerait ainsi des humiliations préalables, elle lui servirait à surexciter contre « Albion » l'opinion française, et tout serait employé à recréer en France une atmosphère d'hostilité violente à l'ennemie de toujours. Les partis, s'ils se réveillaient, en seraient paralysés, et il faudrait bien que le monde des affaires supportât, sans trouver d'échos à ses plaintes, les dommages dont on ferait simplement porter à « l'odieuse attitude de l'Angleterre » la responsabilité; ce serait, pour exciter contre elle la haine populaire, un argument de plus. Quant à l'Europe, le Premier Consul comptait encore y prévenir une coalition en contraignant Naples à trembler, en contenant l'Autriche par la Prusse, sollicitée à une formelle alliance, en engageant la Russie dans les voies d'une médiation qui, peut-être, ferait naître entre l'Angleterre et elle quelques différends profitables.

L'important parut de ne pas laisser un jour sans réponse l'audacieuse violation du droit des gens que constituait la mesure d'*embargo* du 16 mai. Il était de la nature de Bonaparte de répondre à un soufflet par un soufflet, et, si besoin lui paraissait, à un délit par un délit. Il était aussi contraire au droit d'arrêter tous les Anglais alors en France qu'il avait été contraire au droit de pourchasser, avant la rupture officielle, les bateaux français : Bonaparte fit saisir les Anglais alors

en France, et jusqu'à lord Elgin, ambassadeur à Constantinople, qui, mal instruit de la situation, regagnait son pays par le nôtre. Le Premier Consul n'avait, en cette occurrence, que la supériorité morale d'une réplique et il voulait à tout prix ne point paraître subir une grave injure sans y riposter, dans l'heure, avec éclat.

Le 30 floréal (19 mai), il adressait aux trois Assemblées un message sur la rupture. Communiquant les pièces du grand procès, il ajoutait : « Le siècle présent et la postérité y verront tout ce qu'il (le gouvernement) a fait pour mettre un terme aux calamités de la guerre, avec quelle modération, avec quelle patience il a travaillé à en prévenir le retour » ; et il rejetait sur son ennemie toute la responsabilité de la rupture. Fontanes, président du Corps législatif, prononça un discours très vif sur la situation. « N'en doutons pas, si le signal est une fois donné, la France se ralliera au héros qu'elle admire. » Le Tribunal, la seule assemblée où l'on pût discuter, affirma en cette circonstance, assez bruyamment, son accord avec le gouvernement : le tribun Riouffe, en particulier, parlant d'une *descente* en Angleterre, fut unanimement applaudi, et les tribunes publiques, qui, pour ce jour, avaient retrouvé leur clientèle d'autrefois, unirent leurs applaudissements à ceux de l'Assemblée.

En fait, l'opinion se montrait très irritée de la mauvaise foi de l'Angleterre : celle-ci redevenait « la perfide Albion ». On approuvait l'arrestation des Anglais en France ; on approuva encore plus la réoccupation des ports napolitains et plus encore l'occupation du Hanovre, fief héréditaire du roi d'Angleterre. Cette occupation se fit, à la vérité, avec une rapidité qui donnait, fort heureusement, l'impression de la foudre. Mortier, alors en Hollande, ayant reçu l'ordre de saisir l'électorat, s'y était acheminé par Munster et Osnabruck en ménageant les pays traversés ; il avait cerné la petite armée anglo-hanovrienne et lui avait fait mettre bas les armes par la capitulation de Suhlingen : il était maître de l'électorat après quinze jours. Dès le 20 prairial, Bonaparte pouvait le féliciter de la promptitude de sa marche qui « avait épargné du sang et beaucoup de tracasseries diplomatiques ». Dès cette époque, il affirmait d'ailleurs qu'il ne garderait pas cette conquête cis-rhénane, mais en ferait la récompense de la Prusse au cas où

celle-ci consentirait à s'engager enfin dans une alliance solide. L'événement, s'il faut en croire les rapports, « produisait dans le public la plus vive sensation et déconcertait les partisans de l'Angleterre ».

Mais on caressait surtout la pensée qu'une *descente* était possible, qu'en tout cas, elle se préparait : dès les premières heures qui avaient suivi la rupture, le Premier Consul s'était presque exclusivement absorbé dans le plan ; il y avait passé trois jours et trois nuits, mais, lorsque le quatrième jour, il s'était jeté dans sa baignoire pour s'y détendre plusieurs heures, il avait dicté les cinquante lettres et dépêches où tenait tout le projet de l'opération dans ses moindres détails. Huit jours après, le travail avait partout commencé, non seulement dans les ports du Nord, de la Hollande à la Bretagne, mais à Toulon et à Gènes ; d'autre part, les amiraux étant chargés d'étudier les moyens de protéger le passage, un *camp* énorme, d'autre part, se formait à Boulogne et cinq autres sur la côte où serait *entraînée*, en vue de l'opération, l'armée portée à 480000 hommes par la nouvelle loi de conscription. Bonaparte avait déclaré qu'il allait sous peu se transporter, pour de longues semaines, dans le nord pour y surveiller, y talonner, y diriger le travail, en attendant qu'il prit la tête de la fantastique expédition. Bientôt on ne parlait plus d'autre chose à Paris. Le projet séduisait l'imagination et flattait l'espérance ; le peuple en était vite fêru. « Ce que l'on désire, écrit un policier, le 19 thermidor an XI (7 août 1803), c'est que dans l'expédition qui pourrait avoir lieu, le Premier Consul n'expose pas une vie si précieuse aux Français. » A dire vrai, beaucoup de gens estimaient qu'il n'y avait là qu'une menace presque irréalisable, mais qui, prenant si vite un caractère si grave, impressionnerait les Anglais et, comme la prompt occupation du Hanovre, les ramènerait peut-être à des idées plus pacifiques. On se flattait, un peu partout, que l'Angleterre céderait avant tout engagement sérieux.

ÉTAT DE L'OPINION

L'opinion, un instant très désorientée, un peu hésitante, se prononçait vivement contre « Albion ». Tout était fait, au surplus, pour surexciter de nouveau la haine héréditaire.

L'élan, qui était à peu près général, se traduisait en résultats pratiques : conseils généraux et municipaux, assemblées législatives, corps constitués et particuliers même souscrivaient pour de grosses sommes à l'armement des flottes. Un département, le Loiret, s'imposa pour 300 000 francs, l'armement entier d'une frégate, et, Paris ayant voté 120 canons, Lyon 100, et Bordeaux 80, on vit jusqu'au pacifique Institut de France souscrire pour 6 000 francs. On avait bientôt des millions grâce aux dons volontaires. « Nos monarques les plus aimés et les plus dignes de l'être, va écrire Barbé-Marbois, n'ont rien vu de pareil. » Le peuple, lui, payait d'enthousiasme ; la guerre, écrivait un ancien royaliste, était nettement *nationale* et l'union se faisait autour du Consul, ce qui, ajoutait-il, « prouve que l'esprit public succède à l'esprit de parti ». Les étrangers alors à Paris avouaient que la tranquillité publique était en ces circonstances « chose merveilleuse » et qu'« ils ne concevaient pas comment le gouvernement avait pu, en si peu de temps, comprimer les partis ».

Le fait était que les « *exclusifs* » de gauche n'arrivant pas à exciter les ouvriers dans les cabarets, les agents royalistes ne réussissaient pas plus, des salons de Paris aux landes de l'Ouest. « Une classe de royalistes », rapporte l'un d'eux, avait, en avril, « devant les bruits de guerre », « renouvelé leurs espérances ». L'Angleterre allait, disaient-ils, entraîner l'Europe entière à marcher de nouveau contre « la Révolution ». L'agent des princes lui-même qualifie ces espoirs « de rêveries ». Lorsqu'à l'été, certains « bourbonniens » se faisaient « avec complaisance » l'écho « des injures et des atrocités » débitées à la tribune du Parlement britannique contre le Premier Consul, ils déplaissaient et, prudemment, revenaient au silence. Et le même agent bourbonnien, devant le déchainement de l'opinion contre l'Angleterre, concluait sagement, le 26 septembre, que des royalistes même « verraient avec peine les princes prendre une part active à la guerre » et que « la reconnaissance même du roi (Louis XVIII) par le gouvernement anglais... serait peut-être plus nuisible qu'utile à ses vrais intérêts ».

Dans l'Ouest où s'étaient jetés quelques émissaires, ceux-ci éprouvaient la plus vive déception. On sait de quelle popularité la Vendée venait de payer, lors du plébiscite de l'an X, par la quasi-unanimité de ses suffrages les bienfaits du Premier

Consul. Les agents de Condé étaient cette fois d'accord avec ceux de Bonaparte sur les sentiments des départements jadis insurgés. Un ancien Chouan, arrivé de Bretagne, disait partout, rapportait la police, que « les Anglais ne viendraient pas à bout de remuer l'Ouest et qu'il était certain qu'ils y étaient *exécérés* ». Bonaparte en était si assuré, qu'il songeait à former, contre l'Angleterre, sous les ordres de d'Autichamp, une légion exclusivement formée d'anciens *vendéens*.

Il fallait toutes ces heureuses dispositions, fruit de la politique du Premier Consul depuis quatre ans, pour faire face aux difficultés de la situation.

Le monde des affaires était en effet moins heureusement impressionné. La rupture avait provoqué, ainsi qu'on le pouvait prévoir, un arrêt des grandes affaires industrielles qui, depuis dix-huit mois, montraient si grande activité ; on s'était jadis accommodé de la guerre ; maintenant on s'accommodait mal de son retour. D'autre part, le commerce s'était trouvé embarrassé par « le défaut de confiance et de crédit », écrit-on le 6 juillet ; des faillites s'ensuivaient, qui n'allaient pas sans jeter quelque panique dans le monde de la Bourse. Celle-ci avait fortement fléchi dès les premiers indices de rupture. Il avait fallu que Mollien, directeur de la Caisse d'amortissement, jetât, sur l'ordre du Premier Consul, des millions sur le marché pour soutenir la rente, défaillante pour la première fois depuis brumaire. « J'étais le seul acheteur », écrira plus tard le ministre. Tout ce qu'on avait pu faire avait été de maintenir le cours où la rente était descendue et d'empêcher une débâcle jusqu'aux premiers succès qui, à la fin de 1805 seulement, vont se traduire par une hausse extraordinaire. Industriels, commerçants, banquiers, étaient anxieux, certains mécontents, quelques-uns irrités. Mais c'est en cette occurrence, que jouait en faveur de Bonaparte l'évidence de la responsabilité de l'Angleterre dans la rupture. On ne s'en prenait guère qu'à elle des maux éprouvés.

Il en était de même des petites gens devant les menaces de la conscription. Ce sera la terrible plaie de l'Empire napoléonien que cette conscription dévorante et, dès l'abord, les excitateurs ne manquaient pas, disent les rapports, « de faire un tableau effrayant des maux que la guerre allait entraîner »

et cherchaient à « épouvanter les pères de famille sous le rapport des levées d'hommes ». Ils ne parlaient pas tout à fait en vain, puisque, pour 225 conscrits convoqués, le 25 prairial, place des Vosges, on n'en voit se présenter que 63 : c'était là un indice assurément fâcheux des craintes de la seule population parisienne ; mais, en province, la conscription de 1803 s'accomplissait sans trop de déchets ni même de murmures. Et sur ce terrain encore, c'était contre l'Angleterre que grondaient les colères.

Aussi bien le Gouvernement trouvait-il, en ces circonstances, un singulier appui dans le clergé catholique. Au lendemain de la rupture, les évêques avaient lancé des mandements contre ceux que Bonaparte, toujours opportuniste, avait, un jour, appelés « ces méchants hérétiques d'Anglais » et en faveur du grand mouvement national. Nul ne se dissimulait la force qu'une telle attitude assurait au Premier Consul, là aussi récompensé et, en tout cas, justifié du geste si habile qu'avait été le Concordat. Bonaparte écrivait au Pape, le 12 nivôse an XII (13 janvier 1804) : « Je n'ai qu'à me louer en général de la marche du clergé de France. » Le sénateur Laplace, naguère si hostile à tout accord avec l'Église, avouait à Portalis que « jamais il n'avait mieux senti l'importance de la mesure du rétablissement du culte ». Le Premier Consul, à qui Portalis transmettait ce propos, pouvait observer « qu'il l'avait toujours dit » et que, pour être national, un mouvement ne pouvait naître que de l'union rétablie.

Il faut, a-t-il dit, que la guerre soit *nationale* et il se sent en effet soutenu par une opinion presque unanime qui, étouffant les plaintes des hommes d'affaires, faisant accepter la conscription et fermant la bouche aux « exclusifs » comme aux « royalistes », entraîne la nation et permet d'attendre avec confiance l'heure où il pourra porter à ses ennemis le coup décisif qu'il médite et prépare.

VOYAGE TRIOMPHAL

Il entendit ne pas s'enfermer dans Paris. D'ailleurs tenait-il à se rendre compte du travail qui déjà s'exécutait du Texel à Brest, en face de l'Angleterre. Ce fut un voyage triomphal de

six semaines à travers les départements du nord et la Belgique. Parti le 4 messidor (23 juin), il se rendit à Boulogne, y étudia sur place les problèmes de tout ordre que soulevait la descente, y tint un véritable conseil d'amiraux, visita les camps, les ports. « A cheval dès la pointe du jour, écrit-on, se faisant conduire à Boulogne à trois heures du matin, dans des forts éloignés où on ne l'attendait pas... visitant tout, même les bureaux importants des douanes..., il a mis dans les ports... une activité extraordinaire. » Dans les villes, les villages, il n'était pas seulement reçu par maires et curés avec le cérémonial autrefois réservé aux souverains, il était accueilli par les acclamations enthousiastes du peuple. « Ce ne sont pas les villes et les administrateurs, écrit Siméon à Thibaudeau, qui peuvent commander des fêtes; c'est le peuple des campagnes qui accourt de toutes parts et de plusieurs lieues pour le voir. » Il était de bonne humeur, cordial, jovial, s'arrêtant à causer avec les ouvriers, les soldats, les paysans. « Au moins celui-là n'est pas fier ! » disaient-ils.

En Belgique, où Joséphine l'avait rejoint, le voyage tourna au triomphe. Que l'archevêque de Malines, Roquelaure, ancien aumônier de Louis XVI, mit la grâce de Joséphine au nombre des « chefs-d'œuvre du Créateur » et que le préfet de Gand déposât ses hommages « *aux pieds* » du chef de la République, ce n'était là que propos en avance de quelques mois sur ceux qu'entendra, dix ans, l'Empereur. Mais un agent royaliste était forcé de convenir que Bonaparte passait à travers « *le délire d'admiration des Belges* ». « Véritable ivresse », écrit-on encore. Lui-même semblait pris d'une sorte d'exaltation, mais d'exaltation lucide; les lettres dictées par lui de Lille, de Boulogne, de Gand, de Bruxelles révèlent une griserie d'activité qui se surexcite devant le travail qu'il impose comme devant l'esprit qui, chez le peuple, se révèle. L'entreprise d'Angleterre, qu'à Paris il a étudiée théoriquement, il la voit se réaliser déjà dans tout ce qui se fait devant lui : cette pensée l'enfièvre et exalte son génie. Son cerveau embrasse les rêves les plus audacieux, et les milliers de détails que va comporter l'exécution. Il rentra à Paris comme s'il avait déjà remporté la victoire : l'Angleterre est à lui.

MENACES DE COALITION

A Bruxelles, il avait reçu une visite d'importance : c'est là qu'était venu le trouver l'envoyé extraordinaire du roi de Prusse, le secrétaire du cabinet du roi Lombard, et toute la question des relations avec l'Europe s'était posée devant lui en ces quelques heures.

La rupture de la paix d'Amiens, encouragée par l'attitude de certains cabinets, avait cependant surpris et troublé l'Europe. L'Angleterre avait, — maladroitement, eussent dit certains de ses alliés secrets, — assumé trop évidemment l'odieuse de cette rupture et *l'embargo* avait ajouté à cette impression. Bonaparte avait pris soin de dénoncer au Tsar comme au Pape, les torts de l'ennemie : « il n'était pas cause de la guerre et des malheurs qui pouvaient en résulter », écrivait-il à Pie VII : il y avait été « contraint et obligé ». Il voulait, d'autre part, faire peur : au ministre russe Markof il déclarait : « C'est avec regret, avec horreur que je fais la guerre... Car, *parlant en Européen plutôt qu'en Français*, je serais tout aussi affligé que vous, si, en vous levant un beau matin, *vous appreniez que l'Angleterre n'existe plus.* »

Il devinait bien que l'Angleterre n'avait pas rompu sans les secrets encouragements d'une partie de l'Europe et qu'une coalition était dans l'air, mais il comptait la déconcerter. Il pensait paralyser l'Autriche par la Prusse et conjurer, d'autre part, le danger russe par l'offre de la médiation. A la cour de Berlin il offrait, pour prix de l'alliance, le Hanovre et, au cas où l'affaire ne se conclurait pas, lui faisait tout craindre ; car il se retournerait alors vers l'Autriche et rétablirait en Allemagne, contre la Prusse, l'influence que le *Recès* de 1802 avait fait perdre aux Habsbourg. Ayant occupé le Hanovre, il le tendit à la Prusse ainsi avertie.

Au Tsar, cependant, il offrait la médiation entre l'Angleterre et lui : Malte serait remise entre les mains de la Russie, on laisserait à l'Angleterre la petite île voisine de Lampedouse et, pour satisfaire aux éternelles réclamations de Pétersbourg, on fixerait enfin une indemnité au roi de Sardaigne pour le Piémont. Le Premier Consul allait plus loin : pour que la paix fût mieux garantie, il consentait à ce qu'il

avait jusque-là repoussé : un congrès des grandes Puissances continentales serait réuni pour trancher les questions. Si ce congrès adjugeait Malte à l'Angleterre, la France s'y résignerait. Il était difficile d'être plus conciliant : ces propositions paraissaient même si étonnantes, que Markof, en les transmettant, mettait en doute « leur sincérité qui lui paraissait suspecte ». Il est difficile de savoir si Bonaparte était ou non sincère : sachant aujourd'hui à quel point l'avait déçu cet écroulement de ses grands rêves de travail pacifique qui résultait de la récente rupture avec l'Angleterre, il ne nous est nullement interdit de penser qu'il faisait un effort très loyal pour revenir à la paix avant que tout fût consommé. Peut-être prévoyait-il que l'Angleterre refuserait, ce qui accuserait encore sa mauvaise foi et ses responsabilités ; si, par hasard, elle acceptait, ne pouvait-il espérer que, Malte remise aux Russes, ceux-ci se trouveraient bientôt en conflit avec les Anglais et rejetés ainsi à l'alliance française, — ce qui, après tout, n'avait rien de très machiavélique.

Il eût fallu qu'il eût affaire à une Russie réellement impartiale et à une Europe sans préventions. Mais tout ce qui venait de Bonaparte paraissait « suspect », ainsi que l'écrivait Markof. Le Tsar, secrètement flatté du rôle de médiateur, l'eût peut-être accepté et exercé loyalement, mais il était en butte aux violentes récriminations du parti *vieux russe*, nettement contraire à la France de la Révolution. C'est dans un milieu aveuglement hostile que tombaient les surprenantes propositions de Bonaparte.

Alexandre ne pouvait cependant, sans s'exposer à une très grave responsabilité, les décliner nettement. Il accepta la médiation proposée ; mais tout ce que nous savons aujourd'hui du secret des chancelleries révèle qu'il ne l'acceptait qu'avec une tendance très nette à desservir celui-là même qui le prenait pour arbitre. Il fit offrir à Londres cette médiation ; mais, passant par son ambassadeur, Woronzof, du parti *vieux russe*, l'offre s'accompagnait de commentaires si hostiles à la France, que l'Angleterre ne s'y put tromper. Elle devina que, non seulement le Tsar ne se blesserait pas d'un refus, mais que ce refus satisferait le parti dominant à Pétersbourg. Elle en était si convaincue, et, d'ailleurs, si décidée à ne pas revenir sur la rupture, à faire la guerre à outrance, que,

refusant en effet de se soumettre à la médiation, elle offrit, au contraire, formellement, à la Russie une alliance qui se monnaierait en subsides importants, au cas où le Tsar voudrait entrer en campagne contre la France. Chose singulière, la négociation, provoquée par Bonaparte, tournait à resserrer les liens qui, contre lui, se formaient depuis six mois.

La coalition paraissait presque inévitable. Moins instruit que nous ne le sommes aujourd'hui de ce qui se tramait, le Premier Consul cependant le devinait. L'important était de paralyser l'Autriche en s'attirant la Prusse. Que pourrait Alexandre, séparé de nous par l'énorme barrière des Allemandes neutres ou alliées ?

Bonaparte pouvait, ou se concilier l'Autriche par des concessions importantes, ou la contenir par une alliance formelle conclue avec Berlin. A un rapprochement avec l'Autriche il préférait très vivement l'alliance prussienne. Il partageait, pour cette Puissance, les sympathies qui n'avaient cessé de prévaloir dans le monde de la Révolution et que fortifiait chez lui, une admiration extrême pour le grand Frédéric ; il tenait l'armée que celui-ci avait léguée à ses successeurs pour fort au-dessus des armées russe et autrichienne. C'est donc du côté de Berlin qu'il était résolu à porter tout l'effort de sa diplomatie.

Dès le lendemain de la rupture, il y avait expédié un de ses hommes de confiance, le général Duroc, muni d'un long *mémoire* où était relatée l'affaire de Malte et formulés les griefs qu'en tirait le gouvernement français. Bonaparte avait annoncé, dès ce jour, son intention de saisir le Hanovre. L'électorat occupé par les Français, la Prusse s'était sentie vaguement inquiète. C'est alors que Frédéric-Guillaume avait expédié son secrétaire, Lombard, à Bruxelles où, le 5 juillet, il s'était expliqué avec le Premier Consul. Bonaparte, très cordial, avait conquis l'émissaire prussien : faute de la Prusse, avait-il dit, il lui faudrait se rejeter sur l'Autriche, mais il en serait « au désespoir », « n'estimant et n'aimant véritablement qu'une seule Puissance au monde, la Prusse ». Lombard, revenu à Berlin, fit partager à son roi ses craintes et ses espérances. L'alliance franche parut néanmoins dangereuse ; on ne voulait pas rompre avec l'Angleterre ; il fallait se méfier de Bonaparte et, *si l'on s'accordait avec lui, ce ne serait que pour se*

fortifier contre lui. C'était la conclusion que tirait Hardenberg des délibérations du Conseil. En dernière analyse la Prusse, décidée simplement à ne se décider point, en était encore, comme depuis le traité de Bâle de 1793, à ce qu'Albert Sorel appelle justement la « *neutralité oscillante* ».

Sur ces entrefaites, le Tsar, n'osant faire connaître au Premier Consul la réponse de l'Angleterre aux offres de médiation, affectait de poursuivre le projet que Bonaparte lui avait soumis. Une solution était d'amener celui-ci à refuser la médiation que lui-même avait proposée, et, pour cela, de la rendre inacceptable pour la France. Alexandre envoyait à Markof, toujours à Paris, un projet de paix générale du 7/19 juillet où tous les sacrifices étaient exigés de ce seul pays. On y parlait de la renonciation de la France à la position qu'elle avait conquise en Hollande, en Suisse, en Italie; et, quant aux Anglais, on ne les restreindrait que sur les points où l'intérêt russe était en opposition avec le leur. Talleyrand avait donc raison de parler d'un « projet de conciliation partielle ». On demandait plus à la France que lord Withworth lui-même n'avait exigé d'elle, dans son dernier ultimatum. « Il faudrait, ajoutait Talleyrand, que nous eussions essuyé de terribles revers pour l'accepter et adhérer à notre déshonneur. » Qu'on fût arrivé à cette situation après en avoir débattu, il n'est pas sûr que le Premier Consul l'eût acceptée; mais que, dès l'abord et sans avoir reçu l'adhésion formelle de l'Angleterre, le Tsar se révélât prêt à lui tout concéder parut dépouiller le pseudo-médiateur de toute autorité pour trancher le procès : « Je laisserai tomber la médiation qui ne peut plus mener à rien », écrivait le 23 août Bonaparte à Talleyrand. Il s'était déjà plaint à Lombard « de trouver partout un malheureux penchant à mal interpréter tout ce qui venait de lui, sans qu'il le retrouvât quand il s'agissait de l'Angleterre ». L'irritation du Premier Consul éclata enfin, le 30 septembre, par une de ces scènes qui, sans résultats appréciables, tendaient toujours les rapports; Markof, violemment interpellé dans un cercle des Tuileries, en resta plus révolté qu'accablé; cependant, pris d'une sorte de peur, il sollicita son rappel que réclamait d'ailleurs le Premier Consul. Déjà Alexandre sondait Prusse et Autriche en vue d'une coalition, tandis que, écrivait de Londres l'ambassadeur russe Woronzof,

« le danger que la France fait courir à toute l'Europe rendait plus forte encore l'amitié qui unissait la Russie à l'Angleterre ».

Bonaparte continuait à presser la Prusse. Il entendait, par son canal, se faire entendre de l'Europe entière. Lombard, venu à Paris, était sorti très impressionné d'un long entretien. Bonaparte, avait écrit Lombard le 29 juillet, s'était expliqué très franchement avec lui sur l'attitude de l'Europe vis-à-vis de l'Angleterre et de la France qui était pour lui « une énigme inexplicable ». « Je vais hasarder, leur avait-il dit, une entreprise, la plus difficile, mais la plus féconde en résultats effrayants que la politique ait conçue. Je puis échouer, les armes sont journalières, mais je puis réussir aussi *et, en trois jours, un temps brumeux et des circonstances un peu favorables peuvent me rendre maître de Londres, du Parlement, de la Banque*. Jugez du chaos qui en résultera pour le commerce et les fortunes », et il avait ajouté : « Londres conquis ne me soumet pas l'Angleterre ; il faut, pour conquérir la nation, *une révolution qui parte de la capitale. Une révolution ! C'est me fait trembler d'avance pour la France, comme pour l'Europe entière*. Les contre-coups sont inévitables, je le sais, mais qu'y faire ? Je n'ai que le choix des maux. Je voudrais que la Russie et la Prusse me sauvassent de cette cruelle nécessité *en me dictant la loi, mais en la dictant aussi à l'Angleterre*. » Il évacuerait Hollande, Suisse, places napolitaines, territoires d'Empire, si « on demandait en même temps à l'Angleterre la condition essentielle du traité » : la remise de Malte à l'Ordre de Saint-Jean ou même, à la rigueur, à la Russie. Lombard avait été ému du ton de franchise de ces déclarations. Le Premier Consul manifestement, écrivait-il, « croyait sérieusement tous les torts du côté de sa rivale. Il sentait les désavantages de la France ; il espérait l'issue de son expédition ; mais il ne s'en déguisait pas les difficultés et il ne s'y résolvait que parce qu'il n'avait pas le choix des moyens ».

En fait, après avoir ainsi averti l'Europe, il continuait à préparer activement la descente. Mais il lui fallait être, pour un an, assuré de la paix avec le continent.

La grosse question restait celle des Cours du Nord. Bonaparte offrait le Hanovre à la Prusse ; celle-ci le refusait sans le refuser tout à fait : ce n'est pas qu'elle ne brûlât de saisir

cette proie; elle entendait bien s'en rendre maîtresse, mais en ne l'occupant qu'avec l'autorisation de l'Angleterre elle-même. En attendant qu'il eût amené cette Cour pleine de duplicité à ce qu'il voulait, Bonaparte s'était assuré les princes allemands; ils étaient presque tous en conflit avec l'Autriche; le Premier Consul avait menacé celle-ci de prendre parti pour la Bavière et, intimidée, l'Autriche s'était effacée. C'est là-dessus que la Russie, de plus en plus résolue à nouer une formidable coalition contre la France, fit parvenir à Vienne ses propositions d'alliance. L'Autriche montra sans ambages une cruelle appréhension qui devait, un jour assez prochain, se trouver justifiée : « *Nous serons anéantis avant que vous puissiez nous secourir* », répondait le cabinet de Vienne. Il armait, mais en prodiguant à Paris les protestations les plus rassurantes.

Cependant, Pitt avait, à Londres, repris, tout naturellement, le pouvoir et poussait activement les négociations avec Pétersbourg. Alexandre, de son côté, sondait maintenant Berlin. A son ordinaire, Frédéric-Guillaume restait hésitant, parce qu'il voulait toujours tout avoir, notamment le Hanovre, avec l'assurance de la France, la contre-assurance de l'Angleterre et la garantie du Tsar, — cela sans tirer l'épée. Mais, l'Autriche ayant publié, au sujet des remaniements de l'Allemagne, un *mandat réservoir* qui sauvait pour l'avenir ses « droits violés », la Prusse, alarmée, se gendarmait autant que la Bavière. Tout cela entravait, ajournait la coalition. Le Premier Consul restait donc persuadé qu'en dépit des menaces évidentes du Tsar, qui, maintenant devait être tenu pour un ennemi, malgré les hésitations de la Prusse et les armements de l'Autriche, l'Europe ne pouvait, avant le délai d'un an, l'attaquer. D'ici là, il aurait passé le détroit et tranché à Londres le nœud de la coalition à peine formé. A l'amiral Bruix il écrivait, le 14 mars 1804 : « Dans la position actuelle de l'Europe, ma direction est toute sur l'Angleterre. »

De fait, les préparatifs de la descente se poursuivaient depuis l'été de 1803 avec une croissante activité. Le Premier Consul, de Paris les suivait, sans donner sur ce point aucun repos à son esprit. Sa correspondance jamais ne trahira un intérêt plus vif apporté à un seul objet; les lettres de l'automne et de l'hiver de l'an XII le révèlent hanté, jusque

dans son sommeil, de ces préparatifs. « Il y a eu, cette nuit, un coup de vent très fort, écrit-il, soucieusement, de Paris, le 21 septembre, à Soult qui est à Boulogne; je pense qu'il aura fait du mal à votre construction. » Il se rend de nouveau à Boulogne, où il constate que « tout commence à prendre un aspect redoutable ». Il ne quitte guère des yeux l'Angleterre; du haut des hauteurs d'Ambleteuse, il en aperçoit les côtes; il est persuadé qu'on franchira « le fossé » plus facilement qu'il ne l'a d'abord cru. Il a créé autour de lui la foi dans le succès. Dès le 12 octobre, un agent des princes écrit : « Le public, aussi bien que le soldat, commence à se familiariser avec l'idée d'une descente. »

L'Angleterre, qui continuait à persifler l'entreprise, avait, en réalité, dès l'été de 1803, commencé à s'inquiéter fortement; à l'automne, elle en était aux vives alarmes, d'autant que, elle aussi, désespérait de voir l'Europe se mobiliser avant la fin de cette année 1804 qui pouvait lui être fatale, et dans le sein du nouveau cabinet Pitt, s'était réveillée, dès l'abord, l'idée, — si chère au gouvernement anglais de 1792 à 1802, — que l'on pouvait peut-être avoir recours à un autre genre de diversion qu'une coalition européenne : une révolution à Paris, dût-elle avoir pour prélude ou pour résultat l'assassinat de celui qui hantait ses nuits. Dès l'automne, tout se préparait en secret pour abattre l'homme.

L'ORAGE QUI S'AMASSE

Le 20 août 1803, le brick *El Vencejo*, commandé par le capitaine Wright, était venu jeter l'ancre nuitamment en face des falaises de Biville en Normandie. Une barque avait pris à bord cinq hommes qui, débarqués au pied de la falaise à pic, haute de cent mètres, avaient trouvé, jetée du sommet, une corde à nœuds solides, une *estamperche*. Les cinq mystérieux personnages avaient, par étapes d'avance réglées, et en s'abritant de jour dans des gîtes préparés, gagné les faubourgs de Paris, où ils avaient pénétré de nuit, et s'y étaient perdus. On eût fait tomber de son haut le Grand Juge Régnier chargé de la police depuis la suppression du ministère, et le préfet de police Dubois, si on leur eût appris que le plus célèbre des Chouans, Georges Cadoudal, était ainsi parvenu à Paris,

mais ce qui dépasse l'entendement, c'est que, — cinq mois après, en janvier 1804, — nul ne se doutait encore, en haut lieu, que depuis l'été, ce redoutable personnage circulait dans la grande ville, la quittait de temps à autre pour aller chercher à la falaise de Biville les agents les plus dangereux, puis de gros personnages, que tout ce monde voyait à Paris les uns, les autres, sondait des généraux et peut-être des sénateurs et, en un mot, que la plus formidable des conspirations s'ourdissait dans les vues les plus avouées et les desseins les plus sinistres.

Au lendemain du petit coup d'État qui avait, en brisant le ministère de la police, rejeté Fouché au Sénat, un prélat écrivait à l'ancien ministre : « Déjà, monsieur, on s'aperçoit que la *trident de la police* n'est plus en vos mains. » C'était à l'automne de 1802. On venait alors de conclure la paix à Amiens et d'établir le Consulat à vie; la paix extérieure semblait garante de la tranquillité intérieure et le Consulat à vie, acclamé par la nation, le présage d'une période de paix civile; Fouché, accompagné dans sa retraite par la vague promesse d'un retour possible au pouvoir si « de nouvelles circonstances » exigeaient le rétablissement de son ministère, s'en était allé avec une bonhomie affectée, et ce qui restait de la police avait été confié au Grand Juge Régnier, déjà chargé de la Justice. C'était un homme de loi distingué, mais que rien n'avait préparé à la redoutable administration dont il avait hérité. Celle-ci s'était disloquée : la préfecture de police avait pris une sorte d'autonomie, tandis que la police politique avait été abandonnée à un sous-ordre, habile et retors, l'ex-chanoine Desmarest, formé par Fouché, mais peu capable de le remplacer dans les grandes affaires. On avait vite su les ressorts de la police détendus; l'événement ne présentait pas de trop graves inconvénients pendant la période de paix qui avait pris fin en mai 1803, mais il n'allait pas sans de graves conséquences, la paix une fois rompue.

Fouché s'était enfermé en apparence dans la plus grande réserve, vivant dans l'intimité de son foyer, chère à ce singulier personnage dont la flagrante amoralité s'arrêtait à la vie privée. En fait, il se maintenait en rapports avec tous les éléments d'opposition sans d'ailleurs se compromettre, restant prudent, discret et le plus souvent muet, écoutant, donnant

des avis sibyllins, souriant le plus souvent sans parler, désireux d'être informé de tout, parce qu'à un moment donné ces relations, si soigneusement entretenues, pouvaient le mettre à même de rendre au Gouvernement des services qu'on lui paierait peut-être d'un retour en grâce. En attendant, il ne pouvait lui déplaire que ses successeurs apprissent à leurs dépens que la police n'était pas chose aisée, et on pouvait être assuré qu'instruit des complots, petits ou grands, qui se pouvaient tramer, il les laisserait se développer assez pour accuser l'incapacité de ceux qui avaient eu la prétention de le remplacer, « cet incapable » Régnier, qu'il appelait « le gros juge », cet « inepte » Dubois qu'il avait toujours détesté. Ce personnage dangereux allait jouer dans les événements un rôle équivoque, mais actif, encore que resté en partie mystérieux.

La rupture de la paix avait, nous l'avons vu, après un moment de trouble, paru ne pas ébranler la popularité de Bonaparte et le respect qu'imposait son gouvernement. Il n'en allait pas moins que la reprise de la guerre gênait. La hausse ininterrompue des denrées suscitait l'inquiétude. « Les plaintes continuent devant l'augmentation effrayante de certaines choses de première nécessité », écrivait-on le 17 janvier 1804. Les rapports et les lettres signalent, d'autre part, « que les affaires sont dans la plus entière stagnation, que l'argent manque, que les manufactures sont presque abandonnées et que la confiance ne se rétablit pas ». Les négociants, ajoutait-on, le 6 février 1804, allaient jusqu'à aspirer à ce que le grand coup fût porté le plus vite possible, « disant que, jusqu'à ce moment, il fallait s'attendre que les affaires continueraient de languir ». Un agent des princes signalait avec joie « l'accumulation des banqueroutes ». Et, de fait, des banques aux plus petits commerces, la ruine menaçait. Les malveillants signalaient, en janvier 1804, que l'*Exposé de la situation de la République* au Corps législatif « n'avait pas osé parler de la misère publique et de l'anéantissement du commerce ». La bourgeoisie parisienne s'agrippait, — ce qui explique l'attitude frondeuse qu'elle va prendre dans des circonstances dramatiques. Le peuple restait fidèle; mais la conscription l'effrayait; un ministre étranger a écrit, le 17 juillet 1803, qu'elle « commence à déplaire »; il écrira, six mois plus tard, qu'elle est déjà « exécrée ».

Sans doute tout cela ne créait pas d'atmosphère nettement hostile : il fallait la malveillance de certains diplomates étrangers et de certains agents royalistes pour que les faits prissent, sous leur plume, un caractère grave ; mais de la lecture des rapports envoyés journellement à Desmarest, il résulte bien qu'il y avait, en janvier et février 1804, baisse dans l'opinion. On avait espéré que l'Angleterre céderait devant la menace de descente et, tout au contraire, le bruit courait que l'Europe armait. Dès novembre 1803, on avait vu une bande parcourir les boulevards en criant : *La paix ! la paix !* Le correspondant de Desmarest signalait que le mécontentement augmentait de manière à « exciter la plus active surveillance » et « gagnait insensiblement toutes les classes de la société ». Le 2 décembre, le même agent, qui à la vérité nous apparaît comme singulièrement pessimiste, avait signalé que « les propos contre celui d'en haut étaient terribles et le mécontentement à son comble ». Le 27 janvier, il va jusqu'à dire : « Chaque jour voit s'affaiblir la confiance au règne consulaire et s'accroître les regrets insensés pour le gouvernement des rois. » Encore que tout cela nous semble fort exagéré au regard d'autres témoignages, il est certain qu'en ces mois d'hiver, la nation éprouvait une sorte de malaise diffus et que le régime consulaire était menacé d'une crise. Bonaparte, à qui les rapports étaient transmis par Desmarest, en était bien convaincu ; ses efforts, — restés vains, — pour rétablir malgré tout la paix, puis son souci de presser la descente victorieuse, venaient en partie de la connaissance qu'il avait de ce malaise dont on pouvait difficilement mesurer l'étendue.

En attendant, toutes les oppositions profitaient de ces circonstances pour se déchaîner. Tout un monde de mécontents de marque manifestait dans les salons. Celui de Juliette Récamier était anglophile et russophile : la jeune et charmante femme continuait à entretenir, en dépit de la rupture, d'aimables relations avec ses amis de Londres, et toutes les oppositions se donnaient rendez-vous dans ce célèbre hôtel Récamier. Germaine de Staël écumait. « La France est perdue, s'écriait-elle, si Bonaparte ne l'est bientôt. Ma vie, ma fortune, oui, pour le mortel généreux qui aurait frappé le tyran : pourquoi n'ai-je qu'un cœur à lui offrir ? Je l'adore, je l'épouse ! » Même les vieux prétendants se réveillaient : « La Fayette frétille comme

un poisson sur le sable », écrivait-on déjà en octobre 1803. Rœderer assurait au Premier Consul que « son nouveau clergé », — en dépit de mandemens dithyrambiques, — ne le considérait encore que comme un *intérim*.

On pense si les partis hostiles se donnaient carrière. La coterie militaire n'avait cessé, même pendant les mois de paix, de se signaler par de violents propos. Oudinot, « connu pour tenir au parti soi-disant républicain », disait à un de ses amis : « Eh bien ! nous allons être délivrés de ce baigne-là ; il n'en a pas pour un an à vivre. » Bernadotte, à peine échappé du mauvais cas où l'avait mis le *complot des libelles*, et après quelques mois d'une attitude plus prudente, se livrait derechef à ses téméraires galéjades. Pour éblouir M^{me} Récamier, il énumérait vingt généraux qui, selon lui, étaient d'accord avec lui pour rétablir « la vraie république ». Juliette voyant avec peine que Moreau ne figurait pas sur la liste, — « le seul disait-elle, qu'on pût opposer à Bonaparte », — elle invita le vainqueur de Hohenlinden à se rencontrer chez elle avec Bernadotte.

Ce Moreau restait le grand espoir de toutes les oppositions. C'est qu'il avait pris tous les jours une attitude plus frondeuse et, tenant sur tout ce que faisait le Premier Consul les propos les plus aigres, il autorisait ses camarades à la violence. A une fête de famille qui avait lieu chez lui et où se trouvaient Bernadotte, Augereau et Masséna, « il s'était tenu, d'après l'agent des princes, des propos dont furent effrayés beaucoup de convives pacifiques ». Il n'est pas étonnant que tous les partis essayassent de l'aborder et, en tout cas, « le portassent aux nues ». « Tous les mécontents, tous les malveillants ne font que s'entretenir de lui », écrivait un policier, le 9 novembre 1803. On l'abordait parfois, hardiment ; mais, rapportait-on, « extrêmement prudent lorsqu'on entame en sa présence quelque discours politique, il sait adroitement changer la conversation ». Seulement, ceux qu'il décevait s'accordaient à dire « que plus il se tenait caché, plus on l'élèverait ». En réalité, l'homme ne savait ni vouloir ni agir : à l'opposé d'un Bonaparte, il était le type du velléitaire ; orgueilleux et froid, il était, au fond, timoré, hésitant, toujours prêt aux retraites, semblant autoriser les propos hostiles, puis se dérobant, désireux du pouvoir, mais prétendant qu'on le lui

apportât sans qu'il eût à lever le doigt; honnête homme et bon citoyen, « il ne voulait pas la guerre civile », mais aigri, tous les jours davantage, de son inaction et de son impuissance même à oser, il s'acheminait à écouter les pires suggestions et à approuver, tacitement, le plus abominable attentat.

Le parti royaliste, plus qu'aucun autre, chose singulière, comptait sur ce général républicain. C'est qu'ayant, au lendemain de la rupture, tâté l'Ouest en vue d'une reprise de guerre civile, les royalistes s'étaient heurtés à une situation fort décourageante pour eux. Les Chouans qui venaient à Paris, se montraient vite désabusés; la Vendée était, — c'est la première fois qu'on rencontre le vocable, — devenue *bonapartiste*, et si l'on ne désespérait pas de la soulever devant un événement, il fallait que cet événement se produisît à Paris même. En attendant, faute de l'Ouest, on travaillait le Midi, le Plateau central et même l'Alsace sans plus de résultats d'ailleurs.

Le parti s'enrageait fort des obstacles qu'il rencontrait. La comtesse d'Albany a écrit, le 26 mars 1803: « C'est une terrible chose qu'un petit bout d'homme mette le monde sens dessus dessous »; le « petit bout d'homme » avait, par sa grande politique, coupé aux royalistes toute possibilité d'insurger les provinces, même jadis les plus royalistes.

Aussi bien les *exclusifs*, républicains ardents, semblaient, de leur côté, portés à lier maintenant partie avec les chouans. Ils se tenaient pour assurés de trouver des appuis au Sénat où, affirmaient-ils, en novembre 1803, s'était formé « un bon noyau républicain », et même au Tribunat où, à les en croire, il existait, malgré l'épuration, « un parti d'opposition très prononcé qui ne tarderait pas à se montrer ouvertement ». Mais s'ils abordaient ces jacobins nantis, ils se heurtaient à des hommes fermés. Ils en concluaient que, Bonaparte étant condamné, « les royalistes allaient leur couper l'herbe sous le pied ». Et, tandis qu'ils signalaient avec aigreur tout geste du gouvernement consulaire qui leur paraissait un désaveu de la Révolution ou un retour à l'Ancien Régime, ils se familiarisaient avec l'idée de se rapprocher, — singulière inconséquence qui a été de tous temps, — des pires contre-révolutionnaires, cherchaient à lier partie avec les royalistes extrêmes qui, d'ailleurs, encourageraient cette velléité en pro-

mettant que le Roi revenu accepterait les institutions de la Révolution et accorderait aux gens compromis les plus larges amnisties.

Ainsi, au début de 1804, sentait-on passer dans Paris des souffles de révolution; les partis, dépités de ne plus retrouver leurs soldats d'antan, se faisaient à l'idée de s'unir, — fût-ce momentanément, — pour un complot qui mettrait fin au gouvernement consulaire et, puisque « ce petit bout d'homme » de Bonaparte tenait si bien le peuple français, de préparer un coup qui en débarrasserait le terrain, fût-ce un coup de poignard. On espérait que, le mécontentement causé par la guerre, les inquiétudes des gens d'affaires, des parents de conscrits et des amis de l'Angleterre aidant, la restauration du Roi rencontrerait, l'homme une fois abattu, une favorable atmosphère et que l'on trouverait au Sénat les gens qu'il faudrait pour le proclamer.

LA CONSPIRATION DE CADOUDAL

Le gouvernement de Londres avait ses espions : certains vivaient dans l'intimité du Consul et l'informaient de l'orage que la descente, sérieusement préparée, suspendait à brève échéance sur sa tête; d'autres battaient le pavé, pénétraient dans les salons où M^{me} de Staël offrait généreusement « sa fortune, sa vie », — et même sa main et son lit, — à qui abattrait « le tyran »; d'autres couraient les cabarets où des *exclusifs*, se plaignant des misères du temps, exaltaient, en compagnie de soldats mécontents, Moreau, « le plus grand général de la République ». L'Angleterre croyait maintenant au danger qui la pouvait atteindre; elle n'ignorait pas la haine qu'on réveillait contre elle dans le peuple français; mais elle pensait que ce peuple, mécontent de la rupture et de ses premières conséquences, ne serait pas intraitable et que, tout au contraire, il acclamerait n'importe quelle paix, le jour où il n'aurait plus à sa tête le chef, l'animateur, l'entraîneur qu'était Bonaparte. Ce petit *Boney*, que pamphlétaires et caricaturistes de Londres déchiraient, ridiculisaient, couvraient d'ordures, c'était le seul adversaire; l'homme supprimé, tout deviendrait facile; on traiterait aisément avec n'importe quel gouvernement qui lui succéderait, Louis XVIII, Louis-Philippe

d'Orléans, Moreau, Sieyès, ou même un des frères, Joseph ou Lucien.

Le complot découvert, l'Angleterre en désavouera les artisans et se lavera les mains; l'ambassadeur russe Woronzof, écho des ministres anglais, proclamera, le 25 mars 1804, que le gouvernement anglais n'est pour rien dans l'initiative de la conspiration. Il oublie que c'est lui-même qui, le 6 septembre 1803, a abouché lord Hawkesbury, chef du *Foreign Office*, avec Pichegru, un des grands acteurs du complot; et il n'ignore certainement pas que c'est avec l'argent de l'Angleterre et grâce à un bateau anglais que Cadoudal a pu gagner la France. Le complot ne pouvait être ignoré du cabinet de Saint-James: avant qu'il fût découvert, toutes les chancelleries européennes le connaissaient plus ou moins vaguement; les agents anglais envoyés en Allemagne, Drake comme Taylor, étaient chargés d'y concourir au delà de nos frontières. Le Prussien Jacobi, dès le 30 août 1803, dénonçait à son maître le gouvernement britannique comme « revenant au système si dangereux d'une contre-révolution en France »; le 28 octobre, il signalait la présence, dans une revue militaire, aux côtés du roi d'Angleterre, non seulement du comte d'Artois et du prince de Condé, mais de Pichegru et de Dumouriez; il devait, ayant suivi l'affaire, affirmer, le 20 mars 1804, la participation du cabinet anglais à la conspiration. L'« ami de l'Angleterre », placé si près du Premier Consul, avouait fort tranquillement que « le but de l'Angleterre était de se délivrer de Bonaparte et de traiter sur la paix avec le nouveau gouvernement ».

Sans doute, Pichegru ayant été sollicité, Georges Cadoudal s'offrit-il lui-même; mais, loin de le repousser, on l'encouragea. Sans doute aussi, le comte d'Artois vint-il spontanément soumettre au cabinet de Saint-James tout le plan de restauration comportant au préalable la suppression de Bonaparte, mais, très précisément, le cabinet britannique, s'en tenant à de vagues paroles sur la restauration elle-même des Bourbons, ne retint-il que l'article du « renversement » du Premier Consul. A la vérité, pourra-t-il prétendre que, dans son esprit, il ne s'agissait que d'un *coup de main* et non d'un *assassinat*, mais comment pouvait-il sérieusement penser qu'avec des hommes comme Georges et ses rudes chouans, « le coup de main » ne tournerait pas au meurtre, alors que Georges lui-

même proclamait qu'il n'hésiterait pas à aller jusque-là, si la moindre résistance lui était opposée ? Personne ne sera pris aux dénégations, d'ailleurs peu assurées, que l'Angleterre, une fois le coup manqué, hasardera. Elle était à l'origine de l'entreprise, et le caractère que fatalement prendrait celle-ci, ne pouvait lui échapper, sauf grande naïveté de sa part. Or Pitt n'avait jamais passé pour un naïf.

Cadoudal s'offrit, écrivais-je à l'instant : « Avec l'air d'être un sous-ordre, lui seul a le secret des moyens, écrira l'« ami de l'Angleterre » le 14 février 1804; je le connais, c'est un homme très gros, très lourd, la tête comme un *muid*, un paysan, un fermier qui, élevé par Charette, s'est fait chef, qui sait à peine lire et n'écrit presque pas; mais *c'est la tête la plus forte, la plus riche en moyens, le cœur le plus élevé que j'aie rencontré depuis cinquante-trois ans que je vois les hommes.* » Le dernier biographe de Cadoudal, M. G. Lenotre, contresignerait le portrait; il nous peint très précisément le héros vendéen, — celui qu'on appelait *Goliath*, — tel que le voyait ce témoin : colosse gras, massif, rude, ayant, écrivait le ministre Wyndham, « le maintien, la voix et l'aspect d'un rustre », mais animé d'une foi solide et parfois exaltée, d'un cerveau bien organisé et clairvoyant, d'une âme intrépide, d'une volonté prodigieuse, d'un cœur à la fois généreux et implacable. « Il possède, note encore le ministre anglais, cette aisance et cette assurance naturelles qui sont la marque d'un esprit supérieur; de tous ceux que j'ai vus engagés dans les affaires royalistes, *c'est lui qui me donne le plus la sensation qu'il est né pour devenir grand.* »

Soldat de Vendée, il avait, dans la Chouannerie, tout à la fois exalté son âme ardente et aiguisé cette ruse que les circonstances de cette guerre de surprises imposait aux plus loyaux Vendéens. Il y était devenu un conspirateur plus encore qu'un soldat. Sa foi étant de celles qui excusent tous les moyens, il s'était endurci contre les vains scrupules et habitué aux pires extrémités, s'il s'agissait de « la cause ». Et conspirateur, il le demeurait, incapable d'envisager désormais une autre forme de l'action que « l'attentat ». Courageux jusqu'à la témérité, ingénieux jusqu'à l'astuce, il était, depuis quatre ans, le cauchemar de la police consulaire. La paix rompue, sans tarder un instant, il avait repris le dessein

du « coup essentiel » que, depuis quatre ans, il caressait.

Ce plan était simple. Il s'agissait de s'installer à Paris avec une cinquantaine de *tapedurs* ; la troupe réunie, on guetterait le Premier Consul sur la route de Saint-Cloud ou de Malmaison où, à la vive inquiétude de ses amis, celui-ci se rendait avec une très faible escorte ; l'escorte dispersée à coups de fusil et de pistolet, on s'emparerait du Consul, on le garrotterait, on l'expédierait en Angleterre. Cadoudal a toujours soutenu que l'assassinat ne rentrait qu'*hypothétiquement* dans son plan et il faut l'en croire, parce qu'il a toujours été très franc avec une tendance au cynisme. Ce brutal Georges lui-même, habitué à se bien regarler lui-même, eût difficilement affirmé qu'il eût cru possible « l'enlèvement », quand il s'agissait d'un homme attaqué à coups de fusil et qui, étant le Bonaparte d'Arcole, se fût assurément défendu.

Le mot « enlèvement » n'était, en réalité, prononcé que pour sauvegarder les scrupules relatifs du cabinet anglais et des princes, ou mieux, sauver la face. Bonaparte enlevé et plus probablement abattu, il faudrait faire proclamer le Roi ; on devait donc avoir recours à des complices d'un autre ordre que des aventuriers de la Chouannerie. « La bannière, écrit Desmarest, ne portera plus : *Guerre à la Révolution*, mais *Union des révolutionnaires avec les royalistes*. » On devait s'assurer l'alliance des généraux et des sénateurs, anciens révolutionnaires revenus à récipiscence ou assez hostiles au régime consulaire pour s'enrôler dans le complot. On ne parlera, au procès, que de Moreau, mais d'après le comte d'Artois, écrivant à Condé après la découverte, « d'autres généraux » avaient promis leur concours. *L'Ami de l'Angleterre*, bien informé, puisqu'il vit près du Premier Consul, parle de 23 sénateurs qu'il ne nomme pas, des généraux Lecourbe, Macdonald, Suchet, Dessoles. A la rigueur, Moreau suffirait, parce qu'il entraînerait, au Sénat comme au Tribunat, — sans parler de l'État-major, — des adhésions qui serviraient à faire proclamer le rétablissement du trône. L'idée n'est pas chimérique : en France, les fidélités tiennent rarement devant le fait accompli ; la Convention dantoniste elle-même l'a prouvé quand elle a abandonné Danton, arrêté ; et « les 23 sénateurs » se trouveront certainement de ceux qui, en 1814, — y compris quelques régicides, — proclameront Napoléon déchu et appelleront

Louis XVIII au trône. Mais Moreau, outre qu'il était hésitant et timoré, était encore tenu pour républicain ; là était la faiblesse du plan. Jamais, à l'automne de 1803, Moreau n'eût accueilli Cadoudal. Il fallait trouver un intermédiaire. Le cabinet anglais le présenta à Cadoudal : ce serait Pichegru.

Celui-là aussi avait été républicain et, en tout cas, un des généraux les plus populaires des armées révolutionnaires. On sait que, sollicité en 1793 par le prince de Condé de concourir à la restauration du trône, le conquérant de la Hollande avait alors méconnu son devoir de chef militaire, arrêté, de propos délibéré, les mouvements de son armée, et ainsi fait échouer la campagne de l'an III. Moreau avait été alors instruit de cette trahison ; sa conscience lui avait imposé de dénoncer le camarade félon, mais son amitié très vive pour son compagnon d'armes avait à ce point adouci la dénonciation, que Pichegru, simplement destitué, avait évité un bien pire sort. Il avait pu, par la suite, se jeter dans la politique active, être nommé député aux Conseils, y faire figure de chef de la Droite. Proscrit en fructidor, il avait fui, mais le fameux portefeuille du comte d'Antraigues, saisi par Bonaparte à Vérone et expédié par lui au Directoire, avait permis de préciser le rôle du général en 1793 et l'avait dès lors voué au mépris et à la haine des républicains. Moreau n'avait pu partager ces sentiments et le camarade lui était resté sympathique.

On en avait eu en haut lieu la preuve, dès le début de 1803. Un certain abbé David étant parti pour Londres, la police, le tenant pour « l'intermédiaire d'une correspondance entre Moreau et Pichegru », l'avait surveillé et arrêté à Calais ; il avait alors avoué ses relations ; on l'avait laissé libre, dans le désir de suivre « l'intrigue » et peut-être de démasquer Moreau. Car il semble bien que David, terrorisé ou acheté, se soit, dès lors, comporté en agent provocateur. Il paraît plus prouvé encore qu'un certain Méhée de la Touche, qui, à Londres, flattait les princes d'une alliance possible avec les hauts personnages républicains, ait rempli le même rôle, ce qui d'ailleurs était jouer avec le feu. Quoi qu'il en ait été, Pichegru avait dû recevoir l'impression que, si lui-même gardait à Moreau un sentiment reconnaissant, celui-ci ne partageait à aucun degré les sentiments hostiles de ses core-

ligionnaires politiques pour l'ancien général de la République, passé maintenant ouvertement dans le camp royaliste. Moreau, aussi bien, en donnera une preuve certaine en accueillant Pichegru, venu en conspirateur à Paris et ne se défendra pas, au cours du procès, de continuer à nourrir pour lui une fidèle amitié.

C'est par là que Pichegru devenait, en mai 1803, un homme précieux. Royaliste ardent, il prétendait avoir gardé, parmi ses anciens soldats républicains, de nombreuses sympathies. Il avait plusieurs fois follement proposé, de 1799 à 1802, de tenter de venir en France, de faire appel à ses hommes de 1793 et de former avec eux une armée qui, marchant sur Paris, eût rétabli la monarchie. Ce rêve absurde avait toujours paru à tous chimérique, encore que Dumouriez, autre ancien chef de l'armée républicaine, formulât une offre toute pareille. Ce qui, en 1803, avait fait préférer Pichegru à Dumouriez, — que l'on comptait au reste employer ailleurs, — c'étaient, en réalité, ses relations avec Moreau. Il avait dépêché à celui-ci un émissaire, son ex-aide de camp Lajolais, qui était revenu avec les meilleures nouvelles des sentiments que Moreau continuait à nourrir pour son ancien camarade « malheureux ». On pouvait donc compter que Moreau ferait à Pichegru un accueil tout autre que celui auquel se fût, de la part de ce républicain, exposé Georges Cadoudal, chouan trop compromis à ses yeux. Et c'est pourquoi le cabinet anglais et les princes avaient exigé que Pichegru rejoignît, le jour venu, Cadoudal à Paris, pour tenter d'entraîner le vainqueur de Hohenlinden dans l'entreprise de restauration monarchique.

Les princes étaient en effet mêlés, eux aussi, au complot : j'entends le comte d'Artois et le duc de Berry. Le comte de Lille, — le Roi, — sondé au sujet des projets de Cadoudal, était resté fort sceptique. Il y avait longtemps qu'il était revenu des extravagants projets où son frère d'Artois et son entourage avaient engagé, depuis 1800, leurs malheureux agents. Il ne croyait plus, s'il y avait jamais cru, aux *Vendées* et aux *Chouanneries*, aux *Comités royaux* et aux grandes conspirations. On prétend que, consulté, à l'été de 1803, sur le sinistre « coup essentiel », le futur Louis XVIII s'était tiré d'affaire, — en bel esprit qui sait ses auteurs, — par une citation du *Mithridate* de Racine :

...Et pour être approuvés
De semblables desseins veulent être achevés.

Il estimait tout cela si insensé, que, Cadoudal parti pour Paris, il donnera en vain l'ordre (en octobre 1803) de faire revenir ce malheureux Georges, « car, ajoutera-t-il, il n'y a plus rien à remuer dans son pays que des cendres ». Mais le comte d'Artois s'était tout au contraire jeté avec sa légèreté ordinaire dans toute l'affaire. Il avait d'ailleurs, en juillet 1803, donné la mesure de son tact en sollicitant du roi d'Angleterre, pour lui et les princes ses fils, une place dans l'armée britannique, afin d'y combattre « *contre l'ennemi commun* », Bonaparte, ajoutait-il, étant « l'ennemi de tout Français », ce qui lui avait valu une réponse assez mortifiante du roi Georges : celui-ci, le 28 juillet, s'était en effet déclaré résolu à « se confier exclusivement aux efforts de ses propres sujets ». Mais on avait laissé l'imprudent Artois s'immiscer dans les projets de Georges. Le grand machinateur avait été le baron de Roll, son « capitaine des gardes ». « C'est, dira-t-on, dans les fourneaux de ce Suisse que s'est allumée la conspiration de Georges. » Il avait, en tout cas, comblé Cadoudal d'encouragements et même de promesses : le chouan estimait que, pour la réussite complète du plan, il fallait que, le jour où, Bonaparte abattu, on proclamerait Louis XVIII, un prince de la Maison de France fût à Paris ; le comte d'Artois s'était aussitôt engagé à rejoindre très promptement Georges ou tout au moins à envoyer un de ses fils à la falaise de Biville ; c'est par l'estamperche de cent pieds que les Bourbons fussent ainsi rentrés dans le royaume de leurs pères. En tout cas, a-t-on le droit d'être surpris quand, le 9 mars 1804, tout alors ayant échoué, dans une lettre du prince à Louis XVIII (qui ne put être dupe), on lit qu'il n'a même pas eu vent de cette « prétendue conspiration », — « machination pour animer la nation contre l'Angleterre ».

IMPRUDENCES DES CONJURÉS

Muni de l'or anglais et de la parole du prince, Cadoudal, très bravement, avait voulu aller de l'avant et précéder tout son monde. Il s'était embarqué le 19 août. Depuis quelques mois,

un des conjurés, d'Hermeley, débarqué à Boulogne avant la rupture, avait repéré la plage de Biville comme le lieu le plus propre par où pénétrer sans être repéré, tandis qu'un émigré rentré, d'Hozier, préparait à Paris des logements et aménageait des caches susceptibles d'abriter une trentaine d'hommes. Georges, on le sait, avait débarqué à Biville, le 20 août, avec une poignée de serviteurs dévoués, entre autres son serviteur Picot, un ex-chirurgien de l'armée vendéenne, Quérelle, et deux anciens sous-chefs chouans, de Sol de Grisolles et Bouvet de Lozier ; il avait gagné Paris par les gîtes d'étape soigneusement préparés et installé sa vie dans une maison de Chaillot où l'on avait creusé un souterrain. Pichegru, le prince et ses amis viendraient sous peu, espérait-il, l'y rejoindre. L'audacieux chouan ne se contenta pas de circuler dans Paris, il entendit aller à Biville recevoir les équipes et fit plusieurs fois le voyage. « Napoléon, en écartant Fouché, gémit Desmarest lui-même en manière d'excuse, y avait comme *dissous la police* dans le ministère de la Justice. » Le 7 décembre, Georges put aller sans accroc accueillir à Biville Coster de Saint-Victor et Armand de Polignac.

Il ne put leur celer une très médiocre impression. Depuis trois mois, il constatait qu'on avait beaucoup exagéré le mécontentement de la nation et l'influence du parti ; il espérait encore que Pichegru, abordant Moreau, amènerait à la conspiration un élément solide ; en tout cas revêtirait-elle toute sa qualité quand le « *prince* » attendu aurait débarqué. Avisé, en janvier 1804, que l'heure prévue était venue, il se rendit encore à Biville : Pichegru y escalada la falaise avec l'ex-aide de camp de Moreau, Lajolais, et deux familiers du comte d'Artois, le marquis de Rivière et le prince Jules de Polignac. Georges, qui les accueillit, s'écria en les voyant surgir de l'ombre : « Amenez-vous le *prince* ? — Non, répondirent-ils. » Ce qui donne la mesure de ses déceptions, c'est qu'il « gémit » : « *Nous sommes perdus !* »

Ils étaient en réalité perdus par les imprudences de certains d'entre eux. Armand de Polignac osait se présenter chez sa femme ; le chirurgien Quérelle, qui avait débarqué avec Georges, avait écrit, de son côté, à son beau-frère une lettre qui, par suite d'un hasard, était tombée entre les mains du préfet du Morbihan. Celui-ci avait prévenu le Grand Juge

qui avait fait arrêter l'homme, le 12 octobre; Régnier, n'attachant aucune importance à la prise de ce royaliste obscur et ignorant à quelle bande dangereuse il appartenait, le laissa dans sa prison sans l'interroger. On arrêta aussi de Sol de Grisolles, chouan cependant connu, sans voir dans sa présence autre chose qu'une imprudence, et on ne l'interrogea pas davantage. Georges cependant commettait de grandes imprudences. Le 4 février, le mystérieux *Ami* allait écrire : « Hier Georges a eu l'audace de venir jusqu'au milieu de Paris. » Tout le monde eût fini par savoir le terrible chouan à Paris, — sauf la police. On était loin de la manière de Fouché.

Cependant, Pichegru s'était, le 28 janvier, abouché avec Moreau chez qui l'avait mené Lajolais; mais il avait immédiatement éprouvé, lui aussi, la plus vive déception. « Je ne puis, lui avait dit Moreau, me mettre à la tête d'aucun mouvement pour les Bourbons. Ils se sont tous si mal conduits, qu'un essai semblable ne réussirait pas. » Au cours d'une autre conférence, ce même Moreau proposa, avec une simplicité charmante, d'être mis à la tête du gouvernement avec le titre de dictateur, ne laissant aux royalistes que « la chance d'être ses collaborateurs et ses soldats ». Le 6 février, Pichegru néanmoins tenta d'aboucher Moreau et Cadoudal. Ayant arrangé une rencontre sur le Boulevard, à la nuit, il y amena le chouan. Moreau, d'après certains témoignages, dès qu'il eut reconnu Georges, parut vivement contrarié et entraîna brusquement Pichegru sur le trottoir opposé, sans avoir adressé la parole à l'homme. Il était si ému de l'incident, qu'il fut, ce jour-là, tout à fait intransigeant : « Renversons Bonaparte, et alors tout le monde sera avec moi, dit-il. Je serai nommé consul avec vous. » Il faut croire cependant que Cadoudal avait fini par se mêler à l'entretien, puisqu'il rapportera que Moreau avait ajouté que l'ex-chef vendéen ne pouvait ambitionner que sa « réhabilitation ». Or le chouan entendait, pour assurer la restauration, être mis dans la place comme *troisième consul*, car il se méfiait même de Pichegru. Moreau, à cette prétention, se récria : si on voyait Cadoudal à ses côtés, l'armée entière se lèverait contre lui. Bonaparte supprimé, il fallait laisser Moreau s'emparer du pouvoir et l'on verrait. Pichegru, démonté, fut très aigre : « Vous nous faites venir et vous ne pouvez rien », s'écria-t-il et, Moreau parti, Georges furieux

grond
Eh bie
que ce
Mo
cette
voulu
vu tre
ce fait
plaien
compr
toléré
et int
se fût-
quitté
compl
que, s
faire à
admis
partie
Moreau
d'Arto
presq
dispos
parole
mouv
ce cas
neur d
assez
une in
le che
Jusqu
entra
reron
décou

Si
instin
don

grondait : « Il paraît que ce bougre-là a aussi de l'ambition. Eh bien ! bleu pour bleu, j'aime mieux encore celui qui y est que ce j... f... »

Moreau, lors du procès, ainsi que ses avocats, arguera de cette entrevue pour prouver son innocence : il n'avait pas voulu se prêter à la restauration des Bourbons et, s'il avait vu trois fois Pichegru, il s'y croyait, dira-t-il, autorisé par ce fait que des gens proscrits en fructidor avec celui-ci pouvaient maintenant les assemblées consulaires. Moreau ne s'en compromettait pas moins très gravement. Eût-il simplement toléré que des conspirateurs pussent, à sa connaissance, vivre et intriguer à Paris en avouant les desseins les plus sinistres, se fût-il contenté de les voir et les revoir sans les inviter à quitter la France, que ces faits constituaient déjà un délit de complicité. Mais il y avait pire : des témoignages il résultera que, s'il a envisagé la révolution projetée comme se devant faire à son profit et non à celui du Roi, il avait parfaitement admis que cette révolution eût pour point de départ la « disparition » de Bonaparte ; or, connaissant Georges, comment Moreau n'eût-il pas, ainsi que le cabinet de Londres et le comte d'Artois, envisagé sous l'aspect d'un meurtre possible, probable, presque certain, cette « disparition » ? Bien plus, Fauriel, disposé pour lui jusqu'à la passion, va jusqu'à lui prêter des paroles stupéfiantes : « Je ne peux me mettre à la tête d'aucun mouvement. Si Pichegru fait agir dans un autre sens, — *et en ce cas je lui ai dit qu'il faudrait que les consuls et le gouverneur de Paris (Murat) disparaissent*, — je crois avoir un parti assez fort au Sénat pour obtenir l'autorité. » C'était presque une incitation, non seulement à un attentat criminel contre le chef de l'État, mais contre le gouvernement tout entier. Jusqu'où le soldat, dévoyé par la politique et simplement entravé par sa propre irrésolution, serait-il allé ? Nous l'ignorons toujours, puisque sur ces entrefaites, le complot, enfin découvert, allait brusquement avorter.

LES DIVINATIONS DU PREMIER CONSUL

Si la police restait aveugle, le Premier Consul, — par cet instinct singulier qui allait dans tant de domaines jusqu'au don divinatoire, — avait le sentiment qu'il se machinait

quelque chose de grave; il avait d'ailleurs ses polices personnelles, celle de son aide de camp Duroc, et celle de Savary, chef de la gendarmerie d'élite, qui lui avaient signalé des faits isolés, un peu inquiétants. Son cerveau pénétrant les avait rapprochés. Il laissera entendre, un jour, à Réal qu'il était au fait de détails graves qui resteraient, de par sa volonté, toujours inconnus, — même à la police officielle. Des chouans étaient sûrement à Paris; certains essayaient, dans l'Ouest, de réveiller la Bretagne. Y avait-il conspiration sérieuse ou simple « intrigue des *misérables* »? Il percevait aussi, dans les milieux politiques et militaires, une résistance sourde qui, loin de s'atténuer, semblait puiser des forces à de mystérieuses sources. Il était soucieux.

Un jour, il apprit que Régnier tenait sous les verrous, depuis trois mois, sans les interroger, les deux chouans arrêtés en octobre, Quéréelle et de Sol. Peut-être parleraient-ils sous la menace d'une exécution. Il ordonna qu'ils fussent traduits devant une commission militaire. Interrogés par Desmarest, ils ne dirent rien. Mais Quéréelle ayant été, le 26 janvier, condamné à mort par la Commission, entendit, suivant les prévisions du Premier Consul, racheter sa vie par des révélations. A Desmarest, il dévoila, le 28 janvier, la présence à Paris de Georges et de chouans de marque, Picot et Lahaye Saint-Hilaire. *Georges à Paris!* Desmarest ne fit qu'un bond aux Tuileries. Le Premier Consul parut fort ému. Georges! Et, se méfiant, non sans des motifs valables, de cette police inactive et inintelligente de Régnier, il confia au terrible conseiller d'État, Réal, toute l'instruction de cette affaire qui devenait grave. Quéréelle, interrogé de nouveau, non seulement confirma ce qu'il avait dit de Georges, mais livra les noms de certains gîtes d'étape entre Biville et Paris. Tandis que l'on recherchait Georges, d'ailleurs introuvable en son souterrain de Chaillot, et les autres chouans, on interrogeait les logeurs normands, et ils confirmaient les dires de Quéréelle. On ne trouvait pas Georges, mais on mit la main, le 8 février, sur Picot, son domestique. Celui-ci refusa de parler; les policiers, affolés par la responsabilité que faisait peser sur eux leur incroyable négligence des mois écoulés, s'acharnèrent sur le malheureux et allèrent jusqu'à la torture: les doigts broyés sous un chien de fusil, Picot demanda grâce et fit des aveux; il

ne fit d'ailleurs que confirmer la présence de Georges dont il était le serviteur.

Mais, sur ces entrefaites, des révélations bien plus graves se produisaient. Le 9, on avait arrêté, faute de Georges, son sous-ordre Bouvet de Lozier; Réal alla l'interroger le 13; le chouan le leurra de confidences assez incomplètes, mais se persuada assez facilement, à l'air du conseiller d'État, que lui et ses complices étaient à coup sûr destinés au poteau d'exécution. Il dut être tenté d'avouer, de tout trahir et, pour s'en empêcher, tenta de se pendre dans sa prison. Quand il allait mourir, on accourut et on le dépendit. Il eut alors une épouvantable attaque de nerfs et, dans la vive réaction qui suit une violente émotion, « encore couvert des ombres de la mort », selon ses expressions, il dit tout, et ce tout était énorme : que Georges fût à Paris avec une bande de sicaires, résolu à assassiner le Premier Consul, cela paraissait déjà fait bien grave, mais il pouvait n'avoir agi qu'en audacieux aventurier. Or voici que Bouvet révélait *la présence de Pichegru, la prochaine venue d'un prince de la maison de Bourbon, et, dernier fait qui devait déchaîner l'émotion la plus vive, les entrevues de Pichegru avec Moreau.*

Réal se porta en toute hâte chez le Premier Consul ; celui-ci se faisait raser et comme, sur son autorisation, Réal commençait à parler devant son valet de chambre : « Pichegru à Paris... Moreau... », Bonaparte lui mit vivement la main sur la bouche, fit dépêcher sa toilette et, en tête-à-tête avec lui, avec un grand sang-froid, lui dit simplement : « Voyons cela ! » Réal fit part des aveux de Bouvet. Bonaparte l'écoutait; mais, quand il eut fini, le Consul se leva, s'éloigna brusquement, se jeta dans une embrasure, et Réal crut lui voir faire, — en Italien qui conjure la *jettatura*, — un rapide signe de croix. Il revint alors au conseiller d'État avec une figure redevenue fort calme : « Ah ! je comprends maintenant les choses ! dit-il. Je vous ai déjà dit, Réal, que vous ne teniez pas le quart de cette affaire-là. Eh bien ! à présent même, vous n'en avez pas tout ; mais vous n'en saurez pas davantage. » Dans l'esprit de Desmarest (qui tenait tout cela de Réal), il s'agissait probablement des généraux et sénateurs sur lesquels se portaient des soupçons justifiés et dont, brusquement, le Premier Consul prenait la résolution de masquer à tout jamais la

culpabilité pour ne pas grossir l'affaire, déjà trop scandaleuse. Moreau seul paierait ; formellement dénoncé, il ne pouvait pas ne pas être frappé.

S'il importait au Premier Consul de jeter un voile sur la complicité d'anciens révolutionnaires compromis, il lui importait, plus encore, de compromettre avec éclat les Bourbons, dans cette lamentable et odieuse aventure. Un des logeurs de Normandie, Troche, interrogé, confirma que trois débarquements avaient eu lieu au pied de la falaise de Biville et par quel procédé ; un quatrième était attendu. Comme on savait par les autres aveux qu'« un prince » devait en être, Savary avait été d'urgence expédié à Biville pour y guetter l'abordage et râfler les débarquants, le prince avant tous. Le *Vencejo* parut en effet au large, mais un signal dut être donné du haut de la falaise, car cette fois il n'aborda pas ; d'ailleurs aucun prince n'était à bord, mais simplement des chouans de renfort. Savary resta des semaines à espérer vainement un débarquement ; le guet-apens était évidemment éventé.

Cependant Réal, chargé depuis les révélations de Quéréelle de la direction de la police, prenait à Paris les mesures les plus draconiennes. Les barrières avaient été fermées dès qu'on avait su Georges à Paris, et un véritable état de siège proclamé, tandis qu'on fouillait les logis suspects. Murat, gouverneur de Paris, collaborait activement avec Réal. La grande ville, étonnée, se croyait revenue aux époques tragiques d'antan.

L'ARRESTATION DE MOREAU

Elle en était encore à s'interroger sur ce qui se passait, quand elle apprit avec stupeur, le 16 février, que le général Moreau avait été, la veille, arrêté chez lui.

Le Premier Consul avait été littéralement frappé de stupeur devant les révélations du malheureux Bouvet. Il tenait depuis longtemps Moreau pour un mécontent, — de médiocre envergure, — un frondeur entêté encore qu'incertain, au demeurant un insupportable fâcheux ; mais il l'estimait homme d'honneur, soldat sans peur, citoyen sans reproche, austère républicain, absolument incapable d'accepter même l'idée de *frayer* avec des agents royalistes. Que ce Spartiate de l'armée

du Rh
et m
Chou
briga
accep
grand
son c
resté,
le 20
croir
teller
justi
D
perp
à la
enco
du g
nom
dira
pou
Pre
un
Con
se p
Con
reu
à n
fau
ma
int
le
de
da
qu
dr
C'
l'h
to
ét

du Rhin se fût prêté à des entrevues avec ce traître de Pichegru et même avec Georges, un des chefs marquants de la Chouannerie, que cet homme d'honneur eût conféré avec des brigands chargés d'un assassinat et que ce grand soldat eût accepté l'idée que l'on pût abattre dans un guet-apens de grande route un autre grand soldat, longtemps son émule et son camarade, lui paraissait si invraisemblable, qu'il était resté, de longues heures, incrédule. Il ne mentira pas quand, le 20, il écrira à Melzi : « J'ai été trois jours sans pouvoir le croire. » Il ajoutera : « Mais les preuves se sont multipliées tellement qu'il m'a été impossible d'arrêter le cours de la justice. »

De fait, il avait attendu deux jours, et dans une grande perplexité. Outre qu'il répugnait à attacher une foi entière à la culpabilité de Moreau, il redoutait l'opinion ; ne tenant encore ni Pichegru ni Georges, il craignait que l'arrestation du général ne fût prématurée. Les malveillants, excités par les nombreux amis que Moreau comptait dans tous les milieux, diraient qu'il avait voulu déshonorer atrocement un rival pour s'en débarrasser, un ennemi pour s'en venger. Le Premier Consul, n'osant se fier à son inspiration, avait réuni un conseil extraordinaire où avait été appelé, avec les deux Consuls et quelques ministres, le sénateur Fouché. Le conseil se prononça pour l'arrestation. Il semble prouvé que le Premier Consul ne s'y décida encore qu'avec une arrière-pensée généreuse et d'ailleurs politique. Continuant, jusqu'à nouvel ordre, à ne voir dans Moreau qu'un pauvre homme entraîné à une faute si grave par un orgueil ulcéré doublé d'une pitoyable maladresse, il ne voulait pas sa perte. Il comptait le faire interroger sans rigueur par Régnier, qui obtiendrait de lui le récit sincère de ce qui s'était passé et lui suggérerait la demande d'un entretien avec le Premier Consul ; celui-ci, dans une scène inspirée de ce *Cinna* qu'il préférerait à tout ce qu'avait écrit Corneille, lui accorderait son pardon, lui rendrait son amitié et la proclamerait à la face de la Nation. C'est l'opinion d'un grand nombre de contemporains, et l'historien Boulay de la Meurthe, si peu favorable à Bonaparte, tous les documents médités, l'a nettement partagée.

Régnier fut-il maladroit, à son ordinaire, ou Moreau était-il réellement trop orgueilleux pour racheter sa faute par

une humiliation, trop étroit d'imagination et d'âme pour deviner, dans la démarche de Régnier, l'intention du Premier Consul, un geste de magnanimité qui l'eût sauvé? Quoi qu'il en soit, arrêté le 15 février au soir, mené au Temple et questionné par le Grand Juge, il s'enferma dans les plus froides dénégations. Il nia effrontément avoir jamais vu Pichegru ni Moreau, jamais eu vent de la moindre conspiration. Fauriel lui-même, si passionnément favorable à Moreau, regrette que, par cette attitude de mensonge, le général se fût exposé à se démentir par la suite devant les preuves accumulées. En tout cas, Bonaparte se montra-t-il de cette attitude insensée plus déconcerté encore qu'indigné. Sur le compte rendu de l'interrogatoire par Régnier, il s'assombrit et dit brusquement : « Eh bien! puisqu'il ne veut pas s'ouvrir à moi, il faudra bien qu'il s'ouvre à la justice. »

Il estima d'autre part (et c'avait été probablement l'avis du Conseil du 14 où prédominait l'élément révolutionnaire), qu'il importait que la conspiration apparût au public comme *exclusivement royaliste*. Il résulte de ce qui a transpiré qu'on n'entendit inquiéter aucun des gros personnages de l'État-major et du Sénat qu'on eût pu, semble-t-il, impliquer facilement dans l'affaire et qui, sans doute, allaient être, par lâcheté, amenés, comme un Bernadotte ou un Sieyès, à renier Moreau. On pense bien que ce fut l'avis de Fouché. Murat, chargé, en qualité de gouverneur de Paris, d'annoncer officiellement la nouvelle, faisait afficher, dès le 16 (27 pluviôse), une proclamation où il était dit que « cinquante brigands, reste impur de la guerre civile, ayant à leur tête Georges et le général Pichegru, avaient pénétré dans la capitale ». Il ajoutait ces mots, qui contenaient d'ailleurs un mensonge : « Leur arrivée a été *provoquée* par un homme qui compte encore dans nos rangs, le général Moreau, qui va être remis aux mains de la justice nationale. » Avec Moreau étaient arrêtés quelques comparses, entre autres Lajolais, son ex-aide de camp, et Fresnière, son secrétaire, que Fouché eut soin de faire relaxer dès le lendemain pour des raisons qui ne sont qu'à moitié obscures.

« Cette arrestation marquante produit dans le public une sensation qu'il est difficile de rendre », rapporte, le 16, un agent de Desmarest; et un diplomate, le marquis de Gallo, écrit : « L'opinion a été secouée comme par un tremblement de

terre.
ému.
comp
heut
autre
de ch
Gran
impl
est v
à 58
Bour
cons
tuel
I
au r
com
Con
écri
lui
jac
soi
par
Eg
Co
dir
tal

di
ro
pr
to
vo
«
ra
e
C
e
J
s
h

terre. » Jamais, depuis le 18 brumaire, Paris n'avait été plus ému. La Bourse connut une journée folle ; la découverte du complot y était estimée, par les uns comme un événement heureux puisqu'elle mettait fin à une vague terreur, par les autres comme le point de départ de troubles graves ; un agent de change conseillait de ne pas acheter, disant que, « chez le Grand Juge, on estimait à 10 000 le nombre des personnes impliquées » ; qu'on crût un si monstrueux racontar, nous est une preuve de l'affolement de l'opinion ; le cours s'ouvrant à 58 descendit à 57, remonta à 90, mais retomba à 70 et, le Bourse fermée, continua à descendre et, deux jours après, on constatait que le 5 pour 100 était « dans un mouvement perpétuel où la hausse et la baisse se succédaient rapidement ».

Le public se partageait nettement. Tout ce qui se rattachait au monde consulaire où l'on aimait Bonaparte, se montrait au comble de l'indignation. Une grande admiratrice du Premier Consul, jadis républicaine ardente, M^{me} Devaisne, avait déjà écrit à propos de la nomination de Réal à la police : « Je ne lui demande quartier pour aucune conspiration ; royalistes, jacobins, Anglais, Vendéens, terroristes, aristocrates, que tous soient écrasés et que Bonaparte soit en sûreté. » C'était la note parmi les amis ; le légat Caprara donne celle de la haute Église : « Tout est dans la consternation, excepté le Premier Consul dont la vie était menacée par un complot, écrit le cardinal à Consalvi. Dieu veuille que les découvertes, les arrestations rassurent les esprits sur cette vie si précieuse ! »

Le peuple des faubourgs eût été d'accord avec le cardinal italien. Dès le 9, le bruit qu'une conspiration « anglo-royaliste » venait d'être découverte avait, chez les ouvriers, provoqué « une indignation générale » et « l'on entendait de toutes parts des cris de vengeance contre l'Angleterre et des vœux pour la conservation du Premier Consul ». L'événement « semant la terreur la plus forte parmi les *amistiés* de tous les rangs (les émigrés rentrés), les Vendéens et les Chouans compris dans l'acte du pardon », les révolutionnaires ralliés au Consulat ressentaient, au contraire, la plus vive joie. Fiévrée, contre-révolutionnaire résolu, s'en inquiétait : ces anciens jacobins voulaient, déclarait-il, en le poussant à mettre des supplices dans cette affaire, « lier le gouvernement actuel aux horreurs de la Révolution », et c'est tout juste si, la conspira-

tion « éclatant si à propos pour remettre en crédit les hommes de la Révolution », il ne les accusait pas d'avoir inventé l'affaire; en tout cas se plaignait-il qu'ils la voulussent, pour l'exploiter, grossir à l'excès. Peut-être n'entendait-il viser que Fouché, son ennemi mortel. Mais un policier écrit lui-même « qu'on ne voit pas de bon œil Bonaparte se rapprocher des Jacobins ». Ceux-ci poussant à l'indignation qui déjà était spontanée, ce sentiment se déchainait. Le Premier Consul, ayant paru le 19 à l'Opéra, fut accueilli, s'il faut en croire les rapports, « par des applaudissements unanimes et prolongés et des cris de *Vive Bonaparte !* »

Ces applaudissements étaient-ils très sincères et si « unanimes » ? On en peut douter, car, tout au contraire du peuple, les hautes classes affectaient une attitude des moins favorables au gouvernement. Dès le 17, tous ses adversaires s'étaient trouvés d'accord pour proclamer « que la grande découverte n'était que *l'ouvrage du Premier Consul* » pour perdre Moreau. Aristocrates du Faubourg Saint-Germain, bourgeois frondeurs, militaires mécontents, républicains non ralliés, tous affectaient de ricaner ou, s'ils s'indignaient, c'était sur le sort du « malheureux » et « vertueux » général. Et beaucoup de gens, de bonne foi, les croyaient. Le Grand Juge ayant publié, le 20 février, un rapport où étaient groupées les preuves des accointances de Moreau avec les Chouans, « le public manifestait un *pyrrhonisme* (sic) très frappant », écrit un agent bel esprit. De jour en jour, loin de s'apaiser, les protestations se faisaient plus vives. « La quantité d'incrédules, rapporte-t-on le 22, ne fait qu'augmenter chaque jour. » On veut bien croire à un complot de Georges et de Pichegru; malheureusement, ricane-t-on, on ne produit ni Georges ni Pichegru. Sont-ils même jamais venus à Paris ? En tout cas, disent certaines gens, « nous ne croyons pas que le général Moreau soit avec eux ». On va jusqu'à admettre deux complots, l'un royaliste, l'autre républicain; « mais c'est à tort qu'on y a amalgamé Moreau pour le perdre. »

On apprit sur ces entrefaites que Moreau serait jugé par le tribunal criminel de la Seine, mais sans que le jury y fût adjoint. Cambacérès, qui, malgré sa modération naturelle, gardait de la Convention une propension aux justices martiales, avait même recommandé le conseil de guerre. Bonaparte

avait préféré le tribunal ; mais la suppression du jury, encore que légale alors, paraissait un insupportable attentat, une marque de défiance vis-à-vis de l'opinion, un geste de peur, l'aveu qu'on voulait envers et contre tous perdre Moreau. Des salons du Faubourg Saint-Germain, de la salle du Palais de Justice, des couloirs des Assemblées jusqu'aux cabarets et aux casernes, ces propos se colportaient. La bonapartiste M^{me} Devaisne, exaspérée contre ces malveillants, écrivait : « Ne demandez pas quel esprit règne ici. *Vaniteux, frondeur, ingrat, bavard, voilà le Parisien !* »

LA CAPTURE DE GEORGES

« Nous ne voyons toujours ni Georges ni Pichegru », disait-on. Le 26 février, Pichegru fut arrêté. Depuis trois semaines, il errait de cachette en cachette avec le marquis de Rivière, si désespéré, qu'un soir, il avait saisi son pistolet pour se brûler la cervelle et n'en avait été empêché que par son compagnon qui, assez léger à la façon du comte d'Artois, son maître, prenait l'aventure moins au tragique. Trahi par un de ses officiers, l'ex-général fut surpris, voulut se défendre avec son fameux pistolet, n'en eut pas le temps et, garrotté, fut mené au Temple. Le lendemain, les deux princes de Polignac, le surlendemain, le marquis de Rivière l'y rejoignaient. On tenait tous les gros conspirateurs, — sauf l'insaisissable Georges.

Interrogé, Pichegru s'enferma, tout comme Moreau, dans de constantes et invraisemblables dénégations. Il n'avait jamais conspiré avec Moreau, n'avait même jamais vu Georges, « qu'il ne connaissait pas ».

On continuait cependant à rechercher le redoutable chouan. Avec lui, on saisirait le dernier coupable dont l'arrestation ferait tomber enfin l'incrédulité outragée d'un certain public. On ne parlait dans Paris que de ce terrible Georges : si l'on riait de l'impuissance de la police, les ouvriers, s'il faut en croire un rapport, avaient fait du chouan leur bête noire et s'ils voulaient insulter l'un d'eux « l'appelaient Georges ». L'homme ne pouvait plus échapper longtemps. Le Corps législatif venait de voter une loi qui déclarait complices et menaçait de la peine de mort les individus qui lui donne-

raient asile ainsi qu'à « ses brigands », et la chasse s'activait. Le 19 mars, Cadoudal circulait en cabriolet à la recherche d'un gîte qui partout lui était refusé; près de la Comédie Française (l'Odéon actuel), il fut reconnu par un policier qui se jeta à la tête du cheval que Georges cinglait de son fouet; le chouan se pencha, le pistolet à la main, tira deux coups et abattit l'homme, puis, sautant du cabriolet, tenta de fuir en courant, se heurta encore à deux officiers de police, tira un poignard et voulut les en frapper; un ouvrier, arrivant à la rescousse, se jeta sur le furieux, le maîtrisa, le désarma, tandis qu'on s'attroupait, et, garrotté, il fut lui aussi transporté au Temple.

Interrogé par Desmarest, il ne nia rien, tout au moins de ses projets de restauration royaliste et d'attentat contre le Consul. C'était un homme courageux qui avait toujours pris ses responsabilités. Desmarest, peu porté à s'attendrir, fut cependant frappé d'admiration devant cette attitude puissante sans forfanterie. Mais s'il ne dit rien qui pût perdre Moreau ni Pichegru, il n'en constituait pas moins la preuve vivante que le complot n'était nullement « forgé », ainsi qu'on le répétait à satiété, depuis quinze jours, chez d'aimables dames ou au fond de cabarets obscurs.

Ces arrestations de Pichegru, des Polignac, de Rivière, de Georges provoquaient, ainsi qu'on s'y était attendu aux Tuileries, un revirement. Aides de camp du comte d'Artois, les Polignac et Rivière confirmaient à la conspiration le caractère que très précisément on entendait lui donner aux Tuileries. L'opinion se retournait maintenant presque unanimement contre les conspirateurs. « L'arrestation de Pichegru a électrisé toutes les têtes; il n'y a qu'un cri: celui de la vengeance. Jamais, dans toutes les classes, on n'a développé un plus vif attachement pour le gouvernement et surtout pour la personne du Consul. Les noms de Pichegru et de Moreau sont couverts d'opprobres. » Cinq jours après, l'agent, — d'ordinaire assez pessimiste, dont Desmarest transmettait les rapports, reconnaissait que, depuis l'arrestation de Georges, « l'opinion publique était infiniment meilleure ». La capture de ce « Goliath » parut celle d'une bête dangereuse. « Il est impossible, écrit-on, de rendre l'espèce d'enthousiasme qu'elle a produit. Une demi-heure après, tout Paris était informé; la joie était universelle. » Les cabarets regorgeaient le soir d'ou-

vriers qui, acclamant le Premier Consul, accablaient d'insultes le chouan. Moreau pâtissait de ce brusque retour à Bonaparte. Il avait dû enfin avouer ses rapports avec Pichegru, avec Georges, reconnaître qu'il avait été au fait de leurs sinistres desseins, reconnaître aussi qu'il avait menti en les niant. Ses amis étaient gênés. « L'intérêt que Moreau avait d'abord inspiré, écrit Siméon à Thibaudeau, est tout à fait détruit et ne subsiste que chez les ennemis du gouvernement. »

Ce qui ajoutait à l'indignation, devenue maintenant générale, c'étaient les rapports qu'on recevait maintenant de l'étranger, sur la collaboration anglaise. Les agents français, envoyés à travers l'Europe, à Vienne, à Hambourg, à Varsovie, y signalaient partout des ramifications du complot ; mais déjà l'agent secret Méhée de la Touche éventait les intrigues des agents anglais, particulièrement de Drake, à Munich, et de son correspondant à Offenbourg, un émigré, le comte de Musset. Le Grand Juge était d'ailleurs, depuis des semaines, instruit des menées de ce Drake qui, mis au fait du complot, préparait en Allemagne des moyens de le renforcer. Le bruit en perçait et l'opinion accusait maintenant très nettement les assassins d'avoir été non seulement au service des Bourbons, mais à la solde d'Albion. Les moins sévères regrettaient qu'un homme comme Moreau eût été mêlé, même de loin, à cette exécration aventure. Le procès qui se préparait semblait devoir mal tourner pour lui. On avait rassuré sous main les personnages de gauche compromis ; Bernadotte se faisait très petit et le groupe des « opposants » du Sénat se tenait coi. Bonaparte, le 18 mars, tint à les rassurer : « J'ai eu la consolation, dans cette malheureuse affaire, écrivait-il au ministre Barbé-Marbois (dans une lettre destinée à être propagée), de n'y pas trouver un seul homme de ceux que j'avais placés dans les autorités. » Un long soupir de soulagement courut dans le monde politique. Le Premier Consul fermait les yeux volontairement, ne pensant plus qu'à accabler, avec les assassins, le général félon qui s'était compromis avec eux.

L'IRRITATION DE BONAPARTE

Il lui restait cependant de tous ces événements une impression des plus douloureuses, si violente qu'elle allait maintenant

à l'aliéner. Il avait, sauf une minute devant Réal, montré d'abord le grand calme que traduisaient les termes de sa lettre à Melzi. « Cette affaire en serait à peine une pour moi, lui avait-il écrit, sans la part qu'y a prise le général Moreau. » M^{me} Devaisne, fort excitée, avait été presque déçue, causant avec le Premier Consul, de « l'entendre parler de ces détestables complots avec la force, l'esprit, la grandeur d'âme qu'on lui connaissait, avec l'oubli de son danger personnel pour ne s'occuper que de celui de la France ». Il affectait devant Roderer, qui lui peignait avec indignation l'opinion comme favorable à Moreau, une attitude pleine d'une haute sérénité. « Cela, mon cher, est peut-être fort juste. On ne me connaît pas encore, je n'ai pas fait assez pour être connu. J'estime les Parisiens de cette défiance ; c'est une preuve qu'ils ne se livrent pas en esclaves et sans connaître. Je vous ai toujours dit qu'il me fallait dix ans pour exécuter mon plan ; je ne fais que commencer ; il n'y a rien d'achevé. » Recevant une députation de l'Institut, venue pour le féliciter d'avoir échappé à l'abominable attentat projeté contre lui, il remercia brièvement, ajoutant : « Il y a des orages qui servent à affermir les racines d'un gouvernement » et « il passa tout de suite, rapporte un témoin, aux travaux littéraires et scientifiques de la Compagnie ».

Ce calme était affecté. Jamais il n'avait été à ce point remué, et, loin de diminuer, l'inquiétude, la douleur, la colère se surexcitaient dans le secret de son âme.

Depuis des mois, il vivait dans une sorte d'énervement qui s'aggravait des efforts mêmes faits par lui pour s'en rendre maître ou le dissimuler. Il se *sentait* depuis un an entouré d'ennemis, — de très près. Et là aussi il devinait juste : qu'on relise la singulière correspondance qu'a publiée Léonce Pingaud, les lettres envoyées à d'Antraigues par « les amis » mystérieux, qui par lui renseignaient jour par jour, avec les royalistes, le cabinet anglais et la chancellerie russe ; hommes et femmes, ces « amis » de l'ennemi vivent bien près du Premier Consul, pénétrant dans son cabinet où ils volent des papiers, bien près de son alcove dont ils fouillent les secrets, notant ses indispositions avec joie, souhaitant formellement sa mort, le succès des conspirateurs, le meurtre du Corse. Ce ne sont pas seulement les « amis » de ses pires ennemis,

mais évidemment eux-mêmes des ennemis intimes et féroces, — et bien habiles, insaisissables, puisque, pendant toute la durée de l'Empire, sauf de courtes interruptions, ils continueront à rester à l'aguet, employés sans la moindre méfiance par celui-là même qu'ils haïssent et, sinon ses confidents, du moins les confidents de ses confidents. Bonaparte les ignore, les ignorera toujours : mais l'homme soupçonne bien tout de même qu'il est trahi ignoblement par des gens de son entourage, que des décisions secrètes ont été livrées pour le desservir et qu'on guette sa mort. Il sent rôder autour de lui cette trahison et s'en énerve, s'en indigne.

Sa famille, d'une autre manière, l'assassine et c'est un second souci. Il sait déjà ses frères sans gratitude et sans scrupules. Lorsque la question de la succession s'est posée avec celle du Consulat à vie, ils ont, avec une incroyable impudeur, laissé apercevoir leurs âpres ambitions, leurs prétentions à profiter de sa grandeur et, un jour, de sa mort : « On me parle toujours de ma mort, a-t-il dit à Rœderer. C'est une triste pensée à me mettre toujours sous les yeux. » Entourage, famille, il lui faut se méfier de tout ce qui l'approche. Et si, par pure politique, il a affirmé à Barbé-Marbois qu'il a eu « la consolation » de ne pas trouver dans la conjuration un seul de ceux qu'il a « placés dans les autorités » : il sait bien que rien n'est moins vrai ; « on ignorera toujours les partisans qui sont jusque dans le ministère, écrit « l'ami » ; lui, ne l'a peut-être pas ignoré. Et il n'est même pas question ici de Talleyrand, professionnel de la trahison, puisque « l'ami » ajoute : « Talleyrand ne savait rien », ni de Fouché qui n'est pas encore rentré au ministère. Qui ? Certains ne jetteront le masque qu'en 1814, mais, si Bonaparte en 1804 ne perce pas tous les masques, il devine qu'il en est entouré ; si parfois il les pénètre, il ne dit rien, on se le rappelle, par pure politique. Devant Réal, il a laissé voir, un instant, qu'il était mieux que quiconque informé des grandes trahisons. « Vous n'en saurez pas davantage », a-t-il ajouté ; il le faut, pour que le scandale, qui serait néfaste, soit étouffé. Dès la fin de 1803, il a dit à Joseph : « Je vis dans une défiance continuelle... Les partisans des Bourbons, les Jacobins, me prennent pour leur point de mire. » Il ne veut pas parler des autres devant ce Joseph, sournoisement hostile et qui peut-

être avertirait les coupables, ni devant Røederer, l'homme de Joseph, devant qui le Consul joue le calme et qu'il écartera un peu plus tard.

Par surcroît, il était, depuis six ans, le joueur d'une partie unique et difficile; depuis 1798, il avait, — à travers quels périls, quelles vicissitudes! — paru la gagner à tout coup: en 1804 cependant, il ne pensait pas avoir atteint son but: le Consulat à vie l'avait fait dictateur, mais il n'aimait pas la dictature pour elle-même. Le propos à Røederer: « Je vous ai toujours dit qu'il me fallait dix ans... Je ne fais que commencer; il n'y a rien d'achevé », nous livre sa hantise. Il a beaucoup fait, mais, à son sens, rien n'est fait quand il n'a pu parfaire; la machine est montée, mais à peine a-t-elle commencé à fonctionner: et s'il est brutalement supprimé avant d'en avoir, pour un long temps, assuré le fonctionnement, tout se détruira de ce qu'il a construit, et il ne sera plus alors pour la postérité, — à laquelle il pense sans cesse, — qu'un aventurier supérieur. Il est pris d'une sorte de désespoir frémissant à l'idée qu'on a failli « l'abattre », qu'on l'abattra peut-être, avant qu'il ait fini son œuvre et cela achève de le surexciter.

La conjuration découverte l'a littéralement *consterné*. Il ne se consolera jamais, en particulier, que Moreau se soit laissé entraîner; quand l'homme périra si misérablement, neuf ans après, d'un boulet français dans les rangs étrangers, il s'en montrera plus attristé que satisfait. Mais déjà a-t-il été désorienté, presque démoralisé, en 1804, à la révélation de sa faute. Pichegru même, il se consolait mal de le voir, — un soldat qui avait eu son heure de gloire! — embrigadé dans une bande de sicaires.

Il avait été enfin très affecté de la négligence qu'avait mise la police de Régnier à le garder. Rétrospectivement, lui qui n'était pas habitué à trembler, tremblait à l'idée que, pendant plus de six mois, une bande de brigands avait pu vivre à Paris, circuler, voir des personnages marquants, correspondre avec Londres et avec l'Ouest, sans que rien n'eût été aperçu de sa police. Quand, en février, tout n'était encore qu'entr'aperçu, il ne s'était plus cru en sûreté nulle part. « L'amie » a écrit, le 4 février, que le Consul « ne dort pas deux nuits de suite » dans la même chambre, par crainte d'être assassiné ». Elle

doit, dans le dessein de diminuer l'homme, beaucoup exagérer sa frayeur. Mais il est certain qu'il éprouvait un sentiment douloureux d'insécurité. Son inquiétude était telle que, malgré son « affectation de tranquillité », les « personnes qui l'approchent », devinent ses inquiétudes à « ses mouvements d'impatience et de colère » qui laissent « aisément deviner les agitations qui tourmentent son âme ». Et c'est à Desmarest même qu'un agent secret transmet cette impression. Régnier, qui avait à racheter son aveuglement, achevait maintenant de le terrifier en lui dénonçant à peu près tout le monde. Et si, autour de lui, il voyait sa femme, ses frères, ses ministres, ses amis l'exhorter à la modération dans la répression, il s'irritait de leur intervention : « Suis-je donc un chien qu'on peut assommer dans la rue, tandis que mes meurtriers seront des êtres sacrés ? »

UNE IDÉE CORSE

Une des circonstances qui le consternaient le plus était la participation, cette fois prouvée, des princes de la maison de France au complot. Les Bourbons avaient voulu le faire tuer ! Il en était comme scandalisé, parce qu'au fond il les respectait, tout en les méprisant un peu. Pourquoi voulaient-ils sa mort ? « On a sans doute commis un grand crime en faisant périr le Roi, dira-t-il à Caulaincourt en 1812. Étranger à cette catastrophe, les Bourbons *n'ont pas le droit* de conspirer contre ma vie. Je n'occuperais pas le trône, qu'il serait occupé par un autre, car la nation ne veut pas d'eux. » Et il ajoutera : « A un million par tête, j'aurais aussi trouvé des gens qui les auraient frappés plus sûrement que les Georges (c'était vrai), mais ces moyens étaient en dessous de moi. Si j'eusse connu une trame contre leur vie, je les aurais fait prévenir. »

« *Ils n'ont pas le droit* ». C'est une idée corse. On a « le droit » de tuer qui a tué ; il n'a, lui, tué aucun Bourbon ; mais les Bourbons viennent de lui donner, à lui, le droit de les tuer. Et dans son âme se développait le furieux désir de montrer que nul n'avait « le droit » de l'assassiner, et la furieuse envie, par un exemple éclatant, de le démontrer. On lui avait rapporté qu'un prince, — Artois, Berry ? — devait débarquer ; Savary le guettait en vain à Biville. D'autres rapports arrivaient,

disant que le duc d'Enghien, petit-fils du prince du Condé, demeurant à quelques pas de la frontière, l'avait souvent franchie et avait compté, le Consul abattu « comme un chien dans la rue », rejoindre ses cousins à Paris. Bien plus : le jeune prince n'y était-il pas venu ? Le 10 mars, un complice avait avoué : « J'ai entendu dire qu'il y avait un prince à Paris » et déclaré même qu'il avait vu venir à Chaillot, chez Georges, un jeune homme qu'on traitait avec honneur et qu'on appelait le « prince ». C'était probablement « le prince » de Polignac. Mais on pouvait croire qu'il s'agissait d'un membre de la famille royale. Le 14 mars, un policier affirmait, d'après les dires des chouans, « qu'un duc d'Orléans était caché à Paris » et que « l'ex-duc d'Enghien... ne tarderait pas à rentrer en France ». Mais on ne découvrait pas à Paris un seul prince pas plus qu'on n'en cueillait un à Biville.

Le Premier Consul aurait voulu en tenir un, — dût-il simplement l'humilier d'un pardon ou en faire un otage. Il était déçu dans son désir, et voici qu'un rapport, qui semblait informé et précis, assurait que le duc d'Enghien, ennemi affiché de la France nouvelle, officier à la solde de l'Angleterre, qui, assurait-on, s'était plusieurs fois rendu à Strasbourg, avait été, à Ettenheim, rejoint par le traître Dumouriez, — saisissant détail quand le comte d'Artois employait déjà Pichegru. Le petit-fils de Condé était donc de la grande conspiration. Eh bien ! faute de celui qu'on ne trouvait pas à Paris, celui-là, qui était à portée, serait enlevé et paierait pour toute la famille. Les soucis, les chagrins, les méfiances, les craintes, les colères, qui soulevaient, depuis de longues semaines, les fils de la Corse, allaient aboutir à l'attentat le plus grave ; les circonstances avaient réveillé l'esprit de *vendetta*, et, par surcroît, autour du Consul, des gens s'agitaient, qui entendaient exploiter ces sentiments pour la satisfaction de leur politique et allaient pousser encore Bonaparte qu'en ces heures dramatiques rien n'arrêtait plus.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

LES PARADOXES

DE LA POLITIQUE ALLEMANDE

LA FÊTE DE LA CONSTITUTION

Les cloches qui, le matin du 11 août, ont retenti d'un bout à l'autre du Reich, pour célébrer l'anniversaire de Weimar semaient-elles des promesses d'avenir, ou sonnaient-elles un glas d'agonie ? Combien d'Allemands se le sont demandé, qui n'ont point pour la république un goût prononcé, mais qui voient avec angoisse s'ouvrir devant leur pays une nouvelle ère d'incertitude et de convulsion ! J'assistais à la cérémonie du Reichstag, annoncée sous le nom de « Fête de la Constitution » ; l'impression que j'en ai gardée est celle d'un enterrement solennel.

La grande salle des séances était sobrement décorée de verdure. Au-dessus de la tribune présidentielle s'étalait un grand aigle noir. Mon voisin me fit observer qu'on avait supprimé la pancarte qu'il tenait autrefois dans ses serres, et qui reproduisait les premières lignes du statut de Weimar : « Le Reich allemand est une République..., le pouvoir vient du peuple. » Sur l'estrade, derrière le banc des ministres, derrière le banc des membres du Reichsrat, on ne voit guère que des uniformes : officiers de la Reichswehr en tunique grise, marins en redingote sombre, sur laquelle brillent les aiguillettes d'or et les décorations. La loge diplomatique est garnie comme aux grands jours ; le nonce Orsenigo, vêtu de violet, y est assis à côté de l'ambassadeur d'Italie. Dans l'hémicycle, à la place des députés absents, quelques centaines d'invités, hommes, femmes, enfants, en robes claires et vêtements d'été.

A midi sonnant, le maréchal Hindenburg apparaît au fond de l'ancienne loge impériale. Lentement, avec un peu d'hési-

lation, mais sans s'appuyer sur sa canne, il descend les marches, s'avance jusqu'à la balustrade, s'incline à trois reprises devant le public, et s'assied. A sa droite prend place le général von Schleicher, en uniforme; à sa gauche, M. von Kardorff, vice-président de l'ancienne assemblée, le président Loebe s'étant excusé. L'orchestre de la Philharmonie joue, presque en sourdine, l'ouverture d'*Egmont*. Et l'orateur officiel se présente à la tribune : c'est le baron von Gayl, ministre de l'Intérieur du Reich.

« Tous les efforts tentés, dit-il, pour faire de cet anniversaire une fête nationale, populaire, commune à tous les citoyens, ont échoué lamentablement. Ce n'est point ici le lieu ni l'heure d'approfondir un tel problème. Il suffit de reconnaître franchement que les choses sont ainsi et que la Constitution n'unit pas les esprits, mais les divise. Le moment est donc venu de trouver autre chose. » Là-dessus, M. von Gayl expose devant ce public de circonstance les principes d'une réforme constitutionnelle, que le chancelier a d'ailleurs révélée la veille à un journaliste américain : il n'y aura tantôt plus, pour en ignorer, que le parlement allemand. Le ministre ajoute quelques considérations morales et religieuses et, pour terminer, cite ce mot de Bismarck : « L'État veut être servi, et non pas commandé. »

Le troisième temps d'une symphonie de Brahms; puis le chancelier se lève. Il déclare que l'Allemagne de 1932 n'est plus celle de 1919, et qu'on voit maintenant « surgir et déborder les grandes forces nationales qui étaient alors latentes et cachées ». D'où la nécessité d'établir sur des bases nouvelles la vie politique du peuple allemand. Et M. von Papen invite l'auditoire à pousser avec lui les trois *hoch* ! traditionnels en l'honneur de « la nation allemande unie dans le Reich allemand. » Il a remplacé par le mot de Reich celui de « République », qu'impliquait la formule en usage, et qui, au cours de cette cérémonie, n'aura pas été une seule fois prononcé.

DU « CABINET PRÉSIDENTIEL » A LA « DICTATURE NATIONALE »

Voilà comment fut célébré à Berlin, le 11 août 1932, l'anniversaire de la Constitution : dans un Reichstag sans députés, par un gouvernement qui a eu pour premier soin de dissoudre

le parlement en exercice, et qui s'apprête à dissoudre, — à moins qu'il ne se contente de l'ignorer, — celui que le peuple allemand vient d'élire. La question du régime ne se pose pas en Allemagne, il est vrai, dans des termes aussi pressants qu'elle se poserait chez nous. Les Allemands n'attachent pas une importance essentielle à la forme de l'État. Mais encore faut-il que l'État ait une forme. Depuis quelques mois, on serait fort embarrassé, si l'on devait définir la forme de l'État germanique. Le chef actuel du gouvernement, M. von Papen, se serait prononcé, dit-on, en faveur d'une « dictature nationale ». Il est intéressant de rechercher d'abord en quoi cette formule répond aux conditions politiques que le scrutin du 31 juillet a déterminées, ensuite dans quelle mesure l'expriment ou l'interprètent les actes et les desseins du gouvernement qui détient aujourd'hui le pouvoir et déclare sa volonté de le retenir longtemps.

Nous avons rappelé ici (1) les circonstances dans lesquelles le cabinet Papen-Schleicher avait succédé au cabinet Brüning. Que le maréchal Hindenburg dût, en grande partie, sa réélection aux efforts et au dévouement de l'ancien chancelier, nul ne songeait à le contester. Ce n'était pas la faute de M. Brüning, si le vieux héros national avait été replacé sur le siège présidentiel par les suffrages du Centre, de la social-démocratie et des partis libéraux, contre la volonté des partis conservateurs, nationalistes et réactionnaires. L'essentiel était qu'on eût trouvé en Allemagne une majorité pour écarter Hitler et maintenir Hindenburg à la tête de l'Empire. Toutefois, dans l'entourage du maréchal, on déplora que cette majorité fût composée de tels éléments, et c'est Brüning qu'on en rendit responsable. Il est désormais certain que le général von Schleicher, en désignant Brüning au choix du maréchal, avait compté sur ce chancelier catholique, souple, bon manœuvrier et d'esprit conservateur, pour dégager peu à peu le Centre de l'alliance socialiste et le rapprocher des partis de droite. Ce vœu du maréchal et de Schleicher, M. Brüning n'avait pas pu, ou n'avait pas voulu le réaliser. Il fallait donc se débarrasser de M. Brüning et passer la consigne à un autre. Mais à qui ? Dans l'entourage du président, on gardait peu d'illusions sur les

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

résultats de la prochaine consultation électorale : pas plus que l'ancien Reichstag, le nouveau n'offrirait de base à un gouvernement parlementaire. Autant choisir tout de suite un cabinet constitué en dehors des partis, que porterait et maintiendrait au pouvoir la seule autorité incontestable : celle du président.

Mais le nouveau cabinet d'Empire aurait à remplir une tâche difficile : on était à la veille de la conférence de Lausanne, et celle de Genève allait entrer dans une phase où l'Allemagne serait amenée à prendre de graves décisions. Voilà pour la politique internationale. A l'intérieur, il faudrait réprimer les violences, chaque jour plus nombreuses et plus sanglantes, auxquelles se livraient les partis extrêmes, mettre fin au conflit entre la Prusse et le Reich, faire face à une situation économique et financière très critique, accomplir enfin, ou du moins annoncer, cette fameuse réforme de l'État que réclamaient tous les partis, et qu'aucune combinaison de partis ne semblait capable de réaliser.

Confier cette mission à Hitler ou à l'un des siens, personne n'y pensait dans l'entourage du maréchal ; d'abord on n'y avait pas encore oublié la campagne féroce menée dans tout le pays par le *leader* national-socialiste contre le vieux président ; ensuite, ceux même qui jugeaient Hitler et ses lieutenants avec le plus d'indulgence ne pouvaient pourtant point leur reconnaître l'autorité et l'expérience nécessaires pour exercer, sans risque de catastrophe, un pouvoir libéré de tout contrôle préventif. Quant au chef des nationaux-allemands, M. Hugenberg, il avait pris récemment en face de quelques problèmes essentiels des positions trop marquées et n'avait d'ailleurs ni la sympathie ni la confiance du président Hindenburg. Enfin les populistes n'avaient point d'hommes. C'était donc en dehors de la fameuse « opposition nationale », en dehors des partis de droite qu'il fallait chercher le chef du futur gouvernement.

Comment le général von Schleicher fut-il amené à désigner au maréchal M. von Papen, à qui personne ne songeait huit jours avant sa nomination ? C'est une énigme que maint *Œdipe* de la politique allemande s'est efforcé de résoudre. Plusieurs ont mis en cause à ce propos les dirigeants d'un grand cercle de Berlin, le *Herrenklub*. Fondée en 1924, cette société, mi-mondaine, mi-politique, n'avait pas encore beaucoup fait parler d'elle. On y trouvait, à côté de grands

propriétaires et d'aristocrates provinciaux, des officiers de l'ancienne armée, quelques industriels et même quelques banquiers, comme MM. Solmssen et Herbert Guttman. Le jeudi à midi et le vendredi soir, pendant la saison, des conférences avaient lieu au *casino* du Club : on y entendit quelquefois M. von Papen, qui écrivait aussi dans une petite revue, le *Ring*, éditée par le baron de Gleichen-Russwurm, l'un des présidents du cercle. L'autre est le comte Boda Alvensleben, dont le frère Werner fut dépêché à Neudeck, chez le maréchal Hindenburg, quelques jours avant la chute du cabinet Brüning. C'est au *Herrenklub* que le général von Schleicher rencontrait, outre des amis de l'ex-Kronprinz et des fonctionnaires de l'ancien régime, comme le baron von Berg, dernier chef du cabinet civil de Guillaume II, quelques hommes jouant dans le nouveau régime un rôle actif, comme MM. von Gayl et von Papen. Et c'est dans le *Ring* du 15 avril 1932 que le futur ministre de la Reichswehr avait pu lire, sous la signature du futur chancelier, un réquisitoire en forme contre la politique de Brüning, qui se terminait par ces mots : « Le Centre sera chrétien-conservateur, ou il ne sera plus. »

Encore un catholique ! allait dire le vieux maréchal, qui, en congédiant Brüning, lui avait reproché assez durement d'être un *Zentrumsman*. A quoi Schleicher dut probablement répondre : « Mais oui, encore un catholique. Voulez-vous confier la chancellerie, c'est-à-dire apparemment la dictature nationale, à un protestant qui, d'entrée de jeu, aurait contre lui non seulement le Centre, mais les populations catholiques de Bavière et de Rhénanie, et, hors d'Allemagne, la Curie romaine ? Dès demain, à Rome et à Paris, peut-être à Munich et à Cologne, on parlerait d'un nouveau *Kulturkampf* ! » En désignant M. von Papen, le « faiseur de ministres », comme on l'appelle à Berlin, ne se flattait pas de ramener le Centre dans la bonne voie, c'est-à-dire dans la sienne. Mais il se ménageait un trait d'union utile avec le parti le mieux organisé d'Allemagne et dressait comme une enseigne, à l'entrée du nouveau cours, ce chancelier « chrétien-conservateur », catholique anti-marxiste, qui, le 12 avril dernier, au Landtag de Prusse, avait qualifié de « manœuvre impossible » le maintien de la coalition de Weimar.

Trois jours après la chute du cabinet Brüning, le cabinet

Papen était sur pied. Au cours de la même journée, le nouveau chancelier faisait publier le décret de dissolution du Reichstag et diffuser par radio la déclaration du gouvernement. Bientôt après, les ordonnances qui supprimaient les sections d'assaut hitlériennes et interdisaient aux organisations de parti le port de l'uniforme, sont rapportées. Puis, c'est le coup d'État du 20 juillet et le chancelier de l'Empire chargé de gouverner la Prusse. Enfin les élections du 31 qui, selon les prévisions de Schleicher, n'apportent au problème aucune solution. Pas de majorité de droite : en réunissant aux hitlériens et aux nationaux-allemands tous les petits partis susceptibles de marcher avec eux, on obtient à grand peine un total de 45 pour 100. Pas de majorité de gauche, les communistes, qui sont revenus plus nombreux, étant aussi éloignés des social-démocrates que des catholiques du Centre. Si le cabinet Papen se présentait devant le nouveau Reichstag, il n'aurait pas cinquante voix. Conclusion : le cabinet Papen continuera d'être ce qu'il a été jusqu'à présent, une *Präsidential-regierung*, un « gouvernement présidentiel ». On pourrait objecter que M. von Papen et ses collègues ont prêté serment à la Constitution de Weimar, où il est écrit que « pour exercer leurs fonctions, le chancelier et les ministres doivent avoir la confiance du Reichstag ». Mais il est bien question de Weimar ! L'Allemagne, a déclaré M. von Schleicher, n'est pas encore un État. Tout reste à faire. Et c'est précisément pour transformer cette malencontreuse république de Weimar en un Reich allemand vraiment digne de ce nom, que le cabinet Papen a pris le pouvoir et qu'il entend le garder, — pendant quatre ans.

« Tout est à refaire ! » C'est, en ce moment, le mot d'ordre que répètent à l'envi tous les Allemands. Et ils expliquent : « Nous voulons abolir tout ce qui s'est passé depuis 1914 et construire sur des bases nouvelles une nouvelle Allemagne » ; d'autres disent : « Un troisième Reich ». L'idée est la même. Admettons cet état d'esprit, comme un fait. Ce qui étonne, c'est que, pour opérer cette reconstruction, on ait recours à de tels ouvriers ; c'est que, pour bâtir l'Allemagne nouvelle, on exhume de leurs tombes, ou de leurs antiques demeures féodales, des hommes d'autrefois, derniers exemplaires de la vieille mentalité prussienne. M. von Papen a beau répéter, après le général Schleicher et le baron von Gayl : « C'est sur

nous qu'il faut compter, c'est avec nous qu'il faut traiter ; car nous avons toute l'Allemagne derrière nous. » Interprétation tendancieuse et très contestable, à notre avis, des chiffres fournis par le scrutin du 31 juillet.

RECONSTRUCTION DE L'ALLEMAGNE

Dès que le chancelier a voulu élargir la base de son action politique en remaniant son ministère, il a dû s'apercevoir que, si tous les partis aspiraient à reconstruire l'Allemagne, il n'y en avait pas deux qui fussent disposés à la reconstruire comme lui et avec lui. Quand le général von Schleicher enrôla les hitlériens sous les enseignes du gouvernement qu'il a formé, il compte sans son hôte et feint d'oublier que la tolérance d'Hitler à son égard a pour limite, ou pour mesure, celles de ses propres concessions à Hitler. Comme Schleicher, Hitler professe le mépris du plus grand nombre, l'horreur de la démocratie libérale, le culte de la force. Leurs théories semblent se rejoindre ; mais qu'en serait-il de leurs pratiques ?

Le 6 août 1932, sous ce titre : « La force la plus forte », M. Heinz Henckel publiait dans le *Völkische Beobachter* cette intéressante déclaration : « La position dominante du national-socialisme en Allemagne ne se fonde pas seulement sur les chiffres électoraux, mais bien sur le fait que notre conception du monde (*Weltanschauung*) a complètement renouvelé l'organisation, l'éducation, la formation intellectuelle et morale du peuple allemand. Nous avons restauré la fierté du soldat, l'ancien combattant recommence à tirer gloire de ses années de tranchée. L'insulte de *traître à la patrie* est ressentie plus vivement que jamais, même par les social-démocrates et par les communistes, — sauf quelques meneurs juifs ou judaisants. C'est nous qui avons inventé l'*Arbeitsdienst*. Le marxisme et le libéralisme bourgeois, comme valeurs idéales, sont en train de mourir. Le capitalisme se réforme suivant nos idées. Brüning lui-même a dû adopter nos positions touchant la restriction du commerce des devises et le contrôle de l'État sur le marché de l'argent... Or on n'a jamais vu dans l'histoire qu'un État soit restauré par d'autres que ceux qui ont été les créateurs et les promoteurs de l'idée nouvelle. Personne, en dehors de nous, ne possède la volonté et la compé-

tence nécessaires pour instituer l'ordre nouveau. Ce n'est pas 51 pour 100 des suffrages qui doivent décider du sort de l'Allemagne, mais l'énorme supériorité morale et spirituelle de l'idée que le national-socialisme se fait de l'avenir. L'élément décisif, ce n'est pas le plus grand nombre, c'est la force la plus forte. »

Nous reviendrons plus loin sur quelques points de cet exposé. Mais comment n'être point frappé tout d'abord par l'usage que les hitlériens font de « cette force la plus forte », lorsqu'ils ne trouvent devant eux qu'une autorité trop faible ou trop complaisante ? Leurs excès sanguinaires, leurs agressions sauvages ont soulevé contre eux tout au moins la moitié de l'Allemagne. Il n'est pas jusqu'à leurs violences de langage, hier contre le maréchal Hindenburg, aujourd'hui contre le gouvernement Papen, qui ne scandalisent profondément la conscience allemande et ne choquent son respect de la hiérarchie et de l'ordre constitué.

Rien ne fait mieux ressortir l'antagonisme entre les deux états d'esprit, l'hitlérien et l'autre, que la récente affaire de Beuthen. La condamnation à mort de cinq assassins féroces est représentée par les amis d'Hitler comme un attentat monstrueux à la dignité de l'Allemagne ; écoutez plutôt : « Nous nous sommes toujours prononcés contre les actes de violence ; mais dans l'affaire qu'on vient de juger à Beuthen, il n'y a pas eu de violence contre un citoyen allemand, mais simplement mise à l'écart (*Beseitigung*) d'un voyou polonais qui, par surcroît, était un communiste. Donc, un homme deux fois inférieur (*Zwiefacher Minusmensch*), qui avait joui trop longtemps du droit de vivre sur le sol allemand... Pour l'amour de Dieu, n'a-t-on pas encore compris, parmi la magistrature allemande, que dans la lutte qui se livre à notre frontière orientale entre le surhomme germanique et le sous-homme polonais, l'enjeu n'est rien de moins que la vie ou la mort de la nation allemande (1) ? »

Voilà le langage d'un grand journal, qui n'est même pas hitlérien, mais qui sympathise avec le mouvement national-socialiste. Faut-il ajouter qu'au contraire une notable partie de l'opinion allemande a approuvé sans réserve l'arrêt rendu

(1) *Hambürger Nachrichten*, 24 août 1932.

par les juges de Beuthen et déploré sans ambages l'hésitation du gouvernement à le faire exécuter. Beaucoup d'Allemands sont excédés par la prétention qu'affichent les hitlériens de représenter à eux tout seuls le germanisme intégral et le pur sentiment national. « Va-t-on enfin reconnaître, écrit Thomas Mann, la vraie nature de cette maladie populaire, de ce mélange d'hystérie et de romantisme avarié, de ce germanisme pour haut-parleur, caricature grotesque et déformation canaille de tout ce qui est allemand? Et voilà ce qu'on appelle « les forces constructives » ! Si le gouvernement croit pouvoir en tirer parti, il se trompe. »

Une autre réaction contre le mouvement national-socialiste, qui mérite de ne point passer inaperçue, est celle des églises protestantes d'Allemagne. Pourquoi, dans les milieux évangéliques, a-t-on attendu si longtemps avant de se demander s'il n'y avait pas contradiction « entre la croix du Christ et la croix gammée » ? C'est peut-être qu'on craignait de retomber dans l'erreur de tactique commise, au siècle dernier, à l'égard du mouvement socialiste ; c'est peut-être aussi que la tendance anti-catholique, affichée d'abord par Hitler, avait flatté les protestants. Aujourd'hui, cet opportunisme ne paraît plus de saison, et les théologiens de l'Église évangélique font à Hitler son procès avec autant de rigueur que naguère ceux de l'Église romaine. Dans une série d'études réunies sous le titre : *l'Église et le troisième Reich* (1), la question est nettement posée. On dégage la doctrine hitlérienne des faux-semblants piétistes et messianistes qui, à certains esprits, ont fait apparaître le troisième Empire comme le Royaume de Dieu. Et on se demande comment l'appel à la violence peut se concilier avec la charité chrétienne, comment la déification de l'État ou de la nation, de la race ou même du parti s'accorde avec les principes fondamentaux de toute croyance religieuse. La conclusion, c'est qu'un chrétien digne de ce nom doit refuser de confondre la volonté de puissance avec la justice, le parti avec la patrie.

Les évêques catholiques d'Allemagne, il est vrai, en avaient dit autant : ce qui n'a pas empêché Brüning de négocier avec Hitler ; ce qui, aujourd'hui encore, n'empêche

(1) *Die Kirche und das dritte Reich*, chez Klotz, à Gotha, 1932. — Parmi les auteurs figurent le théologien Martin Rade, le professeur Strathmann, etc.

pas les dirigeants du Centre, soucieux avant tout de ménager l'influence et l'autorité politique du parti, d'envisager une « coalition noire et brune » à qui puisse être confié le gouvernement de l'Allemagne. Les catholiques allemands se flattent peut-être de canaliser à leur profit le mouvement hitlérien, comme ils ont réussi naguère à tirer parti du mouvement socialiste. Font-ils un bon calcul, ou vont-ils au-devant d'une grave déception ? l'avenir nous l'apprendra.

En dehors de toute préoccupation doctrinale ou confessionnelle, des Allemands de bonne foi reprochent à Hitler et à ses apôtres d'égarer la conscience nationale, en fondant leur propagande sur une série de mensonges. Premier mensonge : « Nous n'avons pas perdu la guerre, proclament les hitlériens ; mais il y a eu en Allemagne une révolution. » Comme si la révolution allemande de 1918 n'avait pas été l'inévitable conséquence de la guerre perdue ! Autre imposture : rendre responsables des malheurs de l'Allemagne les hommes qui, au lendemain de la défaite, eurent le courage de prendre en main les affaires publiques dans un pays vaincu, humilié, tout près de s'abandonner aux extrêmes fureurs du désespoir. Que les hitlériens combattent les doctrines marxistes, c'est leur droit ; mais ils ne sauraient oublier sans injustice qu'en 1918-1919, c'est la social-démocratie, ce sont les syndicats qui ont sauvé l'Allemagne de l'anarchie et du bolchévisme. Du mouvement national-socialiste, dont quelque douze millions d'Allemands attendent le salut du pays, il n'est sorti jusqu'à présent qu'inutiles violences et désordres dangereux.

LES PROJETS DU GOUVERNEMENT

Dans les cinq petits États du Reich (1) où les hitlériens exercent tout ou partie du pouvoir, ils ont prudemment limité leur action à deux domaines : l'instruction publique et la police. Jamais encore ils n'ont osé toucher à quelques matières plus délicates, comme l'économie, la finance, ou la politique sociale. Est-ce défiance d'eux-mêmes, ou précaution électorale ? Sans doute l'une et l'autre. Or, jusqu'à la fin du mois d'août, le cabinet Papen-Schleicher a imité cette réserve

(1) Anhalt, Brunswick, Mecklembourg-Schwerin, Mecklembourg-Strelitz, Oldenbourg.

avec une docilité singulière. Les deux grandes pensées du gouvernement national, c'est la circulaire du 28 juillet, où le baron von Gayl invite les ministres des États à prendre toutes mesures utiles pour que la jeunesse allemande reçoive une éducation chrétienne et patriotique, étrangère à tout esprit de parti; et c'est l'arrêté du 12 août, par lequel M. Bracht règle la police vestimentaire des plages, et soumet à un contrôle rigoureux des spectacles dont la licence brutale étonnait à bon droit les étrangers.

Ces deux préoccupations, qui nous semblent fort légitimes, ont généralement paru mesquines et intempestives à l'opinion allemande, qu'agitent de plus graves soucis et des inquiétudes plus pressantes. On a tourné en ridicule l'ordonnance sur la police des mœurs; quant au sermon de M. von Gayl sur la question scolaire, il a trouvé l'accueil le plus froid chez les catholiques, qui n'ont pu s'empêcher d'y flairer une manœuvre et ont fait observer au ministre que le peuple allemand, ayant attendu pendant treize ans le *Reichsschulgesetz* prévu par la Constitution de Weimar, pouvait fort bien l'attendre encore un peu plus longtemps.

Cependant il y a un ministère où l'on agit de plus importants et de plus vastes projets : c'est le ministère de la *Reichswehr*. L'organisation militaire, qu'on ne s'étonne point d'y rencontrer, y coudoie les travaux publics, la colonisation intérieure, l'économie et la finance, qui s'y trouvent peut-être moins à leur place. C'est que M. von Schleicher se pique, comme autrefois Ludendorff, d'être un homme universel : rien de ce qui concerne l'État ne lui est étranger. Cette compétence multiple, ou cette coquetterie, s'étale presque naïvement dans le grand discours qu'il a prononcé le 26 juillet devant le microphone. On raconte que le général Pétain, recevant un jour, à son Quartier général, Forain déguisé en militaire, ne se tint pas de lui dire : « Ah! si Forain vous voyait!... » Plus d'un camarade du 3^e régiment de la Garde, le soir du 26 juillet, tandis que la T. S. F. lui cornait aux oreilles cet extraordinaire pot-pourri de politique et de morale, d'art diplomatique et de science financière, dut murmurer tout bas à l'adresse du ministre : « Ah! si Schleicher vous entendait! »

Car, encore aujourd'hui, Kurt von Schleicher est un grand

ironiste ; mais son ironie est souriante plutôt que féroce ; et il évite soigneusement de l'exercer sur des ridicules dont il a quelque espoir de tirer parti. Or l'auteur de la déclaration hitlérienne que nous citons tout à l'heure, M. Heinz Henckel, n'a pas tout à fait tort, lorsqu'il revendique pour les hommes de son parti quelques-unes des initiatives les plus importantes que le gouvernement Papen-Schleicher a prises à son compte, et notamment celle qui concerne l'*Arbeitsdienst*, ou « Service volontaire du travail ».

LE SERVICE CIVIL DE TRAVAIL

L'idée première de cette institution germa dans l'esprit de Ludendorff, qui avait songé à utiliser les populations civiles, et en particulier les jeunes gens, pour la mise en valeur rapide de certains territoires occupés. Mais c'est en Bulgarie qu'on en fit la première application (1). Le service civil de travail, organisé par le gouvernement bulgare en 1920, répondait à une double intention : procurer l'exécution rapide et économique de certains travaux d'utilité publique, routes, canaux, voies ferrées, etc... ; donner à la jeunesse, que le traité de Neuilly avait désarmée, une éducation et une discipline aussi rapprochées que possible de l'éducation et de la discipline militaires. Tout homme valide de vingt ans est tenu de travailler pour l'État pendant une période de huit mois.

Appliquée dans ce sens et fortifiée par cette expérience, l'idée ne devait point tarder à reprendre le chemin de l'Allemagne. C'est au Wurtemberg qu'on fit les premiers essais d'un « service de la jeunesse ». Puis le gouvernement de l'État de Bade, tout en s'en inspirant, leur donne une forme plus méthodique : rapprocher la jeunesse universitaire de la jeunesse ouvrière ; les plier toutes deux à la discipline et à la vie des camps ; développer, avec leur force physique, leur énergie morale, tels sont les buts poursuivis. Les progrès du chômage apportent à cette initiative un nouveau stimulant ; à côté des « bataillons estudiantins », on voit se créer des « bataillons de chômeurs ». M. Treviranus et les dirigeants du *Stahlhelm* prennent à ces organisations un intérêt marqué. La formation

(1) V. Max Lazard, *le Service obligatoire de travail en Bulgarie*. Études et documents du B. I. T., série B, n° 12. Genève, 1922.

de Reutlingen, *Freiwilliger Volksdienst* (service volontaire national), contrôlée par le *Stahlhelm*, sert de modèle à plusieurs organismes analogues ; celui de Tübingen réunit pour un travail volontaire commun des ouvriers et des étudiants de l'Université.

Deux décrets-lois (5 juin et 24 juillet 1931) autorisent dans le Reich la création d'un service volontaire du travail. Les travailleurs volontaires qui, au mois d'août 1931, étaient quelques centaines, atteignaient le nombre de dix-huit mille en février 1932. Une annonce, parue dans plusieurs journaux, demandait, pour le service volontaire, « deux cents chefs de section, ayant servi dans l'armée ». Peu à peu, le but de l'institution apparaissait avec plus d'évidence.

Mais l'homme qui devait lui donner son véritable caractère, c'est le colonel Hierl. Né en 1875 dans le Palatinat, cet officier a fait toute sa carrière en Bavière. Quand la guerre éclata, il était professeur à l'École de guerre de Munich. De 1914 à 1918, il remplit les fonctions de chef d'état-major au premier corps d'armée bavarois de réserve. En 1920, il devient chef de bureau à l'état-major de la *Reichswehr*. Gagné bientôt après aux idées hitlériennes, c'est lui qui organise les fameuses sections d'assaut. Dès l'arrivée au pouvoir du cabinet Papen-Schleicher, le colonel Hierl est spécialement chargé de la direction de l'*Arbeitsdienst*, sans obtenir pourtant le titre de commissaire du Reich qu'il avait d'abord réclamé.

Le 20 juin dernier, le colonel Hierl prononçait devant le microphone un discours-programme du plus haut intérêt : après avoir exposé les grandes lignes de l'organisation, insista sur le rôle éducateur des chefs, il déclarait très franchement l'intention de suppléer, par ce service civil, au service militaire dont le bénéfice avait été retiré à la jeunesse allemande, — et cela sans que les Puissances étrangères, la France en particulier, puissent soulever la moindre objection.

Le décret-loi du 16 juillet 1932, dont le règlement du 2 août a prescrit l'exécution, représente un compromis entre les exigences hitlériennes, telles que les traduisait le projet du colonel Hierl, et les convenances du gouvernement. La direction du service civil est attribuée à un haut fonctionnaire, assisté d'un conseil, dont le colonel Hierl fait partie. La durée du service est de deux années, que les jeunes gens sont invités

à accomplir entre 19 et 22 ans, en attendant qu'ils y soient contraints. Un an après leur congé, ils pourront être rappelés pour une troisième année de service. Une nouvelle somme est inscrite au budget, en vue de financer des travaux prévus en supplément de ceux qui ont été réservés pour les syndicats. Pour commencer, on compte pouvoir fournir du travail à 200 000 hommes. Dans la circulaire qu'il adresse aux chefs de section, M. Schæfer, ministre du Travail, rappelle que le service civil volontaire représente surtout, dans la pensée du gouvernement, un moyen d'assurer l'entraînement physique et moral de la jeunesse allemande. Cela revient à dire que le service civil volontaire annonce et prépare l'introduction du service militaire obligatoire.

M. VON SCHLEICHER ET LE SYNDICALISME

Pour le général von Schleicher, intelligent, méthodique et bourreau du travail, c'est un jeu d'accommoder aux nécessités de l'heure et à ses propres desseins tel projet élaboré par ses amis, voire par ses adversaires. La méthode qu'on saisit sur le vif dans le décret sur le service civil, on la retrouve dans l'ébauche de réforme financière et économique due, elle aussi, au ministère de la *Reichswehr*. Ici encore, certaines idées chères aux hitlériens servent de base au système. Mais l'origine et la qualité sont un peu différentes. Comme il y a à Paris des communistes mondains, on trouve à Berlin des « nazis de salon ». Tels sont ces jeunes intellectuels, dont le groupe est connu sous le nom de *Tat-Kreis*, « Cercle de l'Action ». Ils se sont donné pour tâche de sublimer, de réduire l'incohérent programme économique d'Hitler en un corps de doctrine d'apparence rigoureusement scientifique. Ils ne s'exprimaient jusqu'ici que dans une petite revue : *die Tat*; mais, depuis peu, la *Tägliche Rundschau*, journal quotidien, naguère à la solde du parti chrétien-social, est passée dans leurs mains. Le chef du groupe est un personnage mystérieux, qui signe Ferdinand Fried; mais l'esprit le plus inventif est sans doute ce Hans Zehrer, qui écrit aussi sous le pseudonyme de *Dingraeve*. Dans son dernier ouvrage, une petite brochure intitulée : *Où va l'Allemagne ?* cet écrivain explique que le *Troisième front* doit ériger « une communauté nationale socialiste-anticapi-

taliste ». Cette construction se fera, non point de haut en bas, mais par agrégations successives. Ce qu'il faut, c'est « rendre actives les campagnes allemandes, réformer par en bas l'ordre social et politique, faire que chaque classe prenne conscience de la possibilité et de la façon, pour elle, de s'insérer dans le système d'une économie nationale méthodique; créer enfin une opinion publique, qui réclame et exige ce nouvel ordre social et national ».

« Les forces décisives, écrit-il encore, ce ne sont pas les partis de masse, mais la bureaucratie, la *Reichswehr* et le dernier groupe restant du capitalisme, composé des grands propriétaires, des chefs de l'industrie lourde et de leurs agents politiques ou journalistes. Ce dernier élément est faible, comme tout organe qui prétend remettre sur pied un état de choses périmé et insoutenable; mais il est aussi extraordinairement tenace et conscient de son but. C'est celui qui vient d'arriver au pouvoir avec M. von Papen. »

Les théoriciens du *Tat-Kreis* n'ont pour le chancelier qu'une médiocre estime; mais ils professent une admiration sans bornes pour le général von Schleicher, qui leur témoigne à son tour bienveillance et sympathie. Tandis que M. von Papen s'accroche au groupe capitaliste défini ci-dessus, son meilleur soutien, et concilie comme il peut les exigences de la grande propriété et celles de l'industrie lourde avec les nécessités de sa politique, M. von Schleicher pense pouvoir s'appuyer plus solidement sur les deux seules forces qui soient encore organisées dans cette Allemagne chaotique et bouleversée : la *Reichswehr* et les syndicats. De la première il est maître absolu; il a déjà prévu toutes les phases de l'évolution qui transformera la force de police en instrument politique, et enfin en outil militaire. Pour agir sur les syndicats, il a besoin d'intermédiaires. Il semble désormais les avoir trouvés dans les trois hommes avec lesquels il élabore cette curieuse *coalition transversale* (*Querverbindung*), qui, si elle se réalisait, ferait de l'organisation syndicale la clef de voûte d'un système politique, peut-être même d'une majorité parlementaire. Ces trois hommes sont M. Imbusch, député du Centre et chef des syndicats chrétiens, M. Leipart, président de l'Union générale des syndicats allemands, et M. Gregor Strasser, qui représente dans le parti hitlérien l'élément socialiste et syndicaliste.

Ainsi M. von Schleicher ramènerait l'économie allemande à une forme ordonnée et disciplinée, celle du socialisme d'État : nationalisation des industries de base et des grandes banques, réorganisation et développement des participations du Reich dans les entreprises commerciales et industrielles, enfin *autarchie* économique, c'est-à-dire constitution de l'État allemand en système fermé, où production et consommation seraient calculées en fonction exclusive des ressources et des besoins nationaux : voilà quelques idées maitresses du système que le ministre de la *Reichswehr* tenterait d'instaurer avec l'appui des syndicats et des grands partis dont ils dépendent.

On admire que des projets aussi hardis, des réformes aussi radicales puissent être envisagés par un gouvernement sans base et sans crédit, dans un pays où règnent le désordre et la confusion. M. von Papen proclame un ordre nouveau, conservateur et chrétien; M. von Gayl remanie de fond en comble la constitution de Weimar; M. von Schleicher met sur pied un nouveau système économique et une organisation sociale inédite; tous les trois ensemble déclarent au monde entier que l'Allemagne, sans souci des traités politiques et des accords commerciaux, entend s'armer à sa guise, récupérer ses colonies perdues, et ne rembourser de ses dettes privées que la part qui lui conviendra. Au nom de qui tiennent-ils ce langage arrogant et péremptoire ?

Ces ministres n'ont obtenu la confiance d'aucun parlement. Le président du Reich, seule autorité dont ils se puissent réclamer, tient lui-même son pouvoir d'une majorité qui s'oppose aujourd'hui de toutes ses forces au maintien du « cabinet présidentiel ». A l'intérieur de ce cabinet s'agitent des velléités et des intérêts contradictoires. Et c'est dans cette situation paradoxale et incohérente, reconnue telle par ceux qui l'ont créée comme par ceux qui l'exploitent, qu'un gouvernement à peine constitutionnel prétend imposer sa loi à l'Europe et au monde !

Le monde et l'Europe attendront, pour traiter avec l'Allemagne, qu'il y ait une Allemagne, c'est-à-dire que le peuple allemand soit à nouveau capable d'exprimer librement et régulièrement une volonté nationale.

MAURICE PERNOT.

ÉTUDES EUROPÉENNES

LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

III ⁽¹⁾

L'UNITÉ LITTÉRAIRE

LA BELLE APPARENCE

Si, dès la fin du xvii^e siècle, la religion est vivement attaquée, si le droit naturel renie le droit divin, que devient la littérature? Résiste-t-elle? Ou bien devons-nous ici encore modifier nos idées, et croire que le classicisme est menacé dans le temps même où il nous paraissait triomphant?

Tout se compose encore suivant un plan réglé; du moins c'est la première impression. Pour exceller, l'esprit n'a pas besoin de chercher obscurément sa route; la Grèce et Rome lui offrent des modèles: il suffit de les suivre pour ne jamais errer. Vers 1713 s'organise l'apothéose d'Homère: quand, à cette date, Pope commence à publier sa traduction de l'*Illiade*, son succès est triomphal; c'est un événement européen. Il est vrai que le latin perd d'importantes provinces, la diplomatie, la science; mais il règne en maître sur l'éducation. Aux enfants, aux adolescents, aux jeunes hommes, il impose sa discipline: le respect de la méthode, le sens de l'art, l'impérieux besoin de logique et de clarté.

Comme dit ce Thomas Rymer, qui démontra que Shakespeare n'entendait rien à la tragédie, les poètes deviendraient négligents s'ils ne sentaient peser sur eux le regard sévère

(1) Voyez la *Revue* des 15 août et 1^{er} septembre.

des critiques. Aussi des critiques innombrables parcourent-ils, férule en main, les allées régulières du jardin des Muses. En France, le Père Bouhours, le Père Rapin, le Père Le Bossu, docteurs glorieux, enseignent la manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit, la manière de régler les discours et les vers, la manière d'ordonner la poésie épique. En Angleterre, Gérard Langbaine, Edward Bysshe, Welsted, John Dennis, et qui sais-je encore ? font comprendre à leurs compatriotes jusqu'à quel point l'art est supérieur à la nature. En Italie, Crescimbeni, Muratori, Gravina, analysent l'essence de la poésie parfaite, l'essence de la parfaite tragédie. Dans la préface à l'édition de ses œuvres qu'il donne en 1701, Boileau prend congé du public ; mais nous n'aurons pas longtemps à attendre ; en 1711, Pope publie l'*Essay on Criticism* : c'en est fait, la tradition se maintient, un code remplace un code. Il vaut mieux, dit Pope, diriger Pégase que de l'éperonner, contenir sa fougue que d'exciter sa vitesse ; il importe de modérer l'élan du beau cheval ailé. C'est ainsi que le poète anglais s'égale à Boileau son maître, énonce les préceptes d'un *Art poétique* à peine plus libéral, et règne avec autorité sur une Europe habituée à obéir.

Elle obéit, car la France lui a montré les bienfaits de l'ordre et de la discipline ; la France l'a modelée sur son propre esprit. Elle lui a proposé une méthode si lumineuse, — ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'elle ne soit évidemment telle, diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il est requis pour les mieux résoudre, conduire par ordre les pensées, faire des dénombrements entiers ; — elle lui a donné des exemples si parfaits ; elle lui a si longtemps fait admirer son art ; elle a multiplié les écrivains de telle sorte, après la génération de Corneille, celle de Racine et de Molière, et les Bossuet, et les Fénelon, et comme si elle était inépuisable, les Bayle, les Fontenelle, qui continuent la tradition en la renouvelant ; elle a montré tant de force vitale et tant de génie, qu'à la fin les autres peuples ont accepté sa domination. Elle règne maintenant ; elle donne le ton, souveraine. C'est son hégémonie qui fait l'unité de la littérature. Ses livres sont lus depuis Londres jusqu'à Naples, et de Stockholm à Madrid ; les auteurs étrangers ne conçoivent pas d'autre moyen de surpasser ces grandes œuvres que de les imiter. Sa langue est partout

connue, et triomphe du latin dans l'usage universel. En 1683, l'académicien Charpentier écrit un ouvrage qu'il intitule *De l'excellence de la langue française*, pour montrer que l'inscription à placer sur un arc de triomphe, érigé en l'honneur de Louis XIV, doit être en français, et non pas en latin. A quoi bon tant de preuves? observent, de Hollande, les *Nouvelles de la République des lettres*. « L'auteur eût pu se passer de toutes ces autorités, car elles ne servent qu'à prouver une chose reconnue par toute l'Europe : tout le monde veut savoir parler français; on regarde cela comme une preuve de bonne éducation; on s'étonne de l'entêtement qu'on a pour cette langue, et cependant on n'en revient point; il y a telle ville où pour une école latine on en peut bien compter dix ou douze de françaises; on traduit partout les ouvrages des Anciens, et les savants commencent à craindre que le latin ne soit chassé de son ancienne position » (août 1684). Le même journal renchérit un peu plus tard : « La langue française est désormais le point de communication de tous les peuples de l'Europe, et une langue que l'on pourrait appeler *transcendentelle*, par la même raison qui oblige les philosophes à donner ce titre aux natures qui se répandent et se promènent dans toutes les catégories » (novembre 1685).

Oui, nous offrons alors une civilisation harmonieuse en ses parties, facile à saisir dans son ensemble, fermement arrêtée dans ses lignes : totale. Et c'est pour cela que les autres nations cherchent à l'imiter, non point certes pour nous obéir, mais pour trouver leur profit. Et leur plaisir. Car cette civilisation est aimable et charmante. Elle ennoblit tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie; elle ne néglige aucun des arts sociaux. Nos architectes construisent les belles demeures des princes, et nos décorateurs viennent les achever. Nos précepteurs sont appelés dans les familles étrangères parce qu'on espère qu'ils donneront aux jeunes esprits confiés à leur garde à la fois grâce et solidité. A qui demanderait-on des leçons de danse et de maintien, sinon aux maîtres des belles manières, aux Français? Il y a bien de la puissance dans ce mot, la mode : or c'est un gallicisme que l'Italie adopte vers la fin du XVII^e siècle; et dans le même temps, on voit apparaître aux vitrines de Milan et de Venise la *gallica pupazza*, la poupée qui vient de Paris, habillée à la dernière mode : il

n'est point de *signora* qui ne désire aussitôt être vêtue comme la poupée. Jusque dans les cuisines, on trouve chefs et marmitons qui accommodent des plats à notre manière, qui débouchent nos bourgognes et nos bordeaux. « On dirait qu'aujourd'hui, on ne peut faire un diner ou un souper de quelque qualité sans des vins qui viennent de pays lointains, qu'on apporte dans des fiasques de verre épais, dites *bouteilles*, pour appeler du mot français même le récipient. » Ainsi parle un Italien ; et Thomasius, un Allemand : « Aujourd'hui, tout chez nous doit être français. Habits à la française, plats à la française, meubles français, langue française, mœurs françaises... » Pour apprendre à penser droitement, à vivre avec noblesse, avec délicatesse, on choisit comme guide le génie classique de la France.

Toute l'Europe parle de raison ; toute l'Europe respecte l'autorité ; toute l'Europe s'essaie aux mêmes genres littéraires. Pour toute l'Europe, le lyrisme n'est plus qu'un exercice oratoire, un tour de force sonore. Aux Italiens arrive une étrange aventure. Nous voulons renouveler notre poésie, pensent-ils de propos quasi délibéré (car la poésie, ils le croient, est pure affaire de volonté et d'intelligence) ; depuis assez longtemps on nous reproche nos concetti et nos pointes, et notre marinisme et notre mauvais goût ; plus d'enflure ni d'hyperbole, l'heure a sonné de revenir à la nature et à la divine simplicité. A Rome, en 1690, des poètes et des sages se sont assemblés ; ils ont décidé de tenir leurs réunions dans des bosquets, à ciel ouvert ; ils feront revivre l'antique Arcadie, le temps où les hommes respiraient la poésie dans les souffles du vent, le temps où les pasteurs faisaient sortir des mélodies sublimes de leurs agrestes pipeaux. Hélas ! l'exécution d'un projet si beau tourne à la mascarade. Ces Arcades se donnent des lois, c'est leur premier souci ; ils s'affluent de noms de bergers, calqués sur le grec ; ils essaient en colonies nombreuses, répandues dans toute l'Italie, et plus pédantes encore que l'Arcadie romaine ; dans leurs bosquets, ils récitent des vers aussi mauvais que ceux qu'ils voulaient bannir : ce sont les mêmes, ils les tenaient en portefeuille et ne les ont pas changés. S'ils les changent, c'est pour les affadir ; ce qu'ils appellent poésie n'est plus qu'un long bêlement.

Dans toute l'Europe, on essaie d'écrire des épopées : rien

ne serait plus facile, si l'on possédait les secrets de l'art ; mais ici, le secret est perdu. A travers l'Europe s'organise un concours général de tragédie ; pour obtenir la palme et le prix, les diverses nations se mettent au travail ; les gens à cothurne s'affairent, obstinément. Crébillon rivalise avec Racine : mais il prodigue à l'excès les bistres et les noirs. L'étranger rivalise avec la France : ah ! s'il pouvait l'éclipser ! Du moins n'épargne-t-il ni le temps, ni la peine, ni le nombre des tragédies ; pendant des années il s'acharne. Jour mémorable, que celui où le marquis Scipione Maffei fit représenter pour la première fois, à Vérone, c'était le 12 juin 1713, une *Méropé* un peu décharnée, mais qui semblait plus classique que les plus classiques des tragédies françaises. Quels applaudissements, d'abord dans sa province, ensuite dans toute l'Italie ! Quel triomphe ! Quelle admiration pour ces sentiments exaltés, pour ces tirades grandiloquentes, pour ces vers mécaniquement rythmés ! La pièce fit grand bruit à travers le monde, traduite, discutée, prônée ; et par Voltaire et par Lessing, elle alla, plus tard, jusqu'à Goethe.

Les Anglais aussi avaient bien compris qu'il fallait réformer leur théâtre, bannir les honteuses licences d'un Shakespeare, interdire à la tragi-comédie sa prétention de se confondre avec la tragédie, même supprimer les effets de batailles, de tumultes, de cortèges sur la scène, et ces trompettes et ces tambours, et ces assassinats dont on ne saurait supporter le spectacle, pour peu qu'on ait le goût bien fait ; bref, ils aspiraient à la belle tragédie régulière, savamment découpée, dosant la terreur et la pitié, héroïque avec sobriété, et sublime sans emportements. Le *Caton* d'Addison, publié l'année 1713, traduit en français dès la même année, leur procure cette gloire ; et ils possèdent enfin, eux aussi, un Caton en perruque, Romain à la Louis XIV.

Les Allemands sont en retard ; ils arriveront cependant : un peu de patience. Gottsched souffre de voir le théâtre allemand dans le chaos ; il travaille, lit la Poétique d'Aristote et ses commentateurs, le théâtre des Anciens, les poètes français, jusques et y compris leurs préfaces. Alors il ouvre les yeux, comprend que l'art dramatique a des règles si bien fondées en raison, si absolues, et d'une si impérieuse nécessité, que l'Allemagne restera barbare, aussi longtemps qu'elle refusera

de les observer. En conséquence, Gottsched traduit des pièces françaises, travaille de toute manière à posséder les secrets de l'art, et donne triomphalement un *Caton mourant*, en 1732. Il se serait bien borné à mettre en allemand le *Caton* d'Addison : mais le défaut de régularité et l'inutilité des épisodes de cette pièce lui ont fait prendre un parti plus difficile. Grâce au ciel, toutes les scènes du *Caton* allemand se passent dans une seule salle du château d'Utique, et la durée de l'action va seulement de midi au coucher du soleil.

Ce qui frappe les regards, ce sont ces tendances identiques et ces œuvres uniformes ; c'est la régularité de cet ensemble ; c'est la belle apparence de la littérature classique, telle qu'elle s'affirme entre 1680 et 1715. — Changeons maintenant de perspective ; plaçons-nous à l'intérieur même des esprits ; essayons de pénétrer dans la profondeur des consciences. Y aura-t-il un seul des principes directeurs du classicisme qui ne soit menacé ? — Pas un seul.

LE RESPECT DE L'AUTORITÉ S'EN VA

L'autorité.

Mais tandis que s'élève l'hymne qui célèbre l'antiquité, voici qu'on entend un accompagnement ironique ; et l'apothéose d'Homère ne va pas sans quelques sifflets. Des critiques ont voulu diminuer l'importance de la Querelle des Anciens et des Modernes : au contraire, il faut l'accentuer. Ne voit-on pas qu'elle commence avant même que le classicisme ne soit vainqueur, dès que l'humanisme perd son prestige et sa gloire, dès 1601, avec Tassoni ; qu'elle s'étend bien au delà du champ de la littérature ; et que les savants qui cherchent plus de lumière, rencontrant la grande ombre des Anciens, déplorent son influence et l'accusent d'épaissir les ténèbres de l'esprit ? N'entend-on pas un Bacon déclarer qu'une des raisons qui font obstacle au progrès des sciences, et qui clouent les hommes à la même place comme s'ils étaient enchantés, est le profond respect qu'ils ont d'abord pour l'antiquité ? Oublie-t-on que le débat passe de pays en pays, prenant chaque fois une force nouvelle, et qu'il finit par occuper toute l'Europe ?

La France, ainsi qu'elle fait chaque fois qu'elle examine des idées, marque avec précision sa nature et sa portée, et lui

donne son retentissement. Elle compte assez d'originaux pour lancer un paradoxe, Boisrobert, Desmarets de Saint-Sorlin; assez d'hommes de talent pour forcer les partisans des classiques à prendre le paradoxe au sérieux, Charles Perrault, Fontenelle : tout le camp des littérateurs s'agite, la ville s'intéresse à la lutte, la cour est partagée, l'Académie s'enflamme : à la bonne heure, il ne sera pas dit qu'en France, on refuse de se battre pour des principes. Saint-Évremond introduit la querelle en Angleterre. Saint-Évremond, l'épicurien, le libertin, qui laisse tomber indolemment des phrases à longue portée, comme celle-ci : « Tout est changé, les dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point dans nos ouvrages ? » Alors on se dispute aussi à Londres, rudement, confusément. C'est Temple, qui proclame la supériorité des Anciens, et Wolton, qui la récuse. C'est Bentley le classique, Bentley l'érudit : comme il démontre que les lettres de Phalaris, ce prétendu chef-d'œuvre de l'antiquité, sont fausses et apocryphes, le voilà classé parmi les mauvais esprits qui dénigrent le classicisme ; c'est le moderne malgré lui, on l'accable de traits. Les plus grands écrivains accourent à la bataille, Arbuthnot, Pope, et Swift. Sur quoi l'on recommence à se battre en France, où se poursuit le duel épique de la Motte-Houdard et de M^{me} Dacier. Cependant les Italiens multiplient les écrits pour et contre, et ne sont pas moins agités ; les combattants sont nombreux, et crient très haut : les modernes semblent l'emporter. Des arbitres s'interposent, Fénelon, Terrasson, le P. Buffier. Quelle affaire ! que d'ardeur ! que de passion ! Vit-on jamais bataille durer plus longtemps, et exciter davantage l'âme irritable des lettrés ?

Quand elle fut finie, restèrent beaucoup de livres morts, qui vinrent peser sur les rayons des bibliothèques, à côté de beaucoup d'autres livres, non moins morts. Et aussi quelques idées vivantes, de celles qu'on n'arrête plus et qui font leur chemin. On les a si souvent marquées, qu'il suffit de les redire, sans insister. L'idée qu'il ne faut plus jurer sur les paroles des maîtres, et qu'après tout l'individu peut diriger parfaitement sa vie sans recourir toujours à l'autorité. L'idée que la pédanterie, tyrannie qui s'alourdit de sottise, n'est pas seulement un ridicule, mais une entrave au développement de la raison.

L'idée, assurément fausse, mais séduisante, que le progrès s'applique à tout, même aux productions littéraires. L'espoir du progrès, la vision d'une humanité en marche vers des destins meilleurs, flattent des esprits qui, reniant l'antiquité, ne peuvent plus se consoler du présent en contemplant, loin derrière eux, les mirages de l'âge d'or. Dans ce culte nouveau entre déjà, comme dans beaucoup de forces agissantes, une part de superstition.

C'est de ce temps-là, peut-être, qu'il faut faire dater le relief et ce prestige d'un mot qui ne prétendait pas à une si haute fortune : *moderne*. Pauvre prérogative, puisqu'il suffit de naître pour la posséder, et de vieillir pour la perdre : aussi la dédaignait-on, au fort du classicisme français, quand on aimait mieux parler sur l'éternel. Mais par l'effet de la Querelle, ce mot prend une valeur magique; il devient une formule qui conjure la force et la valeur du passé. Qui n'est pas moderne, recule dans le temps, et n'apparaît plus qu'à l'arrière-garde : ce n'est pas une place flatteuse, et quel écrivain, même fêré des Anciens, aimera faire figure d'attardé? Après avoir été moderne timidement, on sera moderne vaniteusement, d'un air provocateur. On abandonnera le parti des grands morts, et on se laissera aller à la joie, d'ailleurs facile et insolente, de sentir en soi l'afflux d'une jeune vie, même éphémère. Un changement profond s'opère là, un reclassement des valeurs; et il est facile de voir quelle pente on suit. On commence par prouver que l'âge moderne possède des écrivains qui ne le cèdent en rien à ceux de l'antiquité. On cherche le renfort des savants; et l'on fait éclater la supériorité de la civilisation présente. Puis on glisse à l'idée que l'âge moderne, que le moderne en soi représentent une valeur absolue. Et la transformation est accomplie. Avoir quatre mille ans sur la tête, ce n'est plus une gloire, c'est un insupportable fardeau. Ainsi pensent Frontin et Trivelin, tels que Marivaux nous les montre :

FRONTIN. — Et que veulent dire les modernes?

TRIVELIN. — Les modernes, c'est comme qui dirait toi, par exemple.

FRONTIN. — Hé! ho! Je suis un moderne, moi?

TRIVELIN. — Oui vraiment, tu es un moderne, et des plus

modernes ; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FEONTIN. — Et pourquoi ton maître nous haïssait-il ?

TRIVELIN. — Parce qu'il voulait qu'on ait quatre mille ans sur la tête pour valoir quelque chose...

Même dans l'hégémonie française, ce nouveau préjugé du moderne entre pour une part. On n'imité pas seulement la France pour ses vertus solides, mais aussi pour son air cavalier. Ces modes de Paris, ces colifichets, déplaisent aux moralistes, qui les critiquent sévèrement, mais plaisent aux femmes, à la jeunesse. Tout l'art des Français, dit le *Spectator*, tend à rendre les femmes plus éveillées et plus capricieuses que nature ; parler haut dans les assemblées publiques, se faire remarquer à tout prix, voilà les habitudes que l'on prend quand on voyage en France : habitudes déplorables. La discrétion et la modestie, qui ont passé de tout temps et dans tous pays pour les plus dignes ornements du beau sexe, ne sont regardées aujourd'hui que comme les ingrédients d'une conversation gênée, et comme des qualités bourgeoises qui ne doivent paraître que dans le domestique. Mais le *Spectator* a beau morigéner ; reste que les femmes ne tiennent pas à ressembler à leurs mères grands ; l'élégance des habits, le raffinement du goût, une certaine délicatesse dans le plaisir, une certaine désinvolture dans les mœurs, sont des nouveautés qui les attirent. On raille les Français bavards, indiscrets, coquets, vaniteux ; et pourtant on les imite. Ils sont modernes ; ils traduisent le goût d'aujourd'hui ; ils anticipent sur le goût de demain ; dans leur affectation même, dans leur dédain pour ce qui est lourd ou vieillot, entre une invitation, une provocation à l'aventure et à la liberté.

Le respect de l'autorité, la sujétion à une règle que le passé sanctionne, la domination de ce qui est par ce qui était, — on est en train de changer tout cela. Si la grande querelle que les Modernes font aux Anciens est si longue, si passionnée, et si généralement répandue, c'est qu'elle est autre chose que l'habituelle dispute entre deux générations, les fils ayant coutume de penser autrement que les pères ; elle traduit une révolution qui s'accomplit dans les idées et dans les mœurs.

LES EXIGENCES DE LA RAISON

La raison régnait en souveraine.

La raison classique : si sage, si tolérante dans son apparente rigueur, si soucieuse d'un ordre fait de transactions ! Elle voulait bien accepter des puissances rivales, l'imagination, la sensibilité ; elle n'excluait pas ces inquiètes : elle se contentait de leur imposer prudence et discrétion. Elle admirait l'héroïque et le sublime, comme ces grandes eaux qui ne donnent que par une contrainte admirablement réglée leurs effets majestueux. Si, dans son expression littéraire, elle réservait une place éminente à l'idée du sacrifice, à l'exemple de la passion qui, ou bien reconnaît l'empire du devoir, ou bien aboutit à l'anéantissement de l'individu qui la porte en soi, c'est qu'elle était elle-même sacrifice. Si elle préconisait des modèles excellents, c'est qu'elle soustrayait l'idée d'excellence aux vains débats, toujours à recommencer : elle aimait mieux passer son temps à réaliser, s'il était possible, un idéal défini une fois pour toutes. Elle n'était pas une tyrannie, mais un gouvernement tempéré par le sens des réalités concrètes : son aboutissement parfait n'était pas un code de formules abstraites, mais bien plutôt la floraison d'admirables œuvres d'art. Elle-même était un art : art de penser, art d'écrire, art de vivre.

Mais on sait de reste que les plus beaux équilibres sont les plus difficiles à maintenir. Avec le temps, la raison classique cesse d'être une combinaison vivante d'éléments hétérogènes. A force de répéter ses plus heureuses formules, on les transforme en recettes ; à force d'admirer ses réussites, on les copie ; le génie est considéré comme une faculté inutile, et quasi embarrassante, puisqu'on connaît la manière de s'en passer ; il suffit de suivre les règles ; et celles-ci, au lieu d'être des observations recueillies par l'expérience, deviennent des impératifs : si vous voulez faire une tragédie, prenez vingt-quatre heures, une salle dans un palais, de l'amour, du devoir, et quelques héros solennels.

Cette ankylose n'est pas le seul danger. La raison cartésienne, qui avait apporté au classicisme un merveilleux secours, devient bientôt son ennemie. Car elle est exigeante, et ne se contente pas d'un domaine partagé. L'esprit ne doit se

soumettre qu'à l'évidence : pourquoi, en bonne logique, accepterait-il de s'incliner devant des modèles, anciens ou nouveaux ? Comment y aurait-il deux sortes de vérités, le concret et l'abstrait ? Il n'y a que le rationnel qui compte. Pourquoi un compromis entre l'imagination, la sensibilité, l'intelligence ? L'intelligence doit régner en maîtresse souveraine. L'art : quel est cet intrus ? Et de cette seconde manière, par le progrès logique de la raison raisonnante, l'idéal classique se détruit.

J'aime l'abbé Terrasson : c'est un original. Il n'a jamais vécu dans le plan du réel : toujours à côté. Géomètre et membre de l'Académie des Sciences, il a voulu réduire la vie à la logique mathématique ; pour ce motif sans doute, il apparaît à distance comme un peu fou. Au moment du système de Law, il se trouva riche presque sans l'avoir voulu : le soin de cette fortune le gêna fort. Quand les actions du Mississipi, flot doré, refluerent, et qu'il se retrouva pauvre comme devant, il en fut heureux ; un train de maison, des domestiques, un cocher, des chevaux, un carrosse, ne sont pas des valeurs algébriques. En vieillissant, il remit à sa gouvernante le soin de répondre aux questions qu'on lui posait, soit défaillance, soit dédain croissant des contingences, ces misères...

En 1715, résolu à dire son mot dans le procès d'Homère, et à départager tant de plaideurs bruyants, il lança une *Dissertation critique* qui montre à merveille comment on arrive à la négation de l'art, à force d'esprit cartésien. « Ma vue principale est de faire passer jusqu'aux belles lettres cet esprit de philosophie qui depuis un siècle a fait faire tant de progrès aux sciences naturelles. J'entends par philosophie une supériorité de raison qui nous fait rapporter chaque chose à ses principes propres et naturels, indépendamment de l'opinion qu'en ont reçue les autres hommes. » Voilà qui est clair. Boileau ne rapporte pas les œuvres qu'il juge à leurs principes propres et naturels, mais bien plutôt à l'opinion professée par les Anciens ; il ose dire que la constante admiration qu'on a eue pour un ouvrage de belles lettres est une preuve sûre et infaillible qu'on doit l'admirer : Boileau raisonne mal, récusons Boileau. Le Père Le Bossu est incomparablement supérieur à Aristote, quand il disserte de la poésie épique ; mais après avoir pensé excellemment que les arts ont ceci de commun avec les sciences, qu'ils sont fondés comme elles sur la raison, il dévie,

il revient à dire que l'exemple des Anciens est le modèle et le terme du beau : il se trompe, récusons-le à son tour. La poésie épique, et aussi bien la tragédie, sont fondées sur la raison; c'est pour cela qu'elles se perfectionnent avec le temps. L'humanité en général est comme un homme en particulier : elle a son enfance, son adolescence, sa maturité. Son enfance se place au temps d'Homère, son adolescence au temps de la florissante Athènes, et sa maturité au temps de César et d'Auguste. Et le cycle a recommencé après l'invasion des Goths. Aujourd'hui, nous sommes en pleine maturité; les lettres ont prêté leur élégance aux sciences naturelles. « Mais pour étendre et fortifier cette union heureuse qui seule peut porter la littérature à sa dernière perfection, il faut nécessairement rappeler les unes et les autres à un principe commun, et ce principe n'est autre que l'esprit de philosophie que nous avons défini en commençant ». En somme, « il n'y a d'infail- lible pour les choses humaines que la raison seule, et c'est à elle qu'il faut soumettre le sentiment même ».

Excellent abbé Terrasson ! Il aime les fortes maximes. Il nous dira, dans son livre sur *la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison* : « Tout homme qui ne pense pas, en matière littéraire, comme Descartes prescrit de penser sur les matières de physique, n'est pas digne du siècle présent. »

Ou bien la littérature se retranchera de la vie, produira des œuvres mort-nées, deviendra de plus en plus mécanique et de plus en plus artificielle; ou bien, abandonnant toute velléité poétique, elle se fera l'interprète de la raison; combative, agressive, destructrice. A ruiner les croyances dont s'inspire le xvii^e siècle, Saint-Evremond, Fontenelle et Bayle travaillent de leur mieux.

LES DIFFÉRENCES NATIONALES

L'universalité.

La nature est partout la même, pensaient les classiques; on peut, on doit l'étudier dans le plan de l'universel. La passion ne parle pas un différent langage en Grèce, à Rome ou au sérail; si vous êtes ambitieux, votre ambition sera pareille, que vous soyez Turc ou Ostrogoth. Les différences locales ou

nationales ne comptent guère, dans des âmes qui parlent sont également faibles, également tourmentées. Pour un cœur qui souffre, qu'importe le décor qui entoure son ennui ? Dans l'atrium d'un palais peuvent se placer toutes les douleurs humaines.

Sans doute. Et pourtant, voici que, dans la façon même de comprendre ce classicisme universel, des différences nationales se font sentir ; de sorte que nous assistons encore à une désagrégation de l'apparente unité.

A ne point parler de l'Italie, dont la psychologie est séparée de la nôtre par tant de nuances si subtiles et si décisives que l'histoire de nos relations intellectuelles est celle d'un long malentendu, considérons ce qu'on appelle le classicisme anglais. Il n'est guère qu'un exercice, qu'une école d'ordre pour la pensée, qu'une discipline provisoire pour le style : il est bien loin de représenter en soi la perfection suprême. Il ne recueille jamais l'adhésion totale des consciences ; il ne se présente jamais, comme on l'a fort bien dit, à l'état pur. C'est un classicisme à part, un classicisme insulaire, un classicisme de compromis. Swift figure parmi les classiques ; et en effet il a contribué pour une large part à la fixation de la prose anglaise ; il est expliqué dans les classes, et sans doute y sera-t-il expliqué toujours. Mais quel étrange classique, même aux yeux d'un Français d'aujourd'hui ; et à bien plus forte raison pour un contemporain de Louis XIV !

J'ouvre le *Conte du tonneau*, qu'il a donné en 1704 ; et j'essaie d'imaginer la stupéfaction qu'il a dû causer à ses premiers lecteurs du continent. Tout d'abord, quel désordre ! Cet homme-là ne sait pas composer ; il suit la première idée qui lui passe par la tête, dévie, dévie encore : comme s'il ignorait cette grande ressource de l'art d'écrire qui s'appelle la transition. Il n'écoute que son caprice ; ses exordes sont plus longs que ses développements ; aucun respect de la logique formelle : et avec cela, il a l'air de se moquer de nous. « Après m'être jeté dans de si vastes détours, je me remets dans le chemin, résolu de suivre désormais mon sujet pas à pas jusqu'à la fin de mon voyage, à moins que quelque agréable perspective ne se présente à ma vue... » Que penser d'un auteur qui écrit une digression à la louange des digressions ? Et quelles extraordinaires images ! quelle bizarrerie ! quelle frénésie d'imagina-

tion ! « La sagesse est un renard, à qui souvent on donne en vain la chasse, si on ne le force pas à sortir de sa tanière ; c'est un fromage qui est d'autant meilleur qu'il est couvert d'une croûte épaisse, coriace, et dégoûtante ; c'est du chocolat, qui devient plus excellent à mesure qu'on approche du fond. La sagesse est une poule dont il faut essuyer le chant désagréable, parce qu'il est suivi d'un œuf ; elle ressemble à une noix, qui, si elle n'est pas choisie judicieusement, peut vous coûter une dent, et ne vous payer que d'un ver... »

Mais quelle est encore cette manie de tout attaquer, de tout démolir ? Il s'en prend aux catholiques d'abord, mais aussi aux luthériens, aux calvinistes, aux enthousiastes de toute espèce ; on n'est jamais sûr qu'après avoir caressé, il ne déchirera point ; il s'emporte, il entre dans des fureurs, il injurie : c'est un Aristophane fou. Et ces allégories constantes ? Et jusqu'à ce titre, le *Conte du tonneau* ? C'est une coutume parmi les gens de mer, paraît-il, quand ils rencontrent une baleine furieuse, que de lui jeter un tonneau pour l'occuper et pour lui ôter l'idée d'attaquer le vaisseau. La baleine figure le monstre imaginé par Hobbes, le Léviathan quise plaît à balloter et à secouer tous les systèmes de religion : et Swift leur jette un tonneau... Bref, on passe d'étonnement en étonnement, de sursaut en sursaut. Et cette ironie ! On n'en finirait pas. Et ces plaisanteries atroces ! « J'ai vu la semaine passée le corps d'une femme qu'on avait écorchée ; et vous ne sauriez croire combien elle était mise à son désavantage dans cette espèce de déshabillé... »

Le mot raison n'a plus tout à fait le même sens, dès qu'il passe le détroit.

L'AVÈNEMENT DE L'ANGLETERRE

Longtemps l'hégémonie littéraire avait été une affaire de famille, qui ne sortait pas de la latinité. L'Italie l'avait exercée d'abord, au temps de la Renaissance ; puis l'Espagne avait fait rayonner sur le monde l'éclat de son siècle d'or. Mais voici que l'Espagne est entrée en léthargie. Les trente dernières années du dix-septième siècle, et d'ailleurs les trente premières du dix-huitième, marquent sa décadence ; elle ne vit qu'au ralenti. Elle se replie sur elle-même, recevant

peu, ne donnant rien, apathique et superbe. On la visitait encore, avec un mélange de surprise et de dédain. Un peuple superstitieux, une cour ignorante, un état économique déplorable, des coutumes un peu folles, un théâtre ridiculement incorrect, dont ils étaient cependant entichés : voilà ce que les Espagnols offraient à une voyageuse comme Mme d'Aulnoy, laquelle, pour compenser cette pauvreté, forçait le romanesque, et farcissait son récit d'anecdotes surprenantes et d'amoureuses aventures. Mais l'Espagne n'était plus moderne, c'en était fait ; elle allait réduire son rôle à fournir des décors, des accessoires, et quelques-uns de ces développements méprisants que les peuples d'alors aimaient à écrire sur leurs voisins malheureux. Car on la méprise ; on dit qu'elle a perdu sa puissance, ce qui ne serait rien, si elle n'avait perdu sa volonté, son énergie, et même le sens de ce bel honneur qui était sa magnifique et dernière illusion.

L'Italie est autrement vivace, certes ; autrement souple aussi, et capable de changer son orientation, cherchant dans d'autres domaines de l'activité spirituelle, dans l'érudition, dans la science, une gloire que les lettres pures ne lui donnent plus. Elle rayonne encore, sinon par Dante, Pétrarque ou Boccace, du moins par l'Arioste, le Tasse, et Tassoni : « le traducteur déclare que le *Seau enlevé*, de Tassoni, est le plus beau poème qui ait été produit dans aucune langue après celui de Virgile, et qu'il est formé selon les règles d'Aristote. » Elle agit par le souvenir de la grande Rome : il ne s'arrête jamais, le pèlerinage des Barbares qui descendent les Alpes, pour aller vers Saint-Pierre, vers le Forum, vers le soleil. Elle agit par la douceur de son langage, qui demeure celui de la musique et celui de l'amour. Elle agit par ses acteurs, ses chanteurs, ses danseurs. De la scène du monde elle n'est pas absente : mais c'est une gloire qui pâlit. Quels sont les auteurs d'Italie qui, au tournant du siècle, appartiennent à l'ordre européen ? qui sont traduits aussitôt qu'ils paraissent, provoquent de nouvelles façons de penser, ou de nouvelles formes d'art ? Il en est bien peu, en vérité. Son travail est surtout intérieur ; elle voudrait, dès cette époque, se recréer une vie nationale, redevenir une force : mais elle sait trop que l'œuvre est difficile ; elle sait qu'elle paie chèrement son infériorité politique, ses divisions. Si elle l'ignorait, les autres se chargeraient de le lui dire,

dans leur refrain : « L'Italie, jadis maîtresse du monde, aujourd'hui esclave des nations... »

De cette double défaillance, la France se consolera aisément, plus disposée à faire ressortir les défauts présents de ses sœurs latines qu'à rappeler leurs triomphes passés. Profitant de leurs efforts, de leurs conquêtes, de leur tradition, et de la parenté même de leur génie, et complétant leur œuvre par le plus riche et le plus puissant apport personnel, le moment est venu où elle va régner sans partage...

Juste à ce moment s'apprête le fait le plus considérable peut-être qu'on puisse noter dans l'histoire de la pensée européenne : l'avènement d'un pays non latin ; l'avènement de l'Angleterre, qui va réclamer ses droits. En un quart de siècle, de 1688 à 1715, elle conquiert la prépondérance politique et la suprématie commerciale ; elle est forte, elle est riche, elle est fière de soi. Et dans le même temps, voici qu'elle conquiert aussi ses grandes lettres de noblesse au royaume de l'esprit. Elle se crée un public, qui n'est celui ni des salons ni des ruelles, un public nouveau, celui des cafés : raisonneur, discuteur et passionné. Elle invite les gens de lettres à prendre part aux débats politiques ; et pénétrée de cette idée inouïe, qu'il faut payer les valeurs intellectuelles, elle récompense, elle honore les gens de lettres ; elle leur donne places, prébendes, pensions : les livres se mettent à rapporter de l'argent. Comme à un appel, les talents surgissent, et les génies. On voit naître, dans tous les genres, les esprits originaux qui montreront à l'Europe des voies nouvelles : en physique, Newton ; en philosophie, Locke ; en morale, Shaftesbury. En littérature, Steele et Addison ont la gloire de créer un genre : le *Tatler* d'abord, le *Spectator* ensuite, portent à sa perfection l'essai littéraire et moral. Lorsque Swift, un peu plus tard, écrira les *Voyages de Gulliver*, il donnera au monde un de ses livres immortels ; et De Foe se prépare, en faisant de toutes manières l'expérience de la vie, à en donner un autre, *Robinson Crusoe*. Ce spectacle est miraculeux. « Entre 1711 et 1714, toute une floraison d'œuvres importantes en prose et en vers jaillit presque simultanément des presses de Londres. Ce fut comme si un nuage, obscurcissant depuis longtemps les cieux, eût été balayé par le vent, et eût révélé quelque splendide constellation. En 1702, aucun pays d'Europe n'était plus

que l'Angleterre dans un triste état de vide intellectuel ; en 1712, la France elle-même n'aurait pu se comparer à sa voisine pour la qualité et la quantité de sa production. »

Ainsi s'exprime Edmund Gosse ; et encore a-t-il tort, dans son enthousiasme, de ne faire commencer qu'en 1702 la grande floraison. Bien avant cette date, les œuvres anglaises qui concernent la religion, la philosophie et la science, attirent l'attention. Dès la persécution contre les protestants, et la révocation de l'Édit de Nantes, les réfugiés d'Angleterre et de Hollande apprennent à connaître ces valeurs nouvelles. Il est certain, déclare en décembre 1683 Pierre Bayle, qu'il n'y a point de philosophes qui s'élèvent autant que les Anglais vers la région de la vérité la plus abstraite, et qui approfondissent comme eux les matières peu battues qu'ils entreprennent de prouver. En juillet 1686, le réfugié Daniel Larroque lui écrit : « Je regretterai toute ma vie tout le temps que j'ai passé hors d'Oxford. Si j'y avais été depuis deux ans seulement, je sens bien qu'il y aurait de l'amendement en moi. Ce n'est pas à la vérité un lieu où faire fortune, ce qui m'est pourtant bien nécessaire, mais il est bien propre à devenir quelque chose. Plus je vois les Anglais et plus je les admire ; généralement parlant, ils nous passent en tout. » En 1682, dans la préface d'une version allemande de Milton, le traducteur apprend au lecteur bienveillant que le royaume d'Angleterre est devenu un trésor d'écrits nombreux et incomparables.

C'est plus tard, avec Voltaire, avec l'abbé Prévost, que commencera l'anglomanie. Mais dès l'époque que nous considérons, dès le temps où la France arrive à l'apogée de son influence, une rivale est née. Elle ne serait pas dangereuse, si elle se soumettait entièrement aux règles reçues, et si elle se contentait de chercher la supériorité en imitant. C'est ce qu'elle fait, en partie ; mais en partie, c'est ce qu'elle ne fait pas. Son être profond n'est pas latin ; sa pensée aspire à sortir de la communion latine. Je trouve dans Pope, l'écrivain le plus soumis au classicisme, je trouve dans l'*Essai sur la critique*, ce code second du classicisme, des vers qui tout d'un coup sonnent comme un appel à la révolte :

« Aux règles obéit une nation qui est née pour servir ;
— et Boileau ne règne jamais qu'à la droite d'Horace. —
Mais nous, braves Bretons, nous avons méprisé la loi de

l'étranger; — et nous sommes restés non conquis, et non civilisés. — Farouches à défendre les libertés de l'esprit, et intrépides, — nous avons encore défié les Romains, comme autrefois. »

Pope, même apprivoisé, reste Anglo-Saxon.



Ainsi la littérature, elle aussi, se transforme; elle se rebelle contre les puissances auxquelles elle a l'air d'obéir; elle est animée du même esprit d'inquiétude qui se manifeste en religion et en politique. La façade majestueuse cache une agitation inexprimable, un fourmillement d'idées nouvelles, et d'incessants combats. Dès le dernier quart du dix-septième siècle, dans le doute et souvent dans l'angoisse, l'Europe procède à l'examen des principes qui avaient dirigé sa croyance, sa morale sociale, son art, toute sa vie. On peut dire, sans paradoxe, qu'il n'est rien dans le dix-huitième siècle dont on ne trouve avant 1715 l'amorce et même le développement. Pour trouver une époque qui ait influé davantage sur les destinées de l'humanité pensante, il faut remonter jusqu'à la Renaissance, — dont la période que nous venons d'étudier n'est d'ailleurs que la reprise et la continuation.

PAUL HAZARD.

LA BONNE DOUZAINÉ

J'aime Elsom, cette petite plage du sud de l'Angleterre, aux environs de Brighton, où je retrouve un peu du charme désuet de cette ville agréable ; son calme a de la dignité. Il y a dix ans, j'y allais souvent. Ça et là, quelques vieilles maisons affichaient encore ces grands airs de femme du monde déchue, dont l'orgueil de caste fait sourire plutôt qu'il n'offense ; bâties sous le règne du Premier Gentleman d'Europe, elles avaient peut-être abrité les derniers jours de courtisans en disgrâce. Dans la Grand Rue, si romantique, l'automobile du docteur paraissait déplacée. Les ménagères faisaient leur marché sans hâte ; elles bavardaient avec le boucher en le regardant découper une entrecôte sur sa grande pièce de bœuf de South Down ; et, pendant que l'épicier déposait dans leur panier un paquet de sel et une demi-livre de thé, elles lui demandaient avec intérêt des nouvelles de sa femme.

Elsom a-t-elle jamais connu la vogue ? Je n'en sais rien. A l'époque dont je vous parle, c'était un endroit de bon ton et pas cher, habité par des dames mûres, vieilles filles et veuves, des anciens fonctionnaires des Indes et des officiers en retraite. Malgré leurs airs pincés, ils attendaient avec impatience août et septembre et le retour des baigneurs, car ils ne dédaignaient pas de louer leurs villas pour pouvoir s'offrir quelques semaines de dissipation dans une pension suisse. Je n'ai jamais vu Elsom pendant la saison, quand des jeunes gens en blazer flânaient sur la promenade, que des Pierrots jouent la comédie sur la plage et que, dans la salle de billard

du *Dauphin*, les carambolages retentissent jusqu'à onze heures du soir. J'y suis toujours allé l'hiver. Alors, le long de la mer, toutes les villas, — des maisons en stuc à bow-windows à la mode de 1830, — offrent des chambres à louer et, au *Dauphin*, les clients sont servis par un seul maître d'hôtel et un garçon d'étage. A dix heures, le portier entre au fumoir et d'un regard vous envoie vous coucher. Mais on s'y repose bien et le *Dauphin* est un très bon petit hôtel. Le Prince régent y vint plus d'une fois en voiture prendre le thé avec M^{me} Fitzherbert. On voit dans le hall une lettre encadrée de Thackeray retenant un salon et deux chambres à coucher sur la mer et recommandant qu'on lui envoie un fiacre à la gare.

Deux ou trois ans après la guerre, j'étais venu à Elsom en novembre pour me remettre d'une grippe. Arrivé l'après-midi, aussitôt ma malle dé faite, je descendis sur la plage. Des barques à voiles, leurs mâts démontés pour l'hiver, étaient tirées haut sur les galets et les cabines de bains s'étendaient en une longue file grise.

Personne sur les bancs disposés par le conseil municipal. Quelques promeneurs allaient et venaient. Je croisai un vieux colonel au nez rouge en knicker-bocker, suivi d'un fox-terrier, deux dames âgées en jupes courtes, chaussées de souliers à doubles semelles, et une jeune fille insignifiante coiffée d'un bérêt à pompon. Jamais je n'avais vu la plage aussi déserte. Les hôtels attendaient comme des demoiselles fanées qui guettent en vain le retour de leurs amoureux, et même l'accueillant *Dauphin* paraissait morne et abandonné. La vie tout à coup me sembla très grise. Je montai dans ma chambre et, après avoir tisonné le feu, je pris un livre pour chasser les idées noires. Mais je vis arriver avec plaisir le moment de m'habiller pour le dîner.

Les rares pensionnaires étaient déjà à table ; je leur jetai un regard indifférent. Il y avait là une dame seule et deux vieux messieurs congestionnés et chauves, sans doute des habitués du golf ; ils mangeaient sans échanger une parole. Trois personnes installées dans la véranda attirèrent mon attention : un homme d'âge respectable et deux dames, probablement sa femme et sa fille. Ce fut d'abord la vieille dame qui m'intéressa : elle portait une robe volumineuse en soie noire et un bonnet de dentelle noire, de lourds bracelets et un gros collier

d'où pendait un énorme médaillon ; au cou, une broche également en or. Il y avait donc encore des gens pour aimer ce genre de bijoux ? Souvent je m'étais arrêté aux devantures des revendeurs et des prêteurs sur gages pour regarder ces parures démodées, coûteuses et horribles, et j'avais songé avec mélancolie aux femmes qui s'en étaient affublées. La tournure et les volants venaient de remplacer la crinoline, et les chapeaux à calotte haute les cabriolets. Les Anglais d'alors tenaient à la bonne qualité. Le dimanche matin, ils allaient à l'église et se promenaient au parc après l'office. Ils donnaient des dîners de douze services où le maître de maison découpait le rôti de bœuf et les poulets, ensuite des dames jouaient les romances sans paroles de Mendelssohn et le monsieur doué d'une belle voix de baryton chantait une vieille ballade écossaise.

L'autre femme me tournait le dos : je ne voyais que sa taille svelte et jeune, moulée dans une robe gris pâle, et son opulente chevelure brune. Ils parlaient tous les trois à voix basse. Bientôt elle tourna la tête et j'aperçus son profil dont la beauté me frappa : un nez droit et fin, un ovale très pur, la coiffure de la reine Alexandra. A la fin du dîner, la vieille dame sortit sans regarder à droite ni à gauche et la jeune la suivit. Alors je vis avec stupeur qu'en réalité cette jeune femme était vieille. Sa robe assez simple, trop longue pour l'époque, marquait la taille de façon un peu surannée, mais c'était une robe de jeune fille. Grande comme une héroïne de Tennyson, fine, élancée, elle marchait avec grâce ; son nez rappelait celui des déesses grecques ; le dessin de la bouche était ferme, les yeux grands et bleus. Sa peau se tendait un peu trop sur ses os, des rides marquaient son front et le tour de ses yeux ; mais quel teint elle avait dû avoir ! Elle ressemblait aux modèles favoris d'Alma Tadema, ces Romaines aux traits réguliers et charmants, qui, malgré leurs tuniques, restent toujours si anglaises. Depuis vingt-cinq ans, ce type de perfection froide était passé de mode. A présent, il est aussi oublié que l'épigramme. Comme l'archéologue qui déterre une statue, je retrouvais par hasard un vestige d'une ère disparue, car rien n'est si loin de nous que l'avant-hier.

Après le départ des deux dames, le vieux monsieur s'était rassis. On lui servit un verre de porto. Il le huma, et le but à petites gorgées en faisant claquer sa langue. Beaucoup

moins grand que son imposante épouse, il était bien en chair sans être gros. Des boucles grises encadraient son visage spirituel et ratatiné, aux lèvres minces et au menton carré. Son veston de velours noir, sa chemise à jabot dont le col s'évasait sur une large cravate noire, son pantalon très large faisaient l'effet d'un déguisement. Après avoir dégusté son porto avec componction, il se leva et quitta la pièce.

Intrigué par ces gens singuliers, je consultai le registre des voyageurs. Je vis, inscrits de l'écriture pointue que l'on enseignait aux jeunes personnes, il y a quarante ans, dans les pensionnats distingués, les noms de M. et M^{re} Edwin Saint-Clair et miss Porchester, 68 Leinster Square, Bayswater, Londres. Sans aucun doute, c'était eux. Je demandai à la directrice des détails sur M. Saint-Clair : il était quelque chose à la Cité. J'entrai au billard et je travaillai deux ou trois coups. Puis, pour monter chez moi, je traversai le hall. Les deux messieurs congestionnés lisaient le journal du soir et la dame âgée somnolait sur un roman. Les trois autres étaient assis dans un coin. M^{me} Saint Clair tricotait, miss Porchester brodait avec ardeur et M. Saint-Clair lisait d'une voix discrète, mais sonore : en passant à côté d'eux, je reconnus une phrase de *Bleak House*.

LE lendemain, je consacrai presque toute la journée à lire et à écrire, mais j'allai pourtant faire une promenade et en revenant je m'assis sur un des bancs confortables de la plage. Le temps s'était radouci. Faute de mieux, j'observai une silhouette qui venait vers moi. C'était un homme. Quand il fut plus près, son mince pardessus noir et son melon me parurent assez rapés. L'air frileux, il marchait les mains dans les poches. En passant, il me jeta un coup d'œil furtif, fit encore deux ou trois pas, hésita, s'arrêta et revint. Près de mon banc, il sortit une main de sa poche et souleva le bord de son chapeau. Je remarquai ses gants noirs défraîchis ; sans doute quelque veuf dans la gêne, peut-être, comme moi-même, un réchappé de la grippe.

— Pardon, monsieur, dit-il. Seriez-vous assez aimable pour me donner une allumette ?

— Volontiers.

Il s'assit à côté de moi. Pendant que je prenais mes allu-

mettes, il cherchait dans sa poche des cigarettes. Il sortit un petit paquet de *Goldflakes* et sa mine s'allongea :

— Mon Dieu, quel ennui ! il ne me reste plus de cigarettes.

— Permettez-moi de vous en offrir une, dis-je en souriant.

Je lui tendis mon étui et il accepta sans façon.

— C'est en or ? demanda-t-il en touchant du doigt l'étui que je refermais. En or ! Je n'ai jamais pu en garder un. J'en ai eu trois, tous volés.

Ses yeux bleus déteints s'abaissèrent avec mélancolie vers ses souliers fatigués. L'arête d'un long nez mince émergeait de sa face jaune et ridée. Avait-il trente-cinq ans ou soixante ? En lui, rien ne frappait que son insignifiance. Mais son évidente pauvreté ne l'empêchait pas d'être soigné. Il avait de la correction et paraissait y tenir. Non, son air minable n'était pas l'effet d'une maladie, mais certainement d'une peine intime : quelque employé, pensai-je, qui vient de perdre sa femme et qu'un patron compatissant a envoyé à Elsom pour lui changer les idées.

— Comptez-vous rester longtemps ici, monsieur ? demanda-t-il.

— Dix ou quinze jours.

— Et c'est votre premier séjour à Elsom ?

— J'y suis déjà venu.

— Moi aussi, monsieur. Il y a bien peu de plages, je puis le dire, que je n'aie visitées un jour ou l'autre. Mais c'est Elsom, je crois, qui mérite la palme. On rencontre ici des gens très bien. C'est un endroit qui n'a rien de bruyant ni de vulgaire, vous voyez ce que je veux dire. J'y ai de bons souvenirs, monsieur. Autrefois, je connaissais la ville comme ma poche. Je me suis marié à l'église Saint-Martin.

— Vraiment ?

— Un mariage qui fut bien heureux, monsieur.

— Enchanté de l'apprendre.

— Celui-là a duré neuf mois, continua-t-il, d'un ton pensif.

Remarque plutôt singulière. J'avais senti venir sans enthousiasme les confidences sur sa vie conjugale, mais à présent j'attendais, sinon avec impatience, du moins avec curiosité, ce qu'il allait dire. Il n'ajouta rien. Il soupira. Enfin je rompis le silence.

— Il ne paraît pas y avoir beaucoup de monde.

— Tant mieux. Je n'aime pas la foule. Comme je vous le disais, j'ai passé, si on fait le compte, des années sur les plages, mais jamais pendant la saison. Ce qui me plaît, c'est l'hiver.

— Ne trouvez-vous pas ça un peu triste ?

Il se tourna vers moi et posa sur mon bras sa main gantée de noir.

— Très triste. Et, justement parce que c'est triste, un rayon de soleil est le bienvenu.

Cette phrase me parut idiote et je ne répondis rien. Il retira son bras et se leva.

— Allons, je ne veux pas abuser, monsieur. Très heureux d'avoir fait votre connaissance.

Il souleva son vieux chapeau avec beaucoup de politesse et s'éloigna.

Le temps fraîchissait et je retournai au *Dauphin*. Comme j'atteignais ses larges marches, un landau attelé de deux rosses décharnées se rangeait au bas du perron. M. Saint-Clair en descendit. Son chapeau semblait être le produit de l'union d'un melon et d'un haut de forme. Il offrit la main à sa femme, puis à sa nièce. Le portier prit les couvertures et les coussins. Pendant que M. Saint-Clair payait le cocher, je l'entendis lui donner rendez-vous pour le lendemain à l'heure habituelle : les Saint-Clair se promenaient en landau tous les après-midi. Je n'aurais pas été surpris d'apprendre qu'aucun d'eux n'était jamais monté dans une automobile.

La directrice me raconta que, très distants, ils ne cherchaient pas à se lier avec les autres clients de l'hôtel. Mon imagination galopait. Trois fois par jour, je les voyais à la salle à manger. Le matin, M. et M^{me} Saint-Clair s'asseyaient devant l'hôtel. Il lisait le *Times* et elle faisait du tricot. M^{me} Saint-Clair n'avait jamais dû lire un journal, car ils ne prenaient que le *Times*, et, de toute évidence, M. Saint-Clair l'emportait à la Cité. Vers midi, miss Porchester les rejoignait.

— Bonne promenade, Eleanor ? demandait M^{me} Saint-Clair.

— Excellente, tante Gertrude.

Si M^{me} Saint-Clair sortait en voiture tous les après-midi, miss Porchester, elle, se promenait à pied tous les matins.

— Quand vous serez au bout de votre rang, ma chère, disait M. Saint-Clair en jetant un coup d'œil au tricot de sa femme, nous pourrons aller faire un tour avant le déjeuner.

— Bien volontiers, mon ami, répondait M^{me} Saint-Clair. Elle pliait son ouvrage et le donnait à miss Porchester.

— Si tu montes, Eleanor, veux-tu prendre mon ouvrage ?

— Avec plaisir, tante Gertrude.

— Tu dois être un peu fatiguée d'avoir tant marché, ma chérie.

— Je vais me reposer avant le déjeuner.

Miss Porchester entra dans l'hôtel et les Saint-Clair, côte à côte, suivaient la plage jusqu'à un certain point, toujours le même, puis revenaient à petits pas.

Quand je les saluais dans l'escalier, ils s'inclinaient avec politesse, sans sourire. Le matin, je risquais un bonjour ; là s'arrêtaient mes progrès. C'était à croire que jamais je n'arriverais à engager la conversation. Pourtant je rencontrais parfois le regard de M. Saint-Clair et, comme je pensais qu'il avait appris mon nom, ma fatuité y lisait de la curiosité. Un ou deux jours plus tard, le portier me remit un message :

« M. Saint-Clair présente ses compliments à Monsieur et lui demande s'il voudrait bien lui prêter le *Whitaker's Almanack*. »

Je fus surpris.

— Pourquoi diable croit-il que j'ai un *Whitaker's Almanack* ?

— Mais, monsieur, la directrice lui a dit que vous écriviez.

Je ne voyais pas le rapport.

— Dites à M. Saint-Clair que je regrette beaucoup de ne pas avoir un *Whitaker's Almanack*, car je me serais fait un plaisir de le lui envoyer.

C'était l'occasion. Enfin j'allais peut-être connaître ces gens extraordinaires. Parfois, au cœur de l'Asie, j'ai vu des tribus qui vivent dans un petit village, entourées d'une population étrangère. Personne ne sait comment elles y sont venues, ni pourquoi elles y sont restées. Elles observent leurs coutumes, ne parlent que leur propre langue et n'entretiennent aucune relation avec leurs voisins. Descendants de quelques trainards oubliés quand la horde de leurs ancêtres déferla sur le continent, ou débris d'un grand peuple autrefois souverain ? Nul ne le sait. Elles n'ont pas d'histoire. Les Saint-Clair me les rappè-

laient. Eux aussi appartenait à un passé disparu. Ils faisaient penser aux personnages des romans insipides et démodés chers à nos pères. Leur jeunesse datait de 1880 et ils y étaient restés. Comment avaient-ils pu traverser les quarante dernières années sans s'apercevoir de l'évolution des mœurs? Ils me reportaient au temps de mon enfance et je me souvenais de personnes mortes depuis longtemps. Est-ce l'éloignement qui leur donne aujourd'hui une physionomie si originale? Alors, quand on disait de quelqu'un : « C'est un caractère », cela signifiait quelque chose.

Ce soir-là, dans le hall, j'adressai carrément la parole à M. Saint-Clair.

— Je suis désolé de ne pas avoir un *Whitakers' Almanack*, dis-je, mais si un de mes livres peut vous être utile, je serai très heureux de vous le prêter.

M. Saint-Clair était visiblement saisi. Les deux femmes baissaient les yeux sur leur ouvrage. Il y eut un silence embarrassé.

— Cela n'a aucune importance, mais, d'après ce que disait la directrice, j'avais cru comprendre que vous étiez romancier.

Je me creusai la tête. Quelle relation pouvait-il y avoir entre ma profession et le *Whitaker's Almanack*?

— Autrefois, M. Trolloppe venait souvent dîner chez nous à Leinster Square et je lui ai entendu dire que pour un romancier, les deux livres indispensables étaient la Bible et le *Whitaker's Almanack*.

— Je vois que Thackeray a fait un séjour dans cet hôtel, remarquai-je, anxieux de ne pas laisser tomber la conversation.

— Je n'ai jamais beaucoup apprécié Thackeray, bien qu'il ait dîné plus d'une fois avec le père de ma femme, feu M. Sargeant Saunders. Il était trop cynique pour moi. Encore aujourd'hui, ma nièce n'a pas lu *Vanity Fair*.

A cette allusion personnelle, miss Porchester rougit. On apportait le café; M^{me} Saint-Clair se tourna vers son mari :

— Peut-être, mon ami, ce monsieur nous fera-t-il le plaisir de prendre son café avec nous?

Cette phrase ne s'adressait pas directement à moi, mais je m'empressai de répondre :

— Bien volontiers, madame.

Je m'assis.

— Trollope a toujours été mon auteur favori, reprit M. Saint-Clair. Il était si foncièrement gentleman. J'admire Dickens, assurément, mais il n'a jamais su ce que c'est qu'un gentleman. La jeunesse d'à présent ne goûte plus, paraît-il, Trollope. Ma nièce, miss Porchester, préfère les livres de William Black.

— Je crains de n'en connaître aucun, dis-je.

— Ah! vous êtes comme moi, vous n'êtes pas dans le mouvement. Ma nièce m'a persuadé une fois de lire un roman d'une certaine Miss Rhoda Broughton, mais je n'ai pas pu supporter plus de cent pages.

— Je n'ai pas dit que cela me plaisait, oncle Edwin, protesta miss Porchester, en rougissant encore. Je vous ai dit que c'était même assez choquant, mais que tout le monde en parlait.

— En tout cas, ce n'est pas, j'en suis sûr, le genre de livres que ta tante Gertrude aime à voir entre tes mains, Eleanor.

— Miss Broughton m'a dit un jour que, quand elle était jeune, les gens trouvaient ses livres indécents et que, depuis qu'elle était vieille, ils les trouvaient ennuyeux, et que c'était très injuste, car elle avait écrit exactement les mêmes choses pendant quarante ans.

— Oh! vous avez connu miss Broughton? demanda miss Porchester, s'adressant à moi pour la première fois. Comme c'est intéressant! Et Ouida?

— Ma chère Eleanor, que vas-tu encore nous sortir? Je suis bien certain que tu n'as jamais lu une ligne de Ouida.

— Mais, si, oncle Edwin. J'ai lu *Sous deux drapeaux* et cela m'a beaucoup plu.

— Tu m'étonnes et tu me scandalises. Je me demande à quoi les jeunes filles vont finir par arriver.

— Vous m'aviez toujours dit qu'à trente ans, vous me donneriez complète liberté de lire ce que je voudrais.

— Liberté et licence ne sont pas la même chose, dit M. Saint-Clair, en souriant pour atténuer son reproche, mais non sans gravité.

Je ne sais si j'ai réussi à traduire le charme suranné de cette conversation. Je serais volontiers resté toute la nuit à les

entendre discuter la dépravation d'une génération qui florissait en 1880. Comme j'aurais aimé jeter un coup d'œil sur la grande maison de Leinster Square! J'aurais reconnu le brocart rouge du salon solennel où l'on n'entrait que dans les grandes occasions, et les vitrines remplies de porcelaines de Dresde m'eussent rappelé mon enfance. Dans la salle à manger, la pièce favorite, il devait y avoir un tapis turc et un énorme buffet d'acajou « ployant » sous l'argenterie.

Le lendemain matin, dans un joli sentier, derrière Elsom, je rencontraï miss Porchester. Je l'aurais volontiers accompagnée, mais je sentais que cette jeune personne de cinquante ans eût été embarrassée de se promener en tête-à-tête, même avec un homme de mon âge respectable. Elle s'inclina en rougissant. Par un curieux hasard, je croisai, un peu plus loin, le singulier personnage aux gants noirs avec qui j'avais échangé quelques mots sur la plage. Il toucha son vieux melon.

— Excusez-moi, monsieur. Seriez-vous assez aimable pour me donner une allumette?

— Volontiers, mais je n'ai malheureusement pas de cigarettes sur moi.

— Permettez-moi de vous offrir une des miennes, dit-il en sortant un paquet.

Il était vide.

— Oh! je n'en ai pas non plus. Quelle malchance!

Il s'éloigna et je crus remarquer qu'il se hâtait. Allait-il accoster miss Porchester. Je fus sur le point de revenir sur mes pas. Mais à quoi bon? Il était trop bien élevé pour importer une dame.

L'après-midi, je le revis. Je me reposais sur la plage.

A petits pas incertains, il venait vers moi. On eût dit d'une feuille morte poussée par le vent. Cette fois, il n'hésita pas et s'assit à côté de moi.

— Nous nous rencontrons encore, monsieur. Le monde est petit. Si cela ne vous dérange pas, me permettez-vous de me reposer quelques minutes? Je suis un peu fatigué.

— C'est un banc public, et vous avez tout autant que moi le droit d'en profiter.

Je n'attendis pas qu'il demandât une allumette et je lui offris tout de suite une cigarette.

— Vous êtes bien aimable, monsieur. Je dois limiter le nombre de mes cigarettes, mais, au moins, j'apprécie celles que je fume. A mesure qu'on vieillit, les plaisirs de la vie se font plus rares, mais, d'après mon expérience, on goûte davantage ceux qui vous restent.

— C'est une consolation.

— Excusez-moi, monsieur. Vous êtes, si je ne me trompe, l'écrivain bien connu ?

— Je suis écrivain. Mais comment le savez-vous ?

— J'ai vu votre portrait dans les journaux. Et moi, me reconnaissez-vous ?

Je l'examinai encore : un petit homme chétif, en costume noir très propre, mais défraîchi, avec un nez très long et des yeux larmoyants.

— Non... désolé...

— J'ai bien changé, soupira-t-il. Il fut un temps où ma photographie était partout. C'est vrai que ces photographies de presse ne sont jamais flatteuses. Ma parole, monsieur, si je n'avais pas vu mon nom dessous, je ne me serais souvent pas douté que c'était moi.

Il se tut. La marée basse bordait de vase jaune les galets de la plage. Le brise-lames à demi découvert ressemblait à l'épine dorsale de quelque monstre antédiluvien.

— Comme ça doit être intéressant d'être auteur ! J'ai souvent pensé que j'avais moi-même tout ce qu'il fallait pour écrire. A certains moments, j'ai lu énormément. Mais pas ces derniers temps. D'abord, mes yeux ne sont plus assez bons. Je crois que si j'essayais, je pourrais faire un livre.

— On dit que n'importe qui peut en faire un.

— Pas un roman, vous savez. Je ne suis pas bon pour les romans ; je préfère l'histoire. Surtout les mémoires. Si quelqu'un m'offrait des conditions acceptables, je ne demanderais pas mieux que d'écrire les miens.

— C'est très à la mode.

— Il n'y a pas tant de gens qui aient vu ce que j'ai vu. J'ai fait une proposition à un journal, il y a quelque temps. Mais on n'a même pas répondu à ma lettre.

Il me jeta un regard engageant. Non, avec cet air comme il faut, il ne pouvait pas être sur le point de me taper d'une demi-couronne.

— Alors, vous ne savez pas qui je suis, monsieur?

— Franchement, non.

Il parut réfléchir, puis il lissa ses gants noirs, contempla un instant un trou au bout d'un doigt, et enfin se tourna vers moi, non sans importance.

— Je suis Mortimer Ellis.

— Ah!

C'est tout ce que je trouvais à dire, car je croyais vraiment n'avoir jamais entendu ce nom. Le désappointement se peignit sur son visage.

— Mortimer Ellis, répéta-t-il. Vous n'allez pas me dire que vous ne savez pas.

— Je crains que si. Je voyage souvent hors d'Angleterre.

A quoi devait-il sa notoriété? Avait-il été athlète? En Angleterre, ce titre seul donne la véritable célébrité. Un guérisseur, un champion de billard? Personne, évidemment, n'est aussi obscur qu'un ancien ministre et il pouvait par exemple avoir dirigé le département du commerce. Mais il n'avait rien d'un politicien.

— Voilà ce que c'est que la gloire, reprit-il amèrement. Eh bien! pendant des semaines, j'ai été l'homme dont on a le plus parlé en Angleterre. Regardez-moi. Vous avez dû voir ma tête dans les journaux. Mortimer Ellis.

— Non, vraiment. Je suis confus, dis-je, avec un geste évasif.

Il attendit un instant pour donner plus de poids à sa déclaration.

— Je suis le célèbre bigame.

Que peut-on répondre quand un monsieur, presque inconnu, vous informe qu'il est un bigame célèbre? J'ai eu parfois, je le confesse, la vanité de me croire prompt à la riposte, mais pour le coup je fus démonté.

— J'ai eu onze femmes, monsieur, continua-t-il.

— En général, une seule suffit largement.

— Affaire d'habitude. Quand vous en avez eu onze, les femmes n'ont plus de secret pour vous.

— Mais pourquoi vous êtes-vous arrêté à onze?

— Voilà, j'étais sûr que vous diriez ça. Dès la première minute, j'ai pensé : il a l'air intelligent. Eh bien! monsieur, c'est une chose qui me tracasse toujours. Onze, ce n'est pas un

chiffre.

porte qu

nombre.

Mais on

arrivé à

Il dé

un port

naux. Il

—

demand

on me

Les

ment, p

une val

épouse

un troi

— C

murm

— J

les jour

connu t

Il m'a t

il est m

Je p

— J

— C

une ph

du trib

cela, m

canaille

monde

toupet

tâter d

que ce

vous le

bonne?

même

La

momen

pour f

chiffre. Ça a quelque chose d'inachevé. Trois femmes, n'importe qui peut se les offrir; sept, c'est très bien; on dit que le nombre neuf porte bonheur; et dix, cela n'a rien de désagréable. Mais onze! C'est mon seul regret. Tout me serait égal, si j'étais arrivé à boucler la douzaine.

Il déboutonna son pardessus et prit dans la poche intérieure un portefeuille crasseux, bourré de vieilles coupures de journaux. Il en déploya deux ou trois.

— Non, regardez-moi ces photographies! Je vous le demande, est-ce moi? C'est une honte. Vraiment, à les voir, on me prendrait pour un criminel.

Les extraits étaient d'une longueur imposante. Évidemment, pour les rédacteurs, Mortimer Ellis représentait alors une valeur commerciale. L'un des articles était intitulé: « Un époux à répétition »; un autre: « Un scélérat démasqué »; un troisième: « le Waterloo d'une franche canaille ».

— Ce n'est pas ce qu'on appelle une très bonne presse, murmurai-je.

— Je ne prête jamais la moindre attention à ce que disent les journaux, répondit-il en haussant ses maigres épaules. J'ai connu trop de journalistes. Non, c'est le juge à qui j'en veux. Il m'a très mal traité, mais cela ne lui a pas porté bonheur: il est mort dans l'année.

Je parcourus un des comptes rendus.

— Je vois que vous avez attrapé cinq ans.

— C'est dégoûtant, je vous dis, et pourtant..., — il désigna une phrase, — « trois de ses victimes implorent l'indulgence du tribunal ». Cela montre ce qu'elles pensaient de moi. Après cela, me coller cinq ans! Et voyez comme il m'appelait: une canaille sans cœur, — moi, la meilleure pâte d'homme du monde, — un poison de la société, un fléau public. Il a eu le loupet de dire que s'il en avait eu le pouvoir, il m'aurait fait têter du chat à neuf queues. Les cinq ans, passe encore, bien que ce soit excessif, — je n'en démordrai jamais, — mais je vous le demande, avait-il le droit de me traîner ainsi dans la boue? Bien sûr que non, et je ne le lui pardonnerai jamais, même si je vis jusqu'à cent ans.

La colère empourprait les joues du bigame et pendant un moment ses yeux chassieux étincelèrent. C'était évidemment pour lui un pénible souvenir.

— Puis-je lire ces articles? demandai-je.

— C'est pour cela que je vous les montre, monsieur. Je veux que vous les lisiez. Et après ça, si vous ne me jugez pas une grande victime...

En examinant les coupures, je compris pourquoi Mortimer Ellis connaissait si bien les plages d'Angleterre. C'était son terrain de chasse. Sa méthode consistait à venir, après la saison, s'installer dans un des hôtels. Il ne tardait pas à rencontrer quelque femme, veuve ou vieille fille; elles avaient entre trente-cinq et cinquante ans. Toutes déposèrent qu'elles l'avaient connu au bord de la mer. En général, il se déclarait au bout de quinze jours et le mariage ne trainait pas. Il trouvait moyen de se faire confier leurs économies. Quelques mois plus tard, sous prétexte d'un voyage d'affaires à Londres, il filait pour ne jamais revenir. Une seule de ses femmes l'avait revu avant le procès. Elles appartenaient à un milieu assez comme il faut. L'une était la fille d'un médecin, et l'autre d'un pasteur; il y avait dans le nombre une directrice d'hôtel meublé, une veuve de commis voyageur, une ancienne couturière. Leur fortune allait de cinq cents à mille livres, mais la somme importait peu; Mortimer Ellis râflait tout jusqu'au dernier penny. Quelques-unes des victimes décrivirent leur dénuement pitoyable, mais elles tombèrent d'accord sur un point: il avait été un bon mari. Trois demandèrent pour lui l'indulgence du tribunal, et il y en eut même une qui se déclara prête à le reprendre, s'il consentait à lui revenir. Il remarqua que je lisais cet incident.

— Et elle aurait travaillé pour moi. C'est sûr. Mais j'ai dit: le passé est le passé. Personne n'apprécie comme moi une belle côtelette, mais du réchauffé... Pouah!

Seule, la malchance empêcha Mortimer Ellis de compléter, en con volant une fois encore, la douzaine que réclamait son amour des chiffres ronds. Car il était fiancé à une miss Hubbard, « deux mille livres bien nettes en emprunts de guerre », et les bans étaient déjà publiés quand une des abandonnées le rencontra, prit des renseignements et le dénonça. On l'arrêta la veille de son douzième mariage.

— Quelle rosse, celle-là! Elle m'a bien roulé.

— Comment ça?

— Eh bien! je l'avais rencontrée à Eastbourne en décembre,

je m'en souviens, sur la jetée et elle m'avait dit au cours de la conversation qu'elle avait été dans la mode. Elle avait mis de côté un bon petit magot. Impossible de savoir le chiffre exact, mais elle me laissa entendre qu'il s'agissait d'environ quinze cents livres. Et quand je l'eus épousée, le croiriez-vous, la gueuse n'en avait pas trois cents. Et c'est celle-là qui m'a trahi ! Pourtant je ne lui avais fait aucun reproche. Quel est l'homme qui n'aurait pas tout cassé en découvrant une pareille indécatesse ? Je n'ai même pas montré que j'étais désappointé, je suis parti sans un mot.

— Mais pas sans les trois cents livres, si je comprends bien.

— Voyons, monsieur, il faut être raisonnable, répliqua-t-il d'un ton offensé. Comme si trois cents livres pouvaient durer toujours... et nous avions été mariés quatre mois avant qu'elle avouât la vérité.

— Excusez mon indiscretion et ne voyez surtout dans ma question rien de désobligeant pour vos charmes personnels, mais pourquoi vous épousaient-elles ?

— Parce que je leur offrais le mariage, répondit-il comme si cela allait de soi.

— N'avez-vous jamais essayé de refus ?

— Très rarement. Pas plus de quatre ou cinq dans toute ma carrière. Bien entendu, je ne m'avançais pas sans être assez sûr de mon terrain et il m'est arrivé, je ne m'en cache pas, de perdre mon temps. On ne peut pas mettre dans le mille à chaque coup, n'est-ce pas, et j'ai souvent tourné autour d'une femme pendant des semaines avant de m'apercevoir qu'il n'y avait rien à faire.

Je m'enfonçai dans mes réflexions. Bientôt un large sourire détendit les traits mobiles de mon nouvel ami.

— Je crois comprendre, reprit-il. C'est ma tête qui vous étonne. Vous vous demandez ce qui leur plait en moi. Voilà où on en arrive à force de lire des romans et d'aller au cinéma. Vous vous imaginez que ce que les femmes cherchent, c'est le genre cow-boy, ou le romanesque à la mode de la vieille Espagne, les yeux brillants, le teint bistré, ou encore un as de la danse. Vous me faites rire.

— J'en suis charmé.

— Êtes-vous marié, monsieur ?

— Oui. Mais je n'ai qu'une femme.

— Alors, vous ne pouvez pas juger. On ne doit pas généraliser sur un cas particulier. Je vous le demande, que sauriez-vous des chiens si vous n'aviez jamais eu qu'un bull-terrier?

Cette question n'appelait évidemment pas de réponse. Il observa l'effet produit, puis continua :

— Vous vous trompez, monsieur. Vous vous trompez lourdement. Elles peuvent se toquer d'un beau jeune homme, mais l'épouser... elles n'y songent pas. Au fond, le physique leur est indifférent.

— Douglas Jerrold, qui était aussi laid que spirituel, disait que, s'il se mettait en frais pour une femme pendant dix minutes, les plus jolis garçons n'existaient plus.

— Elles n'aiment pas l'esprit. Elles n'aiment pas qu'un homme soit drôle : elles ne le croient pas sérieux. Et pas davantage qu'il soit trop beau, car, alors, elles n'ont pas confiance en lui. Ce qu'elles veulent, c'est un homme sérieux. La sécurité avant tout. Et puis, attention ! Je ne suis peut-être ni beau ni amusant, mais, croyez-moi, j'ai ce qu'elles demandent toutes : l'équilibre. Et la preuve, c'est que j'ai rendu toutes mes femmes heureuses.

— C'est évidemment une bonne note pour vous qu'il y en ait eu trois à réclamer l'indulgence du tribunal et une à vouloir vous reprendre.

— Ne m'en parlez pas. J'ai tremblé pendant tout mon temps de prison. Je la voyais m'attendant à la porte, le jour où l'on me relâcherait, et j'ai dit au directeur : « Pour l'amour de Dieu, monsieur, faites-moi filer incognito par la petite porte. »

Il recommença à lisser ses gants noirs et une fois de plus son regard s'arrêta sur le trou de l'index.

— Voilà où on en arrive à force de vivre à l'hôtel, monsieur. Comment voulez-vous qu'on reste soigné sans une femme ? J'ai été trop souvent marié pour pouvoir me passer d'une femme. Il y a des hommes qui se plaignent d'être mariés. Je ne les comprends pas. Pour bien faire une chose, il faut la faire avec cœur, et moi, le mariage, c'est mon affaire. Ces petites attentions qui touchent tant les femmes et dont la plupart des hommes se hâtent de se déshabituer, ne me coûtent à moi aucune peine. Comme je vous le disais à

l'instant, c'est ça qui attache les femmes. Je ne suis jamais sorti de la maison, je n'y suis jamais rentré sans embrasser ma femme et j'ai bien rarement manqué de lui apporter des bonbons ou quelques fleurs. Je n'ai jamais regardé à la dépense.

— En somme, c'était son argent.

— Et après? Ce n'est pas l'argent qui fait le prix d'un cadeau, c'est l'intention. Non, je ne veux pas me vanter, mais j'ai une chose pour moi : je suis un mari modèle.

Je continuais à feuilleter...

— Savez-vous ce qui m'étonne? dis-je. Toutes ces femmes étaient très convenables, plutôt rassises, des personnes calmes et comme il faut. Et pourtant, elles vous ont épousé à toute vapeur sans prendre aucun renseignement.

Il appuya sa main sur mon bras.

— Ah! c'est ce que vous ne comprenez pas, monsieur. Les femmes ne pensent qu'à se marier. Jeunes ou vieilles, petites ou grandes, blondes ou brunes, elles ont toutes cela de commun : la rage de convoler. Et je les épousais à l'église. Une femme ne se sent tranquille que si elle a passé devant le pasteur. Vous dites que je ne suis pas un Adonis; soit: je n'en ai jamais eu la prétention. Mais même si je n'avais qu'une jambe, ou si j'étais bossu comme Polichinelle, j'en trouverais autant que je voudrais, prêtes à se laisser passer la bague au doigt. Ce n'est pas l'homme qui les intéresse, c'est le mariage. C'est chez elles comme une maladie. Il n'y en a pas une qui ne m'aurait accepté dès notre seconde rencontre. Seulement, je tenais à ne pas me lancer à la légère. Quand tout s'est découvert, quelle musique, parce que je m'étais marié onze pauvres fois! onze fois, ce n'est rien, ça ne fait même pas la douzaine! Si j'avais voulu, j'aurais pu me marier trente fois. Ma parole, monsieur, « quand je pense à toutes mes occasions, je suis stupéfait de ma modération ».

— Mes compliments. Vous êtes vraiment ferré en histoire.

— Oui. C'est Warren Hastings qui a dit ça, hein? Cette phrase m'a frappé à la première lecture. Elle m'allait comme un gant.

— Et n'avez-vous jamais trouvé ce rôle de perpétuel soupirant un peu monotone?

— Eh bien! monsieur, j'ai, je crois, l'esprit assez logique

et c'est pour moi un vrai plaisir de constater que les mêmes effets sont toujours produits par les mêmes causes. Par exemple, avec une femme qui n'a jamais été mariée, je me fais toujours passer pour veuf. Cela opère comme un charme. Une fille, voyez-vous, aime autant qu'un homme soit initié. Mais avec une veuve, je dis que je suis célibataire : la veuve craint que l'homme qui a déjà été marié en sache trop long.

Je lui rendis ses coupures. Il les plia avec soin et les plaça dans son vieux portefeuille.

— Vous ne savez, monsieur, à quel point on a été injuste envers moi. Vous avez vu comment ils m'ont traité : poison de la société, misérable sans scrupules, franche canaille. Eh bien ! regardez-moi. Je vous le demande, ai-je l'air de tout ça ? Vous qui faites métier de juger les caractères, je ne vous ai rien caché, vous me connaissez ; me croyez-vous un méchant homme ?

— Je ne vous connais pas beaucoup, répondis-je avec une prudence qui me parut pleine de tact.

— Je me demande si le juge, je me demande si le jury, je me demande si le public s'est jamais placé à mon point de vue à moi. Je suis entré au tribunal sous les huées et la police a dû me protéger contre la foule. Personne n'a donc réfléchi à ce que j'avais fait pour ces femmes ?

— Vous leur avez pris leur argent.

— Bien sûr que j'ai pris leur argent. Il fallait bien que je vive, comme tout le monde. Mais que leur ai-je donné en échange de leur argent ?

C'était encore une question délicate et, malgré l'interrogation de son regard, je gardai le silence. D'ailleurs, que répondre ? Le ton de sa voix montait et il parlait avec emphase.

— Je vais vous le dire ce que je leur ai donné en échange de leur argent : du rêve ! Regardez cet endroit, — d'un grand geste, il désigna la mer et l'horizon. — Il y a en Angleterre cent endroits comme celui-ci. Regardez cette mer et ce ciel ; regardez ces hôtels ; regardez cette jetée et cette plage. Votre cœur n'en est-il pas serré ? C'est la mort complète. Pour vous qui venez passer ici une ou deux semaines parce que vous êtes fatigué, ça peut aller, mais songez à toutes ces femmes qui y vivent d'un bout de l'année à l'autre, sans un espoir au

cœur.
quoi
deman
vie res
toute
saison
existe
d'ava
trente
elles
à ses
avec
conn
Elles
rayon
été.
pas
modi
jama
le b
plus
suis
phil
dù p
phil
I
hoch
serv
hom
cou
pu
à m
jeta
de
l'or
me
que
le
un

cœur. Elles ne connaissent presque personne. Elles ont de quoi joindre les deux bouts, tout juste, et c'est tout. Je me demande si vous savez à quel point leur vie est affreuse. Leur vie ressemble à une longue promenade cimentée, tout droite, toute plate, qui se prolonge d'une plage à l'autre. Même la saison ne leur apporte rien. Elles pourraient aussi bien ne pas exister. Et alors, j'arrive. Attention ! Je ne fais jamais d'avances à une femme qui n'est pas flattée si on lui donne trente-cinq ans. Et je leur apporte l'amour. La plupart d'entre elles n'ont jamais su ce que c'est que d'avoir un homme à ses trousses, d'être assise sur un banc dans l'obscurité avec un bras autour de sa taille. Je représente pour elles l'inconnu, l'émotion. Je leur rends confiance en elles-mêmes. Elles étaient au rancart et moi je les en retire. Un petit rayon de soleil dans ces existences grises, voilà ce que j'ai été. Comment voulez-vous qu'elles résistent, qu'elles n'aient pas envie que je revienne ? La seule qui m'ait trahi, c'est la modiste : elle se disait veuve, mais, à mon idée, elle n'avait jamais été mariée. On dit que j'ai été ignoble : j'ai apporté le bonheur et la poésie dans onze vies qui n'avaient plus la moindre chance de les connaître. On dit que je suis une canaille et un misérable... En réalité, je suis un philanthrope. Cinq ans ; on m'a collé cinq ans. On aurait dû plutôt me décerner la médaille de la Société royale de philanthropie.

Il sortit son paquet vide de *Goldflakes* et le contempla en hochant la tête avec mélancolie. Je lui tendis mon étui. Il se servit sans un mot. Il n'y avait devant moi qu'un brave homme luttant contre l'émotion.

— Et qu'est-ce que j'en ai eu, pour finir ? Le gîte et le couvert et de quoi acheter des cigarettes. Mais je n'ai jamais pu mettre un sou de côté et la preuve en est qu'à présent, à mon âge, je n'ai pas une demi-couronne en poche. — Il me jeta un coup d'œil. — C'est pour moi une grande humiliation de me trouver dans cette situation. J'ai toujours payé rubis sur l'ongle et, de ma vie, je n'ai tapé un ami. Je suis en train de me demander, monsieur, si vous ne pourriez pas me donner quelque chose. C'est bien dur d'avoir à tendre la main, mais le fait est que si vous me prêtiez une livre, vous me rendriez un fier service.

Ce bigame m'avait certainement amusé pour une livre. J'ouvris mon portefeuille.

— Avec grand plaisir, dis-je.

Il contemplait mes billets.

— Vous ne pourriez pas m'en donner deux, monsieur ?

— Je crois que si.

Je lui tendis deux livres. Il les prit avec un soupir.

— Vous n'imaginez pas ce que c'est, quand on est habitué au confort, que de ne pas savoir où l'on passera la nuit.

— Dites-moi une chose. Je ne voudrais pas vous paraître cynique, mais, en général, les femmes ont l'air de trouver que la maxime : il vaut mieux donner que recevoir, a été inventée à l'usage des hommes. Comment diable décidiez-vous ces braves personnes, sans doute économes, à vous confier tout leur saint-frusquin ?

Un sourire entendu éclaira ses traits sans distinction.

— Eh bien ! monsieur, vous savez ce que Shakespeare disait de l'ambition : elle dépasse le but. Voilà. Dites à une femme que si elle vous confie son capital vous le doublerez en six mois et elle ne trouvera jamais qu'elle vous donne l'argent assez vite. De la cupidité, voilà ce que c'est. Pas autre chose que de la cupidité.

JE goûtai un contraste piquant, comme une boisson chaude après une glace, lorsque je retrouvai en quittant cette réjouissante canaille l'honorabilité, évocatrice de crinolines et de lavande, des Saint-Clair et de miss Porchester. A présent, je passais toutes mes soirées avec eux. Dès que les dames avaient quitté la table, M. Saint-Clair m'envoyait ses compliments et me faisait prier de venir boire un porto avec lui. Puis nous allions prendre notre café dans le hall. M. Saint-Clair ne dédaignait pas le vieux cognac. L'heure délicieusement insipide que je leur devais exercer sur moi une fascination singulière. La directrice leur avait dit que j'écrivais des pièces de théâtre.

— Nous allions souvent au théâtre, quand sir Henri Irving était au Lyceum, racontait M. Saint-Clair. J'ai eu un jour le plaisir de le rencontrer. Sir Everard Millais m'avait invité à souper au Garrick Club et je fus présenté à Irving qui n'était encore que M. Irving.

— Racontez ce qu'il vous a dit, Edwin, demanda M^{me} Saint-Clair.

M. Saint-Clair se campa en une attitude dramatique et fit une imitation, ma foi assez réussie, d'Henri Irving.

— Vous avez le physique de l'acteur, M. Saint-Clair, me dit-il. Si jamais le plateau vous tente, venez me voir et je vous confierai un rôle. — M. Saint-Clair reprit son air naturel. — C'était suffisant pour tourner la tête d'un jeune homme.

— Mais ça n'a pas tourné la vôtre, remarquai-je.

— J'avoue que, dans une situation différente, je me serais peut-être laissé tenter, mais je devais penser à ma famille. Mon père aurait eu le cœur brisé, si je n'étais pas entré dans l'affaire.

— Quelle affaire?

— Je suis dans le thé, monsieur. Ma firme est la plus ancienne de la Cité. J'ai passé quarante ans de ma vie à combattre de toutes mes forces la tendance de mes compatriotes à abandonner pour le thé de Ceylan le bon thé de Chine qu'on buvait partout dans ma jeunesse.

Ah! comme c'était bien lui de consacrer sa vie à persuader le public d'acheter une chose dont il ne voulait pas, plutôt que celle dont il avait envie!

— Mais quand il était plus jeune, mon mari a beaucoup joué comme amateur et avec grand succès, intervint M^{me} Saint-Clair.

— Shakespeare, vous savez, et parfois *l'École du Scandale*. Je n'ai jamais consenti à paraître dans des fadaises. Mais cela, c'est le passé. J'avais le don; peut-être est-il dommage de n'en avoir pas tiré parti; mais, à présent, il est trop tard. Quand nous donnons un dîner, il m'arrive de céder aux instances des dames et je récite le grand monologue d'Hamlet, mais je m'en tiens là.

Oh! oh! oh! Fasciné par l'évocation de ces dîners, je me demandais si je connaissais jamais la faveur d'y être convié.

— Mon mari était très bohème dans son jeune temps, dit M^{me} Saint-Clair avec un petit sourire confus et pincé.

— Je jetais ma gourme. J'ai connu pas mal de peintres et d'hommes de lettres: Wilkie Collins, par exemple, et même des gens qui écrivaient dans les journaux. Watts a fait un

portrait de ma femme et j'ai acheté un tableau de Millais. J'ai fréquenté aussi des préraphaélites.

— Possédez-vous un Rossetti ?

— Non. J'admire son talent, mais je ne puis approuver sa vie privée. Jamais je n'achèterais une toile à un artiste que je jugerais indigne de dîner chez moi.

Mon cerveau chavirait, quand miss Porchester consulta sa montre et dit :

— N'allez-vous pas nous faire la lecture ce soir, oncle Edwin ?

Ce fut à l'heure de notre porto que M. Saint-Clair m'apprit la triste histoire de miss Porchester. Elle était fiancée à un neveu de M. Saint-Clair, un juriste, quand on découvrit qu'il avait séduit la fille de sa blanchisseuse.

— Une chose terrible, raconta M. Saint-Clair, terrible. Bien entendu, ma nièce a pris le seul parti possible. Elle lui a renvoyé sa bague, ses lettres et sa photographie et lui a dit qu'elle ne serait jamais sa femme. Elle l'a supplié d'épouser la jeune personne en promettant d'être pour elle une sœur. Son cœur en est resté brisé. Depuis, elle n'a jamais regardé un homme.

— Et lui, a-t-il épousé la blanchisseuse ?

M. Saint-Clair hocha la tête et soupira.

— Non, il nous a profondément déçus. C'a été un gros chagrin pour ma chère femme de voir un de ses neveux méconnaître à ce point les règles de l'honneur. Quelque temps après, nous avons appris ses fiançailles avec une jeune fille de très bonne famille qui avait dix mille livres de dot. J'ai jugé de mon devoir d'écrire au père pour lui exposer les faits. Il m'a répondu de la façon la plus cavalière qu'il aimait beaucoup mieux que son gendre ait une maîtresse avant le mariage qu'après.

— Et alors ?

— Ils se sont mariés et aujourd'hui notre neveu est juge à la Haute Cour et on appelle sa femme Milady. Nous n'avons jamais consenti à les recevoir. Quand il a été promu Sir, ma nièce a proposé de les inviter à dîner, mais ma femme a déclaré qu'il ne souillerait jamais le seuil de notre porte et je l'ai approuvée.

— Et la fille de la blanchisseuse ?

— Elle s'est mariée dans son milieu et elle tient un café

à Canterbury. Ma nièce, qui possède une petite fortune, l'a beaucoup aidée. Elle est marraine de son fils aîné.

Pauvre miss Porchester ! Elle s'était sacrifiée sur l'autel de la morale victorienne et la conscience de s'être noblement conduite avait été, je le crains, sa seule récompense.

— Miss Porchester est très belle, dis-je. Plus jeune, elle devait être adorable. Comment n'en a-t-elle pas épousé un autre ?

— Elle passait pour une grande beauté. Alma Tadema l'admirait tant, qu'il lui avait demandé de poser pour un de ses tableaux ; mais, bien entendu, nous ne l'avons pas permis.

— Le ton de M. Saint-Clair prouvait que cette proposition avait profondément choqué son sentiment de la décence. — Non, miss Porchester n'a jamais tenu qu'à son cousin. Elle ne parle jamais de lui et voilà trente ans qu'ils sont séparés, mais je suis convaincu qu'elle l'aime encore. C'est une vraie femme, cher monsieur, une vie, un amour, et, si je regrette peut-être qu'elle ait été privée des joies du mariage et de la maternité, je suis obligé d'admirer sa fidélité.



MAIS « souvent femme varie... » Oui, oncle Edwin. Vous connaissiez votre nièce depuis des années, puisqu'à la mort de sa mère emportée par une maladie de langueur, vous l'aviez recueillie encore enfant, dans votre home luxueux de Leinster Square. Mais au fond, oncle Edwin, que saviez-vous vraiment d'Eleanor ?

Deux jours après que M. Saint-Clair m'eut confié la touchante histoire de miss Porchester, je trouvai, en revenant du golf, la directrice affolée.

— M. Saint-Clair vous envoie ses compliments et vous prie de monter tout de suite au numéro vingt-sept.

— J'y vais. Que se passe-t-il ?

— Une catastrophe... Ils vous raconteront.

Je frappe à la porte. Le ton du : « Entrez, entrez » me rappela que M. Saint-Clair avait joué Shakespeare dans la meilleure troupe d'amateurs de Londres. M^{me} Saint-Clair était affalée sur le divan, un mouchoir imbibé d'eau de Cologne sur le front et un flacon de sels à la main. M. Saint-Clair se tenait

debout devant la cheminée comme pour empêcher les autres d'en profiter aussi.

— Je m'excuse de vous avoir fait demander de cette façon cavalière, mais nous sommes dans une grande affliction et nous pensions que vous pourriez peut-être jeter un peu de lumière sur ce qui est arrivé.

Il était bouleversé.

— Qu'est-il arrivé ?

— Notre nièce s'est enfuie. Ce matin, elle a fait dire à ma femme qu'elle avait la migraine. Quand elle a la migraine, on la laisse seule et ce n'est que l'après-midi que ma femme est entrée pour voir si elle avait besoin de quelque chose. La chambre était vide, la malle était faite, la trousse en argent d'Éleanor n'était plus là. Et sur l'oreiller, il y avait une lettre nous annonçant son coup de tête.

— Je suis désolé, dis-je ; mais je ne vois pas ce que je pourrais faire.

— Nous avions l'impression que vous étiez le seul homme avec lequel elle avait été en rapports à Elsom.

Je devinai sa pensée.

— Vous ne croyez pourtant pas que je l'ai enlevée... Je suis marié.

— Je vois bien que vous n'êtes pas avec elle. Au premier moment, nous avons pensé que peut-être... Mais si ce n'est pas vous, qui est-ce ?

— Ça, je n'en sais rien.

— Montrez-lui la lettre, Edwin, soupira M^{me} Saint-Clair, de son divan.

— Ne bougez pas, Gertrude. Pensez à votre lumbago.

M^{me} Porchester avait « ses » migraines et M^{me} Saint-Clair « son » lumbago. Et M. Saint-Clair ? J'aurais parié à cinq contre un que M. Saint-Clair avait « sa » goutte. Il me tendit la lettre et je la lus d'un air de décente commisération.

Cher oncle Edwin, chère tante Gertrude,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai loin. J'épouse ce matin un monsieur qui m'est très cher. Je sais que j'agis mal, mais j'ai eu peur que vous ne vous opposiez à mon mariage et comme rien ne m'aurait fait changer d'avis, j'ai trouvé préférable pour nous tous de ne pas vous en parler. Mon fiancé est

très réservé ; un long séjour sous les Tropiques l'a rendu assez délicat et il tient à ce que notre union soit célébrée sans témoins. Quand vous saurez combien je suis heureuse, j'espère que vous me pardonneriez. Puis-je vous demander de bien vouloir envoyer ma malle à la consigne de Victoria Station ?

Votre nièce respectueusement affectonnée.

ELEANOR.

— Jamais je ne lui pardonnerai, dit M. Saint-Clair, comme je lui rendais la lettre. Elle ne souillera plus jamais le seuil de ma porte. Gertrude, je vous défends de prononcer le nom d'Eleanor devant moi.

M^{me} Saint-Clair se mit à pleurer doucement.

— N'êtes-vous pas bien dur ? dis-je. Pourquoi miss Porchester ne se marierait-elle pas ?

— A son âge ! c'est ridicule. Nous allons être la risée de tout Leinster Square. Savez-vous l'âge qu'elle a ? Elle a cinquante et un ans.

— Cinquante-quatre, rectifia M^{me} Saint-Clair entre deux sanglots.

— Nous l'avons soignée comme la prune de nos yeux. C'était notre enfant. Elle est restée vieille fille pendant des années. Je trouve cette brusque envie de se marier positivement indécente.

— C'est que nous la voyons toujours petite, Edwin, plaida M^{me} Saint-Clair.

— Et cet individu qu'elle épouse, qui est-ce ? Elle devait roucouler avec lui à ma barbe. Elle ne nous dit même pas son nom. Je crains le pire.

Soudain j'eus une illumination. Le matin, après le déjeuner, j'étais tombé chez le marchand de tabac sur Mortimer Ellis. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs jours.

— Vous êtes bien élégant, avais-je dit.

Ses bottines ressemelées luisaient sous le cirage, son chapeau bien brossé semblait rajeuni. Il portait un col propre et des gants neufs. Tout ce qu'on peut faire pour deux livres, quand même !

— Je vais ce matin à Londres pour affaires, avait-il expliqué.

Je m'étais incliné et j'étais sorti de la boutique.

Je me souvins aussi que quinze jours plus tôt, en me promenant dans la campagne, j'avais rencontré miss Porchester et un peu plus loin, Mortimer Ellis. Était-il possible qu'ils eussent été ensemble et qu'en m'apercevant il se fût écarté?

— Ne m'avez-vous pas dit que miss Porchester avait une fortune personnelle? demandai-je.

— Une bagatelle. Trois mille livres.

Parbleu! C'était clair. Je les regardai, atterré. Soudain, avec un cri, M^{me} Saint-Clair se leva.

— Edwin, Edwin, et s'il ne l'épousait pas?

A ces mots, M. Saint-Clair porta la main à son front et, pris de faiblesse, s'affaissa sur un fauteuil.

— Je mourrais de honte, gémit-il.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je. Il l'épousera sûrement. Il n'y manque jamais.

Ils ne m'écoutèrent pas. Sans doute crurent-ils que j'avais perdu la raison. A présent, j'étais fixé. Mortimer Ellis avait satisfait son ambition. Miss Porchester complétait la douzaine.

W. SOMERSET MAUGHAM.

Texte français de Madame E. R. BLANCHET.

GYP

TELLE QUE JE L'AI CONNUE

Mes plus anciens souvenirs de Gyp remontent aux dernières années du dernier siècle. Je faisais de timides et discrets débuts littéraires dans la *Revue d'art dramatique*, dirigée par un vieil ami, M. Léon de Veyran. J'y avais esquissé trois portraits d'artistes qui me valurent d'entrer en relations avec les plus brillantes étoiles du théâtre, Sarah Bernhardt, Gabrielle Krauss, Mme Bartet. Voulant joindre à ces silhouettes celle de Gyp, dont on venait d'applaudir au Cercle Volney une saynète, *le Premier sentiment de Loulou*, M. de Veyran me conduisit, par un bel après-midi de mai, chez la comtesse de Martel.

Elle habitait déjà depuis longtemps son hôtel de Neuilly, pareil, dans un vaste jardin, sous un manteau de verdure grimpantes, à une maison de campagne. Le salon où elle recevait alors et qui fut remplacé après la guerre par un autre plus grand, était rempli de ses portraits et de toute sorte de bibelots, parmi lesquels je remarquai de nombreux et cocasses chiens de porcelaine... Soudain j'entends trotter menu dans l'escalier et je vois apparaître une étrange petite personne, grosse comme une souris et vive comme un oiseau. Elle est vêtue d'un long déshabillé rose qui lui dégage le cou et lui laisse les bras nus jusqu'au coude; ses cheveux noués sur la nuque et attachés sur la tête par un ruban, encadrent sa figure de leurs mèches blondes où luisent quelques fils d'argent. De grands yeux bleus illuminent le mince visage creusé, aux traits

accentués, nettement découpés, qu'adouciennent la jeune vivacité du regard, la bonté, le charme cordial de l'expression.

Son accueil est parfaitement aimable et simple. Elle parle beaucoup, peignant d'un mot quelques contemporains notoires, raillant la rapacité ingénue de certains personnages de haute finance. Un rien d'accent lorrain contraste drôlement avec la désinvolture parisienne de son langage. Elle semble aussi fine de sensibilité que d'esprit; elle frappe par l'aisance, la précision, la promptitude de tous ses gestes, comme par sa démarche rapide et légère; elle se meut lestement sans le moindre effort comme une goutte de vif argent.

Le lendemain, je recevais un gros paquet de ses livres, ceux qu'elle préférait : *Bob, Loulou, Petit Bleu, Une Passionnette, Autour du divorce, Plume et Poil*. Déjà, entre les lignes de ses ouvrages et les boutades de sa spirituelle et moqueuse conversation, j'apercevais sa physionomie véritable, celle qu'avec les années je devais aimer et admirer de plus en plus; je devinais le caractère de cette femme pleine de franchise et de générosité, très aristocrate de nature, très démocrate d'idées, énergique et loyale comme un vieux brave, indépendante et futée comme un gavroche, cœur d'or et tête de fer, chez qui l'on retrouvait certains défauts et beaucoup de qualités de la race illustre dont elle était la dernière.

Pendant ces années, remplies d'affaires et de luttes nationales, combien M^{me} de Martel était batailleuse et vive, pleine de bonne humeur et d'entrain, ne craignant ni le labeur acharné qui la privait de sommeil, ni les foules agitées où l'on attrape des horions, bravant les inimitiés ouvertes ou perfides, criblant tour à tour de traits acérés ses adversaires politiques et les mauvais littérateurs, toujours de bonne foi, même dans ses erreurs et ses contradictions, car elle n'a jamais su mentir. Elle se montrait impitoyable pour les gens du monde se mêlant d'écrire par snobisme, mais elle adorait la belle poésie et récitait volontiers les vers qu'elle aimait, faisant des autres d'impayables parodies. Écuyère passionnée, peintre amusant, acrobate à l'occasion, ne redoutant ni l'escrime, ni la boxe, elle restait toujours grande dame sans y tâcher, à la façon de cette douairière d'un de ses livres qui réplique à une parvenue, choquée de sa liberté

d'allures : « Les gens de notre espèce sont à leur aise partout. »

Pour les petits et les faibles, M^{me} de Martel avait le cœur le plus tendre. Elle était pleine de bonté pour les animaux et n'admettait pas qu'on les fit souffrir : « Ce que les hommes sont bêtes, s'écriait-elle, ou féroces, ou indifférents, dès qu'il s'agit des animaux, c'est rien de le dire ! » Aussi était-elle l'esclave de ses chiens et une nuit, pendant qu'elle écrivait, entendant les miaulements lamentables d'un chat accroché par son collier à une haute branche, elle avait couru au jardin et grimpé pour le délivrer sur l'arbre où il se débattait à moitié étranglé. Elle ne se couchait qu'à cinq heures du matin, et à sept heures le dimanche après avoir assisté à la première messe.

« Après le conseil de me reposer, ce qui m'horripile le plus, disait-elle, c'est quand on suppose que ça m'amuse de travailler. » Pourtant je crois que ça l'amusait beaucoup de dessiner les images signées Bob. « Connaissez-vous le volume appelé : *En Balade*, que ces Bobs illustrent ? m'écrivait-elle un jour. Si non, il me reste trois grands dessins, le Chateaubriand et M^{me} de Stael, un Mercure qui est dévalisé par les Juifs et un Charles IX auquel la police se cramponne pour l'empêcher de tirer sur les protestants. Vous me direz lequel vous préférez?... Il y a bien encore Socrate, Alcibiade et les esthètes... mais peut-être celui-là est-il un peu scabreux ? » En bonne huguenote, je choisis naturellement le Charles IX.

Quoiqu'elle n'allât guère dans le monde, M^{me} de Martel assistait en 1911 à une matinée où vint aussi la belle comtesse de Pourtalès et ce fut peut-être la dernière fois que ces deux femmes qui se comprenaient et s'appréciaient mutuellement eurent l'occasion de causer ensemble. Gyp, charmée de cette rencontre, évoquait la séduisante figure de M^{me} de Pourtalès jeune, si jolie sous une grande capeline... et fidèle impérialiste comme elle. En effet, M^{me} de Martel avait à cette époque un papier à lettres vert, spécialement destiné à donner des « Vive l'Empereur ! » aux petites filles qui lui demandaient des autographes. Admiratrice dès son enfance de Napoléon I^{er}, elle s'était ralliée à l'Empire le 4 septembre 1870 !

« En même temps que je devenais impérialiste, je prenais en horreur la République à laquelle je n'avais jamais pensé

jusqu'à ce jour, avouait-elle. Et je ne la connaissais pas encore! Si je l'avais connue : *Zuze* un peu!... »

La guerre éclata... Le dimanche 6 septembre 1914, après les incertitudes et les angoisses des semaines précédentes, l'exode du gouvernement, les affiches de Gallieni, comprenant que le danger pressant était passé, je m'en allai à Neuilly voir M^{me} de Martel. Les chevaux de frise et les platanes abattus de la Porte Maillot m'étonnèrent. Si c'est avec cela qu'on pensait arrêter l'ennemi! Mais allongé dans des fauteuils de toile ou simplement assis sur l'herbe des fortifications, le bon peuple parisien se prélassait au soleil en attendant les Taubes...

Gyp était seule avec son vieil ami Genest et sa cousine, la baronne H..., amie et protectrice des chiens abandonnés. Elle causait avec moins d'animation que d'habitude et paraissait triste, mais tranquillement résolue : « Oh! je reste dans cette maison : elle est habituée! Il y a déjà cinq obus dans le plafond, mais des obus français, tirés en 1871 par l'armée de Versailles. Je ne les ai pas fait enlever : je me suis si vite installée ici! On a simplement posé une tenture, une tenture qui n'est plus très fraîche : elle date de trente ans! »

Il ne faut pas perdre de vue qu'à ce moment on prévoyait l'investissement de Paris, la bataille dans les faubourgs. M^{me} de Martel, qui s'attendait à tout, avait envoyé en province sa jolie nièce et s'appêtait à tuer ses chiens pour ne pas les voir pendus ou assommés par l'ennemi. Comment oublier l'émouvant courage, le *cran* de cette femme âgée et solitaire, dénuée subitement de ses ressources habituelles, séparée des siens, sans nouvelles d'eux et, de plus, horriblement inquiète à juste titre pour le seul fils qui lui restait (1), le docteur de Martel! Celui-ci avait rejoint l'armée comme chirurgien auxiliaire, afin d'aller au feu avec le régiment, et devait bientôt rallier des hommes en déroute et conduire héroïquement un assaut, la canne à la main... « Je connais bien Thierry, disait Gyp. Il se jettera aujourd'hui dans le feu comme il se jetait dans l'eau jadis, parce qu'il court d'instinct vers le danger... Et, malgré mon inquiétude, je suis contente qu'il soit comme ça. »

J'eus, quelques semaines après, la joie d'annoncer à M^{me} de

(1) L'ainé, Aymar, était mort en 1907 au Soudan, sous l'uniforme et au service de la France.

Martel que son fils serait décoré, le 19 décembre 1914, au front devant les troupes. Il avait reçu cinq balles dans son képi. Sans le dire, dans la bravoure si simple de son fils, elle reconnaissait son sang. Elle nous racontait qu'à son colonel qui, le voyant debout par une pluie battante sous une grêle de balles, l'engageait à se mettre à l'abri, le docteur de Martel avait vivement répliqué : « Oh ! mon colonel, ce n'est pas la peine ! J'ai mon caoutchouc. »

Elle retrouvait la même vaillance héréditaire dans cet unique petit-fils, le dernier de sa race, qui, engagé à dix-sept ans, devait tomber au champ d'honneur et lui écrivait : « Ma chère grand mère, je pose des fils de fer barbelés en première ligne et nous n'avez pas idée comme c'est amusant, vous qui ne l'avez *encore* jamais fait ! »

Depuis la victoire de la Marne, elle avait repris son courageux entrain habituel, malgré les difficultés de la vie, particulièrement sensibles « dans ce Neuilly perdu, disait-elle, où nous sommes séparés du monde ». Le charbon manquait ; sa vieille maison devenait glaciale. Il était impossible de s'y abriter contre les attaques nocturnes ; mais elle redoutait plus les souterrains que les bombes et trouvait magnifique le spectacle des combats aériens.

Elle raillait impitoyablement les embusqués que, d'après elle, on aurait dû baptiser des « clapis », terme de mépris réservé par les chasseurs aux lapins terrifiés qui se blottissent au fond des terriers. Elle jugeait que mettre à l'abri les siens quand ils pouvaient se battre, c'était les aider à se déshonorer, et les mettre à même de se « tarer totalement pour toujours ». Et elle narrait avec malice qu'un membre du gouvernement, s'étant plaint à Joffre de la croissante impopularité des parlementaires, avait ajouté à ces plaintes quelques reproches.

— Cela vient de notre départ. Nous aurions mieux fait de rester. Pourquoi nous avez-vous engagés à nous en aller ?

— Ah ! permettez, aurait riposté le généralissime. Je vous ai conseillé de partir, mais pas de f... le camp !

La comtesse de Martel, si profondément patriote sans phrases, n'admirait pas moins le maréchal Foch que le maréchal Joffre, et elle assurait que, plusieurs mois avant les hostilités, le prince Henry de Bavière lui avait déclaré : « Le géné-

ral Foch, c'est certainement votre premier général et peut-être même le premier général de tous les pays... Ses ouvrages militaires sont donnés chez nous comme modèles... il n'est pas un officier qui ne les ait lus. »

C'était pendant la guerre que Gyp avait commencé à sentir ce qu'elle appelait : « la si grande fatigue de vivre longtemps sans se reposer jamais ». Les trois ou quatre heures de sommeil dont depuis trente-cinq ans elle se contentait, ne lui suffisaient plus et, pour la première fois, elle s'apercevait qu'elle vieillissait.

Elle en prit bravement son parti, comme de toutes choses. Un bonnet qui encadrait les boucles argentées de ses cheveux et, sur une ample robe noire ou blanche, un fichu et des manchettes bordés de dentelles, en firent une charmante aïeule du XVIII^e siècle au mince visage rose, aux grands yeux bleus. Du fauteuil d'où elle ne bougeait guère, la goutte des Mirabeau la rendant de plus en plus impotente, elle continuait chaque dimanche à recevoir ses amis qui professaient les opinions et appartenaient aux mondes les plus différents et qu'elle accueillait tous avec la même bonne grâce. Maurice Barrès se montra jusqu'à sa mort l'un des plus assidus et elle fut très heureuse de voir paraître un jour Gérard d'Houville, à qui elle trouvait « tellement de talent et une si intense personnalité ».

M^{me} de Martel continuait à travailler jour et nuit ; mais, depuis 1928, où elle était restée cinq mois sans sortir de sa chambre, il fallait la porter le dimanche dans son salon. « Ma tête est à peu près remise, écrivait-elle, mais je souffre si affreusement des jambes que j'ai peur du trajet sur la sangle sur laquelle on me descend dans le salon. Elle appuie contre la hanche dans la pente de l'escalier et ça me fait terriblement mal. » Ce fut pourtant à cette époque et les années suivantes qu'elle écrivit les délicieux *Souvenirs d'une petite fille* qui eurent auprès des lecteurs de la *Revue* un si brillant succès. Elle disait : « Je suis étonnée que la petite fille du Sacré-Cœur puisse amuser encore. Ça me paraît avoir si peu d'intérêt, sauf pour les anciennes élèves de ce temps-là... s'il en reste ! »

Dans la conversation, elle montrait toujours le même entrain ; elle venait de donner à la Bibliothèque rose *Un Trio turbulent*, récit des exploits de ses enfants. Et elle jouissait

profondément de la magnifique carrière chirurgicale de son fils. Cependant elle signait une lettre « le vieux débris » et se disait tellement démolie qu'elle n'arrivait plus à rien. Elle se préparait tranquillement à une fin qu'elle souhaitait ne pas être trop éloignée.

Dans les derniers jours de juin 1931, elle se coucha pour ne plus se relever et son agonie dura un an de souffrances presque continuelles, d'inaction à peu près complète, car ses yeux affaiblis ne supportaient plus la lumière du jour. Mais son esprit conservait toute sa lucidité ; elle s'intéressait à tout, elle dictait des lettres.

Quand je la revis, elle dictait une lettre à l'adresse de M. Henri de Régnier, pour lui dire la joie que lui causait un charmant article sur *la Joyeuse enfance de la troisième République*, son dernier livre qui était posé à côté d'elle, à son chevet. Auprès du volume, il y avait un petit chien fêliche en peluche.

— Vous regardez cet animal, me dit-elle, et sa voix avait son timbre accoutumé. Nicole me l'a donné pour ma fête, le 15 août, et quand Mgr Chaptal est venu me voir, en me parlant il tiquait tout le temps sur le chien.

Au commencement, elle assurait qu'elle ne s'ennuyait pas ; elle semblait presque contente de se reposer ; puis elle reconnut que « c'était bien long et bien difficile de mourir ». Mais son courage ne se démentit pas, malgré les souffrances et la faiblesse croissante. Et que d'esprit, quelle exquise courtoisie, que de généreuse bonté jusqu'au bout !

Le 15 juin, exténuée, elle tenait à m'offrir elle-même un livre ; le 18, respirant à peine, elle trouvait encore des mots pour louer la beauté d'une fleur, me rappeler un trait d'un tout jeune officier dont elle se souvenait encore, après vingt ans, et, le 28 juin, cette très noble Française s'en allait, paisiblement endormie enfin, vers le monde meilleur qu'elle espérait.

VÉGA.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

L'ART DE PRODUIRE LA LUMIÈRE

L'invention du feu, en même temps qu'elle donnait à l'homme une défense contre le froid, lui a permis de vaincre l'obscurité : la flamme d'un feu de bois a été, sans doute, le premier moyen d'éclairage de nos lointains ancêtres. Jusqu'à une époque très récente, s'étendant jusqu'à la jeunesse de beaucoup d'entre nous, les méthodes d'éclairage sont, en somme, restées les mêmes. A la combustion du bois on a pu substituer celle de la résine, des diverses huiles, des graisses dont étaient faites les chandelles, de l'acide stéarique des bougies, du gaz d'éclairage ; on avait réalisé des changements dans le détail, mais non dans le principe de l'art de l'éclairage ; la lumière était toujours produite par la combustion d'un corps hydrocarboné. Il faut dépasser l'année 1880 pour trouver réellement du nouveau.

Mais depuis, que de changements ! De ce qui était employé il y a cinquante ans dans le domaine de l'éclairage, presque rien ne subsiste. Les nouveaux procédés, toujours en voie de transformation, ont envahi nos demeures, changé l'aspect de nos villes, décuplé nos besoins. La production de la lumière, qui faisait partie des « industries ménagères », est devenue une science, qui utilise les plus récentes conquêtes de la physique. Cette science a ses techniciens, ses écoles et ses diplômés. Sans entrer ici dans des détails qui sont du domaine de la technique, je me propose de montrer comment cette évolution, qui se poursuit sous nos yeux, a été conduite.

TEMPÉRATURE ET RAYONNEMENT

Si l'on examine dans le détail nos appareils producteurs de lumière, on a l'impression d'une très grande diversité ; mais, en réalité, les méthodes se réduisent à deux : la lumière est émise par un corps solide porté à haute température, ou par un gaz soumis à une excitation électrique. Cette dernière méthode offre de grands espoirs pour l'avenir, mais pour le présent sa place, bien que fort intéressante, est relativement minime ; c'est le rayonnement de corps solides portés à très haute température, filament de la lampe à incandescence, cratère de l'arc électrique, manchon Auer, qui sert à nous éclairer. Même dans les flammes éclairantes, ce n'est pas le gaz en combustion qui émet la lumière, ce sont les particules solides de charbon que contient la flamme. Les lois du rayonnement des corps solides chauffés sont à la base de la plupart de nos méthodes d'éclairage.

La découverte de ces lois a été une des grandes œuvres scientifiques de la fin du siècle dernier ; elle a été une des causes principales de la révolution accomplie dans nos idées générales sur la physique, car les relations entre la matière et la lumière restent un des sujets essentiels de nos recherches et de nos méditations. En même temps, la découverte des lois du rayonnement a été le début de l'ère vraiment scientifique dans l'art de produire la lumière. Il est vrai que ces lois, dans toute leur belle simplicité, ne s'appliquent qu'au cas idéal du corps qui absorbe toutes les radiations qu'il reçoit et qui a par suite, si l'on peut ainsi dire, le maximum d'intimité avec la lumière ; mais, avec quelques retouches, elles s'appliquent à tous les cas. Quelques mots sont ici nécessaires sur ces lois fondamentales de tout rayonnement.

Il n'y a pas de lumière sans matière : on ne voit jamais une onde lumineuse prendre naissance dans le vide, là où il n'y a rien. Inversement, tout corps solide, dès que sa température est différente de celle du milieu ambiant, échange de l'énergie par rayonnement avec ce qui l'entoure, et ce rayonnement s'accroît rapidement lorsque s'élève la température du corps. Ce rayonnement peut être formé de radiations qui n'impressionneront pas notre œil ; il n'en existe

pas moins. Les radiateurs qui chauffent votre appartement, la tasse de thé bouillant qui est devant vous, ne sont pas visibles dans l'obscurité ; cependant ils rayonnent, mais les vibrations qu'ils envoient ne sont pas assez rapides pour impressionner notre rétine. Si l'on élève la température, le rayonnement augmente rapidement en intensité, et en même temps il se modifie en qualité, les vibrations devenant de plus en plus rapides. Vers 500 degrés commencent à apparaître des radiations qui impressionnent notre œil ; le corps devient faiblement lumineux, et ce qui apparaît d'abord ce sont des radiations rouges, les plus lentes parmi celles qui sont capables d'agir sur notre organe visuel ; la lumière reste faible et d'une couleur désagréable.

Continuons à élever la température. Toutes les radiations émises augmentent en intensité, mais en même temps le rythme des vibrations s'accélère ; successivement apparaissent des rayons jaunes, verts, bleus, et ce mélange produit une sensation qui commence à se rapprocher du blanc. Cependant, le rouge a gardé sa prédominance, tandis que le bleu est encore insuffisant, et cette infirmité n'est pas complètement abolie aux plus hautes températures utilisées dans nos lampes. Les conditions seraient meilleures, si l'on pouvait monter encore plus haut dans l'échelle des températures.

Ce qui précède explique la course vers les hautes températures, qui résume tout le progrès dans l'éclairage par les corps solides. Plus la température est élevée, plus est grande la proportion de radiations visibles, et en même temps plus la lumière tend vers le *blanc*, mélange harmonieux de toutes les radiations. Dans cette course, où faudrait-il s'arrêter, si l'on n'était limité par des difficultés techniques ? Il est évident que s'il était possible d'élever indéfiniment la température du corps rayonnant, on finirait par dépasser le but ; les vibrations les plus rapides deviendraient prédominantes ; il y aurait excès de bleu et de violet, avec abondance de radiations invisibles, — et même nuisibles, — au delà du violet. La lumière ne serait plus blanche, mais bleue, et le rendement deviendrait mauvais par suite de l'abondance des radiations ultraviolettes. Il y a donc une température optima pour la production de la lumière. Il se trouve que cette température est, à très peu près, celle où le rayonnement aurait la composition

de la lumière solaire, et cela se produirait si notre corps rayonnant atteignait la température de 6 000 degrés. C'est à cette température que la lumière émise donnerait, le plus complètement, la sensation de lumière blanche, et c'est aussi celle où le rendement lumineux serait le meilleur. Ce que les techniciens auraient de mieux à faire, s'il le pouvaient, serait d'imiter le soleil.

Malheureusement, les moyens leur manquent. L'ascension vers les hautes températures se poursuit, mais le but idéal est encore loin ; pour le moment, on ne risque pas de le dépasser. En attendant qu'il soit atteint, voyons où nous en sommes.

L'ÉCLAIRAGE PAR LES FLAMMES

Ce fut, pendant des milliers d'années, l'unique moyen d'éclairage ; seule a changé la nature du combustible, et encore le changement a-t-il été bien faible, car le combustible a toujours été pris dans la catégorie des corps contenant les éléments carbone et hydrogène que la combustion transforme en gaz carbonique et vapeur d'eau. Ce qui brûle est toujours un gaz, car si le combustible est solide ou liquide, il se volatilise avant de brûler. Cette combustion dégage de la chaleur, et porte les gaz à une température d'autant plus élevée que la combustion est plus complète dans un plus petit volume. Mais la plupart des gaz rayonnent peu sous la seule action de la chaleur ; pour que la flamme soit vraiment éclairante, il faut qu'il y ait à la fois température élevée et présence de particules de charbon non encore brûlées dans la partie centrale de la flamme. Trop de charbon donne une flamme fumeuse, comme celle de la résine, avec une température trop peu élevée, produisant une lumière rougeâtre peu intense ; trop peu de carbone donne une flamme sans éclat, comme celle de l'alcool. Tout le progrès, depuis la torche en bois résineux, a consisté en un choix convenable du combustible et un dosage rationnel de l'air dans la flamme.

Le dernier venu de ces combustibles a été l'acétylène, gaz connu des chimistes depuis longtemps, mais que les découvertes de Moissan ont lancé dans l'industrie vers 1893. Sa flamme, à la fois très chaude et riche en carbone, donne une lumière d'une belle blancheur et d'un éclat bien supérieur

à celui des autres flammes; elle a soulevé l'admiration du public et paraissait destinée à une belle carrière dans le domaine de l'éclairage; les progrès de l'éclairage électrique, qui présente d'incontestables avantages, ont arrêté le développement de l'éclairage par l'acétylène, qui s'est trouvé réduit à un rôle très modeste. Il est vrai que l'acétylène a pris sa revanche dans le domaine des températures élevées; la flamme de l'acétylène dans l'oxygène, peu éclairante à cause de la combustion totale du carbone, offre à l'industrie un outil de premier ordre pour la fusion et la soudure de l'acier. Là aussi, l'acétylène subit la redoutable concurrence de l'électricité, mais elle se défend brillamment et gagne du terrain, tandis que dans le domaine de l'éclairage elle a perdu la partie.

Pourquoi cette faillite générale de la flamme comme moyen d'éclairage? Avant tout pour des raisons d'hygiène, de confort, de commodité. La flamme prive l'air d'une partie de son oxygène, dégage de la vapeur d'eau, du gaz carbonique, souvent des produits toxiques, donne toujours un peu de fumée qui, à la longue, noircit tout. Même à un prix plus élevé, on préfère autre chose.

L'INCANDESCENCE ÉLECTRIQUE

Le courant électrique dégage de la chaleur dans tout conducteur qu'il traverse; c'est une règle absolument générale, mais avec la merveilleuse souplesse des phénomènes électriques on peut, à volonté, dégager plus ou moins de chaleur dans les diverses parties du circuit. Si, dans un *filament*, le dégagement de chaleur est assez intense, ce fil peut atteindre une température élevée et devenir lumineux. C'est le principe, connu depuis bien longtemps, de la lampe à incandescence.

L'électricité n'intervient ici que comme moyen de chauffage; tout le problème est d'obtenir une température très élevée. A cela nulle difficulté du point de vue électrique: il suffit de choisir l'intensité du courant et la finesse du fil, et l'on obtiendra telle température que l'on voudra; ou plus exactement, on arrivera à fondre ou à volatiliser le fil. Si, avant que cette catastrophe se produise, la température est suffisamment élevée, le problème de la lampe à incandescence sera

résolu. Ce n'est donc pas l'électricien qu'il faut appeler en consultation, c'est le chimiste, à qui le problème peut être posé en ces termes : trouver une substance qui se laisse mettre sous forme de fil fin, qui puisse être traversée par le courant électrique, et qui résiste à une température extrêmement élevée.

Il est évident que les métaux usuels ne conviennent pas : ils sont trop facilement fusibles. Le platine avait autrefois la réputation d'être le plus réfractaire de tous les métaux ; quelques essais faits avec ce métal, au cours du siècle dernier, ne conduisirent à aucun résultat pratique, le fil de platine étant fondu avant d'être suffisamment lumineux.

Il faut arriver jusqu'en 1880 pour voir la première lampe à incandescence vraiment utilisable, par l'application d'une idée très hardie. Aucun métal ne paraissant convenir pour la construction du « filament » incandescent, on eut l'idée d'employer un mince fil de charbon. La plupart d'entre nous ont connu le filament de carbone dans une ampoule privée d'air pour éviter la combustion ; malgré son rendement médiocre et la teinte trop rouge de sa lumière, elle a conquis une place importante dans nos demeures, parce qu'elle nous délivrait des inconvénients des lampes à flamme. C'est encore l'insuffisance de la température qui était la cause de l'imperfection de la lampe à filament de carbone ; si ce corps est infusible, il n'est pas à l'abri de la vaporisation, et si l'on pousse la température un peu trop haut, le carbone s'évapore, l'ampoule noircit, le filament s'amincit et se brise. On peut avoir une magnifique lumière, mais de trop courte durée.

Pendant plus de vingt ans, le filament de carbone régna sans concurrent dans les lampes électriques. Pendant ce temps, les industriels du gaz ne restaient pas inactifs et inventaient le merveilleux « manchon » qui renouvelait l'éclairage par le gaz et battait de loin l'éclairage électrique, mais avec les inconvénients inhérents à toute combustion. Il semblait, à un moment, que nous fussions condamnés pour toujours à choisir entre un éclairage brillant, économique, mais inconmode et peu hygiénique et un éclairage propre, confortable, mais insuffisant et coûteux. Un progrès inattendu de la lampe électrique vint renverser la situation.

On croyait avoir épuisé toutes les possibilités en essayant

le fil de platine et en adoptant le filament de carbone. On avait tout simplement oublié l'existence de nombreux corps simples (on a de bonnes raisons de penser que leur nombre total atteint 92) dont beaucoup, très mal connus, pouvaient offrir des possibilités nouvelles. La rareté et le prix d'une substance ne sont même pas un obstacle à son emploi, car le poids d'un filament de lampe est extrêmement faible. C'est vers ces oubliés de la chimie que l'on se tourna. Les recherches, commencées vers 1900, aboutirent rapidement ; après quelques années de tâtonnements, pendant lesquelles les métaux *tantale* et *osmium* connurent une courte notoriété, on arriva au filament de *tungstène* qui a fait oublier tous les autres.

Ce tungstène n'était ni un inconnu ni une rareté pour les chimistes ; ses composés sont décrits depuis longtemps dans les livres de chimie, et sa présence est facile à déceler dans n'importe quel morceau de fer. On en incorpore à dessein dans certains aciers auxquels il donne de la dureté et des propriétés intéressantes pour la fabrication des aimants ; mais le métal tungstène pur était très mal connu ; on savait vaguement qu'il était à la fois très dense, très dur, et très réfractaire, mais jamais aucun objet utile n'avait été fabriqué avec ce métal. Après de longs tâtonnements, on est arrivé à l'obtenir en lingots parfaitement purs, puis en fils de tous les diamètres. C'est un beau métal, presque aussi dense que le platine, remarquable par sa température de fusion extraordinairement élevée. Tandis que le platine fond vers 1 760 degrés de l'échelle centigrade, le tungstène supporte sans accident une température d'environ 3 400 degrés. Le fil de tungstène remplaça dans l'ampoule vide le filament de charbon ; le rendement lumineux, à dépense égale d'énergie électrique, se trouva à peu près triplé.

Un dernier progrès a été l'introduction d'un gaz inerte, azote ou argon, dans l'ampoule de verre qui contient le fil incandescent. Ce gaz diminue la volatilisation du métal et rend possible l'emploi d'une température plus élevée, d'où résulte une amélioration du rendement lumineux. Il est vrai que le gaz, mis en mouvement par l'écart de température entre le filament et l'ampoule, fait perdre inutilement un peu de la chaleur dégagée par le courant électrique ; cette perte est réduite au minimum si la surface de contact entre le fil et le

gaz est aussi faible que possible, ce que l'on obtient en enroulant le fil en hélice à spires serrées. La plupart de nos lampes à incandescence, depuis la minuscule « lampe d'auto » jusqu'aux grosses lampes qui éclairent nos avenues, sont ainsi constituées par un fil de tungstène enroulé en hélice placé dans une ampoule contenant un gaz inerte.

Tels sont les progrès accomplis en vingt-cinq ans dans la lampe électrique. Pendant la même période, le prix de vente de l'énergie électrique, — évalué, bien entendu, en unité monétaire non dépréciée, — a sensiblement diminué. Finalement, avec la même dépense, nous obtenons aujourd'hui dix fois plus de lumière qu'au commencement de ce siècle ; il n'en est pas résulté une diminution de dépense, mais une énorme accroissement de nos besoins. Aussi, la fabrication des lampes à incandescence est-elle devenue une très importante industrie ; la production et la consommation des lampes électriques de tous modèles est évaluée, pour le monde entier, à environ trois millions de lampes par jour.

L'INCANDESCENCE PAR LES FLAMMES

A l'époque où l'éclairage électrique se trainait dans la médiocrité du filament de charbon, une remarquable découverte avait sauvé l'éclairage par le gaz.

Une flamme avec excès d'air est très chaude, mais à peine éclairante parce qu'elle ne contient aucune parcelle solide ; pourquoi ne pas s'en servir pour chauffer un corps étranger qui rayonnera à cause de la haute température à laquelle il sera porté ? L'idée n'était pas nouvelle ; il y a près d'un siècle, on avait obtenu une belle lumière en projetant le dard du chalumeau oxhydrique sur un bâton de craie, et pendant longtemps cette source de lumière rivalisa avec l'arc électrique pour les projections lumineuses ; mais le matériel était trop compliqué pour qu'on pût l'employer dans l'éclairage usuel. Le chimiste autrichien Auer von Welsbach réussit à utiliser d'une manière analogue une simple flamme de gaz d'éclairage ou d'un autre combustible gazeux, brûlant avec un excès d'air. La nouveauté était dans la composition du corps rayonnant, qui a pu être constitué de telle manière qu'il émette, à température égale, beaucoup moins de radiations invisibles, — et par

suite inutiles, — que ne le ferait un morceau de craie ou de charbon. Ce résultat fut obtenu par un mélange convenable d'oxydes appartenant au curieux groupe que les chimistes désignent sous le nom de « terres rares », bien que les oxydes de thorium et de cérium utilisés par Auer soient maintenant produits en très grandes quantités.

Le succès fut immense; en dépit des progrès de l'éclairage électrique, il est encore très grand. Toutes les fois que la question de prix est primordiale, que la question d'hygiène ne se pose pas (ce qui est le cas pour l'éclairage en plein air), le « bec Auer » est presque invincible. Il y a, à Paris, pour l'éclairage des rues, trente mille réverbères munis du bec Auer.

Le « manchon Auer » peut supporter des températures bien plus élevées que celle de la flamme ordinaire du gaz; en alimentant la flamme par du gaz sous pression, on élève la température, et le manchon prend un magnifique éclat. Certaines avenues de Paris offrent de beaux exemples d'éclairage obtenu au moyen du « gaz surpressé » servant à porter à très haute température le manchon de terres rares.

LES TUBES LUMINEUX

Dans tout ceci, nous ne sommes pas sortis du rayonnement des corps solides chauffés. On a changé la nature du corps rayonnant, charbon, métal, mélange de « terres rares ». on a varié le mode de chauffage, flamme, courant électrique; le mécanisme du rayonnement est resté le même. Voici, maintenant, du vraiment nouveau.

Les gaz, sans aucune parcelle solide, peuvent devenir lumineux par excitation électrique, sans élévation importante de température. Un gaz sous faible pression, contenu dans un tube scellé, devient lumineux quand il est traversé par le courant électrique; tel est le principe du *tube lumineux*, qui constitue le plus original de nos modes d'éclairage actuels, et celui qui offre les plus grands espoirs pour des progrès futurs.

Le phénomène est ici bien autrement complexe et varié que le rayonnement d'un corps solide. Chaque gaz est capable d'émettre un certain nombre de radiations simples qui, analysées par le prisme, donnent un *spectre* caractéristique du gaz rendu lumineux. La lumière formée du mélange de ces

radiations peut avoir, selon les cas, les couleurs les plus diverses et les plus bizarres, et ne ressemble nullement au blanc de la lumière du jour; de plus, pour un même gaz, les radiations émises peuvent changer avec les conditions électriques de l'expérience. Tout cela était, en gros, connu depuis longtemps; mais c'est seulement à une époque récente que l'étude méthodique de l'émission lumineuse par le gaz a pu être sérieusement entreprise, si bien qu'à l'heure actuelle il n'y a pas de sujet, dans tout le domaine de la physique, qui donne lieu à une telle abondance de recherches et de publications, et que les plus abstraites théories sur la constitution des atomes et des molécules sont nécessaires pour coordonner, — on n'ose dire pour expliquer, — les innombrables faits observés.

Mais les techniciens n'ont pas attendu le développement des théories pour tirer parti des faits encore mal classés. Dès 1894, l'Américain F. Moore essaya de lancer, pour l'éclairage, les premiers tubes lumineux: avec un tube contenant de l'azote sous faible pression, il obtenait une lumière rose, plutôt bizarre qu'agréable, et d'un assez faible éclat, si bien que pour éclairer passablement une pièce il fallait faire courir le tube tout le long des corniches et même en couvrir le plafond. Avec du gaz carbonique il produisait une lumière blanche, assez semblable à celle du jour, qui a été employée dans des ateliers d'assortiment de couleurs où, comme l'on sait, la plupart des lumières artificielles donnent lieu à des confusions. Toutefois, ces « tubes de Moore » n'eurent que des applications très limitées. Un peu plus tard Cooper Hewitt, profitant des recherches du physicien allemand Arons, mit sur le marché les tubes à vapeur de mercure. Cette fois, la lumière est d'une belle intensité, mais d'une teinte verdâtre assez étrange, qui donne aux objets un aspect inaccoutumé et souvent déplaisant; elle manque presque complètement de radiations rouges, de telle sorte que les parties rouges d'un objet ou d'un visage paraissent noires. Quelques applications de la lampe à vapeur de mercure ont été faites à des éclairages d'usine, où la question d'esthétique est secondaire: en dépit de leur rendement élevé, l'importance de ces lampes dans l'éclairage est restée minime.

Quelques années après, la découverte de nouveaux gaz, contenus en petite quantité dans l'atmosphère, vint donner aux techniciens de nouveaux moyens de travail. L'étude de leurs propriétés fut faite, par les physiciens et les chimistes, sur les quantités minuscules que l'on pouvait se procurer par les moyens des laboratoires; mais bientôt, les moyens industriels pour liquéfier l'air et en séparer les divers composants rendaient possible la production des « gaz rares » en grande quantité. Georges Claude, le premier, obtint industriellement le *néon*, gaz léger que l'atmosphère ne contient qu'en très faible proportion : environ un litre dans soixante mètres cubes d'air. On savait déjà que ce gaz s'illumine facilement sous l'influence du courant électrique, en donnant une belle lumière rouge; Georges Claude eut l'idée très hardie d'utiliser cette lumière pour l'éclairage et, après avoir vaincu beaucoup de difficultés techniques, produisit ses « tubes au néon ». La lumière était très belle, le rendement excellent, mais l'étrangeté de la couleur en restreignit l'emploi.

En réalité, les tubes lumineux n'avaient pas encore trouvé leur véritable champ d'action. Le succès leur est venu le jour où l'on s'est avisé de les utiliser uniquement dans la réclame lumineuse et la décoration extérieure des édifices. La variété et la bizarrerie des teintes, peu acceptables pour l'éclairage des intérieurs, deviennent alors un avantage, et la possibilité de donner aux tubes toutes les formes fournit au décorateur des moyens intéressants. Les divers gaz donnent des teintes variées, encore modifiables par l'emploi de tubes en verre coloré qui absorbe certaines radiations émises par le gaz, ou en verre fluorescent qui en crée de nouvelles.

Les possibilités sont loin d'être épuisées. En ce moment, des essais intéressants sont faits avec le gaz hélium, qui donne une belle lumière d'un blanc doré, et avec des mélanges de divers gaz. D'autre part, la technique électrique offre maintenant une grande variété de moyens pour exciter la luminosité du gaz.

Arrivera-t-on à obtenir une lumière d'une teinte convenable pour l'éclairage, et verrons-nous les tubes lumineux, qui ont conquis la rue, pénétrer dans nos appartements? Ce n'est pas improbable.

L'ARC ÉLECTRIQUE

Il me reste à dire quelques mots de l'arc électrique, le plus ancien des procédés d'éclairage électrique, mais aussi le plus complexe. Le courant passe par deux tiges de charbon qui, amenées au contact l'une de l'autre, sont ensuite écartées de quelques millimètres. Les extrémités des tiges de charbon se trouvent portées à une température très élevée, voisine de 3500 degrés; la lumière est émise à la fois par ces « cratères » incandescents, et par le gaz que traverse le courant électrique. Si le charbon est presque pur, ce gaz n'est autre que de la vapeur de carbone, sans aucune parcelle solide; en dépit de sa très haute température elle est très peu lumineuse, et la lumière est émise presque uniquement par les cratères; mais en incorporant au charbon des substances convenables, on provoque la formation de vapeurs qui peuvent être très lumineuses, et l'on a un mélange d'un rayonnement par incandescence et d'une émission lumineuse par un gaz.

L'arc électrique, dont la découverte a suivi de près celle de la pile, au début du siècle dernier, a tout de suite frappé les observateurs par son magnifique éclat, à une époque où la flamme des chandelles était ce que l'on connaissait de plus brillant. Aussi, au cours du siècle passé, l'arc électrique fut-il employé de temps en temps pour des éclairages de fêtes ou pour des séances de projections, à une époque où l'énergie électrique ne pouvait encore être produite que par des batteries de piles, d'un entretien singulièrement incommode. La première application permanente et vraiment utile fut faite sur les phares maritimes, en même temps qu'on y utilisait les premières machines électromagnétiques. L'emploi de l'arc électrique pour l'éclairage ordinaire débute un peu avant la lampe à incandescence; tandis que la lampe à filament de carbone prenait pied, bien modestement, dans l'éclairage des appartements, la lampe à arc débutait dans l'éclairage des rues. L'arc électrique resta, pendant un certain temps, sans rival pour l'éclairage des grands espaces, aucune autre source ne pouvant donner les quelques milliers de bougies qu'il produisait sans difficulté. Mais, peu à peu, de redoutables concurrents se présentèrent; successivement entrèrent en lutte les becs Auer à

gaz comprimé, puis les fortes lampes électriques à filament de tungstène. Un moment, la partie sembla perdue pour la lampe à arc, mais, à la suite de nouveaux progrès dans la technique de l'arc électrique, la lutte reste incertaine; en ce moment encore, les trois concurrents se disputent les grandes artères de Paris.

Cependant, l'arc électrique possède une qualité qui le rend invincible dans certains domaines : la lumière qu'il émet est concentrée en une surface lumineuse extrêmement petite. Dans certaines lampes à arc, une intensité de six à sept cents bougies est produite par chaque millimètre carré de la surface lumineuse; seul le soleil dépasse cet éclat, avec deux mille bougies par millimètre carré. Cette concentration de la lumière n'est pas une qualité, loin de là, pour l'éclairage ordinaire, où l'on cherche à diffuser la lumière; mais quand il s'agit de *diriger* le faisceau lumineux dans une direction déterminée, la concentration en une très petite surface présente de grands avantages. L'arc électrique reste sans rival dans l'industrie des projections lumineuses, qui a pris une réelle importance avec le développement du cinématographe, et aussi dans les projecteurs de guerre et de marine; si l'on ajoute qu'il donne les températures les plus élevées que nous sachions produire et qu'il joue un rôle de premier plan dans l'industrie électro-chimique, on reconnaitra que, même s'il doit disparaître de nos avenues, il a encore de beaux jours devant lui.

L'AVENIR

Ce rapide exposé aura suffi, je l'espère, à montrer quelles ont été l'activité et l'ingéniosité des techniciens de la lumière. Aucune industrie ne pénètre plus profondément notre vie quotidienne, aucune ne s'est plus complètement transformée en quelques décades. Ces transformations sont-elles terminées, et que nous réserve l'avenir?

Il est probable que l'éclairage direct par les flammes est bien mort, et que l'incandescence par le gaz, cantonné dans l'éclairage des rues, reculera devant l'éclairage électrique.

Pour le progrès de la lampe électrique à incandescence, la parole est aux chimistes; il y aura progrès si l'on découvre une substance permettant de faire des filaments encore plus

réfractaires que ceux de tungstène. Il y a peu d'espoir du côté des métaux, que l'on connaît assez bien pour n'avoir pas de surprises. Certains carbures métalliques avaient fait naître des espérances qui ne sont pas encore réalisées. D'un autre côté, une intéressante tentative avait été faite, vers 1900, par le physicien allemand Nernst, qui constituait le « filament » d'une lampe par un bâtonnet d'oxydes métalliques très réfractaires ; l'invention du filament de tungstène a fait disparaître cette lampe à peine née, mais il n'est pas impossible que l'idée, reprise et perfectionnée, puisse conduire à de belles réalisations.

L'arc électrique gardera pour lui le domaine des projections ; mais, pour l'éclairage proprement dit, la lutte avec la lampe à incandescence, si simple et si commode, est difficile.

Enfin, les tubes lumineux nous réservent probablement des surprises ; peut-être les verrons-nous prochainement envahir nos demeures et y apporter une lumière agréablement diffusée.

Mais tout cela ne serait que le perfectionnement de ce qui est actuellement connu. Verrons-nous surgir encore des méthodes entièrement nouvelles ? N'oublions pas que nos appareils actuels sont encore loin de la perfection ; tous émettent une forte proportion de radiations invisibles, gaspilleuses d'énergie. Nos meilleures lampes consomment, à flux lumineux égal, deux ou trois fois plus d'énergie que le soleil, et théoriquement il serait possible de produire de la lumière blanche avec une dépense cinq ou six fois moindre que celle de nos sources de lumière les plus économiques. Une grande marge reste donc pour des progrès futurs. Les problèmes que nous ne savons comment résoudre, il semble bien que le ver luisant, dont le rayonnement ne paraît contenir aucune radiation invisible pour les yeux humains, les ait parfaitement résolus.

Ainsi, certaines sources naturelles de lumière, le soleil, les étoiles, le ver luisant, font mieux que nous ; elles nous donnent une leçon de modestie, en même temps que l'espoir de nouveaux progrès.

CH. FABRY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

PARLEMENTARISME ET DICTATURE EN ALLEMAGNE

Si, en face de l'étranger, particulièrement contre la France et contre la Pologne, il n'y a qu'une volonté allemande, cette cohésion n'apparaît plus dès qu'il s'agit de la politique intérieure et des destinées à venir du Reich. Il est permis d'affirmer, en invoquant l'histoire, que la politique extérieure de l'Allemagne est en partie déterminée par la nécessité, que tous ses dirigeants ont tour à tour éprouvée, d'assurer et de renforcer l'unité en agitant le péril extérieur et en conviant tous les Allemands à défendre en commun la cause du germanisme. L'unité allemande a été forgée, par le fer et par le feu, sur l'enclume française : Bismarck ne manquait pas de susciter quelque incident de frontière ou de chercher noise à ses voisins de l'Ouest dès qu'il voulait obtenir l'adhésion des États confédérés ou du Reichstag à l'un de ses projets de politique intérieure. L'offensive du général von Schleicher contre les clauses militaires du traité de Versailles est l'envers d'une médaille qui porte à l'avvers : confiscation des garanties parlementaires, abolition des institutions démocratiques conquises par la révolution de 1918. L'Italie ne nous offre-t-elle pas un spectacle de même style ? La politique est l'art de l'équilibre et des compensations.

En Allemagne, l'oligarchie démagogique, — s'il est permis d'allier ces deux mots dont le rapprochement insolite caractérise la poussée hitlérienne, — est aux prises avec l'aristocratie militaire et la féodalité héréditaire : dans la bagarre, le système parlementaire disparaît. Sans doute, nombreux sont encore ceux qui souhaiteraient sauvegarder les libertés démocratiques ; mais ils ont, depuis 1849, l'habitude de se laisser vaincre, parce que, au

temps de Bismarck et des Hohenzollern, ils recevaient en compensation, la gloire, la puissance et la prospérité. Il y a donc bien deux Allemagne, mais l'une est habituée à dominer l'autre, qui accepte sa défaite toujours renouvelée avec une résignation voisine de la satisfaction. Car tel est le rythme historique de la vie politique de l'Allemagne.

L'aristocratie militaire qui a fait l'Allemagne au temps de Bismarck n'entend pas renoncer à des privilèges qui lui apparaissent comme le prix de ses services. Après la guerre, un instant étourdie par la fuite éperdue des dynasties, elle n'a guère tardé à reprendre son aplomb et à renouer le fil de ses prétentions. Elle réagit d'abord par l'assassinat : c'est le moyen classique de défense des castes menacées dans leurs privilèges. Kurt Eisner, Erzberger, Rathenau, le premier révolutionnaire socialiste, le second catholique démocrate, le troisième juif socialisant et pacifiste, ne sont que les personnalités les plus en vue d'une longue liste de victimes qui se chiffrent par plusieurs milliers. En continuant ce jeu de massacre, les gens d'Hitler servent, sans s'en douter, la cause de l'aristocratie militaire qui ne cherche qu'à se servir d'eux pour les briser ensuite. On ne peut qu'admirer l'esprit de suite et la ténacité patiente avec lesquels la caste des hobereaux et des militaires défend ses intérêts qui s'identifient avec ceux de l'Allemagne : du moins elle le croit et elle a réussi à le faire croire.

Le spectacle, à l'heure actuelle, prend des proportions grandioses et tragiques : tout l'avenir de la paix et de l'ordre en Europe dépend de l'issue qui n'est guère douteuse. L'art de la caste militaire, supérieurement conduite par le général von Schleicher, consiste à se servir, contre la démocratie allemande, des institutions mêmes par lesquelles elle a cru, dans la constitution de Weimar, asseoir sur de solides garanties sa pérennité. Le président du Reich est, en effet, aux termes de la constitution, élu au suffrage universel ; il tient donc ses pouvoirs de la même source que l'assemblée d'Empire elle-même et, comme ces pouvoirs, entre les mains d'un seul, sont plus concentrés, il s'en sert victorieusement pour éliminer constitutionnellement la constitution et annihiler démocratiquement les institutions démocratiques. Le maréchal Hindenburg a été élu, en avril, par la social-démocratie et les catholiques qui, faute de mieux, pensaient trouver dans sa loyauté un rempart contre les entreprises hitlériennes. Mais le vieux soldat a été repris par l'engrenage militaire, et c'est l'État-major qui

lui inspire un plan de gouvernement et une tactique politique dont le chancelier von Papen, militaire lui-même, n'est que l'exécuteur ; le véritable protagoniste est le général von Schleicher.

Le drame est simple comme une tragédie antique. Les personnages sont d'abord le vieux maréchal, chef et incarnation de la caste militaire en même temps que Président du Reich par la volonté démocratique du suffrage universel. Il exerce directement son pouvoir par le canal du Chancelier qui est, en même temps, comme sous l'ancien régime, commissaire du Reich en Prusse. En face du Président, le chef populaire, le *Führer* des « chemises brunes », l'idole de la jeunesse, qui, vaincu par Hindenburg lors du scrutin pour la présidence, monte à l'assaut du pouvoir à la tête de dix-neuf millions de citoyens allemands. Mais Hitler se trouve, en face de Hindenburg, dans une situation fautive. Il représente, en effet, le principe fasciste, c'est-à-dire la mainmise sur l'État par un parti organisé, fermé et armé. Et le voilà qui s'appuie sur le droit électoral et qui revendique le pouvoir comme chef du parti le plus nombreux au Reichstag, après les élections du 31 juillet, et dans le pays. C'est une faute que M. Mussolini n'a jamais commise. Sur le terrain du suffrage universel, le Président Hindenburg est fondé à opposer sa majorité absolue d'avril à la majorité relative des nazis au 31 juillet. L'étoile d'Hitler pâlit, parce qu'il n'a pas su choisir.

Le chef national-socialiste, dans le rôle de défenseur de la constitution, est tout simplement ridicule. L'heure est déjà passée, pour lui, du coup de force qui l'aurait installé au pouvoir par effraction ; peut-être reviendra-t-elle plus tard, mais, pour le moment, elle s'éloigne : ainsi, jadis, dès le lendemain du 27 janvier, commencèrent de s'évanouir les chances du général Boulanger de s'emparer du pouvoir. Le chef des chemises brunes, le « guide » de l'Allemagne déracinée et désencadrée, n'est pas de taille à lutter contre toutes les forces, — si entamées soient-elles, — de l'Allemagne organisée, encadrée, entraînée à la discipline traditionnelle. Le Président Hindenburg, le chancelier von Papen et le général von Schleicher ont assumé le rôle de dissocier l'hitlérisme, de le canaliser et d'amener peu à peu les eaux de cette marée montante au moulin du nationalisme conservateur et du militarisme nationaliste. Ils sont en train d'y réussir. A moins qu'Hitler ne rue dans les brancards et ne brise dans un effort révolutionnaire le barnais qu'on lui jette sur le dos, il est en passe de se laisser domestiquer.

C'est ici qu'intervient un autre personnage dont le rôle apparaît singulier : le Centre. Sous l'inspiration de M. Bruning, il se pose en défenseur de la Constitution à la fois contre le fascisme hitlérien et la dictature militaire. M. Bruning, qui a usé et abusé de l'article 48 quand il était chancelier, invoque aujourd'hui les droits du Reichstag et les oppose à la dictature présidentielle. Fort de son succès aux élections où, seul de tous les groupes, il ne s'est pas laissé entamer par l'hitlérisme, le Centre négocie avec Hitler ou avec certains de ses lieutenants, dont la discipline ne paraît pas à toute épreuve : si nationaux-socialistes et catholiques du Centre s'entendent pour former une majorité, il deviendra possible d'abord de mettre en minorité le cabinet von Papen, qui ne dispose dans le nouveau Reichstag que d'une cinquantaine de voix, et ensuite de constituer un gouvernement de coalition soutenu par le Centre et les nationaux-socialistes.

Cette entente s'est manifestée lors de la première réunion du Reichstag où le candidat nazi, le capitaine Gœring, fut élu à la présidence avec les voix du Centre. Mais, pour qu'une telle alliance devienne possible, il faut d'abord et avant tout qu'Hitler cesse d'être un révolutionnaire, un ennemi de la constitution, et qu'il accepte franchement le principe du gouvernement parlementaire. C'est à quoi Hitler ne paraît pas se résoudre. Une telle alliance ne serait-elle pas, d'ailleurs, paradoxale ? La doctrine raciste que professent les hitlériens est essentiellement anticatholique ; le racisme, dans son zèle à ramener le germanisme à sa pureté raciale et ancestrale, prétend éliminer tout ce qui n'est pas allemand, comme les juifs, et tout ce qui a quelque accointance avec un pouvoir étranger, comme le catholicisme romain. Si le catholicisme veut vivre en Allemagne, il faut qu'il se germanise. La plupart des évêques allemands, à la suite du cardinal archevêque de Cologne, ont blâmé et condamné les doctrines racistes comme incompatibles avec le catholicisme. Il serait donc vraiment trop étrange que le Centre, fût-ce pour sauver le principe du système parlementaire, conclût une alliance avec le groupe hitlérien.

Le Centre, lui aussi, en l'occurrence, est en porte à faux ; on ne le voit pas bien soutenant de ses votes un cabinet où M. Hitler serait chancelier et M. Bruning ministre des Affaires étrangères ; la rancune de ses chefs contre le président Hindenburg, auquel ils ne pardonnent pas la manière cavalière dont fut « débarqué » le chancelier Bruning, semble les égarer hors des sentiers traditionnels.

Ou bien leur manœuvre n'aurait-elle pour objet que d'utiliser la force hitlérienne à tirer le char embourbé du parlementarisme allemand ? Dans ce cas, on peut prédire son échec : c'est encore à la caste militaire que cette habileté trop subtile profiterait.

Les faits, à la lumière de ce que nous venons de dire, s'éclaircissent et s'ordonnent ; ils sont d'ailleurs très simples. Tout se déroule avec ordre et logique : on se sent en présence d'un de ces travaux d'état-major où tout est combiné avec une exacte prévision du détail et un certain manque de finesse psychologique. Les journaux du parti hitlérien, depuis la victoire du 31 juillet, réclamaient pour leur chef le pouvoir que lui-même ne paraissait pas très pressé d'assumer. Le ton hautain et péremptoire de ses discours et de ses communications était visiblement destiné à dissimuler cette absence d'enthousiasme pour les responsabilités. Le 20 août, le Führer fut donc reçu en audience par le Chancelier et le général von Schleicher qui, s'il en faut croire les journaux, lui offrirent d'entrer dans une nouvelle combinaison ministérielle avec le titre de vice-chancelier. Hitler voulait tout le pouvoir pour lui et ses nazis. Il est probable aussi qu'on lui promit la grâce des cinq condamnés de Beuthen, à la condition qu'il cessât de la réclamer sur un ton arrogant et que sa presse évitât de commenter cette faveur du gouvernement. De fait, le 2 septembre, fut signée la commutation de peine des cinq nazis, et la presse n'a fait que mentionner le fait sans commentaires.

Tandis qu'Hitler sortait l'oreille basse du palais de la Chancellerie, le Chancelier partait pour Neudeck, en Prusse orientale, et obtenait sans difficulté du président Hindenburg l'approbation de sa politique et un décret de dissolution du nouveau Reichstag dont il se servira à l'heure qui lui semblera opportune. Le même jour, 30 août, à Berlin, le Reichstag mort-né se réunissait sous la présidence du doyen d'âge, la vieille révolutionnaire Clara Zetkin, et, en l'absence du gouvernement, il élisait comme président, par 367 voix, le capitaine Gœring, du groupe hitlérien. Ce choix révélait au moins une ébauche d'entente entre le Centre et les nationaux-socialistes et montrait la possibilité de faire vivre un gouvernement de coalition. Le président, aussitôt, soucieux d'éviter une dissolution immédiate, ajournait l'Assemblée après avoir annoncé qu'il allait expédier un télégramme au président Hindenburg pour lui demander une audience immédiate. La réponse ne tardait pas à venir : le maréchal n'éprouvait pas le besoin de

voir à Neudeck le président du Reichstag ; il le recevrait avec plaisir dès son retour à Berlin, vers le 10 septembre. Ce mépris désinvolte pour le pouvoir collectif issu, comme son pouvoir personnel, du suffrage universel, caractérise très exactement le caractère du conflit. C'est le Président et ses ministres, non le Parlement, qui sont chargés de faire le bonheur et la grandeur de l'Allemagne. Une motion de défiance, votée par le Landtag de Prusse à l'égard du gouvernement von Papen, achève de définir la situation. L'Allemagne sera gouvernée, sous le contrôle du Président, par une dictature militaire. La constitution n'est pas abolie, mais le mode de suffrage, avant les élections à venir, sera profondément remanié. On attendra, aussi longtemps qu'il le faudra, que le parti national-socialiste ait achevé de se dissoudre. On s'appuiera, au besoin, contre les « chemises brunes », sur la force organisée du Casque d'acier qui, le dimanche 4 septembre, anniversaire de Sedan, a fait défiler auchamp de manœuvre de Tempelhof, près de Berlin, plus de cent mille hommes en uniforme militaire *feldgrau*.

Et qu'Hitler et ses nazis ne s'avisent pas de troubler l'ordre : M. von Papen les a avertis, en termes péremptaires, qu'il ne tolérerait aucune illégalité, aucun acte de violence. « Depuis quand, dit-il, verrions-nous une minorité imposer sa loi à l'ensemble du pays ?... Chacun revendique pour soi le droit d'assommer son ennemi si bon lui semble, mais c'est précisément ce que nous ne voulons pas. » On va, en attendant, appliquer le programme de gouvernement exposé le 28 août, à Munster, par le Chancelier. Le plan économique destiné à faciliter la reprise du travail et l'atténuation du chômage paraît théorique et d'application hasardeuse. On remarquera cependant une tendance très nette au protectionnisme agricole, signe caractéristique de l'influence, dans le « ministère des barons », des hobereaux agrariens de l'Est. C'est l'élément le plus réactionnaire, le plus nationaliste, le plus militariste qui gouverne l'Allemagne. Ce moment est-il bien choisi pour le gouvernement de réclamer l'abolition des clauses du traité de Versailles concernant les armements ?

L'OFFENSIVE DU GÉNÉRAL VON SCHLEICHER

Le général von Schleicher a préparé par un bombardement violent l'offensive diplomatique qu'il a fait déclencher par M. von Neurath, ministre des Affaires étrangères, dans le style

modéré et doucereux. Ce fut d'abord un article du général lui-même dans la revue *Heimatdienst*. Il y expose, avec une énergie militaire, la thèse allemande de l'égalité des droits (*Gleichberechtigung*). La manœuvre de la politique de Berlin, depuis le traité de Versailles, a eu pour objet de préparer de loin le dilemme diplomatique sur lequel l'Allemagne compte pour effacer les clauses du traité qui limitent sa possibilité d'armements afin de limiter sa capacité de nuire : ou bien la France, l'Angleterre et toutes les Puissances réduiront leurs armements au même niveau que ceux de l'Allemagne, ou bien l'Allemagne se considérera comme dégagée des liens du traité et s'armera dans la mesure où elle le croira utile.

Le général pose d'abord comme démontré que la Conférence de Genève a échoué par la faute de la France, qui aurait refusé de limiter ses armements. Toutes les nations, expose-t-il, ont un droit égal à la sécurité. Pour réaliser la réduction et la limitation des armements, il faut réaliser une sécurité nationale égale pour tous les peuples. « Non seulement la résolution du 23 juillet laisse de côté la question de l'égalité des droits, mais elle tend à maintenir le traitement spécial et indigne appliqué à certains États. La sécurité nationale de l'Allemagne continue à être menacée d'une façon insupportable. » Le réarmement de l'Allemagne se dissimule sous le nom de « réorganisation de la Reichswehr » et s'appuie sur des raisons d'ordre financier. « L'Allemagne ne demande pour sa sécurité ni plus ni moins que les autres Puissances. Elle est prête à collaborer dans l'avenir à un désarmement général, mais il ne faut pas que l'on abuse plus longtemps de la patience du peuple allemand. »

Quelques jours après, le 31 août, dans une interview publiée par le journal italien *il Resto del Carlino*, le ministre de la Reichswehr accentuait encore l'âpreté de ses revendications. Si l'Allemagne n'a pas satisfaction, elle cessera de participer à la Conférence de Genève, elle quittera la Société des nations et reprendra sa liberté. Le même jour, M. von Neurath remettait à notre ambassadeur, M. A. François-Poncet, un aide-mémoire résumant les conversations antérieures et précisant le point de vue du gouvernement du Reich. Égalité de droits, égalité de sécurité : la Wilhelmstrasse traduit en langage diplomatique les revendications de l'État major. Le gouvernement d'Empire espère que le Cabinet de Paris consentira à entamer avec lui « les pourparlers suscep-

tibles de conduire au but poursuivi ». Ainsi la question est résolue d'avance : l'Allemagne doit avoir satisfaction. Alors à quoi bon les pourparlers ?

C'est en face de cette question, depuis longtemps prévue et nettement posée, que se trouve le gouvernement français. Son premier soin a été, conformément à l'accord de confiance signé à Lausanne, d'informer le gouvernement britannique. La réponse à la communication allemande que fera le gouvernement français n'est pas encore élaborée, mais on peut imaginer quels arguments de bon sens et d'équité elle invoquera.

En premier lieu, la communication allemande se trompe d'adresse. S'il s'agit de reviser et de modifier le traité de Versailles, c'est l'ensemble des signataires qu'il convient de saisir, et non la France seule. La Conférence de Genève est compétente pour préparer une réduction et une limitation des armements, non pour dispenser l'Allemagne de l'exécution des traités. Avant de s'adresser à Londres, Washington, Rome, l'Allemagne demande à la France de « causer » avec elle ; mais elle indique dès l'abord que cette conversation diplomatique doit aboutir à une solution favorable à ses desseins. En réalité, le cabinet de Berlin se rend compte que juridiquement sa thèse est insoutenable, et il cherche à s'assurer des intentions de la France. Mais les déclarations du général von Schleicher nous indiquent assez que le cabinet du Reich entend s'engager à fond.

La thèse de l'égalité des armements et de l'égalité de sécurité est spécieuse, mais pèche par la base. Il n'est pas vrai, d'abord, que le traité fasse à la France et aux autres Puissances une obligation de désarmer dans les mêmes proportions que l'Allemagne. Les limitations d'armement imposées à l'Allemagne pour la sécurité de l'Europe sont une chose, la réduction générale des armements en est une autre qui dépend de la réalisation de certaines conditions d'ordre juridique, politique et moral : première confusion volontairement créée par la propagande allemande. Si c'est par des institutions telles que l'arbitrage obligatoire, par des sanctions d'ordre économique ou moral que la sécurité doit être assurée aux États de l'Europe, il est bien vrai que le droit à la sécurité est égal pour tous les peuples ; mais, dès qu'il s'agit des moyens militaires, tout change : si l'Allemagne, qui compte près de 65 millions d'habitants, obtient le droit de s'armer dans les mêmes proportions que les autres pays, l'égalité crée aussitôt, en raison du rap-

port de masses, une inégalité dangereuse. Le désarmement imposé à l'Allemagne ne fait que rétablir l'équilibre rompu en sa faveur par le nombre de ses jeunes gens mobilisables et par l'ensemble de son potentiel de guerre. Comment, par exemple, ne tiendrait-on pas compte des forces disponibles, organisées, entraînées que le Casque d'acier vient d'exhiber aux yeux de toute l'Europe ?

La question de la réduction des armements est dominée par un élément d'ordre moral. La sécurité n'est pas une question de dignité, mais d'existence. La sécurité de l'Allemagne n'est pas et ne peut pas être menacée, parce qu'aucun État n'a le moindre intérêt à l'attaquer. La réciproque n'est pas vraie. Il est bien exact, et il faut le dire, tant la propagande mensongère de l'Allemagne a embrouillé les faits les plus simples, que le traité a voulu faire à l'Allemagne, après l'agression de 1914 et la défaite de 1918, un sort à part, parce qu'il existait des raisons spéciales de se défier de ses ambitions et de son esprit belliqueux. Si ces raisons avaient disparu, il serait possible de laisser tomber en désuétude ces clauses restrictives. Il n'en est malheureusement rien. M. von Schleicher et ses pareils représentent précisément cet élément d'aristocratie militaire et militariste contre lequel le traité, avec raison, a pris des précautions qui n'ont pas cessé d'être nécessaires ; elles le seront tant que l'esprit du militarisme prussien continuera d'inspirer le gouvernement de l'Allemagne. Cet état-major qui, au dernier moment, a empêché Guillaume II de reculer devant la guerre follement déchaînée par sa présomption, et dont le traité a voulu empêcher la reconstitution, c'est lui qui gouverne l'Allemagne. Il est la tête agissante et puissante du parti qui, pour réaliser les ambitions pangermanistes, n'hésitera pas à acculer de nouveau le peuple allemand à la guerre. Voilà, tout simplement, ce qu'il convient de répondre à la démarche du gouvernement du Reich. Les actes et les paroles des hommes qui dirigent l'Allemagne démontrent tous les jours que ce serait folie de faire droit à leurs demandes ; ce serait fatalement précipiter l'Europe dans les aventures sanglantes.

RENÉ PINON.

m-
sa
par
ne
ces,
de

par
de
ne
érêt
et il
e a
aire
, un
fier
ient
uses
cher
ratie
pris
es le
l'ins-
au
nt la
raité
Alle-
pour
cculer
ment,
ement
rigent
faire
urope